

Salah Guemriche

# Alger la Blanche

biographies d'une ville



PERRIN

Salah Guemriche

# Alger la Blanche

biographies d'une ville



PERRIN

*Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. La reprise du contenu de ce livre numérique ne peut intervenir que dans le cadre de courtes citations conformément à l'article L.122-5 du Code de la Propriété Intellectuelle. En cas d'utilisation contraire aux lois, sachez que vous vous exposez à des sanctions pénales et civiles.*

## DU MÊME AUTEUR

*Le Christ s'est arrêté à Tizi-Ouzou. Essai-enquête sur les conversions en terre d'islam*, Denoël, 2011  
*Abd er-Rahman contre Charles Martel. La véritable histoire de la bataille de Poitiers*, Perrin, 2010  
*Dictionnaire des mots français d'origine arabe* (et turque et persane). Préface d'Assia Djebar de l'Académie française, Le Seuil, 2007  
*Un été sans juillet, Algérie 1962*, roman, Le Cherche-Midi, 2004  
*L'Ami algérien* : récit, avec Gérard Tobelem, Lattès, 2003  
*L'Homme de la première phrase*, roman, Rivages/Noir, 2000  
*Un amour de djihad*, roman historique, Balland, 1995, prix Mouloud Mammeri, prix de l'Adelf  
*Sapho*, biographie, Seghers, 1988  
*Alphabétiser le silence*, poèmes, Enal, Alger, 1986, prix de la ville d'Alger

## EN COLLABORATION

*Arabes en France, Arabes de France*, avec Ahmed Djebbar, Abdelmadjid Kaouah et Salah Stétié, Loubatières, 2010  
*Le J.T. Mise en scène de l'actualité à la télévision*, sous la direction de Bernard Miège, Ina / Documentation française, 1986

Pour en savoir plus  
sur les Editions Perrin  
(catalogue, auteurs, titres,  
extraits, salons, actualité...),  
vous pouvez consulter notre site internet :  
[www.editions-perrin.fr](http://www.editions-perrin.fr)

Salah Guemriche

Alger la Blanche  
biographies d'une ville

PERRIN

[www.editions-perrin.fr](http://www.editions-perrin.fr)

*Ouvrage publié sous la direction éditoriale de Mary Leroy/La Ballade sauvage*

© Perrin, 2012

Couverture : Alger, 2 juillet 1962

© Marc Riboud

EAN : 978-2-262-04039-0

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)*

A celles et ceux qui ont habité Alger et qu'Alger continue  
d'« habiter », malgré l'exode, malgré l'exil ;  
Aux maîtres du *chaâbi*, ce patrimoine de notre humanité sans  
lequel Alger ne serait plus Alger ;  
A mon frère Hamid, pour qui « Philadelphie ne vaut pas Alger  
qui ne vaut pas Guelma » ; à mon fils Jahiz, Français de  
souche... nouvelle, pour qui le MCA ne vaut pas le PSG qui ne  
vaut pas Chelsea ;  
A Danielle, mon « Angevine de poitrine », comme chantait  
Lapointe (Boby, pas Ali) ;  
A Gérard Tobelem, *l'ami algérien*, mon camarade de classe des  
années 1958-1962 ;  
A Arezki Himeur, l'« arpenteur-géographe » de la Casbah,  
comme à Mouloud Achour de Casbah-Editions ;  
A Michel Arab, Abdallah Bouhamidi, Christian Mercier, Hélène  
et Albert Riou, pour leur précieuse assistance.





Vue de la baie d'Alger. © M.-A. Himeur



# Un second Toulon devant Gibraltar

## La « France algérienne »

« Il pleut aujourd'hui des ouvrages sur Alger, à voir le catalogue de tout ce qui se publie sur cette ville [...], il n'y a pas de journal qui n'ait ses colonnes remplies de notices sur Alger, pas d'éditeur qui ne nous offre quelque description du pays, pas de géographe qui n'étale la carte du littoral et les plans de la ville... »

Honoré de BALZAC<sup>1</sup>

Ces mots, que l'on croirait sortis tout droit d'un reportage d'actualité, datent de 1830, l'année de la conquête de l'Algérie. Le reporter, un certain Honoré de Balzac, était connu de ses contemporains comme un fervent adepte de la colonisation<sup>2</sup> : « Le port d'Alger terminé, écrira-t-il en 1846, seize ans après la conquête, nous avons un second Toulon devant Gibraltar, nous avançons dans la domination de la Méditerranée [...] Une grande conquête, faite moralement, sans avoir tiré un seul coup de canon [*sic*]. Nous venons d'ailleurs de faire des pas de géant en Algérie par le déplacement des centres d'action militaire ; c'est la conquête consolidée et la révolte rendue impossible<sup>3</sup>... »

Splendeur et misère des... courtisans ? Il pleut de ces pages dans l'histoire littéraire comme il pleut sur la ville... Sacré Honoré ! Un jour, découvrant dans un numéro de la revue *La Silhouette* une caricature signée de son « ami » Henri Monnier, *Un souvenir d'Alger*<sup>4</sup>, caricature « qui n'a rien d'une invitation au départ pour les peintres qui vont bientôt aller à la recherche de l'Algérie », il adressa au directeur de la publication ce trait d'ironie : « Ah ! que les caricatures de Monnier sont spirituelles : *Un souvenir d'Alger* est admirable ! Dieu veuille que la prévision soit fausse, que nous ayons là une colonie et que nous rendions à la civilisation ce beau pays<sup>5</sup> ! »

Quarante ans plus tard, le 28 juillet 1885, à la tribune de l'Assemblée nationale, Jules Ferry se fera encore plus explicite, s'agissant des « bienfaits de la colonisation<sup>6</sup> », que d'autres, de nos jours, veulent entériner<sup>7</sup>. Alger, il est vrai, relevait déjà, selon l'expression d'Alphonse Daudet et non du Front national, de la « France algérienne », et était même « promise à un avenir de capitale française de l'Afrique du Nord [pour] atteindre le troisième rang des ports français en 1924, juste après Rouen et Marseille<sup>8</sup> ».

En 1830, l'année où Balzac écrit les lignes citées en exergue, Alger vient à peine d'être prise aux Turcs. Et déjà, nous apprend-il, « il n'y a pas [...] d'éditeur qui ne nous offre quelque description de la ville... ».

Ici, dans cet ouvrage, il ne s'agira pas d'une description. Mais d'un cheminement. Celui d'un écrivain et non d'un guide. Le cheminement, avec tours et détours, ce qui suppose des enjambées, et des enjambements, donc des choix, des partis pris, avec les personnes comme avec les lieux, avec le passé comme avec le présent. Cheminement, donc, à travers Alger et les méandres de son histoire, l'histoire de certains de ses lieux, de certains de ses personnages. De ceux, pris au hasard des « rencontres » ou en toute subjectivité, qui l'ont faite ou qu'ils ont dé faite, qui l'ont préservée ou qu'elle a préservés, qui l'ont servie ou qu'elle a servis, qui l'ont habitée ou qu'elle a « habités ».

Il ne s'agira pas d'un portrait, non plus. Mais d'une sorte de « biographie », de la biographie d'une ville. Une biographie éclatée pour une ville ramassée comme l'est la Casbah... Quand Balzac écrit : « Il n'y a pas de géographe qui n'étale la carte du littoral et les plans de la ville », il faut garder à l'esprit qu'il englobe dans « ses » géographes les chroniqueurs, les écrivains et les artistes de son époque, qui aimaient jouer aux faiseurs de cartes et de plans, qu'il leur suffisait d'enjoliver de traits exotiques et de couleur locale, passée au filtre d'une subjectivité assumée. On les appellera plus tard les algérienistes. Mais Alger et l'orientalisme étaient déjà à la mode, prévient Victor Hugo : « L'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu pour les intelligences autant que pour les imaginations une sorte de préoccupation générale<sup>9</sup>. » Autant dire qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la même « préoccupation », celle d'un orientalisme (év)angélique, rapprochait artistes, écrivains, explorateurs et autres missionnaires.

<sup>1</sup>- Honoré de Balzac, dans *Feuilleton*, n° 8, p. 31, cité dans *Documents algériens*, n° 52, 1951.

<sup>2</sup>- Selon son biographe, « Balzac fut, au milieu de l'indifférence générale de l'opinion publique, le seul, parmi les écrivains de l'époque, à avoir [...] conçu l'idée et formulé l'espoir d'un établissement national durable sur le sol africain » (Aimé Dupuy, « Balzac colonial », dans *Revue de l'histoire littéraire de la France*, p. 271, 50<sup>e</sup> année, n° 3, juillet-septembre 1950).

<sup>3</sup>- Aimé Dupuy, *op. cit.*, p. 272.

<sup>4</sup>- De l'illustrateur Henri Monnier, que Balzac, dans *La Comédie humaine*, campe sous les traits de Bixiou, un personnage au portrait peu flatteur.

<sup>5</sup>- Cf. *La Silhouette*, 2<sup>e</sup> trimestre, 1830.

6- « Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures [...] qu'il y a pour les races supérieures un droit parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. » Cité dans Jean Suret-Canale, *Afrique noire, Géographie, Civilisation, Histoire*, Paris, Ed. Sociales, 1973, p. 244. Le surlendemain, Georges Clemenceau répondra au même Jules Ferry : « Et l'on voit le gouvernement français exerçant son droit sur les races inférieures en allant guerroyer contre elles et les convertissant de force aux bienfaits de la civilisation. Races supérieures ! Races inférieures ! C'est bientôt dit ! Pour ma part, j'en rabats singulièrement depuis que j'ai vu des savants allemands démontrer scientifiquement que la France devait être vaincue dans la guerre franco-allemande parce que le Français est d'une race inférieure à l'Allemand. Depuis ce temps, je l'avoue, j'y regarde à deux fois avant de me retourner vers un homme et vers une civilisation, et de prononcer : homme ou civilisation inférieurs... » C'est ce qu'aurait dû faire exactement le ministre de l'Intérieur Claude Guéant, le 4 février 2012 : « regarder à deux fois avant de [se] retourner » vers son auditoire de l'Assemblée nationale, et de décréter que « toutes les civilisations ne se valent pas ».

7- Par la loi du 23 février 2005, article 4, alinéa 2 : « Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord. » Devant les vives réactions contre la « loi de la honte », Jacques Chirac décida, le 26 janvier 2006, de supprimer par décret l'article mis en cause.

8- Georges Mercier, « Le développement et les constructions de la ville d'Alger jusqu'en 1960 », *L'Algérieniste*, n° 130, avril 2010.

9- Victor Hugo, *Les Orientales*, Paris, Ed. Hetzel, 1868, préface, p. 2.

# La Citadelle et le Sphinx

## El Mahroussa

« En arrivant par la rade, c'est un spectacle bizarre et éblouissant. Rien n'est plus singulier que cette montagne à pic, couverte de milliers de maisons sans toits et sans fenêtres, plantées à vue d'œil, sans que l'on sache de loin comment elles se tiennent, et sur quoi elles posent. Quand le soleil frappe sur cet amas de murailles blanchies à la chaux, on peut à peine soutenir l'éclat de sa réverbération. »

P. CHRISTIAN<sup>1</sup>

Aux yeux des chroniqueurs qui avaient les faveurs de l'auteur de *La Comédie humaine*, Alger se dressait dans son éblouissante blancheur tel un sphinx vigile, posté à l'entrée du continent, comme l'écrira en 1948 l'Algérien El-Boudali Safir : « Bête fauve à la blanche crinière accroupie au flanc de la colline, prête à bondir sur sa proie au moindre geste, malgré les vagues, malgré le vent<sup>2</sup>... »

Dès la brume côtière levée, le navigateur était aussitôt saisi par cette vision d'une ville-Babel toute en terrasses tombant à pic sur le front de mer. Vision saisissante, en effet, sur laquelle l'envahisseur se jetait, pour s'y perdre corps et âme : on ne pénètre pas Alger pour en ressortir de sitôt, sauf « par la force des baïonnettes » ; et l'on n'abandonne pas Alger sans y laisser une part de soi. C'est ainsi que, dans *Trente ans de Paris*, Alphonse Daudet lui-même parla de « conquérant conquis », reconnaissant au passage qu'« il y avait, certes, autre chose à écrire sur *la France algérienne* [sic] que les aventures de Tartarin. Par exemple une étude de mœurs cruelle et vraie<sup>3</sup>... ».

Autre « conquérant conquis », Jean Lorrain, ce voyageur irascible, pour qui « il n'y a plus d'Orient, il n'y a plus d'Arabes : il y a bien le décor, mais on en

voit la toile usée jusqu'à la corde<sup>4</sup> ! », et qui finira pourtant par céder aux charmes de la « Circé d'Afrique » :

« Forte de son climat et de ses paysages de clarté et de douceur, elle m'avait, cette ensorceleuse, enseigné la lâcheté et l'abandon, et jusqu'à l'oubli [...] Cette invitation au Philtre, me l'avait-elle assez chantée et soupirée à l'oreille dans la langueur de sa brise chargée d'odeurs de narcisses et de fleurs d'oranger, dans le clapotis de sa rade baignée de clair de lune, et l'irritante monotonie de ses concerts de flûtes et d'aigres derboukas ! Me l'avait-elle assez répétée et ressassée soir et matin, au fond des cafés maures de sa Kasbah, comme les rocs descellés de son môle, la nonchalante Circé d'Afrique aux yeux gouachés de khôl, implorants et si noirs sous leurs longues paupières<sup>5</sup>... ! »

Ainsi, selon qu'ils étaient explorateurs ou flibustiers, aventuriers ou conquérants, Alger finissait toujours par dérouter ses visiteurs, par les absorber ou par les perdre dans les dédales de son histoire, comme elle finira par perdre dans les dédales de sa Casbah ces deux gloires françaises que furent Pépé le Moko, au cinéma, en 1936, et, sur le terrain, en 1957, le général Massu lors de la bataille d'Alger...

Nombreux sont les carnets de voyage qui soulignent cet aspect étrange de la vieille ville : « pyramide colossale » ou « amphithéâtre triangulaire » ; « point blanchâtre égaré dans l'espace<sup>6</sup> » ou « gros tas de linge qui sèche là-bas sur la côte<sup>7</sup> » ; « pyramide de gros dés à jouer<sup>8</sup> » ; carrière argentée, aux yeux des Goncourt : « A cinq heures, la côte d'Afrique sort de la brume du matin. A six, un triangle blanc s'illumine aux premiers feux du soleil et s'argente comme une carrière de Paros<sup>9</sup> » ; ou « carrières régulièrement découpées », comme l'écrivait cet officier d'ordonnance ayant fait partie de l'expédition française qui, en 1830, devait se conclure par la conquête du pays :

« A quelques lieues en mer, vous verrez apparaître à l'horizon une terre [...] où se détachent quelques îlots [...] Sur le rivage, au pied d'une montagne, du sommet de laquelle elle paraît avoir roulé et s'être arrêtée au moment de s'engloutir dans la mer, remarquez une énorme pierre blanchâtre. Cette pierre, grandissant à mesure que vous approcherez, finira par couvrir une partie de la montagne : ce sera comme une portion de sa charpente de craie [...]. Longtemps sa blancheur qui éclate au soleil vous éblouira les yeux [...] ; vous croirez voir grand nombre de carrières régulièrement découpées : ce sont les maisons de la ville ; s'élevant les unes au-dessus des autres comme à la courte échelle, elles semblent escalader en rangs pressés les pentes de la montagne<sup>10</sup>... »

Sûre de son site, de sa rade semée d'écueils, comme de son ingénieuse architecture, Alger ne comptait plus ses envahisseurs, autant dire ses futurs « captifs » !... Les frères Goncourt furent de ceux-là, qui nous donnèrent avec leur talent d'aquarellistes observateurs cette vision de la vieille ville qui n'est pas sans rappeler celle du scénariste de *Pépé le Moko* :

« Et ce sont toujours des ruelles à échelons de pierre plongeant sous vos pieds, ou grim pant devant vous ; des maisons blanches de chaux vive, s'étayant des poutres jetées au travers de la rue, et faisant ressauter leur premier étage d'une forêt d'arcs-boutants, et, soudant leur terrasse l'une à l'autre

et ne laissant glisser que quelques filtrations de soleil : intelligente architecture qui, dans le moment où la chaleur incendie la campagne et fait désert le quartier d'Isly, transforme ces passages en frais couloirs. Quelques gracieuses fontaines entourées de légères colonnettes à fond de mosaïque. Un placage de tuiles vernissées, aux savantes combinaisons linéaires, détache ses arabesques bleues, jaunes, vertes, d'un encastrement de murailles blanches<sup>11</sup>. »

Sûre de son site, Alger pouvait l'être, pour avoir été la terreur des écumeurs des mers de tous bords. Oui, de tous bords, car, comme nous l'enseigna Fernand Braudel, de pirates et de corsaires, il n'y eut pas que les Barbaresques : « La piraterie en Méditerranée est aussi vieille que l'histoire. Elle est chez Boccace, elle sera chez Cervantès, mais elle était déjà chez Homère<sup>12</sup>. » De même, font référence aux fameuses courses les récits de Léon l'Africain, de son vrai nom Hassan Ibn Mohamed El-Fassi, qui séjourna plusieurs fois à Alger, entre 1510 et 1518<sup>13</sup>. De surcroît, comme l'estimait au XI<sup>e</sup> siècle, déjà, le célèbre géographe arabe de Cordoue El-Bekri (de son vrai nom Abou Oubaïd Abdallah ibn Abd el-Azz ibn Mohamed el-Bekri), la baie d'Alger présentait un atout précieux : ses petites îles qui leur assuraient un excellent mouillage l'hiver.

En matière de bâti, seules deux villes, Tanger, au Maroc, et Ghardaïa, aux portes du désert algérien, pourraient rivaliser avec Alger. Aventuriers, écrivains ou artistes évoquent entre crainte et ravissement cette colline que surplombe la citadelle (Casbah) : une vision qui faisait oublier la réputation terrifiante de ce nid de corsaires, même à ceux qui, venus s'y attaquer, en 1830, se demandèrent s'ils avaient en face d'eux une ville ou une maquette de théâtre. D'autres l'assimileront à un décor à la « Jules Verne », tel cet officier d'ordonnance, déjà cité, livrant ses impressions aux premières heures de la conquête française :

« Le matin du troisième jour, nous étions en vue des côtes d'Afrique. Sur le rivage se montra une espèce de roche crayeuse qui, sur la verdure dont elle était entourée, se projetait en découpures singulières. A mesure que nous en approchions, elle se revêtait de formes bizarres, et peut-être allait-elle enfin nous apparaître comme une ville, car c'était Alger<sup>14</sup>. »

Découvrant Alger lors de ses séjours, en 1878 et 1884, Jules Verne fut impressionné autant par son architecture que par le découpage de ses côtes. Dans *Mathias Sandorf* (tome 2), il donne à deux de ses personnages, des acrobates, le nom de deux sites algérois aux formes « acrobatiques », pour ainsi dire. Au début, je relève un passage qui prête à sourire, où l'auteur compare le personnage « Cap Matifou » à un cabestan (idée d'élévation, n'est-ce pas) et le personnage « Pointe Pescade » à une saillie (idée de pointe) : « Si Cap Matifou demeurerait sérieux comme un cabestan dont il avait la force, Pointe Pescade [...], à la grande joie de l'équipage auquel il donnait des leçons de voltige, adroit

comme un matelot, agile comme un mousse, il l'amusait par ses interminables saillies<sup>15</sup>. »

Ravissante et énigmatique Alger, enserrée entre un cap (Matifou) et une pointe (Pescade), telle une huître « crayeuse » dont on sait qu'elle adapte la forme de sa coquille à l'environnement rocheux...

Si, au début de l'ère chrétienne, Strabon comparaît l'Afrique du Nord à une panthère couchée dont les taches seraient les oasis<sup>16</sup>, un barde de la Casbah, Himoud Brahimi, dit Momo, dit « l'illuminé de la Casbah », porté aussi poétiquement sur la fantasmagorie que le géographe grec, voyait dans le tracé cartographique de son pays une amphore, et dans celui du département d'Alger (créé le 9 décembre 1848) le profil d'un chameau accroupi, tournant le dos à Tanger et regardant du côté de Carthage...

Quant à la capitale elle-même, notre barde (déjà repéré par Julien Duvivier, qui l'employa dans *Pépé le Moko*) soutenait que, dans ses heures de gloire, la citadelle se dressait menaçante face à l'ennemi tel un sphinx gardien d'un temple sacré. D'où le surnom : *Djazair el Mahroussa*, « Alger la Bien Gardée » (ou « la Protégée »). C'est à ce titre, assure un historien de la conquête française, que la ville « imposa pendant trois siècles à la vieille Europe la terreur de son nom<sup>17</sup> », repoussant les coups de boutoir des assaillants successifs : italiens, hollandais, grecs, français, espagnols, et notamment ceux de Charles Quint, en 1541.



Découpage des communes du département (*wilaya*) d'Alger.

Dans la foulée de la *Reconquista*, et peu après l'expulsion des Arabo-Berbères (1492), les Espagnols occupèrent Melilla, au Maroc (1497), Mers el-



Kébir (1505), Oran (1509) et Bougie (1510). La même année, Ferdinand V dit « le Catholique » envoya ses troupes sur l'un des îlots qui font face à Alger : c'est là qu'il fera édifier le fameux fortin nommé le Peñón, destiné à barrer la route aux galions des corsaires. En 1511, le raïs d'Alger, Sélim El-Toumi, est contraint de signer un traité reconnaissant l'autonomie du Peñón et engageant Alger à payer un tribut annuel à l'Espagne. Après la mort de Ferdinand V, en 1516, le raïs fera appel à l'un des frères Barberousse, Aroudj, pour chasser les occupants. Celui-ci meurt en 1518 et c'est son frère, Kheïr Eddine, qui finira, en 1529, par reconquérir le Peñón, après avoir massacré à coups de canon une partie de la garnison espagnole. Les survivants seront employés aux travaux forcés, des travaux titanesques : la construction d'un môle de 200 mètres de long et de 25 mètres de large qui relie depuis lors l'île principale à la terre ferme.

<sup>1</sup>- P. Christian, *L'Algérie de la jeunesse*, Paris, Alphonse Desesserts, 1947.

<sup>2</sup>- El-Boudali Safir, « Alger vue par Fromentin », *Algeria*, n° 1, octobre 1948. Génial « touche-à-tout » (musique, littérature, théâtre, journalisme), reçu à l'Ecole normale de Bouzaréah en 1924 (huit ans avant Mouloud Feraoun), El-Boudali Safir (1908-1999) fut l'un des rares intellectuels indigènes à s'être imposés face à l'élite coloniale. Sa disparition, en 1999, passa quasiment inaperçue à Alger, alors que d'obscurs militants de feu le parti unique étaient honorés d'une sépulture à El Alia...

<sup>3</sup>- Cf. « L'Algérie dans les lettres françaises, plus de trois siècles d'histoire », *L'Algérieniste*, n° 9, 15 mars 1980.

<sup>4</sup>- Cité dans Liana Nissim, « "Il n'y a plus d'Orient" : l'exotisme pervers de Jean Lorrain », dans Jean Palacio, Eric Walbecq, *Jean Lorrain. Produit d'extrême civilisation*, Rouen, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2009, p. 28.

<sup>5</sup>- *Ibid.*, p. 20.

<sup>6</sup>- « Tout à coup [...] devant nous resplendit une pyramide colossale : c'était Alger la Guerrière, El-Djazair-el-Ghazie ! La capitale de l'Algérie s'élève en amphithéâtre triangulaire. La base du triangle s'élargit sur les grèves de la rade ; le sommet, adossé à la colline, porte la Casbah qui servait à la fois de citadelle et de palais aux souverains turcs. » P. Christian, *L'Algérie de la jeunesse*, op. cit., p. 74-78.

<sup>7</sup>- Guy de Maupassant, reportage publié dans *Le Gaulois*, 3 décembre 1888.

<sup>8</sup>- *Ibid.*.

<sup>9</sup>- *Journal, Mémoires de la vie littéraire*, Charpentier, 1887, 7 novembre 1849.

<sup>10</sup>- Hilaire Barchou de Penhoen, « Souvenirs de l'expédition d'Afrique », *Revue des deux mondes*, vol. 5, 1832, p. 641.

<sup>11</sup>- Edmond de Goncourt, *Pages retrouvées*, Paris, Charpentier, 1886, p. 268.

<sup>12</sup>- Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, 1965. Cité dans *L'Algérieniste*, n° 39, à propos des captifs de la régence d'Alger, et n° 58 et 59 (articles de Gaston Palisser).

<sup>13</sup>- Voir Amin Maalouf, dans ce qui, à mon sens, reste le plus beau, le plus abouti et le plus « arabe », dans le style, la structure narrative et jusque dans la syntaxe, de ses ouvrages : *Léon l'Africain*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1986.

<sup>14</sup>- Hilaire Barchou de Penhoen, *art. cité*.

<sup>15</sup>- Jules Verne, *Mathias Sandorf*, Ed. Hetzel, Paris, 1885, tome 2, p. 28.

<sup>16</sup>- Strabon, *Géographie*, livre II, chapitre 5. En fait, Strabon ne fait que citer Pison (Caius Calpurnius), un aristocrate romain. Voir Edward Brerewood, *Recherches curieuses sur la diversité des langues et religions en toutes les principales parties du monde*, Paris, 1663, p. 126. Voir aussi Stéphane Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1929, p. 20.

<sup>17</sup>- P. Christian, op. cit., p. 74.

# « La Casbah n'est pas un quartier »

## El Bahdja

« Vous croyez que la Casbah est un quartier ? Eh bien, non, la Casbah n'est pas un quartier, c'est la conscience endormie d'une civilisation ! »

Himoud Brahimi, *alias* Momo, l'« Illuminé de la Casbah »

Il faut remonter à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour trouver une évocation du Sphinx, vision d'un autre temps et d'une autre contrée : l'image (féline pour les uns, monstrueuse pour les autres) que la citadelle offrait aux yeux du navigateur, avec ces maisons en terrasses imbriquées les unes dans les autres, dégringolant la colline pour s'arrêter net au-dessus du port, dans une posture de fauve prêt à bondir, en effet, cette image resta longtemps liée à celle d'un sphinx gardant l'entrée de l'Afrique : aborder Alger, c'était déjà aborder les mystères insondables de ce continent « barbaresque », comme on disait autrefois.

Pourtant, il suffit au poète de passer le pont... de sa mémoire, et de jeter un œil, de « plonger » un œil (lui, Himoud Brahimi, qui fut champion de natation), de plonger son regard dans la Grande Bleue pour comprendre que la seule réponse que le Sphinx attend de pied ferme et depuis des siècles est dans le corps même de la citadelle, au tournant de chaque venelle : « Vous croyez, s'étonne l'illuminé poète, que la Casbah est un quartier ? Eh bien, non, la Casbah n'est pas un quartier, c'est la conscience endormie d'une civilisation<sup>1</sup> ! »

La Casbah, « conscience endormie » ? Pourtant, elle l'aura sauvé un jour, elle ou le Christ, allez savoir : ce jour-là, alors que notre homme était « en pleine méditation », les paras font irruption chez lui, à la recherche de quelque cache comme ces murs aveugles peuvent en receler... Et soudain, le chef s'immobilise, scrute longuement la peinture qu'il a en face de lui, puis un regard furtif à

gauche, à droite, et aussitôt tourne les talons, entraînant avec lui ses hommes ! Le tableau n'était rien qu'une reproduction, impressionnante, de taille et pas seulement : c'était un Christ en croix, *Le Christ de Saint-Jean-de-la-Croix* de Salvador Dali<sup>2</sup>...

Endormi, le Sphinx... Depuis quand ? Depuis sa fondation, ou depuis le règne des Barberousse ? Depuis le coup d'éventail et le prétexte fallacieux qui devait entraîner la France dans une « grande conquête, faite moralement » ? Ou seulement depuis la mise en coupe réglée de la ville par un quarteron de généraux *trabendistes*<sup>3</sup> ? En voilà des questions ! Le Sphinx ne s'y reconnaîtrait pas. Ni le poète, du reste.

Le poète, lui, était alors en apnée, « hors question ». Comme tous les Algériens. Sauf que lui, il avait battu le record du monde de nage en apnée, justement (Johnny Weissmüller pouvait aller se rhabiller !), et cela ne s'invente pas... En 1945, séjour édifiant à Paris. Les massacres du 8 mai (Sétif et Guelma) n'étaient pas faits pour lui rendre la Ville-Lumière désirable à souhait. Alors...

« Je suis allé à Paris en 45. J'ai réalisé mon rêve ! J'ai fait les musées... Le Louvre... Et j'ai lu... J'étais gourmand des mots et des idées. Et puis des femmes [...]. Mais je sentais que j'allais vers l'impasse. J'avais oublié l'arabe et mes ancêtres venaient me le rappeler dans mes nuits sans sommeil... Je suis revenu à Alger. Je me suis mis à la prière. A cette époque, j'étais comédien. Je me suis brusquement arrêté. Mes amis disaient que j'étais fou. Moi, j'étais à la recherche de moi-même. A la recherche de la lumière qui est en moi... Cette lumière, je la cherche quand je suis sur le Môle, face à la mer et au soleil, ou dans l'eau [...] J'attends l'éblouissement, l'illumination. C'est cela ; je voudrais être illuminé ! L'illuminé de la Casbah<sup>4</sup>... ! »

Mais avec notre recordman en apnée, nous étions au XX<sup>e</sup> siècle, pas au siècle des corsaires, encore moins au siècle de Tarzan ! Au XVI<sup>e</sup> siècle, en revanche, pour approcher notre Sphinx-citadelle, qui gardait l'entrée du continent, il fallait d'abord lever un obstacle majeur, un obstacle qui avait pour nom Barberousse : deux frères, corsaires de leur état, la terreur des écumeurs de tous bords, qui firent de la Méditerranée leur chasse gardée. Deux siècles avant déjà, Ibn Khaldoun écrivait : « les nations chrétiennes ne pouvaient plus faire flotter une planche sur la mer » ; et Lucien Febvre : « la mer “familiale” qui unissait les riverains a changé de maîtres. Elle est en grande partie un lac musulman<sup>5</sup>... ».

Ravissante et terrifiante, Alger, et pour cause : « belle à ravir », et l'expression n'est pas fortuite, car la ville est baptisée telle par ses habitants : *El Bahdja* (de *bahidja* : agréable à voir, magnifique) ; de même, en arabe, « terrifiant » est le qualificatif pour désigner le Sphinx, à commencer par celui des Pyramides : défini comme un « être effrayant » et redoutable, il est surnommé par les marins arabes *Abou el-hawl* (ou « Bou-Lahouel »), du verbe

*hawwala* : « alarmer, menacer, effrayer ». C'est bien ce sens maritime d'objet terrifiant qui se retrouve dans le surnom arabe du Sphinx<sup>6</sup>.

Sans doute est-ce là une vue orientaliste des choses ? Mais, étrange résonance, l'historien a un autre point de vue : parmi l'armada française qui, le 25 mai 1830, sous le commandement de l'amiral Duperré, partit de Toulon à la conquête de l'Algérie, il y avait un bateau à vapeur, une corvette à roues, qui arborait l'enseigne du Sphinx, et nul ne sut jamais dire d'où l'embarcation tirait son nom.

Ce sphinx-là eut son heure de gloire le jour où, se faisant héraut d'armes, il ramena à Toulon la nouvelle de la prise d'Alger. Trois ans plus tard, en 1833, c'est le même bateau qui, d'Egypte, remorqua le *Louxor*, une allège emportant l'obélisque qui se dresse aujourd'hui à Paris, place de la Concorde. Le 6 juillet 1845, le sphinx « à roues » finit sa carrière en coulant au large du cap Matifou, à l'est de la baie d'Alger. Cent soixante ans plus tard, le 25 juin 2005, la découverte, par des plongeurs du Groupe de recherche en archéologie navale (GRAN), de clous de cuivre, de chevilles, de broches ainsi que de pièces métalliques massives, contribua à l'identification de l'épave<sup>7</sup>...

Des épaves, les fonds marins d'Alger n'en manquent pas : le GRAN en signale des phéniciennes, des romaines, des hollandaises, des portugaises, des espagnoles (des dizaines de bateaux de la flotte de Charles Quint avaient coulé en 1541, sous une effroyable tempête qui avait anéanti l'armada venue s'attaquer au repaire des frères Barberousse) et des françaises, du début de la conquête (1830) jusqu'à la Seconde Guerre mondiale (1942), et même des britanniques.

En novembre 1942, le débarquement des Alliés (opération « Torch ») devait avoir lieu en trois endroits : au cap Matifou, au cap Taxine (Sidi-Ferruch), et à Castiglione (Bou Ismaïl). Parmi les navires alliés neutralisés par l'aviation allemande ou italienne : un torpilleur britannique, le *Broke*, coulé au large d'Alger le 10 novembre 1942 ; le *Berto*, coulé le 12 décembre 1942, l'*Ocean Seaman*, échoué le 6 juin 1943 ; l'*Empire Standard*, échoué le 9 juin 1943 ; le *Thomas Stone*, coulé le 16 juin 1943 ; le *Fort Confidence*, échoué le 16 juin 1943.

Au moment où les Américains foulaient le sol de sa Casbah, apportant avec eux la manie du chewing-gum et le banjo (instrument qui sera adopté par les orchestres de *chaâbi*), Himoud, jeune homme de 24 ans, regardait sans doute, au large, couler le *Broke*... Ses morts à lui, il les comptera plus tard, durant la bataille d'Alger comme après l'Indépendance, dans les années 1990, où il verra tomber plus d'un de ses amis<sup>8</sup>... Lors de l'un des multiples enterrements, sa voix murmurerait : « Mienne Casbah, dis-moi pourquoi la rose se déshabille pour

mêler ses pétales à la gouaille populaire ? Pourquoi, mienne Casbah, le géranium préfère prier sur les tombes<sup>9</sup> ? »

<sup>1</sup>- Propos recueillis par Kamel Bouslama, pour *Tassili Magazine*, n° 9, avril 1997.

<sup>2</sup>- L'histoire a été rapportée par son ami Aziz Degga, comédien (le « Moh Smina » dans *Omar Gatlato*), pour Hamid Tahri, *Le Quotidien d'Algérie*, 9 octobre 2008.

<sup>3</sup>- « Affairistes ». Néologisme algérois (emprunté à l'espagnol *trabendo*), pour désigner des trafiquants en tous genres : du menu larcin (vêtements et autres attirails) aux grosses affaires...

<sup>4</sup>- Propos recueillis par Kamel Bouslama, *op. cit.*

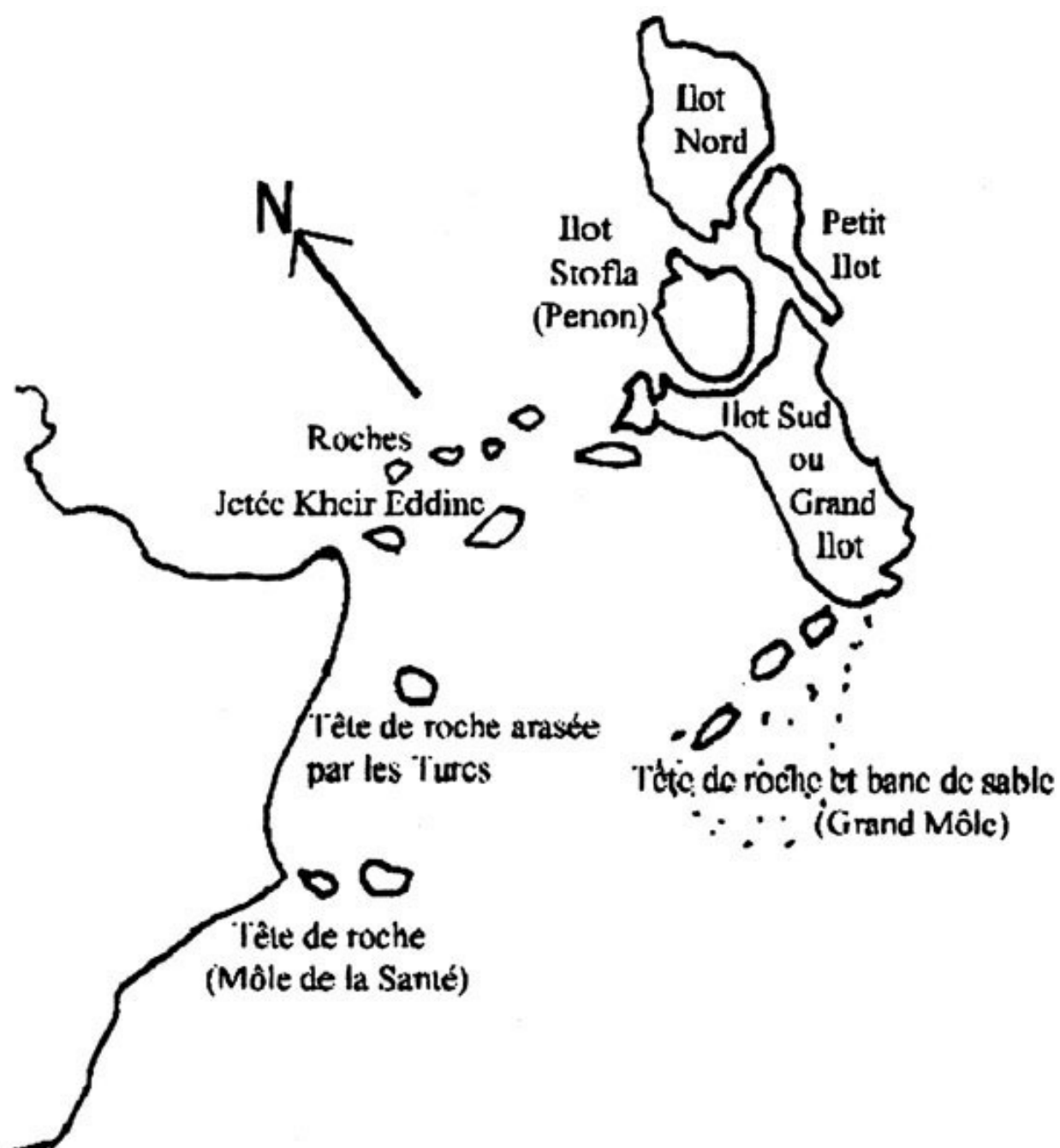
<sup>5</sup>- Lucien Febvre, *Combats pour l'Histoire*, Paris, A. Colin, 1992, p. 357.

<sup>6</sup>- Le substantif arabe *hawl* (*houl*) est en fait une extension du sens étymologique, en terme maritime, et l'étymologiste Marcel Devic relève le même sens dans les *Merveilles de l'Inde*, où il est question d'une troupe d'esclaves qui, emmenés vers la côte africaine dans un navire, se sauvent en sautant par-dessus bord, « malgré le *houl* de cette mer » (voir Salah Guemriche, *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*, Paris, Le Seuil, 2007).

<sup>7</sup>- Cf. Max Guérout, « *Le Sphinx* », *histoires d'épaves*, catalogue de l'exposition au fort de Blaguiet (La Seyne), 2009, p. 54-91.

<sup>8</sup>- Un jour, il était avec un ami, Aziouez, un animateur sportif, en train de jouer aux dominos dans un café proche de Djamaâ Lihoud, lorsqu'un homme surgit et tira sur l'ami...

<sup>9</sup>- Himoud Brahimi, *Mienne Casbah, tes légendes et tes secrets*, Alger, Ed. Synergie, 2007.



Les îlots *El-Djazair* face au port d'Alger.



# El-Djazira, pluriel El-Djazaïr<sup>1</sup>

## L'autre « Possibilité d'une île »

« Entre sa souche berbère et son passé tour à tour judéo-berbère, phénicien, romain, vandale, byzantin, arabe, turc et français, Alger ne sait plus où donner de la mémoire. »

S.G.

Le nom d'Alger vient de l'arabe *El-Djazaïr*, littéralement « les îles<sup>2</sup> », qui désigne en fait un chapelet d'îlots et de rochers à l'entrée de la rade.

Si les géographes arabes eux-mêmes appellent le Maghreb *Djazirat el-Maghrib*, soit « l'île du couchant », ce serait aussi par référence à la situation de l'Afrique du Nord prise entre la mer et le désert, qui en ferait une sorte d'île... A la suite de l'occupation espagnole, le nom *El-Djazaïr* fut transcrit *Alguèr* en catalan, *Argel* en castillan.



En juillet 2009, des fouilles révèlent le passé tumultueux d'Alger. © AFP Photo/Fayez Nureldine

Mais d'autres étymologies du nom de la ville ont été avancées, parmi lesquelles la plus sérieuse reste celle qui fait référence au nom de *Dziri* (ou *Ziri*), patronyme de Bologhine Ibn Ziri, celui-là même qui, dès l'an 960, fit de l'antique Icosium sa capitale et celle de sa dynastie : les Zirides. Et de fait, en arabe, pour désigner l'habitant de la capitale algérienne, on emploie le mot *Dziri*, qui signifie bien, et jusqu'à nos jours, « Algérois ». *Dziri*, ou *Dzeïri*, selon l'accent régional, fait penser du reste à la mention que l'on trouve chez le géographe arabe El-Bekri (XI<sup>e</sup> siècle) qui, lui, parle de *Djezeyer* ou *Dzeyer* (Alger).

Cependant, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, Pisans et Génois signalaient sur leurs cartes la forme *El-Djazaïr* : en catalan, le mot était transcrit *Alguèr* mais aussi, curieusement, *Algesira* ; et, à partir de 1375, « Alger » prononcé *Aldjère*, forme relevée sur une carte de Charles X<sup>3</sup>.

De comptoir phénicien, baptisé *Ikosim*, au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Alger devint trois siècles plus tard un municipe romain, latinisé en *Icosium*.

P (UBLIO) SITTIO. M. (ARCI). F (ILIO). QVIR (INA)
---

PLOCAMIAN (O) ORDO  
 ICOSITANOR (UM) M. (ARCUS) SITTIVS, P (UBLII)  
 F (ILIUS) QVIR (INA) CAÆCILIANVS  
 PRO FILIO PIENTISSIMO  
 H (ONORE) R (ECEPTO) I (MPENSAM) R (EMISIT)  
*A Publius Sittius Plocamianus, fils de Marcus de la tribu Quirina*  
*Le Conseil municipal d'Icosium.*  
*Marcus Sittius Cæcilianos, fils de Publius de la tribu Quirina,*  
*Au nom de son fils très cher,*  
*Ayant reçu l'honneur, a assumé la dépense.*

Inscriptions relevées sur une pierre d'Icosium.

Moins importante mais mieux lotie, géostratégiquement, que Tipaza et Césarée de Maurétanie (l'actuelle Cherchell), Icosium fut en fait livrée comme « butin de guerre » dans le conflit qui opposa les légions romaines (dépêchées par Caligula) aux légions numides<sup>4</sup> de Ptolémée de Maurétanie<sup>5</sup>...

Cité berbère, et pour une part judéo-berbère, christianisée après Rome et avant Tours, cité considérée à l'époque comme la « Rome des Gaules<sup>6</sup> », Icosium est le sixième comptoir phénicien, après Hippone (Annaba), Jijel, Bougie, Tipaza et Cherchell, à avoir compté parmi sa population une communauté juive berbère.

Vandale au V<sup>e</sup> siècle, avant de redevenir romaine, puis byzantine ; arabo-musulmane à partir du début du VIII<sup>e</sup> siècle ; capitale, vers l'an 960, de la dynastie berbère islamisée, les Zirides ; nid de corsaires (les fameux frères Barberousse) à partir du XVI<sup>e</sup> siècle ; turque de 1529 à 1830, puis française jusqu'en 1962, Alger aura subjugué, assimilé ou rejeté ses occupants successifs.

Longtemps, on a traduit le toponyme *Ikosim* par l'« île aux Mouettes ». Cette référence « insulaire » semble bien trouver justification dans le fait que les Arabes eux-mêmes, conquérants parmi les conquérants de l'Algérie, donneront à Ikosim le nom d'*El-Djazair*, ce qui, on l'a vu, veut dire précisément « les îles ».

Une autre thèse, qui nous vient de la légende, affirme que peu avant leur traversée du détroit de Gibraltar, à la recherche des Pommes d'or des Hespérides, Hercule et ses vingt compagnons firent halte à cet endroit<sup>7</sup>. Or, les adeptes de l'étymologie punique (*Ikosim*) font dériver ce nom du grec *Eikosi*, qui signifie « vingt ». C'est ce que nous rapporte un grammairien latin du IV<sup>e</sup> siècle, Caius Julius Solinus (Solin, en français) : « Nous ne quitterons pas Icosium sans en parler. Lorsque Hercule traversa cette contrée, vingt de ses compagnons, l'ayant

abandonné, choisirent un emplacement et y élevèrent des murailles. Afin qu'aucun d'eux ne pût se glorifier d'avoir particulièrement imposé son nom à la cité, on lui donna un nom [faisant référence] au nombre de ses fondateurs<sup>8</sup>. »

Les historiens modernes, eux, nous proposent une autre thèse. En 1940, lors de travaux effectués dans le quartier de la Marine, au pied de la Casbah, on découvrit un lot de pièces de monnaie portant, gravés sur l'avvers, le buste d'un dieu phénicien, Melqart, vêtu d'une peau de lion, et sur l'envers cette inscription (déchiffrée à l'époque par Jean Cantineau, professeur de langues chamito-sémitiques à l'université d'Alger) : *ikosim*. Selon le linguiste, ce mot est composé d'un préfixe *i*, qui signifie « île » (comme dans *Ibosim*, qui a donné Ibiça puis Ibiza) ; quant au radical (*kosim*), Jean Cantineau proposait de lire : « mouettes » ou « hiboux ». Les historiens privilégieront ainsi, pour traduire *Ikosim*, le surnom d'« île aux Mouettes ».

C'est à l'administration coloniale que l'on doit la dénomination « Algérie », laquelle apparaît pour la première fois en 1834. Mais c'est le 14 octobre 1839 qu'elle fut officialisée, lorsque le général Antoine Schneider, ministre de la Guerre, jugea bon de rappeler à l'ordre les administrateurs de la colonie, dans une lettre adressée au maréchal Valée, alors gouverneur général de l'Algérie :

« Monsieur le Maréchal, jusqu'à ce jour, le territoire que nous occupons dans le Nord de l'Afrique a été désigné, dans la communication officielle, soit sous le nom de *Possession française dans le Nord de l'Afrique*, soit sous celui d'*Ancienne Régence d'Alger*, soit enfin sous celui d'*Algérie*.

« Cette dernière dénomination plus courte, plus simple et en même temps plus précise que toutes les autres, m'a semblé devoir dorénavant prévaloir. Elle se trouve d'ailleurs déjà consacrée par une application constante dans les documents distribués aux chambres législatives et dans plusieurs discours du trône. Je vous invite en conséquence à prescrire les mesures nécessaires pour que les diverses autorités, et généralement tous les agents qui, à un titre quelconque, se rattachent aux services civils ou militaires de notre colonie, aussi dans leur correspondance officielle, et dans leurs actes ou certificats quelconques qu'ils peuvent être amenés à délivrer, à substituer le mot *Algérie* aux dénominations précédemment en usage.<sup>9</sup> »

Ainsi, entre sa souche berbère et son passé tour à tour judéo-berbère, phénicien, romain, vandale, byzantin, arabe, turc et français, Alger ne sait plus où donner de la mémoire. Toujours est-il qu'au moment où les conversions au christianisme se comptent par milliers, inquiétant du coup ministres et imams, une découverte est venue, en août 2009, affoler certains esprits et en émouvoir d'autres : lors des travaux entrepris pour le creusement du futur métro d'Alger, place des Martyrs, anciennement place du Gouvernement, on a exhumé les vestiges d'une basilique « paléochrétienne » datant du IV<sup>e</sup> siècle !

<sup>8</sup> - En arabe algérien, le *j* de *Jazira* se prononce *dj* ; en algérois, *Djazaïr* devient *dzaïr* ; et en... égyptien *gazaïr*. Les dictionnaires arabes signalent une autre forme de pluriel : *El Djouzour*.

<sup>2</sup>- *El* étant l'article, *Djazair* (ou *Jazair*), pluriel de *Djazira*, signifie « îlots ». L'orthographe est diverse, selon les pays et les traducteurs : en Algérie, le *j* se prononce *dj*, et le *a*, en arabe, change d'intonation (*e* ou *a*) selon l'environnement phonétique. Les Anglo-Saxons transcrivent l'article indéfini *el* en *al*, et le *i* en *ee*, comme dans *Jazeera*.

<sup>3</sup>- René Lespès, « L'origine du nom français d'"Alger" traduisant "El Djezaïr" », *Revue africaine*, n° 67, 1926, p. 80-84.

<sup>4</sup>- Les Numides, ancêtres des Berbères, connurent le paganisme, l'animisme aussi bien que le judaïsme (à l'instar de la tribu de la Kahina, la « reine » judéo-berbère des Aurès, qui résista à l'invasion arabe à la fin du VII<sup>e</sup> siècle), avant d'être christianisés puis islamisés. Depuis quelques décennies, une nouvelle évangélisation des Berbères inquiète le pouvoir algérien (cf. Salah Guemriche, *Le Christ s'est arrêté à Tizi-Ouzou*, Paris, Denoël, 2011).

<sup>5</sup>- Fils de Juba II, roi numide. Un temps vassal de Rome, élevé par Octavie, la sœur d'Octave, Juba II épousa Claphyra, la veuve d'un fils du roi de Judée Hérode 1<sup>er</sup> le Grand.

<sup>6</sup>- Selon Claude Lepelley, grand spécialiste de l'Afrique chrétienne, « le christianisme occidental latin est né en Afrique du Nord », dès le II<sup>e</sup> siècle et, donc, précéda largement saint Augustin (350-430). Icosium, quoique tardivement, par rapport à Carthage, eut sa première basilique bien avant Saint-Martin de Tours. En août 2009, lors des travaux d'infrastructure pour le futur métro d'Alger (place des Martyrs, ex-place du Gouvernement), on a découvert les vestiges d'une basilique « paléochrétienne » datant du V<sup>e</sup> siècle. Voir p. 32.

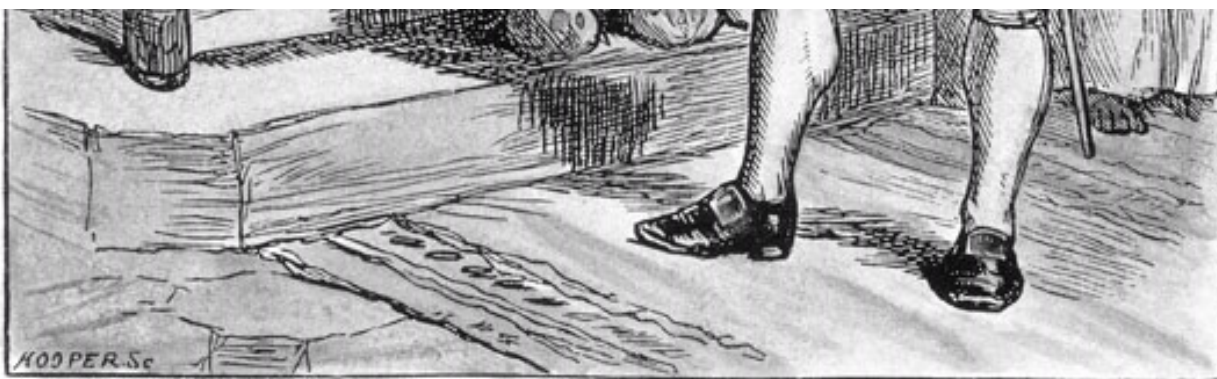
<sup>7</sup>- Le détroit commencera par être appelé les « Colonnes d'Hercule », avant de prendre le nom de « Gibraltar », dérivé de *Djebel Tarik*, le « mont Tarik », du nom du conquérant de l'Espagne, le berbère musulman Tarik Ibn Zeyad.

<sup>8</sup>- Marcel Le Glay, *A la recherche d'Icosim*, in *Antiquités africaines*, t. 2, 1968, p. 7.

<sup>9</sup>- Les Algérois auront attendu plus de trente ans (études entamées dans les années 1975-1980) avant que la première ligne reliant la Grande Poste à Haï el-Badr (ex-lotissement Michel, sud-est d'Alger), en passant par le Jardin d'essai (9,5 km sur les 64 km prévus pour tout le réseau), soit ouverte au public, le 1<sup>er</sup> novembre 2011.







CAPTAIN BAINBRIDGE AND THE DEY OF ALGIERS.

Le capitaine W. Bainbridge face au dey d'Alger. Pour payer tribut au nom des Etats-Unis d'Amérique... Gravure du XIX<sup>e</sup> siècle. © The Granger Collection NYC / Rue des Archives



## Raïs Hamidou

### « L'homme qui renonça à coudre pour en découdre ! »

« Qui a dit que l'immersion, pour une dépouille de musulman, était un sacrilège ? En tout cas, celle du corps de Ben Laden ne fut pas une première : voilà deux siècles, en 1815, à la fin de la bataille navale opposant la flotte algérienne à la flotte américaine, le corps d'un autre musulman, le célèbre amiral d'Alger Raïs Hamidou, fut immergé au large de Gibraltar. Onze ans plus tôt, les Etats-Unis avaient voté le premier *Naval Act*<sup>1</sup> de leur histoire. »

S.G.

Contrairement à ce que les historiens coloniaux, et jusqu'aux manuels scolaires de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, nous ont laissé croire, les frères Barberousse n'étaient pas algériens. Ni arabes ni berbères. Et pas même turcs. Ils étaient en fait toute une fratrie de marins d'origine grecque, de Mytilène (d'aucuns les disent de souche albanaise), dont les deux plus célèbres, Aroudj et Kheïr-Eddine, des « renégats » comme on appelait déjà les convertis, étaient passés à l'islam, avant de se faire remarquer puis parrainer par la « Sublime Porte ». Les deux frères n'avaient rien de roux, ni peau ni barbe, mais c'est le nom du premier, *Baba-Aroudj*, que les Français avaient transcrit en *Barberousse*.

Tout a commencé lorsque, menacé par les Espagnols, le sultan d'Alger fit appel à Aroudj qui tenait la ville de Bédjaïa (Bougie). Celui-ci ne se fit pas prier, et se jeta sur la flotte espagnole qu'il écrasa et chassa du fameux Peñon, cet ensemble d'îlots qui faisaient face à la baie d'Alger, et qui auront donné son nom à Alger. Grisés par la victoire, le « Barberousse » ne se contenta pas de ce seul

exploit : bientôt, il élimina physiquement, dans son bain, le sultan algérois, et, après avoir fait allégeance aux Turcs, se fit désigner comme maître de la ville. Après sa mort, en 1518, c'est son frère Kheir-Eddine qui lui succède. Le sultan de Constantinople nomme ce dernier « grand amiral des flottes ottomanes ».

Ce titre en faisait l'« émir des mers » (*amir el-bahr*, d'où vient le mot « amiral »), de toutes les mers... C'est à la suite du dernier des Barberousse que les pirates barbaresques obtinrent leurs titres de corsaires, ce qui représente une sacrée promotion, car, comme nous le rappelle J. Jeannel, le pirate est au brigand ce que le corsaire est à l'homme de main : « On comprend sous le nom de piraterie une expédition armée entreprise sur mer sans autorisation de l'Etat et usant de la violence pour obtenir un gain [...] La piraterie est le brigandage sur mer<sup>2</sup>. »

En 1585, Alger passa sous la coupe d'un autre « émir », celui de Salé (Maroc), Mourad Raïs (qui laissa son nom au quartier de Birmandreis, aujourd'hui Bir Mourad Raïs) :

« Né de parents albanais de confession chrétienne, il fut capturé à l'âge de 12 ans par un corsaire algérien. Dans sa course en Atlantique, il fit escale à Salé, puis se dirigea vers les îles Canaries, atteignant Lanzarote. Selon les chroniqueurs de l'époque, il fut le seul pirate à avoir osé franchir le détroit de Gibraltar. Tout porte à croire qu'il représentait le trait d'union entre les pirates de la régence d'Alger, qui écumaient la vaste étendue de la Méditerranée, et cette nouvelle formation de navigateurs de l'océan qui, au cours de l'histoire marine, seront connus sous le nom de corsaires de Salé. Mourad Raïs, ce précurseur de la piraterie à Salé, acheva sa carrière de pirate comme amiral d'Alger<sup>3</sup>. »

Comme le souligne Fernand Braudel, et bien avant lui Léon l'Africain, le brigandage et la course n'étaient pas l'apanage des seuls « Algériens » : tous les pays méditerranéens s'offraient des écumeurs des mers ; l'Espagne et la France tout comme la Grèce, l'Italie (Venise, Gênes, Naples, Palerme) et Malte avaient leurs hommes de main.

Les corsaires « algériens », certes, avaient une réputation de redoutables brigands. L'un d'entre eux, qui sévit au XVIII<sup>e</sup> siècle, laissa son nom à la postérité, à travers une chanson populaire<sup>4</sup> : « Hamidou resplendit d'orgueil, son cœur est plein d'allégresse ! Il ramène une frégate portugaise et son triomphe est éclatant ! Les mécréants sont vaincus et asservis. Il se rend au palais du sultan, traînant après lui esclaves nègres et chrétiens<sup>5</sup>. » C'est ainsi que l'homme fut chanté, et l'est encore dans la mémoire collective des plus anciens, de la Casbah à la pointe Pescade. C'est cette dernière, commune populaire, qui changera de nom après l'indépendance pour prendre celui du héros : Raïs Hamidou. Et si, avec sa fameuse « plage Franco » (encore désignée sous ce nom !), la « pointe » a toujours été et continue d'être le lieu de prédilection des touristes indigènes, elle fut aussi un « havre de paix » pour Jean Sénac comme pour Saint-Saëns.

Celui-ci y composa *Samson et Dalila*, créé en 1877, ainsi que sa *Suite algérienne* et *Ascanio* ; celui-là y écrivit ses élégies « pescadiennes » (poèmes), qui paraîtront en 1954 chez Gallimard, dans une collection dirigée par Albert Camus et avec un avant-propos de René Char.

Les hauts faits de guerre de Hamidou en ont fait la terreur des mers, de Tunis à Gibraltar. Une terreur qui dure depuis le règne des frères Barberousse (XVI<sup>e</sup> siècle), et dont les nations chrétiennes mettront des siècles à se défaire :

« Du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, Maltais, Espagnols, Français, Anglais, Hollandais, Vénitiens et même Danois semblaient se relayer pour bombarder systématiquement Alger, Tunis et Tripoli, sans réussir à mettre les Barbaresques définitivement au pas. Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, six nations payaient tous les deux ans des tributs : Hollande, Naples, Portugal, Suède, Norvège et Danemark. Les Hollandais et les Anglais fournissaient en outre armes et munitions. Les Français, alliés historiques des Ottomans contre les Habsbourg d'Espagne ou d'Autriche, offraient des cadeaux de peu de valeur et ne versaient jamais d'argent ; à partir de 1783, une nouvelle nation rejoignit le groupe. Il s'agissait des Etats-Unis d'Amérique du Nord<sup>6</sup>. »

Pourtant, rien ne prédisposait Raïs Hamidou à la fonction : enfant, il fut apprenti-tailleur chez son père, mais sa passion du large, nourrie des contes et légendes des écumeurs des mers, le jeta dès l'adolescence dans l'aventure. D'abord mousse, il se fit très vite remarquer par son habileté et son caractère trempé. Le dey d'Alger lui confia une première mission, une course qui tourna court vers le cap Bon (Tunis), avant de lui donner une seconde chance. En 1797, son nom est gravé pour la première fois dans les annales de la piraterie, réunies dans le *Registre des prises*, où l'on peut lire : « La corvette de Notre Seigneur le pacha, commandée par le raïs Hamidou, a capturé un navire génois, ayant un chargement de potasse, le 22 moharrem 1212 [lundi, 17 juillet 1797]<sup>7</sup>. » Moins de six mois plus tard, il récidive : « La corvette du raïs Hamidou et le chebec de Notre Seigneur, commandé par le raïs Tchelbi, ont capturé un navire vénitien chargé de drap, un navire génois et deux napolitains chargés de blé, lesquels ont été vendus à Tunis d'où leur produit a été envoyé à Alger. Est compris dans les présents comptes le prix des mécréants trouvés sur lesdits navires et dont le nombre était de 28. A la date du 15 du mois de djoumada 2<sup>e</sup> de l'année 1212 [mardi, 5 décembre 1797]. Le produit accusé est de 230 952 francs<sup>8</sup>. » S'ensuivent d'autres prises : navires portugais, espagnols, français, italiens, siciliens, grecs, hollandais, suédois, danois, et même américains. Ce qui lui vaudra, de la part de son biographe, ce trait d'esprit : « Si embellie que puisse paraître cette histoire, faite peut-être après coup, des premières années du raïs, toujours est-il que l'enfant ne s'était pas trompé sur sa vocation, et que jamais il ne regretta d'avoir renoncé à coudre pour en découdre<sup>9</sup>... »

Deux décennies durant, la fortune continue à sourire au raïs. Jusqu'au jour où il reçut l'ordre de s'attaquer à la Bannière étoilée. Le raïs obtempère, et renouvelle la promesse faite à son dey le jour de son premier raté, où il perdit son embarcation au large du cap Bon (Tunis) : « Seigneur, ne regrettez pas votre chebec, je vous apporterai autant de navires qu'il avait de planches et autant de chrétiens qu'il avait de clous<sup>10</sup> ! »

Les Etats-Unis d'Amérique avaient tenté plus d'une fois de forcer le passage de Gibraltar, en vain. Le 27 mars 1794, ils se résolurent à se doter d'une flotte considérable. Ce fut le premier *Naval Act* de leur histoire. En 1795, ils sont pourtant forcés de signer avec la régence d'Alger un traité de paix exigeant des Américains le paiement d'un tribut annuel (de l'ordre de 64 000 francs de l'époque). La clause sera respectée jusqu'en 1810. Deux ans plus tard, c'est la déclaration de guerre. Et en 1815, Raïs Hamidou se porte donc au-devant d'une flottille américaine, signalée au large de Gibraltar, et commandée par le capitaine William Bainbridge, celui-là même qui avait signé le traité de 1795. Notre corsaire, qui s'attendait à quelques galiotes, se retrouve ainsi face à toute une armada. Le raïs n'est pas homme à virer de bord devant le danger ni à trahir la confiance de ce dey à qui il doit sa fortune, lui, fils de tailleur berbère devenu le plus célèbre des émirs des mers. Mais voilà... La disproportion des forces était en faveur de l'ennemi, et aucun moyen de compter sur un quelconque renfort, car la plupart des croiseurs de la régence se trouvaient à mille lieues de Gibraltar. C'est encore son biographe qui nous raconte l'engagement :

« Bientôt, la flotte signalée se trouva dans les eaux de la frégate algérienne, et quand il fut trop tard pour fuir, on reconnut le pavillon des Etats-Unis.

« – Eh bien, Seigneur, dit le second à Hamidou, j'avais raison ! Ce sont des Américains.

« – Je le savais aussi bien que toi, répondit le raïs, mais je ne pouvais fuir honteusement devant l'ennemi quand je suis sorti pour le braver.

« Et, après avoir ordonné le branle-bas de combat, il dit en particulier à cet officier :

« – Quand je serai mort, tu me feras jeter à la mer. Je ne veux pas que les mécréants aient mon cadavre.

« Lorsque les navires furent à portée de canon, une lutte des plus inégales s'engagea ; mais l'heure de Hamidou avait sonné, et la première bordée de l'ennemi le renversa inanimé, à son poste de combat. Conformément à ses instructions, son corps eut la mer pour tombeau [...] Telle fut la fin héroïque de Hamidou. Ce trépas glorieux lui épargna la douleur de rendre aux mécréants cette frégate que jamais il ne voulut échanger contre l'une de celles qu'il avait conquises, et lui évita le chagrin d'assister, un an plus tard, à l'humiliation de sa patrie<sup>11</sup>. »

Ainsi, deux siècles avant Oussama Ben Laden, c'est le corps d'un autre musulman, tombé sous le feu d'autres Américains, qui fut immergé dans l'océan : « Allah a voulu que ce soit sa dernière demeure », aurait dit le dey... Peut-être, alors, que le commando américain, qui, en 2011, a eu raison du chef d'Al-Qaïda, connaissait l'histoire de Raïs Hamidou, et qu'en donnant une

sépulture marine à Ben Laden, il n'aura fait, cent quatre-vingt-seize ans plus tard, que suivre la sentence du dey d'Alger : « Allah a voulu que ce soit sa dernière demeure » ?...

C'est de cette année et jusqu'en 1860, écrit Jean-Claude Janssens, que les Américains ont décidé de maintenir une escadre en mer Méditerranée : « Cette présence se matérialisera à nouveau à partir de 1948 et jusqu'à nos jours avec la 6<sup>e</sup> flotte, basée à Gaeta, en Italie, au sud de Rome<sup>12</sup>. »

<sup>1</sup>- Loi décrétant la création d'une force navale.

<sup>2</sup>- J. Jeannel, *La Piraterie*, thèse de doctorat, Université de Paris, faculté de droit, Paris, Ed. A. Rousseau, 1903, p. 7.

<sup>3</sup>- Roland Courtinat, *La Piraterie barbaresque en Méditerranée : XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Nice, Ed. Gandini, 2003, p. 231.

<sup>4</sup>- Longtemps, on a cru que le nom du quartier de *Birmandreis* était la transcription de « *Bir* (puits) *Hamidou Raïs* ». Hamidou était originaire de la région de Boumerdès (Kabylie) ; Mourad, lui, était un captif chrétien d'origine albanaise (ou hollandaise ?) qui avait gagné sa liberté en se convertissant à l'islam, avant de gagner ses galons de grand émir des mers.

<sup>5</sup>- Albert Devoulx, *Le Raïs Hamidou : notice biographique sur le plus célèbre corsaire algérien du XIII<sup>e</sup> siècle de l'hégire*, Alger, Dubos Frères, 1859.

<sup>6</sup>- Jean-Claude Janssens, *Les Guerres barbaresques*, éd. Confederate historical Association of Belgium, document électronique, non daté, p. 2.

<sup>7</sup>- Albert Devoulx, *op. cit.*, p. 37.

<sup>8</sup>- *Ibid.*, p. 39.

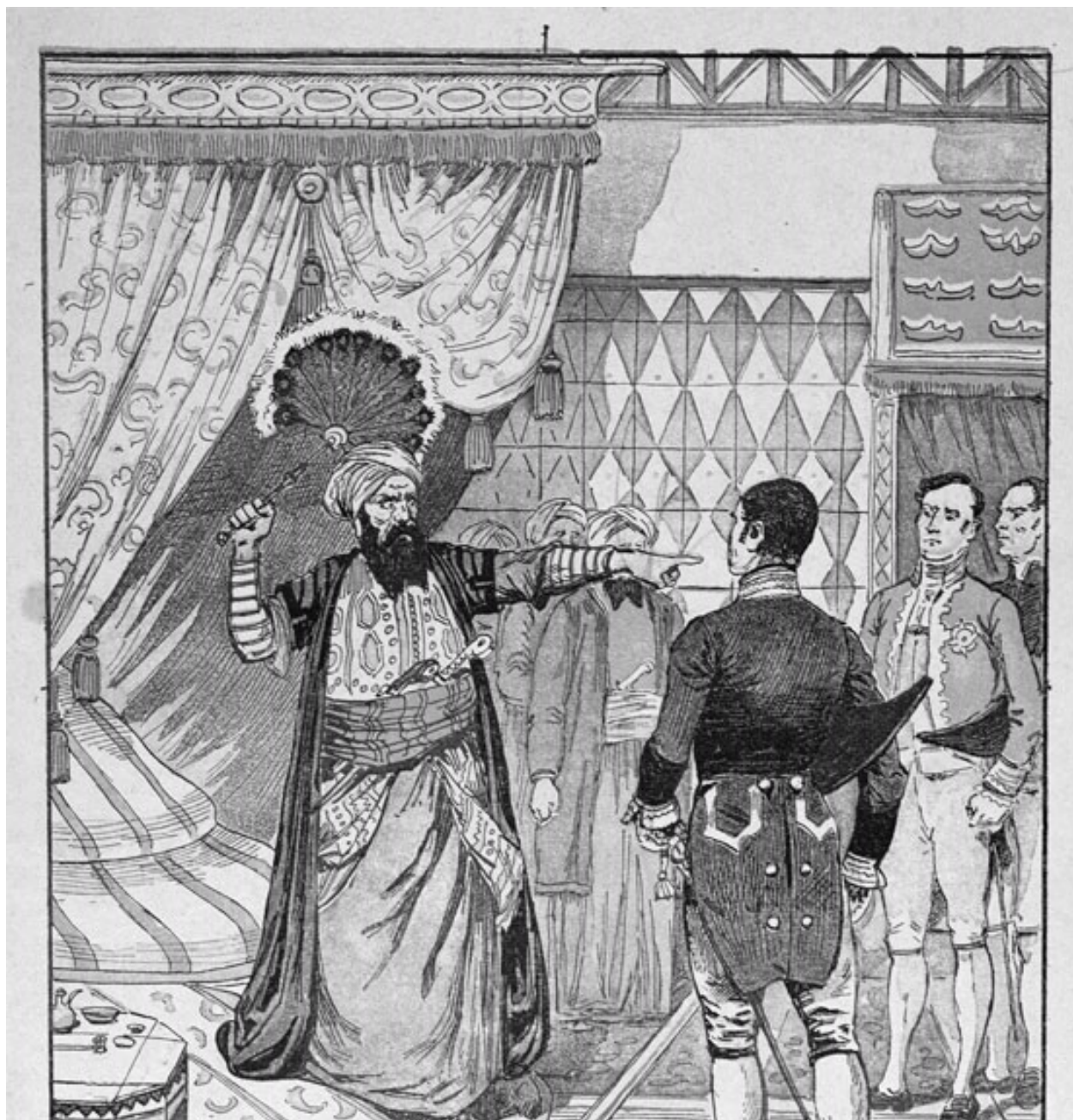
<sup>9</sup>- *Ibid.*, p. 24.

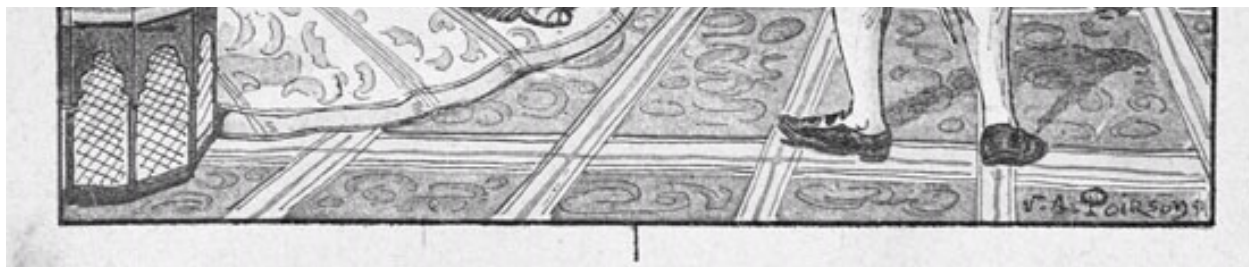
<sup>10</sup>- Albert Devoulx, *op. cit.*

<sup>11</sup>- Albert Devoulx, *op. cit.*, p. 123.

<sup>12</sup>- Jean-Claude Janssens, *op. cit.*, p. 16.







La scène du fameux « coup d'éventail », donné le 30 avril 1827 par le dey d'Alger au consul de France. © Bridgeman Art Library



# **Le coup du « coup d'éventail »**

## **Pour une dette française à ce jour impayée**

« Un jury politique, un congrès européen, comme le rêvait Henri IV, aurait ainsi résumé cette affaire : le dey réclame, on le vole ; il se plaint, on l'insulte ; il se fâche, on le tue.  
« Il ne faut rien entreprendre d'injuste, dit Aristote, même si la chose est utile à la patrie [...] Est-il avantageux de prendre Alger, sans pouvoir le garder ? Qui pourrait le penser ?... Puisque cette guerre n'est ni juste, ni utile, est-elle au moins légale ? Elle ne l'est pas davantage [...] La Charte [devrait] assigner les Ministres à comparaître à la barre de la France qui a droit de leur demander compte de la vie et de la fortune de ses enfants [...] ; elle accuserait les auteurs de cette entreprise [...] d'avoir trompé le Roi et les Chambres sur des droits qui n'existaient pas ; sur une insulte qui n'était pas une offense<sup>1</sup>. »

Avant 1830, Alger eut à subir d'autres tentatives d'invasion, à l'initiative de la France mais aussi d'autres puissances. Ainsi, celle de Diego de Vera, en 1518, et celle d'Hugo de Moncade, la même année, qui seront suivies vingt-trois ans plus tard par celle de Charles Quint, laquelle se conclura par un désastre. En 1601, une autre agression française contre Alger fut dirigée par Philippe III, avec « une flotte de soixante-dix galères et une armée de plus de dix mille hommes, sous le commandement du prince Andrettino Doria<sup>2</sup>. »

Après une expédition anglo-irlandaise de 1620, les Hollandais bombardèrent Alger et finirent par obtenir la libération de centaines de leurs compatriotes captifs de la Régence ; entre 1640 et 1688, pas moins de six expéditions françaises, la dernière (1688), menée par le maréchal d'Estrée, fut la plus destructrice<sup>3</sup>. Parmi les forces « alliées », note René Gallissot, figuraient les ordres religieux, spécialisés dans le rachat des chrétiens captifs, sous l'impulsion

de Vincent de Paul. « Ces opérations n'étaient pas dénuées d'intentions politiques et permettaient aussi de couvrir des affaires. Ajoutons que le sort des "esclaves chrétiens" dans la Régence d'Alger, sévèrement embrigadés cependant, n'était pas aussi pénible que celui des "barbaresques – mores ou mahométans", captifs dans les chiourmes du roi de France très chrétien, car ils n'étaient pas marqués au fer rouge et restaient libres de conserver leur religion<sup>4</sup>. » En mai 1775, sur ordre du roi Carlos III (Irlande), Alejandro O'Reilly<sup>5</sup> part d'Alicante avec quatre cents navires et plus de vingt mille hommes pour faire le siège d'Alger. Le désastre est complet. C'est que de tous les coins du pays, des forces ont accouru :

« Salah Bey, le fondateur de Batna, se tient avec son armée de chameliers à El-Harrach ; Osman Bey d'Oran est posté à l'ouest ; Mustapha Khodja campe avec ses hommes à Bab-el-Oued ; Sidi Pacha El Mekraoui promet aux Juifs et aux Arabes une somme de 10 dinars par tête d'Espagnol, c'est pourquoi aucun Espagnol n'est fait prisonnier [...] Le 7 juillet, les Espagnols abandonnent leurs canons et leurs bagages [...], se retirent dans la débâcle totale pour retourner au port d'Alicante<sup>6</sup>. »

Huit ans après la tentative du roi Carlos III, Alger aura bien du mal à contenir les assauts de don Antonio Barcelo, surnommé la « Terreur des Africains », en 1783<sup>7</sup> et 1784...

La fin de Raïs Hamidou ne signifia pas pour autant la fin de la terreur. Aussi, Anglais et Américains décidèrent-ils d'agir, en force. En 1816, un an après la mort de Hamidou, Alger connut de nouvelles agressions. En mars de la même année, les Américains préparèrent une attaque de nuit, mais « l'action n'eut pas lieu car un capitaine français avait renseigné le dey et ce dernier attendait les Américains de pied ferme<sup>8</sup>... ».

Le 27 août, la *Royal Navy* britannique de lord Exmouth se présenta devant Alger, avec « 21 navires de six vaisseaux de ligne dont deux de cent canons, quatre frégates, sept sloops et quatre bombardes, avec 736 canons. Cinq frégates et une corvette hollandaises se rejoignirent avec 188 canons de plus [...] Le 24 septembre, un nouveau traité fut signé, 1 083 esclaves chrétiens furent libérés et une forte somme fut remboursée par Alger<sup>9</sup>. »

Echaudés par la trahison de l'officier français, les Américains, eux, se méfiaient désormais de la France, persuadés que celle-ci avait décidé de faire cavalier seul, et qu'elle avait d'autres visées sur Alger... Onze ans plus tard, survinrent deux événements de nature différente mais offrant l'un et l'autre une même opportunité : le premier, appelé à servir de prétexte ; le second, à conforter les va-t-en-guerre. L'un et l'autre précipiteront les « affaires » de la France : le 30 avril 1827, le consul de France subit l'affront du coup de chasse-mouches, ce qui « justifiera » l'invasion pour l'honneur ; six mois plus tard, le 20 octobre

1827, la flotte turco-égyptienne, menaçant la Grèce, à Navarin, est écrasée par une escadre franco-anglo-russe. Les Turcs ont désormais d'autres soucis que de veiller de loin au sort de ses régence d'Alger et de Tunis...

Rappelons, avec Roland Bacri, les circonstances qui, conséquences du légendaire « coup d'éventail », amenèrent la France à envahir l'Algérie :

« 1797, deux négociants algérois, Bacri et Busnach, vendent pour 14 millions de blé à la République française (impayés). 1818, Hussein, créancier de Bacri et Busnach, réclame cette somme à Louis XVIII. 1826, Hussein écrit à Charles X pour se plaindre de la longueur du procès, pas de réponse. 1827, à la réception officielle de Baïram (fête de l'Aïd, en turc), Hussein demande à Deval, consul de France, s'il a une lettre de Charles X. Réponse négative. Hussein, furieux, frappe Deval d'un coup de chasse-mouches. Rupture des relations diplomatiques, blocus d'Alger, débarquement (français) à Sidi-Ferruch (1830)<sup>10</sup>. »

De toute évidence, le coup d'éventail fut un « coup » inespéré : un incident diplomatique, jugé grave, une insulte à la nation que la France ne pouvait laisser impunie. En effet, cela faisait trop longtemps que la puissance et l'arrogance de la régence d'Alger irritaient non seulement les pays méditerranéens, mais également l'Angleterre et même la Hollande. Les razzias quotidiennes faites en pleine mer par ses corsaires, les prises d'otages et demandes de rançons qui duraient depuis de siècles et qui avaient permis à la régence d'amasser un trésor incommensurable, ne pouvaient durer plus longtemps. La question, posée par Pierre Péan, est celle-ci : « Et si cette conquête avait été menée dans le but de faire main basse sur les immenses trésors de la régence d'Alger afin de constituer les fonds secrets de Charles X<sup>11</sup> ? » :

« Par conséquent, [la régence] devint pour la politique européenne un objectif qu'il fallait absolument détruire et les Etats européens en arrivèrent à exposer la question algérienne au cours de leurs congrès. Après l'avoir évoquée au cours du congrès de Vienne, elle fut exposée de façon claire lors du congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818. La position de l'Algérie à cette époque était enviée par les Européens, ce qui a engendré une sorte de concurrence entre eux pour savoir qui allait en bénéficier. C'est finalement la France qui a eu gain de cause dans l'occupation de l'Algérie après avoir détruit la flotte algérienne au cours de la bataille de Navarin en 1827<sup>12</sup>... »

Aucun manuel, traitant de la « conquête de l'Algérie », n'évoque sérieusement ce détournement d'un trésor que des historiens, déjà irrités par un autre détournement, celui des faits historiques par la raison d'Etat, considèrent comme « une cause de l'expédition d'Alger<sup>13</sup> », sinon comme l'objectif initial de l'expédition menée par le comte de Bourmont. Si la capitulation du dey est datée du 5 juillet 1830<sup>14</sup>, c'est dans les jours qui suivirent que le « Trésor de la Casbah » fut expédié en France : « Il est évalué par les militaires à 48 684 527 francs 94 centimes ; c'est la face connue, il s'élevait peut-être au

double de cette somme qui serait allée pour l'essentiel à la famille d'Orléans, car Louis-Philippe a remplacé sur ces entrefaites Charles X (révolution de 1830)<sup>15</sup>. »

Cette thèse fut contredite de manière douteuse et avant l'heure par un certain Arsène Berteuil, qui fut « associé aux mouvements de l'armée [française], et qui habita longtemps l'Algérie ». Dans un ouvrage publié en 1856, il écrit :

« Le général de Bourmont prit Alger, et, à son départ d'Afrique, en remettant le commandement au général Clauzel, il n'a emporté pour tout trésor qu'un coffret de cèdre renfermant le cœur d'un de ses fils, blessé à mort au combat de Sidi Khalef.

« L'opinion publique, trompée par les rapports des Maures et des Juifs, estimait à une plus haute valeur le trésor de la Régence. On ignorait que, depuis de longues années, ce gouvernement éprouvait un déficit annuel de plus de deux millions de francs. Les hommes aveuglés ou malveillants accusèrent de malversation et de péculat les chefs de l'armée expéditionnaire. Une commission d'enquête fut envoyée sur les lieux, et l'accusation fut réduite à néant.

« On n'a détourné aucune somme d'argent [...] ; mais nous tenons d'officiers dignes de foi, attachés à l'armée d'Afrique, qu'il y a eu pillage de certains objets curieux, tels que selles, harnachements, costumes, armes et armures. Ce pillage au moment même du triomphe peut être excusé : dans tous les temps, les armes des vaincus ont fait partie des trophées appartenant au vainqueur<sup>16</sup>... »

En fait, l'expédition était déjà, et depuis longtemps, envisagée par toute « une coalition des puissances européennes contre Alger ». Si l'ouvrage en question fut publié en 1856, l'auteur précise, dans son introduction, qu'il en avait commencé la rédaction en 1836, autrement dit six ans à peine après la prise d'Alger. Et si, dès 1836, il eut besoin de démentir la thèse du vol, l'imputant à « l'opinion publique, trompée par les rapports des Maures et des Juifs », cela suppose que cette thèse n'a pas attendu les historiens du XX<sup>e</sup> siècle pour faire florès... Quant à la convention<sup>17</sup> et aux engagements « d'honneur » signés par le général de Bourmont, tombeur du dey d'Alger, on sait ce qu'il en adviendra durant les cent trente-deux ans d'expropriation des terres et de dévastation du tissu social...

110. <sup>1</sup>- Alexandre de Laborde, député de la Seine, *Au Roi et aux Chambres sur les véritables causes de la rupture avec Alger, et sur l'expédition qui se prépare*, Librairie Truchy, Paris, 1830, p. 107-

<sup>2</sup>- *Histoire universelle*, t. XIII, p. 627.

<sup>3</sup>- Voir René Gallissot, *Marx, marxisme et Algérie*, Paris, Union générale d'éditions, coll. 10/18, 1976, p. 129.

<sup>4</sup>- *Ibid.*, p. 129-130.

<sup>5</sup>- La mort de ce mercenaire, d'origine irlandaise, est restée suspecte. Au retour de la flotte espagnole à Alicante, il y eut des émeutes : « Cette défaite désastreuse et onéreuse est critiquée par la cour espagnole. Le 17 avril 1786, Alejandro O'Reilly reçoit un ordre de disgrâce du roi Carlos III [...] Il est la personne la plus détestée du royaume. » A la mort de Carlos III, son fils Carlos IV maintient la sanction disciplinaire. Le 16 avril 1794, il meurt subitement à 69 ans... « Cette mort inexplicable, subite et étrange laisse planer le doute d'un règlement de comptes ou d'un attentat après les désastres de l'expédition de juillet 1775 à Alger. » Bernard Prats, *1793-1795, La Convention contre l'Espagne, De quoi est mort Alejandro O'Reilly*, voir : [www.prats.fr](http://www.prats.fr)

<sup>6</sup>- Bernard Prats, *1793-1795, La Convention contre l'Espagne...*, op. cit.

<sup>7</sup>- Signalé dans *Mercure de France, journal politique des événements de toutes les cours, dédié au roi*, Paris, 1784, p. 21.

<sup>8</sup>- Jean-Claude Janssens, op. cit.

<sup>9</sup>- *Ibid.*

<sup>10</sup>- Roland Bacri, *Les Rois d'Alger*, Paris, Grasset, 1988.

[11-](#) Pierre Péan, *Main basse sur Alger*, Paris, Plon, 2004.

[12-](#) *Ibid.*

[13-](#) Marcel Emerit, *Une cause de l'expédition d'Alger, le trésor de la Casbah*. Actes du LXXIX<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes, Alger, 1954, p. 5-22.

[14-](#) Voir, en annexes, la « Convention entre le général en chef de l'armée française et Son Altesse le dey d'Alger ».

[15-](#) René Gallissot, *op. cit.*, p. 131.

[16-](#) Arsène Bertheuil, *L'Algérie française (histoire, mœurs, coutumes, agriculture, industrie, botanique)*, Paris, Dentu, 1856, p. 148-149.

[17-](#) « Art. 5. L'exercice de la religion mahométane restera libre ; la liberté de toutes les classes d'habitants, leur religion, leurs propriétés, leur commerce et leur industrie ne recevront aucune atteinte ; leurs femmes seront respectées ; le général en chef en prend engagement sur l'honneur. » Voir en annexe les autres articles de la convention entérinant la capitulation de la régence, signée par le général de Bourmont et le dey d'Alger.



Eugène Delacroix, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, 1834. Paris, musée du Louvre. ©  
Bridgeman Art Library

# Femmes d'Alger dans leur appartement

## Le jeu de la « boqala »

« *Femmes d'Alger...* ! Il n'y a pas de plus beau tableau au monde ! Comme ces femmes sont vraiment des Orientales [...] Et la négresse ! C'est tellement un mouvement de négresse ! Ce tableau sent la pastille de sérail ; quand je suis devant ça, je m'imagine être à Alger. »

Pierre-Auguste Renoir<sup>1</sup>

Lors de son périple « africain », en 1832, Eugène Delacroix ne passa que quatre jours à Alger, du 25 au 28 juin. Le 5 juillet, il était de retour à Toulon, avec, dans sa mallette, de nombreux croquis réalisés, de mémoire, dans ce que l'on a coutume d'appeler un harem. Cela fait beau, un « harem », cela fait antique (« beau comme du temps d'Homère ! », s'écriera-t-il). L'artiste est littéralement tombé sous le charme de cet Orient si proche et si lointain à la fois : il regrette même de ne pas « avoir vingt bras et quarante-huit heures par jour » pour immortaliser ses « hallucinatoires visions<sup>2</sup> ».

Le chef-d'œuvre, on le connaît. Il en inspira plus d'un et d'une, notamment Renoir et Picasso, mais aussi, dans son domaine, Assia Djebar<sup>3</sup>. Picasso entreprendra de « traduire » à sa manière la scène au harem : quatre femmes, dont une servante noire, debout, de dos, la tête tournée vers ses maîtresses, saisie dans un mouvement si bien rendu qu'il arrachera à Renoir ce cri, s'adressant au marchand d'art Ambroise Vollard : « ... Et la négresse ! C'est tellement un mouvement de négresse ! » Comme on dit encore de nos jours des Noirs qu'ils ont le sens du rythme dans le sang... Chaque époque a sa rhétorique, mais le cliché a la peau dure : « c'est tellement un mouvement de... », et tellement une vue de l'esprit colonial. Une question de point de vue, donc, que se partageaient peintres et écrivains orientalistes, bientôt suivis par les photographes...



On savait Renoir adepte d'un colonialisme à la française. Roger Benjamin, professeur d'histoire de l'art à l'université de Sydney<sup>4</sup>, évoque son « adhésion sans réserve au projet colonial ». Ainsi, en 1882, un demi-siècle après Delacroix, visitant à son tour Alger et ses environs, pourra-t-il témoigner des « bienfaits de la colonisation » : « Il faut voir cette plaine de la Mitidja à la porte d'Alger. Je n'ai rien vu de plus somptueux et de plus fertile [...] Je vous avoue que je suis bien heureux et, quand on a vu l'Algérie, on l'aime. Les fermiers font des fortunes énormes. Les terrains augmentent de valeur... » Voilà qui nous renvoie à la définition tant controversée, en plein débat sur le « rôle positif de la présence française », que le Robert donne de la « colonisation » et de la « mise en valeur »...

Pour revenir au « plus beau tableau du monde », disons d'emblée que son titre même pose problème. Et ceci n'est pas nouveau, dans la vision coloniale des « intérieurs » d'Alger (ou d'autres villes d'Algérie) : tout comme les photographes, les peintres nous ont laissé des images de maisons « mauresques » (chambres, cours et autres patios) comme étant celles d'un harem. Or, une grande partie de ces demeures, où l'on voit des femmes, surtout, campées richement harnachées (en « gazelles humaines », dit un chroniqueur) et dans des positions où la sensualité le dispute à l'exotisme, seraient en fait des maisons de rendez-vous, et les belles, le plus souvent des prostituées. Est-ce le cas de l'appartement des *Femmes d'Alger* de Delacroix ? Non, nous assure une étude parue en 1930, où l'on apprend que le peintre aurait été admis dans les secrets de l'alcôve grâce à l'intervention d'un ami :

« Par l'entremise de M. Poirel, ingénieur du port [d'Alger], lequel avait sous ses ordres un musulman qui demeurait rue Duquesne, dans le quartier de la Marine [...], le peintre obtient la faveur d'être reçu dans sa famille, à la seule condition que nul ne le sache [...] "La dame prévenue par son mari, écrit le chroniqueur [Philippe Burty], prépara les pipes et le café, revêtit ses plus beaux atours et attendit sur un divan [...] Delacroix passa un jour, puis un autre dans ce harem, en proie à une exaltation qui se traduisait par une fièvre que calmaient à peine des sorbets et des fruits. Les belles gazelles humaines s'étaient apprivoisées et ne prêtaient plus du tout attention au peintre, qui prit en hâte, au pastel, la plus grande partie de ses notes." Enivré du spectacle qu'il avait sous les yeux, il s'écriait de temps en temps : "C'est beau, c'est comme au temps d'Homère. La femme dans le gynécée s'occupant de ses enfants et brochant de merveilleux tissus, c'est la femme comme je la comprends" [...] Rentré à Paris [...], recomposant les scènes, il en dégagera le style, lui imprimant la marque de son génie personnel, baignant son tableau d'une sensualité opulente, voire d'un reste de mélancolie romantique. Mais, en dépit de la stylisation, l'œuvre n'en reflète pas moins, et fidèlement, la réalité que l'artiste a contemplée et dont il s'est imprégné [...] Tant et si bien qu'elle vaut comme un des plus précieux témoignages que nous possédions sur la vie musulmane et féminine en Algérie au lendemain de la conquête<sup>5</sup>. »

Cette version ne satisfait pas tout le monde. Et comment s'en satisfaire, à lire cette aventureuse assertion présentant l'œuvre de Delacroix comme « un des

plus précieux témoignages que nous possédions sur la vie musulmane et féminine en Algérie au lendemain de la conquête... », quand on sait, comme le souligne l'écrivain Rachid Boudjedra, que les femmes de Delacroix, « c'était en fait des pensionnaires des maisons closes de la Casbah » ? Cette version fallacieuse, de plus en plus contestée, ne satisfait donc pas Rachid Boudjedra, ni, mais de manière plus fine ou moins abrupte, l'académicienne Assia Djebar. Aux yeux du premier, la cause est entendue : Eugène Delacroix, comme tout orientaliste, pêche par un exotisme de bon aloi. Voire : « Dans le cas de Delacroix, écrit Boudjedra, le mot suspect colle bien au personnage : officier des renseignements militaires, peintre de génie et grand mythomane devant Dieu, Delacroix était douteux, génialement douteux<sup>6</sup>. »

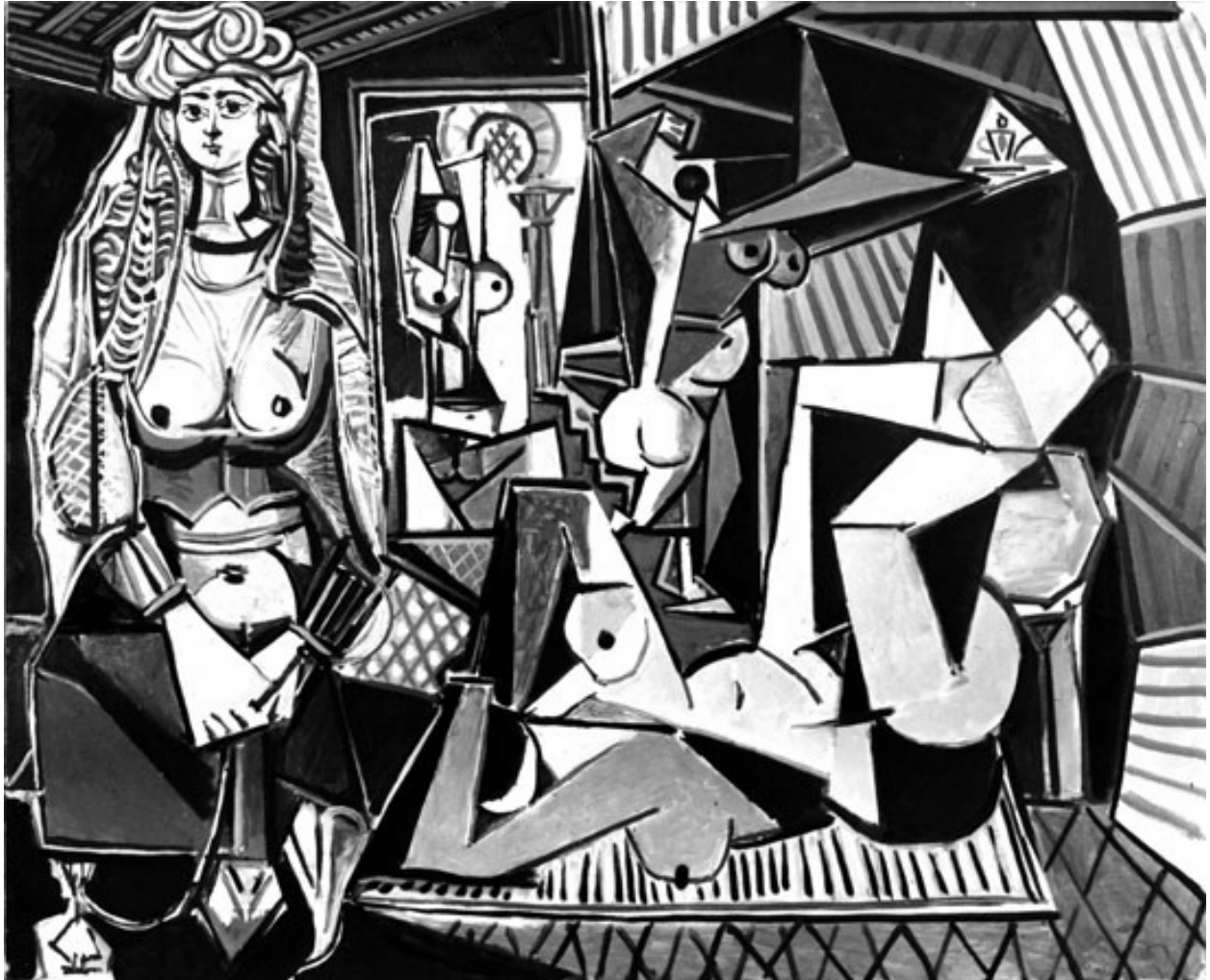
Evidemment, d'aucuns n'ont pas manqué de déceler dans ces propos un soupçon de ce syndrome paranoïde propre à l'ancien colonisé, d'une manière générale, et à l'Algérien d'une manière spécifique et... congénitale. Mais laissons donc s'exprimer jusqu'au bout la « paranoïa » chez Rachid Boudjedra :

« Le grand peintre portait sur cette Algérie et sur cette réalité algérienne un regard de pacotille et de bimbeloterie. Nous sommes en 1834. Le canon tonne à Alger mise à feu et à sang, et dont le sac a été d'une barbarie inouïe. [...]. On dirait, aujourd'hui, que ces *Femmes d'Alger dans leur appartement* sont une affiche publicitaire pour mieux vendre la colonisation et l'exporter. Eugène Delacroix a beaucoup aidé Louis-Philippe à agrandir son empire. Sa peinture n'était donc pas innocente. Picasso s'en souviendra au moment voulu et tentera de gommer la vision coloniale de Delacroix pour en faire une vision révolutionnaire et il écrira à ce sujet : "Que croyez-vous que ce soit un artiste ? [...] Un être politique, constamment en éveil devant les déchirants, ardents ou doux événements du monde, se façonnant de toutes pièces à leur image... Comment serait-il possible de se désintéresser des autres hommes [...] ? Non ! La peinture [...], c'est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi qui viole les lois de l'humain"<sup>7</sup>. »

A ceux qui l'accusent de fausser le débat, de sortir du cadre, pour ainsi dire, l'auteur de *La Répudiation* et de *Peindre l'Orient*<sup>8</sup> répond en invoquant Aragon : « [Picasso] était devenu hargneux, insupportable et susceptible pendant cette période de travail sur les *Femmes d'Alger*<sup>9</sup>. »

Même si l'on admet, avec Rachid Boudjedra, que les *Femmes d'Alger*, revues par Picasso, « ressemblent tellement à celles de Guernica », que « le peintre avait ressenti l'Algérie douloureuse de l'époque comme l'Espagne douloureuse de l'époque franquiste », et que « c'était aussi une façon pour Picasso de réfuter toute la tradition de la peinture orientaliste qui avait fait de l'Orient une immense maison de tolérance, un éden idyllique d'odalisques rondouillardes et richement habillées », la conclusion de l'écrivain algérien convaincra-t-elle pour autant les historiens de l'art ? Selon Boudjedra, en s'attelant à ses « quinze paraphrases générales<sup>10</sup> », Picasso voulait « rectifier la vision coloniale de Delacroix et sa perception des *Femmes d'Alger*, au moment

où la guerre d'Algérie venait juste de commencer [nous sommes en 1955], comme si le déclenchement de la révolution algérienne le portait à faire quelque chose pour dire sa solidarité et rendre hommage à l'Algérie<sup>11</sup> »...



*Les Femmes d'Alger*, Pablo Picasso, 1955. Collection privée. © Bridgeman Art Library

L'approche d'Assia Djebar, dont le recueil de nouvelles, paru en 1980, emprunte intégralement son titre à celui du peintre<sup>12</sup>, se déploie, elle, dans la suggestion et l'allégorie pour interroger l'inconscient idéologique à l'œuvre chez Delacroix. L'auteure, aujourd'hui membre de l'Académie française, voit dans le célèbre tableau « un Orient superficiel, dans une pénombre de luxe et de silence<sup>13</sup> ». Au contraire, évoquant les « paraphrases générales » de Picasso, Assia Djebar en souligne l'éclat et l'éclatement, dans la désarticulation, voire la fragmentation des corps<sup>14</sup>, une désarticulation salvatrice, sinon libératrice : « libération glorieuse de l'espace, réveil des corps [...], il n'y a plus de harem, la

porte en est grande ouverte et la lumière y entre, ruisselante<sup>15</sup> », là où le tableau de Delacroix, « seulement préoccupé de noter les couleurs, les costumes, les postures de l'Algérienne<sup>16</sup> », pécherait par excès d'onirisme. La nouvelle éponyme d'Assia Djebar, qui donne son titre au recueil, exploite judicieusement cette voie du rêve et de l'entre-deux : « La vision [du chef-d'œuvre de Delacroix], complètement nouvelle, a été perçue image pure, [jusqu'à] en brouiller la réalité<sup>17</sup>. »

Là où Djebar rejoint Boudjedra, mais tout en subtilité, c'est dans l'extrapolation faite de la sensibilité exacerbée de Picasso au moment où, de l'autre côté de la Méditerranée, se jouait la tragédie algérienne. Ce qui, en conclusion, fait écrire à la future académicienne :

« Picasso [...] fait éclater le malheur [...], éclatement improvisé dans un espace ouvert [...] Les seins éclatent [...] Deux ans après cette intuition d'artiste, est apparue la lignée des porteuses de bombes, à la bataille d'Alger [...] Il s'agit de se demander si [celles-ci], en sortant du harem, ont choisi par pur hasard leur mode d'expression le plus direct : leurs corps exposés dehors [...] ? En fait, elles ont sorti ces bombes comme si elles sortaient leurs seins, et ces grenades ont éclaté contre elles, tout contre<sup>18</sup>. »

Pour m'être attardé un jour devant le tableau de Delacroix, je crus voir autre chose qu'un harem (la thèse du peintre) et qu'un salon de maison close (thèse de Rachid Boudjedra) : et si le célèbre tableau « campait » tout simplement un groupe de femmes s'apprêtant à jouer une partie de *boqala*, ou venant de conclure une partie de ce jeu vieux comme la Casbah ?

Il s'agit d'un jeu de société, mais de la société féminine, un rituel poétique et divinatoire, spécifiquement algérois, et qui tire son nom du vase à deux anses, appelé *boqala*, autour duquel se réunissent plusieurs femmes, certains soirs, le moment étant laissé au choix et à l'inspiration de l'officiante, la plus âgée du groupe. Quelques préparatifs sont de rigueur : on purifie l'intérieur de la poterie par des senteurs diverses (des pincées d'encens, de benjoin, de coriandre, de myrrhe, d'ambre, etc., que l'on aura jetées sur un brasero ou *kanoun*) ; on la remplit d'une eau « bénite » (après incantation), puis chacune des participantes est invitée à y plonger un objet personnel (une bague, une boucle d'oreille), à formuler un vœu (secret) ou une question à laquelle elle espère une réponse, tout en faisant un nœud à un mouchoir ou un foulard. Après avoir recouvert la *boqala* (traditionnellement d'une coiffe de jeune fille, vierge), exorcisé les djinns et imploré le ciel contre le mauvais œil, la maîtresse de cérémonie lance une nouvelle incantation, comme celle-ci : « Nous t'avons purifié par le benjoin (ou la myrrhe, ou autre), afin que tu nous rapportes des signes d'Untel : prétendant, fiancé ou amant », etc. Puis elle déclame un court poème (un quatrain, un tercet)

censé comporter un présage, à la suite de quoi la jeune fille plonge une main dans la *boqala* pour en retirer au hasard un des objets personnels des participantes. C'est l'interprétation du contenu du poème ainsi déclamé qui est censée donner la réponse au vœu émis ou à la question posée par la propriétaire de l'objet retiré de la *boqala*. Après chaque tirage au sort, les femmes non concernées s'appliquent à interpréter le présage, argumentant à qui mieux mieux. Et le jeu continue, jusqu'à ce que toutes les participantes aient eu droit à leur présage, ce qui peut durer une bonne partie de la nuit...

Il existe des recueils de ces petits poèmes, passés à la postérité, et que l'on transmet de génération en génération depuis des siècles. Parmi les plus populaires, celui-ci : « Si tu es un burnous, je suis un bouton (cousu) sur toi ; si tu es une mer, je suis un poisson (nageant) en toi ; si tu es un jardin, je suis une fleur (plantée) en toi ; et si tu m'aimes, d'amour pour toi, je meurs. »

Pour revenir au tableau de Delacroix, on peut imaginer que « ses » *Femmes d'Alger dans leur appartement* furent « saisies » après ou avant une séance de *boqala* : le brasero que l'on voit sur la toile évoquerait bien le cérémonial. Auquel cas le narguilé ne serait-il pas une *boqala* « revue et corrigée » par l'imagination de l'artiste ?

- 1- Jean-Claude Bourdais, *Journal*, 30 septembre 2005 : « A la recherche des Femmes d'Alger dans leur appartement » sur son site <http://www.jcbourdais.net/journal/30sept05.php>
- 2- *L'Algérieniste*, n° 100, décembre 2002.
- 3- Pour son recueil de nouvelles, qui reprend le titre du chef-d'œuvre : *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Editions des Femmes, 1980.
- 4- Et membre du Comité scientifique de l'exposition *De Delacroix à Renoir, l'Algérie des peintres*, Institut du monde arabe, octobre 2003-janvier 2004.
- 5- *L'Algérieniste*, n° 100, décembre 2002. NB : Le précieux document fut communiqué en 2010 par « un lecteur algérien de *L'Algérieniste* ». Le site (*L'Algérieniste*) omet de signaler à ses lecteurs les références bibliographiques dudit document.
- 6- Rachid Boudjedra, « Empreinte. Les Algéroises selon Picasso », *El Watan*, 9 juin 2005.
- 7- Rachid Boudjedra, « Empreinte. Le génie colonial d'Eugène Delacroix, II », *El Watan*, 30 juin 2005.
- 8- Rachid Boudjedra, *Peindre l'Orient*, Paris, Zulma, 1996.
- 9- *Les Lettres françaises*, mars 1958.
- 10- C'est ainsi que Picasso désignait ses quinze déclinaisons du célèbre tableau de Delacroix, appellation (« paraphrases générales ») dans laquelle Rachid Boudjedra voyait « un clin d'œil [de Pablo Picasso] au *Chant général* de son ami Pablo Neruda ».
- 11- « Empreinte. Les Algéroises selon Picasso », art cité.
- 12- Assia Djebar, *op. cit.*
- 13- *Ibid.*, p. 172.
- 14- Cf. l'analyse éclairante de Farah Aïcha Gharbi : « Femmes d'Alger dans leur appartement » d'Assia Djebar : rencontre entre la peinture et l'écriture », *Etudes françaises*, vol. 40, n° 1, 2004, p. 63-80.
- 15- *Ibid.*, p. 162.
- 16- Cf. Assia Djebar, *Ces voix qui m'assiègent – En marge de ma francophonie*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999, p. 78. Cité dans Farah Aïcha Gharbi, art. cité, p. 68.
- 17- Assia Djebar, *Femmes d'Alger...*, *op. cit.*, p. 147.
- 18- Assia Djebar, *Femmes d'Alger...*, *op. cit.*, p. 162-163.





---

Place de la Grande-Poste, 1940. Sur la façade du bâtiment, une gigantesque carte de la France a été suspendue. © Archives de Gaulle, Paris / Giraudon / Bridgeman Giraudon



# Alger, capitale d'une France en exil

## « Allô, Robert ? Franklin arrive ! »

« C'est à partir d'Alger que le général de Gaulle mettra au point, par l'ordonnance du 21 avril 1944, l'organisation administrative de la France libérée, consistant à placer à la tête de chaque région un commissaire de la République, selon la terminologie chère à la Révolution. Et c'est la même année que seront émises deux séries de timbres à usage courant : le *Coq français* et la *Marianne d'Alger*. »

S.G.

Alger, « capitale de la France libre » ! Le titre est loin d'être usurpé. En pleine Seconde Guerre mondiale, et pour l'ouverture d'un deuxième front par les Alliés, Churchill songeait à un débarquement dans le sud de la France, non loin des côtes italiennes. Le refus de Staline décida le Premier Ministre du Royaume-Uni à opter pour un débarquement à Alger, et simultanément à Casablanca, sans que le général de Gaulle en fût informé. Ce fut l'opération « Torch », déclenchée le 8 novembre 1942. La résistance algéroise s'organise, à partir de la Casbah. Depuis le 2 novembre, un message codé passe en boucle sur les ondes de la BBC : « Allô, Robert ? Franklin arrive ! » En termes clairs, Robert Murphy est ainsi averti de l'arrivée imminente de Franklin Roosevelt...

A quelques heures du jour J, on compte les hommes. Trois à quatre cents, voire un millier, selon les sources. Parmi eux un commissaire de police, un certain André Achiary<sup>1</sup>. Dans la nuit du 7 novembre, une série de sabotages visant des lieux stratégiques marque l'engagement des Algérois dans la préparation du débarquement, avec occupation du central téléphonique, de la caserne Péliissier, du commissariat du 1<sup>er</sup> arrondissement (Basse-Casbah) et du palais d'hiver (résidence de l'état-major du maréchal Juin), etc.

Quelques semaines après le débarquement, les Alliés occupent le Jardin d'essai, immense parc de 32 hectares<sup>2</sup> enfermant un jardin zoologique, un jardin botanique « de renommée mondiale » et une école d'horticulture. Le 30 mai, le général de Gaulle débarque à Alger, furieux d'avoir été ignoré par les Anglo-Américains dans la préparation du débarquement. Trois jours après son arrivée, il crée le Comité français de la Libération nationale (CFLN) qu'il coprécide avec Giraud, avant d'en prendre la destinée, seul, à partir du 2 octobre.

De 1942 à 1945, le lycée Fromentin (aujourd'hui Descartes) abrite le siège de la France libre.

D'une certaine manière, Honoré de Balzac aura vu juste, en affirmant que « le port d'Alger terminé, nous avons un second Toulon devant Gibraltar » : l'histoire mettra Toulon au diapason d'Alger, le 30 novembre 1942, lorsque deux sous-marins français, le *Casabianca* et le *Marsouin*, fileront, avec leur équipage au complet, et à la barbe des Allemands qui « gardaient » la rade de Toulon, pour rejoindre la « France combattante » à Alger.

« Sous le commandement du capitaine de corvette Lherminier, le *Casabianca* s'illustrera en participant à la libération de la Corse. Ce sous-marin effectuera alors plusieurs rotations entre Alger et les criques sauvages du cap Corse pour débarquer des armes et des munitions destinées aux patriotes corses. C'est lui enfin qui, le 11 septembre 1943, transportera dans ses étroites coursives le premier bataillon de choc parti pour libérer l'île de Beauté<sup>3</sup>. »

Le 17 septembre 1943, une Assemblée consultative provisoire fut mise en place à Alger. C'est alors que la capitale de l'Algérie française devint de fait la « capitale de la France libre ». En janvier 1944, le général de Gaulle prend l'engagement de transformer, une fois la métropole libérée, l'Empire colonial en une sorte de Commonwealth devant conduire à l'autonomie des colonies françaises. L'engagement ne sera pas respecté, on le sait. Et les nationalistes algériens auront beau jeu de le rappeler à chaque commémoration de l'armistice : c'est ce manquement à la « parole donnée », et non la famine comme l'affirmera la presse française de l'époque<sup>4</sup>, qui fut aux origines de l'insurrection du 8 mai 1945 dans le Constantinois... Toujours est-il que c'est encore à partir d'Alger que l'homme du 18 juin mit au point, par l'ordonnance du 21 avril 1944, l'organisation administrative de la France libérée, consistant à placer à la tête de chaque région un commissaire de la République, selon la terminologie chère à la Révolution. Et c'est la même année que furent émises deux séries de timbres à usage courant : le *Coq français* et la *Marianne d'Alger*, connue aussi sous le nom la *Marianne de Fernex*, du nom de son concepteur : le peintre Louis Fernex, ancien élève de l'école des Beaux-Arts d'Alger tout comme Paul Belmondo, avant d'y retourner en qualité de professeur. On lui doit

la décoration, entre autres, du lycée Fromentin d'Alger et de la Cité universitaire de Ben Aknoun.

Le 3 juin 1944, au Conseil français pour la Libération nationale (CFLN) succède le Gouvernement provisoire de la République française. Un Etat français en exil, à Alger, en somme !

L'histoire, qui ne se répète pas, bégaie néanmoins quatorze ans plus tard, le 19 septembre 1958, avec la création (par un autre Conseil, algérien celui-là, le FLN, pour une autre libération nationale, celle de l'Algérie), du Gouvernement provisoire de la République algérienne. Bégaïement ou mimétisme désespéré, le 2 juin 2010, le Mouvement pour l'autonomie de la Kabylie annoncera depuis Paris la constitution d'un Gouvernement provisoire de la Kabylie. Il fut un temps où un ministre de l'Intérieur, François Mitterrand, affirmait, à la tribune de l'Assemblée nationale : « L'Algérie, c'est la France ! » C'était le 12 novembre 1954, moins de deux semaines après le déclenchement, par le FLN, de la guerre de libération. Ainsi, cette formule, qui, jusqu'aux accords d'Evian, fera autant jaser que le fameux « Je vous ai compris ! » du général de Gaulle, retrouve-t-elle aujourd'hui une étrange résonance dans certaines mémoires...

<sup>1</sup>- L'homme sera décoré en 1943 par le général de Gaulle de la médaille de la Résistance. Ancien SFIO, il passera plus tard au RPF, avant de faire partie des créateurs de l'OAS. En 1945, il est sous-préfet à Guelma lorsque éclate l'insurrection du Constantinois : c'est lui, ancien résistant, qui organisera la répression.

<sup>2</sup>- Selon G. Jacqueton, A. Bernard et S. Gsell (*Algérie et Tunisie*, Paris, Hachette, 1909, p. 25), le parc occupait 5 hectares à sa création (1832) pour atteindre 80 hectares au début du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup>- Edgar Scotti (1922, Alger-2008, Toulouse), « Alger, capitale de la France en guerre », *L'Algérieniste*, n° 53, mars 1991.

<sup>4</sup>- Cf. Salah Guemriche, « Le 8 mai 1945 à Guelma et la presse française de l'époque », *Politis*, juin 2006.





Dans la Haute-Casbah, une bâtisse effondrée parmi d'autres... © M.-A. Himeur

# Un patrimoine mondial menacé

## Malgré la manne du pétrole et l'Unesco

« Il est enfin temps que la Casbah soit vue et lue [...] à travers ses réalités et les effets sociaux de son actuelle marginalisation. Autrement dit, la politique de sauvegarde doit crédibiliser les plans par des actions concrètes de protection et de mise en valeur. C'est seulement après que la Casbah retrouvera sa place de centre historique... Car, à l'évidence, nulle autre issue pour garder son statut de grande ville de la Méditerranée que d'admettre qu'il ne peut y avoir d'Alger sans El-Djazaïr. »

Larbi Icheboudène<sup>1</sup>

La vieille ville, on l'a vu, tient son nom de la citadelle (en arabe : *qasbah*<sup>2</sup>) qui domine Alger. Les chroniqueurs et autres explorateurs chrétiens la décrivent comme le sommet d'un triangle dont la base serait le front de mer.

L'édification de cette forteresse fut ordonnée en 1516, et n'a pris sa configuration actuelle qu'à partir de 1590. Durant plus de deux siècles, elle servit de caserne, jusqu'en 1817, date à laquelle le dey Ali-Khodja décida d'en faire sa résidence et son quartier général. Son successeur, Hussein, la transforma en palais gouvernemental, y intégrant différents services et autres dépendances : magasins, armureries, mosquée, hammams...

L'enceinte monumentale (avec des murailles courant sur plus de deux kilomètres et hautes d'une douzaine de mètres), comportait cinq portes<sup>3</sup> (jadis, on en comptait six ou même sept, selon les sources) : Bab-el-Jdid, ou Porte neuve (détruite en 1866) ; Bab-el-Bahr, Porte de la marine ou de la pêche (littéralement « de la mer »), donnant sur l'ancien arsenal ; Bab-el-Djazira (ou Dzira), Porte de l'île, donnant accès au port, appelée aussi Bab-el-Djihad, réservée jadis au passage des corsaires ; Bab-el-Oued (détruite en 1841) ; Bab

Azzoun, tristement célèbre pour ses crochets (ganches) tenant lieu de potences et sur lesquels les Turcs accrochaient, vivants, les condamnés qu'ils laissaient agoniser jusqu'à la mort...

A l'origine, la Casbah était protégée par un système défensif (six tours de guet, des dizaines de canonnières surplombant des fossés profonds et larges de plusieurs mètres) contre lequel venaient buter ou s'échouer les assauts ennemis.

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ce système pouvait encore témoigner d'un art et d'une technique de défense exceptionnels. Hélas, la politique expansionniste qui prévalut à l'époque ne se soucia guère de la bonne conservation de l'édifice. L'Algérie indépendante, non plus. Si les frères Goncourt revenaient aujourd'hui, il est évident qu'ils auraient du mal à retrouver ces « gracieuses fontaines entourées de légères colonnettes à fond de mosaïque, [ce] placage de tuiles vernissées, aux savantes combinaisons linéaires », encore moins ces « arabesques bleues, jaunes, vertes, d'un encastrement de murailles blanches<sup>4</sup> ».

Venu trop tôt, le séjour (d'un mois) des Goncourt à Alger ne pouvait leur permettre de croiser le chemin d'un Henri Klein (Oran, 1864-Alger, 1939), qui mena une longue croisade contre les « mutilations du tissu urbain et du patrimoine architectural d'Alger par l'administration coloniale<sup>5</sup> ». En 1905, cet instituteur français avait fondé un comité du vieil Alger, regroupant historiens, artistes et hommes de lettres, notamment Stéphane Gsell, le peintre Nasr-Eddine Diné et Mohamed Ben Cheneb dont Georges Marçais dira : « Parmi ceux qui se recommandent moins par leur puissance mondaine que par leur science et la dignité de leur vie, je m'en voudrais de ne pas citer au moins le très bon ami que fut pour moi Si Mohamed Ben Cheneb, un des Musulmans les plus érudits, l'homme le plus droit et le collègue le plus serviable que j'ai rencontré<sup>6</sup>. » Ledit comité avait pour mission de « contribuer à la recherche de tous les éléments de nature à éclairer l'histoire d'Alger et la défense des vestiges de ce passé<sup>7</sup> ».

Pour accompagner et soutenir leur combat, le groupe créa une revue bisannuelle : *Les Feuilles d'El-Djezaïr*, qui connaîtra ses limites durant la Première Guerre mondiale, jusqu'à disparaître complètement à l'approche de l'indépendance. Même si la revue était loin d'être franchement anticolonialiste, il n'en demeure pas moins que le souci de préserver la richesse et la singularité architecturale de la Casbah nous rappelle que cette attention fait défaut à l'administration de l'Algérie indépendante, et ce, malgré le classement de la Casbah au patrimoine mondial de l'Unesco et, donc, malgré l'existence de fonds spécifiques mis, en vue de sa restauration, à la disposition du pays...

Les calculs machiavéliques des spéculateurs d'aujourd'hui et autres magnats du régime n'ont rien à envier à ceux des spéculateurs coloniaux, à une différence



près, qui distingue d'une certaine manière l'armée d'occupation : « Les premiers travaux coloniaux servent à l'appropriation du tissu urbain par les nouveaux occupants et marquent une rupture avec l'Alger ancien. Apparaissent aussi les premières divergences entre les intérêts des spéculateurs et ceux des militaires chargés d'assurer la sécurité de la colonie et de faire face aux protestations des musulmans exaspérés par les spoliations et destructions<sup>8</sup>. »

Force est de constater que les spoliateurs d'aujourd'hui n'ont cure de l'exaspération de ces familles qui se voient de jour en jour expulsées de leurs demeures ancestrales pour être logées dans des barres de béton inachevées... Ainsi, jadis, ce sont « les Européens (bourgeoisie commerçante, fonctionnaires et artisans) qui jouent un rôle important dans les transformations qui se mettent en place » ; tandis que les indigènes, « tenus à l'écart des activités économiques et commerciales, [voient leur] espace se réduire à chaque nouvelle opération » ; aujourd'hui, ce sont les élites du régime, leurs proches et leurs alliés, qui ont remplacé la « bourgeoisie européenne commerçante »...

Parmi les nombreux trésors architecturaux que recèle (ou que recelait) la Casbah, les fontaines restent les pièces les plus attrayantes. Et de ces fontaines, le vieil Alger en compte, sinon en comptait, depuis le règne des pachas du XVIII<sup>e</sup> siècle, plus de cent cinquante, disséminées dans la médina, de la Haute-Casbah (Djbel, pour les anciens Casbajis) à la Basse-Casbah (Elaouta), de véritables œuvres d'art, de marbre blanc ou moiré, entourées de zelliges aux motifs d'arabesques hauts en couleur.

En 1982, on n'en recensait plus que trente-deux. Aujourd'hui, il en reste une vingtaine « opérationnelles », quand l'eau ne vient pas à manquer... Parmi les plus courues : Aïn (fontaine) Sidi Abd el-Kader, Aïn Sidi Ali Ezzaoui, Aïn M'Hamed Chrif, Aïn Mzaouqa et la fameuse fontaine jumelée : Zoudj A'youn (les Deux Fontaines). Les touristes ne sont pas les seuls à s'y arrêter, pour admirer de plus près leur beauté ou pour s'y abreuver ; il y a aussi, il y a eu de tous temps les éboueurs facteurs, à dos d'âne (l'exiguïté des rues ne permettant pas, évidemment, le passage d'autres « véhicules ») qui, entre deux tournées, s'y arrêtent le temps d'étancher leur soif et celle de leurs bêtes.

Jadis, le vieux port avait sa « fontaine de l'Amirauté », fréquentée surtout par les marins, qui lui attribuaient des vertus protectrices, et « ne manquaient pas d'y venir boire avant chaque départ vers les lointains ». On y trouve encore cette inscription qui témoigne des propres vertus du mécène :

« Ali Pacha, ayant examiné scrupuleusement ce monde périssable, a songé à gagner son salut en consacrant de ses richesses à l'édification de ces fontaines, sources de vie et de pureté. Il espère ainsi mériter éloges sincères et satisfaction divine. Puisse-t-il être admis directement au faîte du Paradis. L'an 1178 de l'Hégire (1764-1765<sup>9</sup>) ».

Les fontaines restent un lieu d'échanges conviviaux ou litigieux (mésentente sur les tours de rôle), mais également un espace de jeux pour les petits : « Les enfants [jouent à] s'asperger à cœur joie... Et qu'importe si les mères s'emportent, si les vêtements sont trempés, le soleil des terrasses est un ami, le vent léger qui remonte du port de Bab-Dzira les séchera<sup>10</sup>. »

Le site, pourtant classé en 1992 « patrimoine mondial » par l'Unesco, connaît aujourd'hui de sérieux problèmes, dus au manque d'entretien et de rénovation. Sans compter les inondations et les tremblements de terre qui martyrisèrent la population, entraînant glissements de terrain, affaissements de remparts et fissurations de terrasses.

Il suffit d'évoquer les inondations à Bab-el-Oued de novembre 2001, qui furent l'occasion, pour la presse, de dénoncer les insuffisances du pouvoir en matière de prévention et de protection du site :

« Les habitants de la bâtisse située au 9, rue du Sphinx vivent dans la peur de voir leurs maisons s'effondrer. La plupart des pièces, composant cette vieille bâtisse qui abrite douze familles [...] sont vétustes. Les murs sont lézardés, la pluie s'infiltre dans les chambres [...] "Lors du séisme de 1989, nous dit une habitante, nous avons été évacués vers une école [...] Les plafonds menacent de tomber sur nos têtes." Les habitants du 9, rue du Sphinx lancent un appel pressant aux autorités concernées afin de se pencher sérieusement sur leur cas avant qu'il n'y ait mort d'homme<sup>11</sup>. »

Les recommandations des plus grands experts sont restées lettres mortes. Lors d'un colloque, organisé en 2003 sous l'égide de l'Unesco à Fès (Maroc), un architecte algérien concluait sa communication en rappelant que « la Casbah ne doit plus servir de simple objet d'études et de spéculations sur son devenir<sup>12</sup> ».

<sup>1</sup>- « De la sauvegarde et de ses acteurs : le cas de la Casbah d'Alger », colloque sur le patrimoine matériel, organisé par l'Unesco, Fès, décembre 2003.

<sup>2</sup>- A distinguer de *ribât*, camp retranché, qui a donné le nom de la ville de Rabat.

<sup>3</sup>- En arabe, la porte se dit *bab*.

<sup>4</sup>- Edmond de Goncourt, *Pages retrouvées*, op. cit., p. 268.

<sup>5</sup>- Edmond de Goncourt, *Pages retrouvées*, op. cit.

<sup>6</sup>- *Les Feuilles d'El-Djezaïr*, Comité du Vieil Alger, Blida, Ed. du Tell, 2003.

<sup>7</sup>- *Ibid.*

<sup>8</sup>- Jean-Louis Cohen, Nabila Oulebsir, Youcef Kanoun, *Alger, paysage urbain et architectures*, Paris, L'Imprimeur, 2003 ; « Les quartiers commerçants d'Alger à l'époque turque », *Algeria*, février 1952.

<sup>9</sup>- Les informations sur les fontaines d'Alger (ici, la traduction est « revue et corrigée ») sont empruntées à Kamel Bouslama, *Tassili Magazine*, n° 38, 2004 ; Djaffar Lesbet, *La Casbah d'Alger, gestion urbaine et vide social*, Alger, Office des Presses universitaires, 1965 ; et Farida Rahmani, *La Casbah d'Alger, un art de vivre des Algériennes*, Paris, Paris-Méditerranée 2003.

<sup>10</sup>- Kamel Bouslama, *Tassili Magazine*, n° 38, juin 2004.

<sup>11</sup>- *El Watan*, 4 décembre 2004.

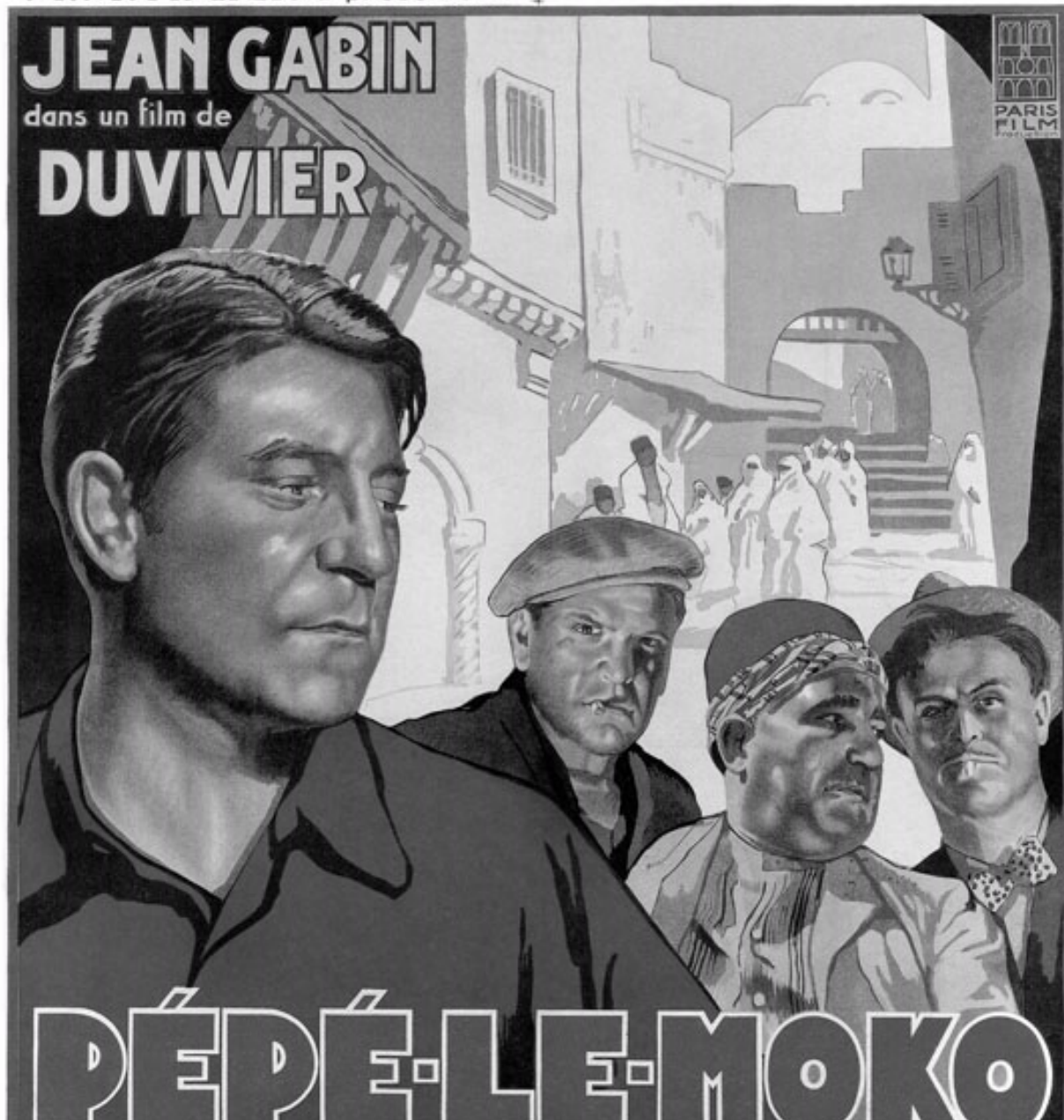
<sup>12</sup>- Larbi Icheboudène, « De la sauvegarde et de ses acteurs... », loc. cit.

M.M. HAKIM présentent: +

**JEAN GABIN**

dans un film de

**DUVIVIER**





Quand Pépé « tenait le maquis à la Casbah » ! © Rue des Archives / BCA

# **De Golgotha à Pépé le Moko**

## **Une ville « étrange et maléfique »**

« Une absence s'est longtemps perpétuée, celle de l'indigène, de l'Algérien dans le cinéma français. L'absence de l'autre, du colonisé, de l'homme du Sud. Qu'il résiste, s'oppose ou se montre d'accord avec les buts de la guerre, il n'existait pas... »

Benjamin Stora<sup>1</sup>

Jusqu'au siècle dernier, peu de capitales au monde auront été, comme Alger, au centre d'une filmographie aussi riche, ayant souvent pour cadre exclusif la ville *intra muros*. Entre le début et la fin du XX<sup>e</sup> siècle, une centaine de courts métrages et une quarantaine de longs métrages y furent tournés, parmi lesquels : *Sarati le Terrible* de Louis Mercanton et René Hervil (1922) ; *Tarzan, l'homme singe* de Woodbridge Strong Van Dyke (1932) ; *Pépé le Moko* de Julien Duvivier (1937) ; *Casbah* de John Cromwell (1938) ; *Au cœur de la Casbah* de Pierre Cardinal (1952) ; *L'Etranger* de Luchino Visconti (1968), *Z* de Costa Gavras (1969), et, naturellement, *La Bataille d'Alger* de Gillo Pontecorvo (1969). Mais s'il est un film à la gloire de la vieille ville, c'est bien *Pépé le Moko*, dans lequel la Casbah vole, pour ainsi dire, la vedette au personnage principal incarné par Jean Gabin.

Pour ce qui concerne la production locale, ce n'est qu'à partir de 1969 qu'Alger commença à inspirer les cinéastes algériens : *La Bombe* de Rabah Laradji (1969) ; *Tahia ya Didou* de Mohamed Zinet (1971) ; *Omar Gatlatto* de Merzak Allouache (1976) ; *Automne, octobre à Alger* de Malik Lakhdar-Hamina (1988) ; *Bab-el-Oued City* de Merzak Allouache (1994) ; *Viva Laldjérie* (2004) et *Délice Paloma* (2007) de Nadir Moknèche...

La différence entre la production coloniale et la production nationale n'est pas à chercher au niveau de l'esthétique et de la forme, mais au niveau du fond et, spécifiquement, du rôle attribué à l'autochtone, de la présence ou de l'absence de l'élément indigène dans la fiction. Et je ne parle pas seulement de la filmographie traitant de la guerre d'Algérie, déjà « montrée du doigt » par Benjamin Stora : « Une absence s'est longtemps perpétuée, celle de l'indigène, de l'Algérien dans le cinéma français. L'absence de l'autre, du colonisé, de l'homme du Sud. Qu'il résiste, s'oppose ou se montre d'accord avec les buts de la guerre, il n'existait pas<sup>2</sup>. » Evoquant l'accueil houleux qui fut réservé au film de Rachid Bouchareb, *Hors-la-loi*, l'historien de conclure : « C'est cette irruption nouvelle de celui qui était autrefois colonisé qui bouleverse les habitudes du regard, comme le prouve [...] la récente polémique<sup>3</sup>. »

Au demeurant, cette absence (de l'indigène) n'est pas le lot spécifique de la production cinématographique : elle est tout aussi bien à l'œuvre, pour ainsi dire, dans la littérature. Où l'indigène ne figure qu'en ombre portée ou en tant que personnage-alibi, comme un accessoire – au sens de « petit objet nécessaire à une représentation théâtrale » (Le Robert), et non comme un acteur à part entière, ni même comme un actant<sup>4</sup>. Cela est vrai chez André Gide, dans *L'Immoraliste*, par exemple, mais également chez Albert Camus, dans *L'Etranger* et ailleurs<sup>5</sup>... Ici ou là, l'Arabe reste sans nom, voire sans visage, ou alors n'est représenté qu'à travers son regard, forcément suspect ou suspicieux, son sourire forcément fourbe, ou ses gestes, forcément menaçants : une main brandissant un couteau, quand le couteau n'est pas entre les dents : pour le reste, c'est la faute au soleil, évidemment, ce « soleil [qui] tue les questions », pour reprendre les propres termes de Camus...

Mais il est question, ici, d'Alger, de la ville, Alger comme personnage à part entière, « tant elle a du caractère et le “talent” nécessaire pour jouer de beaux rôles dans des fictions coloniales, et après l'indépendance dans des œuvres alternant le meilleur et le pire. La ville originelle classée patrimoine universel par l'Unesco, la Casbah citée “indigène” ou “arabe” selon les labels coloniaux, a offert très tôt son décor original aux créateurs. Ruelles en escaliers, portes dérobées et terrasses [ouvertes tels des] yeux sur la mer, s'imposent à des réalisateurs venus d'horizons divers<sup>6</sup>... »

Mais là aussi, il y a à prendre et à laisser : Alger, personnage à part entière, oui, mais souvent prétexte à sensations, des sensations à moindre prix, pour les producteurs comme pour les distributeurs. Quant aux scénaristes et aux réalisateurs, c'est souvent une question d'air du temps...

Entre 1922, année où Louis Mercanton et René Hervil réalisent *Sarati le Terrible*, et 1968, année où Luchino Visconti adapte *L'Etranger*, on est passé



*grosso modo* de la veille du centenaire de la colonisation (1930) au lendemain de l'Indépendance (1962). Quarante-six ans, deux générations, et pourtant c'est la même image fantasmée d'une même ville qui nous est « projetée » : celle de l'étrangeté et de l'éblouissement (malgré la « noirceur » de ses pentes et soupentes !), une cité réduite à son architecture et à son encombrement humain : « Invulnérable, inaccessible, peuplée par une étonnante faune humaine, la Casbah est le lieu le plus pittoresque du monde... » Ces mots de la bande-annonce du film *Pépé le Moko* en disent long sur l'exotisme à l'œuvre dans les esprits de l'époque.

Avec *Sarati le Terrible*, adapté d'un titre de Jean Vignaud (1875-1962), catalogué « roman algérois », on entre de plain-pied dans une ville qui, exceptionnellement, a cessé d'être « blanche » : « C'est Alger la noire qu'il y a peint, Alger la ville des charbons amoncelés, la ville étrange et inquiétante où tous les navires errants viennent bonder leurs soutes<sup>7</sup>. » En 1937, un remake du film est réalisé par André Hugon, un natif d'Alger qui connut Abel Gance et Marcel L'Herbier. Certains n'y ont vu qu'« apologie du colonialisme » et préjugé tenace : « Les Arabes admirent la force et la craignent<sup>8</sup>. » Curieusement, si le premier *Sarati* fut tourné à Alger, le second, réalisé donc par un pied-noir d'Alger, le fut en grande partie dans des studios parisiens<sup>9</sup>.

Entre les deux *Sarati*, il y eut, en 1925, *Betty gagne 100 000 francs*, un film tourné à Alger et qui, cependant, n'a laissé aucun souvenir ni dans les annales du cinéma ni dans les mémoires des plus vieux cinéphiles ; et, en 1934, un *Golgotha* sans carton-pâte ni... effets spéciaux : tous les extérieurs furent tournés dans la banlieue est d'Alger, plus exactement à Bordj El-Kiffan (anciennement Fort-de-l'Eau), ville natale de Marthe Villalonga, et aujourd'hui connue pour son école d'art dramatique, devenue Institut supérieur des métiers des arts du spectacle et de l'audiovisuel (d'où est sorti un certain Fellag). L'histoire : celle de Jésus-Christ, de son arrivée à Jérusalem à sa crucifixion, avec, dans le rôle du Christ, Robert Le Vigan, et Jean Gabin dans celui de Ponce Pilate<sup>10</sup>.

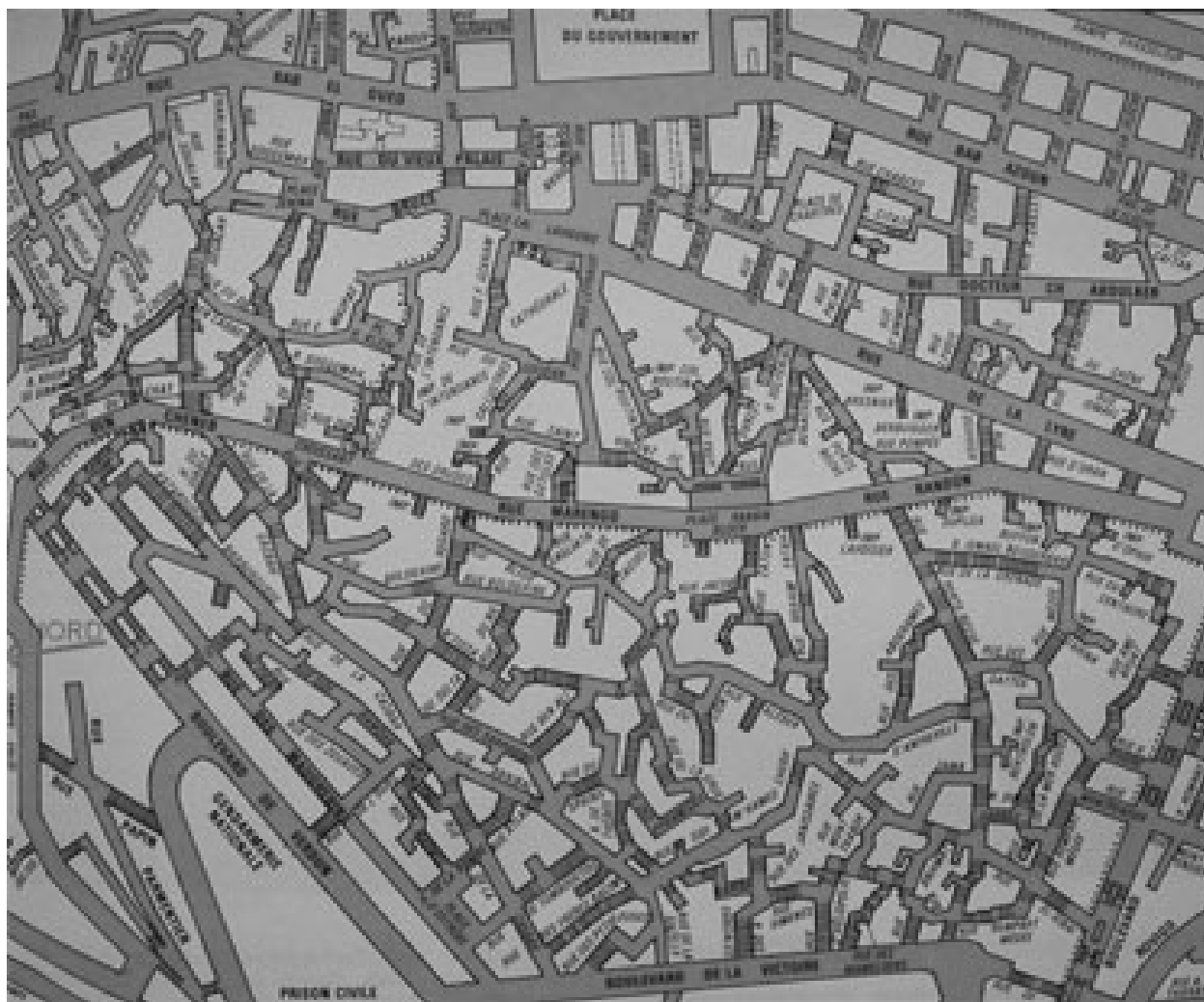
Trois ans après avoir « livré » Jésus au Golgotha, Julien Duvivier fera fuir Pépé le Moko de Paris, où il était recherché par la police, pour le mettre, le temps d'un long métrage qui fera date, à l'abri dans la Casbah, « le lieu le plus pittoresque du monde ».

Exotisme ou superlatif de circonstance ? Toujours est-il que celui (ou celle) qui n'a jamais mis les pieds dans la vieille ville, sera vite édifié(e) en écoutant l'éloquent « portrait » qu'en fait le célèbre dialoguiste Henri Jeanson<sup>11</sup>, dans une longue et démonstrative tirade qui mérite d'être citée quasi intégralement :



« La Casbah, c'est un maquis !... Oui, on peut dire que Pépé tient le maquis !... Vu à vol d'oiseau, le quartier d'Alger qu'on appelle la Casbah, profond comme une forêt, grouillant comme une fourmilière, est un vaste escalier dont chaque terrasse est une marche et qui descend vers la mer. Entre ces marches, des ruelles tortueuses et sombres, des ruelles en forme de guet-apens. Des ruelles qui se croisent, se chevauchent, s'enlacent et se désenlacent dans un fouillis de labyrinthes. Les unes étroites comme des couloirs, les autres voûtées comme des caves. De tous côtés, dans tous les sens, des escaliers, des montées abruptes comme des échelles, et descendent vers des gouffres sombres et puants, des porches suintants, envahis de vermine et d'humidité, des cafés obscurs bondés à toute heure, des rues désertes où habite le silence, des rues aux noms étranges...

« Ils sont 40 000 là où ils ne devraient être que 10 000. 40 000 venus de partout : ceux d'avant la conquête, ceux du passé barbaresque, et leurs descendants honnêtes, traditionalistes, et pour nous mystérieux. Des Kabyles, des Chinois, des Gitans, des Slaves, des Maltais, des Nègres, des Siciliens, des Espagnols. Et des filles, des filles de tous les pays, de tous les formats, des grandes, des grosses, des petites, des sans-âge, des sans-formes, abîmées de graisse où nul n'ose se risquer... Des maisons qui comportent des claies intérieures, isolées comme des cellules sans plafond et sonores comme des puits, communiquent presque toutes entre elles par des terrasses qui les dominent [...], et de marche en marche, descendent ainsi jusqu'à la mer. Colorées, vivantes, multiples, hurlantes. Il n'y a pas une Casbah, il y en a cent, il y en a mille ! Dans ce dédale, dans ce grouillement, Pépé est chez lui. Et pour l'arrêter, il ne suffit pas de se lever de bonne heure<sup>12</sup>. »



## « La Casbah, un maquis ! » © Coll. part./DR

- <sup>1</sup>- Benjamin Stora, « Le cinéma en France et la guerre d'Algérie : résoudre l'absence de l'autre », *Mediapart*, 15 mai 2010.
- <sup>2</sup>- Benjamin Stora, « Le cinéma en France et la guerre d'Algérie », art. cité.
- <sup>3</sup>- *Ibid.*
- <sup>4</sup>- Pour employer un terme du lexique de la *Morphologie des contes* de Vladimir Propp, Paris, Le Seuil, 2001.
- <sup>5</sup>- Par exemple, dans *L'Exil et le royaume* (et dans *L'Hôte*, notamment), on retrouve encore et toujours l'Arabe, sans visage et sans nom, nommé indifféremment d'un texte à l'autre l'Arabe, personnage « pesant et sans grâce », dirait Simone Weil.
- <sup>6</sup>- Abdou Benziane, « Alger au cinéma, de Pépé le Moko à Bab-el-Oued City », *La Pensée de Midi* n° 4, 2001, p. 90.
- <sup>7</sup>- Cf. *L'Afrique du Nord illustrée*, 6 novembre 1926, p. 21. Jean Vignaud tirera de *Sarati le Terrible* un livret pour un drame lyrique qui sera présenté à l'Opéra-Comique de Paris en 1928.
- <sup>8</sup>- Abdelghani Megherbi, cité par Abdou Benziane, art. cité, p. 92.
- <sup>9</sup>- D'après Insaf Ouhiba, dans François Pouillon, *Dictionnaire des Orientalistes de langue française*, Paris, Karthala, 2008, p. 502.
- <sup>10</sup>- Harry Baur, dont c'était l'un des premiers films parlants, incarnait Hérode ; Edwige Feuillère, Claudia Procula ; Juliette Verneuil, Marie...
- <sup>11</sup>- A qui l'on doit, notamment, la fameuse réplique d'Arletty dans le film de Marcel Carné, *Hôtel du Nord* : « Atmosphère, atmosphère ! Est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? ».
- <sup>12</sup>- Extrait de la bande-son du film *Pépé le Moko*.



Allée principale du Jardin d'essai, menant au musée des Beaux-Arts d'Alger. © M.-A. Himeur

## De *Tarzan* à *Tartarin*

### Jardin d'essai, jardin de maître

Tartarin à Belcourt ? « Don Quichotte et Sancho Pança dans le même homme ! Vous comprenez quel mauvais ménage ils y devaient faire ! Quels combats ! Quels déchirements ! »

Alphonse Daudet<sup>1</sup>

Si la Casbah fut le lieu de tournage le plus fréquemment investi en Algérie par les caméras d'ici et d'ailleurs, il est un autre site qu'affectionnaient les réalisateurs et autres documentaristes du début du XX<sup>e</sup> siècle, et que les Algérois connaissent bien pour en avoir fait un espace de loisirs et de détente : le Jardin d'essai. Ce fut là, dans sa partie « tropicale » appelée naguère « jardin anglais », que l'Américain Woodbridge Strong Van Dyke tourna en 1932 les principales séquences du tout premier *Tarzan*.

Créé un siècle plus tôt, en 1832, sur des terres marécageuses, le Jardin d'essai fut longtemps classé comme le troisième jardin botanique après ceux de Calcutta et de Batavia (Indonésie). En fait, le Jardin du Hamma est tout à la fois un jardin botanique, un jardin d'acclimatation et un zoo. Parmi ses visiteurs célèbres, Henry de Montherlant qui s'écria un jour : « Ce n'est pas un jardin, mais un parc ; ce n'est pas un essai, c'est une réussite<sup>2</sup> ! » Mais c'est curieusement Karl Marx qui en parla le mieux, et avec moult détails :

« Hier à une heure de l'après-midi nous sommes descendus à Mustapha inférieur d'où le tramway nous a amenés au Jardin Hamma ou Jardin d'essai qui sert de promenade publique, avec à l'occasion des concerts de musique militaire, et qui est utilisé comme pépinière, pour faire pousser et propager des végétaux indigènes, enfin pour des expériences botaniques scientifiques et comme jardin d'acclimatation. Le tout occupe un très vaste terrain, dont une partie est accidentée, tandis que l'autre est en plaine. Pour observer tout en détail, il faudrait au moins un jour entier et le faire en outre avec un connaisseur<sup>3</sup>... »

L'homme singe, incarné par Johnny Weissmüller, continue ainsi de hanter la région « tropicale », et l'arbre de Tarzan est toujours là, qui attire les curieux, grands et petits, recouvrant de toute son envergure ombrageuse un petit lac à la surface duquel une troupe de canards naviguent en paix, sûrs de ne pas être inquiétés par Hector : « le plus vieux condor du monde », comme le surnomma la presse algéroise férue de superlatifs pour tout ce qui semble distinguer le pays. Hector, donc, la terreur des palmipèdes, arrivé de ses Andes natales en 1942, est mort le 26 juillet 2010, à l'âge de 70 ans<sup>4</sup> !

Ainsi, les jours fériés, et le week-end<sup>5</sup>, cette partie du Jardin d'essai est-elle envahie par des groupes de titis algérois s'évertuant à imiter le célèbre cri du « roi de la jungle »...

En 1872, quarante ans avant la publication du livre d'Edgar Rice Burroughs (1912), adapté à l'écran par Woodbridge Strong Van Dyke, c'est le « roi des animaux », le lion, que la littérature avait convoqué à Alger : ce jour-là, par la grâce d'Alphonse Daudet et de son « Tartarin de Tarascon », les *Teurs* (c'est ainsi que le héros nomme les indigènes) virent débarquer un chasseur (de lions) dont le nom passera à la postérité comme synonyme de « fanfaron<sup>6</sup> ».

Si le peuple, défini chez Alphonse Daudet (un Daudet touché par la grâce des « missions civilisatrices ») comme un mélange de « forbans à moitié nus, hideux, terribles », parmi lesquels se distingue un « nègre [accroupi] sur les malles comme un singe, les genoux dans ses mains », la ville, elle, est campée avec un réalisme détonant :

« Le *Zouave* venait d'entrer dans la rade, une belle rade aux eaux noires et profondes, mais silencieuse, morne, presque déserte. En face, sur une colline, Alger la Blanche avec ses petites maisons d'un blanc mat qui descendent vers la mer, serrées les unes contre les autres. Un étalage de blanchisseuse sur le coteau de Meudon. Par là-dessus un grand ciel de satin bleu, oh ! mais si bleu !... L'illustre Tartarin, un peu remis de sa frayeur, regardait le paysage, en écoutant avec respect le prince monténégrin, qui, debout à ses côtés, lui nommait les différents quartiers de la ville, la Casbah, la ville haute, la rue Bab-Azzoun... »

Si les dictionnaires ont fait de son nom le synonyme de « fanfaron » (mot d'origine arabe, notons-le), Tartarin, lui, ne se vit pas comme tel, au contraire : à Alger, il se compare lui-même, et tour à tour, aux deux héros de Cervantès : « Don Quichotte et Sancho Pança dans le même homme ! Vous comprenez quel mauvais ménage ils y devaient faire ! Quels combats ! Quels déchirements<sup>7</sup> !... »

La référence à « l'ingénieux Hidalgo » n'est pas fortuite chez Alphonse Daudet. Pour avoir séjourné à Alger et pour s'être intéressé à l'histoire de la ville, l'auteur de *Tartarin* savait que l'auteur de *Don Quichotte*, enlevé en pleine mer par les corsaires de Dali Arnaout Mami, avait passé plusieurs années (1575-1580) dans les geôles du maître d'Alger : « Cinq minutes après, la barque

arrivait à terre, et Tartarin posait le pied sur ce petit quai barbaresque, où, trois cents ans auparavant, un galérien espagnol nommé Michel Cervantes préparait – sous le bâton de la chiourme algérienne – un sublime roman qui devait s'appeler *Don Quichotte* ! » Et quelques pages plus loin, Alphonse Daudet de s'écrier : « O Michel Cervantes Saavedra, si ce qu'on dit est vrai, qu'aux lieux où les grands hommes ont habité, quelque chose d'eux-mêmes erre et flotte dans l'air jusqu'à la fin des âges, ce qui restait de toi sur la plage barbaresque dut tressaillir de joie en voyant débarquer Tartarin de Tarascon, ce type merveilleux du Français du Midi en qui s'étaient incarnés les deux héros de ton livre<sup>8</sup> !... »

Ainsi, en invoquant Cervantès, dont il dit ressentir la présence « dans l'air » et « sur les lieux où les grands hommes ont habité », Alphonse Daudet suggère à son lecteur que les aventures de son héros n'ont rien à envier aux équipées des héros de l'ingénieux hidalgo, voire : en Tartarin seul, Français du Midi, seraient incarnés les deux compères espagnols ! Nous sommes entre Méridionaux, après tout ! En somme, tartarinades et donquichottisme se valent !

A croire que les mânes d'Alger avaient la capacité toute naturelle d'attirer les écrivains et les artistes les mieux inspirés : ainsi, avant ou après les Goncourt, Balzac, Maupassant, Gide, Daudet et Cervantès ; Delacroix et Fromentin ; Rossini (*L'Italienne à Alger*) et Saint-Saëns (*Samson et Dalila*, *Ascanio*), voici Alphonse Daudet et son *Tartarin de Tarascon* au panthéon d'Alger la Blanche !...

<sup>1</sup> - Alphonse Daudet, *Les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, Librairie de France, 1930 (BNF Gallica), p. 23.

<sup>2</sup> - Henry de Montherlant, *Il y a encore des paradis*, Alger, 1953, p. 73, cité dans Théo Bruand, « L'Histoire mouvementée de la statue, "la France" de Bourdelle », in *Mémoire vive*, n° 45, 2010, du CDHA (Centre de documentation historique d'Algérie), Aix-en-Provence.

<sup>3</sup> - Dans *Marxisme et Algérie, Textes de Marx/Engels*, Paris, Union générale d'éditions, 1976, p. 344-347.

<sup>4</sup> - D'autres stars attirent les curieux, entre autres : Natacha, un ours brun, qui fait la joie des enfants avec ses acrobaties sur balançoire ; Sanga et Samaya, un couple de tigres « facétieux », disent les prospectus ; Richard, un irascible singe ; et Franky, l'ara, qui trompe son monde en imitant à la perfection les cris des autres locataires du zoo...

<sup>5</sup> - Depuis le 14 août 2009, et pour une meilleure adaptation aux contraintes de l'économie mondiale, le week-end en Algérie est passé du jeudi-vendredi au vendredi-samedi.

<sup>6</sup> - Le nom entrera dans les dictionnaires, avec une forme substantivée : « tartarinade », comme synonyme de « fanfaronnade ».

<sup>7</sup> - Alphonse Daudet, *Les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, op. cit., p. 22.

<sup>8</sup> - *Ibid.*



Villa Sésini. QG des légionnaire du 1<sup>er</sup> REP. Elle fut le centre de tortures et de viols durant la bataille d'Alger. © M.-A. Himeur



## Alger : « Ça tourne ! »

### Du *Grand Rendez-Vous* à Z

« Z ? Je me souviens, j'y étais. Avant et même pendant le tournage, il y eut quelques remous au sein de l'administration algérienne, aussi ombrageuse que son colonel de président. C'est que la séparation des pouvoirs (celle-là même pour laquelle s'était battu le député grec Lambrakis dont l'assassinat est le point de départ du roman de Vassilis Vassilikos et, donc, du film) n'était pas au programme du Colonel et de son "Conseil de la Révolution" »...

S. G.

*Pépé le Moko*, succès sans précédent dans son genre, fit connaître à travers le monde à la fois Julien Duvivier et Jean Gabin. L'histoire ne dit pas si c'est ce succès qui aura poussé le réalisateur français, en 1943 et aux Etats-Unis, à faire lui-même un remake de *Pépé le Moko*, et avec toujours Jean Gabin, sous le titre de *L'Imposteur*. Un bien curieux titre, tout de même. Qui, peut-être, dit bien son nom : une « imposture » d'artiste, qui disparaîtra même de la filmographie du réalisateur...

Quoi qu'il en soit, relèvera un critique de cinéma algérien, évoquant *Golgotha*, voilà bien une étrange idée que d'aller en terre d'islam tourner un film « à la gloire du christianisme » ! Et le journaliste de planter sa couronne d'épines à lui : « Qualifiée par son propre réalisateur d'"obscur crime politique", l'œuvre n'est sans doute, dans la large panoplie de l'époque, qu'un argument de plus pour marteler la "chrétienté" de l'Algérie. Le propos s'éclaire un peu plus lorsqu'on apprend que le scénario est écrit par le chanoine Joseph Raymond, qui créa le Comité catholique du cinéma<sup>1</sup>. » De là à soupçonner Mohamed Iguerbouchène<sup>2</sup>, l'un des compositeurs (avec Vincent Scotto) de la musique du

film, d'intelligence avec l'« ennemi », il n'y a qu'un « plan » que le critique, bien connu des Algérois sous sa signature « Abdou B. », ne franchit pas.

En 1949, quatre ans à peine après la fin de la Seconde Guerre mondiale et les massacres du 8 mai 1945 dans le Constantinois, Jean Dreville et son équipe débarquent à leur tour, avec des moyens dignes des productions hollywoodiennes, pour tourner *Le Grand Rendez-Vous* : une sorte de « reconstitution » du débarquement américain à Alger (1942)... Le scénario est signé de Jacques Rémy, officier des services secrets du général de Gaulle, et les dialogues, d'un pied-noir d'Alger : André Tabet. Et notre critique national de souligner : « Du côté algérien, seuls des plans en extérieur signalaient leur existence. La ville est filmée, privée de ses habitants. Une architecture sans locataires, au seul profit de la fiction et des acteurs européens venus libérer l'Afrique du Nord<sup>3</sup>... »

Et puis vint *Casabianca*... En 1950. Le réalisateur, Georges Pechet, est un officier de l'armée française. La distribution est brillante, et là aussi, la population autochtone est inexistante. Comme si la ville, à chaque tournage, se vidait de sa population : une terre sans peuple pour des cinéastes sans terre ? Un an plus tard, c'est encore un natif d'Alger, Pierre Cardinal, qui investit sa ville, pour tourner l'histoire de *Maria Pilar* (Viviane Romance<sup>4</sup>) et de Michel (Peter Van Eyck), son beau-fils : *Au cœur de la Casbah*, ou *Maria Pilar*, sur une musique de Mohand Iguerbouchène. C'est là que nous retrouvons notre barde d'Alger, l'« Illuminé de la Casbah » : Himoud Brahimi, alias Momo, entrevu déjà dans *Pépé le Moko*. L'histoire, on la disait adaptée ou inspirée de la *Phèdre* de Racine, avec, évidemment, une Phèdre, un Hippolyte et un Thésée d'enfer, « dans ce monde étrange et maléfique<sup>5</sup> » qu'est la Casbah...

En 1953, autrement dit seize ans avant Z de Costa-Gavras, Irène Papas était déjà dans la Ville blanche, pour une *Aventure à Alger* de l'Américain Ray Euright. Mais l'« aventure » tourna court, pour ainsi dire, et le film passa complètement inaperçu.

En décembre 1960, un certain Georges Desrocles, producteur d'une centaine de courts métrages traitant (non sans clichés et avec moult arrière-pensées) du Maghreb, cherche un réalisateur pour adapter le roman de Jean Pélégri, publié en 1959, chez Gallimard, et qui obtint en 1960 le Grand Prix catholique de littérature. C'est un Américain, James Blue, qui le réalisera, et l'écrivain pied-noir y aura son rôle... Sorti en 1962, l'année de l'Indépendance, le film obtint, au Festival de Cannes de la même année, le prix des Ecrivains de cinéma et de télévision. Cette fois, l'élément indigène trouve sa place : une dizaine de comédiens algériens y figurent. Mais le critique Abdou Benziane en fait une lecture personnelle en attribuant au producteur des intentions idéologiques

douteuses que le romancier, me semble-t-il, n'avait pas « glissées » dans son œuvre. Le film est le dernier de la période coloniale, puisqu'il fut tourné durant les derniers mois de la guerre d'Algérie, et c'est en cela que le thème aurait été dévoyé pour être présenté au public comme une sorte de « troisième voie », souligne le critique de cinéma, sans préciser sa pensée...

Une voie qui ne serait ni l'indépendance proprement dite ni la tutelle néocoloniale : une Algérie ni française ni algérienne, mais une Algérie tout court ? Une « maison commune », en somme, où le pied-noir aurait été aussi bien chez lui que l'indigène, étant donné que le pied-noir au bout de tant de générations était devenu lui-même un indigène ? Il ne me semble pas que l'idée de cette « troisième voie » se trouve dans le roman de Pélégri, trop lucide et trop conscient qu'il fut du point de non-retour pour y avoir songé.

Avec l'Indépendance (1962), Alger voit la création de *Casbah Films*, une structure privée, dirigée par Yacef Saâdi (producteur de *La Bataille d'Alger*) ; puis, en 1964, du Centre national du cinéma (CNC), et d'un Institut national du cinéma (INC), qui ne formera qu'une promotion de techniciens et de réalisateurs avant de laisser place, en 1967, à l'Office national pour le commerce et l'industrie cinématographiques (Oncic), lequel éclatera en deux structures : de production (Enaproc) et de distribution (Enadec). En 1986, création de l'Enpa, Entreprise nationale de production audiovisuelle. Entre 1988 et 1999, toutes ces structures sont dissoutes. Quelques coopératives privées de production visuelles tenteront bon an mal an de gérer les demandes et les... attentes.

Entre-temps, quelques vocations ont fini par émerger, et par s'imposer peu à peu avec une production dont la notoriété va franchir les frontières. Un grand nombre de films produits ou coproduits par l'Algérie connaissent la consécration dans les plus grands festivals d'Europe, d'Amérique et de ce « monde » que l'on disait alors « tiers ». A commencer par *La Bataille d'Alger*, Lion d'or à la Mostra de Venise, en 1966, et meilleur film politique du Centenaire à Los Angeles (1995<sup>6</sup>)...

Dès 1964, c'est un ancien « porteur de valises » du Réseau Jeanson, Jacques Charby<sup>7</sup>, qui signe le premier long métrage de l'Algérie indépendante : *Une si jeune paix*, ou l'histoire de deux bandes rivales d'orphelins de guerre. On y voit Alger avec toutes ses « cicatrices » sur les murs, et entre ces murs, deux centres d'accueil pour orphelins de guerre, deux mondes qui jouent à la guerre, se jouent de la guerre et de ses conséquences... Le film est primé au festival de Moscou.

En 1965, sort un long, très long métrage (près de quatre heures, dans sa version originale, ramenées à trois heures) : *La nuit a peur du soleil* de Mustapha Badie<sup>8</sup>. Une superproduction, ambitieuse, retraçant l'histoire de la guerre de

libération, en remontant à 1952 pour aboutir à 1962, en trois tableaux... On y voit Alger sous toutes ses facettes et avec toutes ses composantes sociales.

C'est l'histoire aussi d'une lutte de classes, et des exigences de la révolution qui met le bourgeois indigène face à sa conscience : engagement ou collaboration (avec le colon), solidarité ou trahison. Entre les deux, certains ont l'art de tirer leurs marrons du feu, passant d'un statut à l'autre, jusqu'au détournement de l'histoire, des fruits de l'indépendance...

En 1969, c'est une coproduction algéro-française qui est à l'honneur, avec Z de Costa-Gavras. Pas moins de dix prix, dont le prix spécial du Jury à Cannes (1969), et deux Oscars : à Los Angeles et à Londres (1970) ! Et dire que le réalisateur avait eu tant de mal à trouver le financement ! Après avoir, en vain, fait le tour des maisons de production, avec son scénario en main (coécrit avec Jorge Semprun), il alla trouver Jacques Perrin, lequel, tout en s'engageant à être financièrement de la partie, lui souffla l'idée d'aller voir du côté d'Alger. Un pays neuf, une capitale en pleine vogue : siège des mouvements révolutionnaires du monde entier (jusqu'aux Black Panthers d'Eldrige Cleaver), leader des pays non alignés, et initiatrice à l'ONU du fameux nouvel ordre économique mondial ! Et, qui plus est, Alger, dans sa partie européenne, ne manque pas d'espaces et de quartiers « suffisamment » méditerranéens pour rappeler cette capitale du « régime des colonels » qui, après tout, n'est même pas mentionnée dans le film... Sauf que, question « colonels », l'Algérie n'en manquait pas : depuis 1965, le pays est dirigé par l'un d'eux, Boumediene, l'homme qui recevait ses cigares directement de Fidel Castro, et qui, bientôt, nationalisera toutes les sociétés de pétrole et de gaz, provoquant la fameuse crise des années 1970.

Je me souviens, j'y étais, avant et même pendant le tournage, il y eut quelques remous au sein de l'administration algérienne, aussi ombrageuse que son colonel de président. C'est que la séparation des pouvoirs (celle-là même pour laquelle s'était battu le député grec Lambrakis dont l'assassinat est le point de départ du roman de Vassilis Vassilikos et, donc, du film) n'était pas au programme du colonel et de son « conseil de la Révolution », lequel, pourtant, n'avait de cesse de répéter après le maître que le coup d'Etat de 1965 contre Ben Bella fut une question de salut public, un « redressement révolutionnaire », au nom de la lutte contre la personnalisation du pouvoir...

Le film fut tourné, malgré tout, grâce notamment à une frange de l'élite progressiste algéroise qui voyait dans la présence (aux côtés du très populaire Hassan El-Hassani) de tant de vedettes (Jean-Louis Trintignant, Yves Montand, Irène Papas, François Périer, Pierre Dux, Jacques Perrin, Bernard Fresson, Jean Bouise, Julien Guiomar, Marcel Bozzuffi, Charles Denner, Renato Salvatori,

Magali Noël) une belle opportunité de redorer le blason de leur ville, un peu altéré par le coup d’Etat de Boumediene (19 juin 1965)...

1- Abdou Benziane, « Alger au cinéma », art. cité, p. 91.

2- Mohamed (ou Mohand, pour les Kabyles) Iguerbouchène (1907-1966) eut son temps de célébrité, en Autriche et à Paris, et lors d’un passage à la BBC (1938). Membre de la Sacem puis de la SACD, il composa un grand nombre de symphonies mais aussi bien des musiques pour des chanteurs tel que Salim Hallali. On lui doit également la musique du film, tourné à Alger : *Maria Pilar* ou *Au cœur de la Casbah* (voir p. 87).

3- Abdou Benziane, « Alger au cinéma », *op. cit.*, p. 93.

4- La Viviane Romance de *Mélodie en sous-sol* de Verneuil ; *Nada* de Chabrol ; *Les Sept Péchés capitaux* d’Allégret ; *L’Affaire du collier de la reine* de L’Herbier ; *Panique*, *La Belle Equipe* et *La Bandera*, de Duvivier ; *Carmen* de Christian-Jaque ; *Vénus aveugle* de Gance ; *La Dame de chez Maxim’s* de Korda ; *La Chienne* de Renoir, etc.

5- Abdelghani Megherbi, dans Abdou Benziane, « Alger au cinéma », art. cité, p. 94.

6- Dans cet ouvrage, ne sont retenues que les œuvres traitant d’Alger et/ou tournées à Alger.

7- De père juif de Tlemcen, il fut le fondateur de la revue *La Révolution prolétarienne*. Sa mère se suicida en 1941, pour échapper à la Gestapo. Avec sa femme, il avait rejoint le Réseau dès 1958. Homme de théâtre et écrivain, il décida de son engagement à sa rencontre avec Kateb Yacine, qui, dit-il, lui « a ouvert les yeux sur les méfaits du colonialisme [...] et singulièrement sur les répressions du 8 mai 1945 ». Arrêté en 1960, il est incarcéré à Fresnes, d’où il s’évade, pour se réfugier à Tunis, avant de s’installer à Alger, dès l’indépendance (1962). En 1966, la loi d’amnistie lui permet de rentrer en France. Il est l’auteur de deux ouvrages : *L’Algérie en prison* (Paris, Editions de Minuit, 1961) et *Les Enfants d’Algérie* (Paris, Maspéro, 1962).

8- De son vrai nom Arezki Berkouk (1927-2001), ancien comédien, il fut formé à l’ancienne RTF. Son vrai succès populaire restera inégalé : *L’Incendie*, une adaptation de l’œuvre de Mohamed Dib.



Salah Guemriche à une terrasse de la Haute-Casbah, chez Khaled Mahiout, ébéniste réputé du vieil Alger. En bas, à gauche, on aperçoit la coupole de l'ancienne synagogue. © M.-A. Himeur

# Aujourd'hui, Meursault est mort

## Alger, ville sans âmes ?

« J'aime *L'Etranger* parce qu'on y voit Alger, sans plus. »

Michel Mardore<sup>1</sup>

Lorsque l'équipe italienne de Luchino Visconti débarqua à Alger, la nouvelle en fit sourciller plus d'un. Trois camps s'étaient révélés des deux côtés de la Méditerranée : le premier, celui des « professionnels de la profession », y vit maldonne, se demandant tout bonnement ce que venait faire un Italien dans une ancienne colonie française ; le deuxième, celui du monde de la littérature, y décelant un... malentendu, se contenta de s'étonner du fait qu'un cinéaste, fût-il le réalisateur encensé de *Rocco et ses frères*, pût trouver matière à filmer chez un Meursault ; quant au troisième camp, celui de l'intelligentsia algéroise, il s'en accommoda, y voyant une promesse de démystification : après tout, il fallait bien un étranger, autrement dit ni algérien ni français, pour s'attaquer à *L'Etranger* !... Pour la petite histoire, et pour le rôle de Meursault, précisons que ce sont deux Français, Jean-Paul Belmondo puis Alain Delon, qui avaient été pressentis, avant que Visconti n'optât pour un Italien : Marcello Mastroianni...

Maldonne, malentendu ou démystification, chacun des trois camps pouvait, à en croire l'accueil du film, se targuer d'avoir vu « juste ». Après avoir relevé que, chez Visconti, seules la mer et la maison de Belcourt (où vécut l'enfant Camus) « parfument » la relation de l'auteur à l'Algérie, Abdou Benziane résume pour nous les sentiments de la critique : « Le film attire les regards sur Alger, décor évanescant pour une réflexion philosophique qui n'en finit pas de nourrir débats et polémiques. [Pour] Freddy Buache, critique, historien et l'âme de la cinémathèque suisse, "à l'heure de la guerre du Vietnam et de l'Europe asphyxiant la liberté par l'opulence, on était en droit d'attendre autre chose de la



part de l'auteur de *La Terra trema*, de *Rocco et ses frères* et du *Guépard*". » Quant au réalisateur et critique de cinéma Michel Mardore, à qui l'on doit *Le Sauveur*, un long métrage où il est aussi question d'un étranger<sup>2</sup>, il n'y alla pas de main morte : « Pour ma part, écrivit-il, j'aime *L'Etranger* parce qu'on y voit Alger, sans plus. »

« Sans plus ». D'autres ont aimé le film parce qu'ils y retrouvaient la très sensuelle Anna Karina... Et pour ma part, dirai-je sans jeu de mots ni effet de style, j'aime Alger parce qu'on y voit justement l'étranger, *en plus* ! L'étranger, tout court, pas le personnage. Et cet étranger, moi, je le vois dans l'absence même de Meursault ! Le personnage de Camus, celui qui tue à cause du soleil qui, lui-même, « tue les questions », je ne l'ai jamais rencontré en dehors du roman. Ou alors, sans le savoir, j'ai dû croiser un jour son frère, celui qui, le 26 mai 1993, tout comme Meursault a tiré sur l'Arabe de la plage, a tiré sur le Kabyle, mon ami, Tahar Djaout : à cause non plus du soleil, cette fois, mais de ce fanatisme plus aveuglant encore que le soleil et qui, lui aussi, « tue les questions » : des questions de tolérance et d'humanité, la mienne et celle de l'autre, mon prochain. Non pas au sens christique du terme, non pas le prochain plausible de la parabole du Bon Samaritain, mais de mon prochain probable, qu'il soit concitoyen ou étranger. Libre et différent de moi, ou semblable mais libre. Or, Meursault, je le veux improbable, surtout par temps de guerre ou dans une société en crise. Improbable, je le veux, oui, parce que je n'aime pas les erreurs judiciaires, et que Meursault est lui-même une erreur judiciaire.

D'abord, on a dit que Meursault serait une victime de sa propre étrangeté : « Obligé de tuer, soulignait avec un brin d'ironie André Blanchet, le tueur est une victime et, comme Œdipe et Oreste, un meurtrier innocent, voilà bien le fatum<sup>3</sup>... » Mais en quoi Meursault était-il obligé de tuer ? La deuxième fois qu'il croise l'Arabe au couteau, sur une plage d'Alger, c'est bien lui qui est allé le chercher ! Le fatum, la belle affaire ! Mais personne n'est dupe, ni Meursault ni le lecteur : son crime n'est pas d'avoir tué, mais de n'avoir pas « joué le jeu », et c'est l'auteur en personne qui le disait à ses contemporains, ajoutant :

« Dans notre société, tout homme qui ne pleure pas à l'enterrement de sa mère risque d'être condamné à mort. » C'est un grand lecteur, feu Edward W. Saïd, qui refusait de voir en Meursault « une parabole de la condition humaine<sup>4</sup> ». De la *fiction* humaine, alors ? Pour l'intellectuel américano-palestinien, qui replaçait le roman dans son contexte (on l'oublie trop souvent, le contexte !), « Meursault est le type de personnage sans histoire [évoluant] dans un cadre qui paraît [...] fortuit, sans rapport avec les problèmes qu'il pose ». Autant dire que Meursault serait lui-même un personnage fortuit ? Improbable, disais-je... Pour Camus lui-même, « Meursault [serait] le seul Christ que nous

méritoins ». Sauf que le Christ, lui, n'avait pas tué, et que Meursault ne peut, ni devant le juge ni devant le lecteur, se targuer d'être venu pour accomplir la Loi des hommes, puisqu'il fait fi de cette Loi, à défaut de l'abolir<sup>5</sup>...

J'ai relu *L'Etranger*, lors de mon dernier séjour à Alger (et gagne-t-on à le lire ou à le relire dans le « contexte » ?). J'ai ensuite relu *La Mort heureuse*, où l'on trouve un certain Patrice... Mersault (avec un seul « u »), puis j'ai revu le film.

Je me souviens... Une nuit, en admirant la ville, du balcon Saint-Raphaël<sup>6</sup> (El-Biar), je me suis remémoré ces lignes de *La Mort heureuse* : « Patrice lève le bras vers la nuit, entraîne dans son élan des gerbes d'étoiles, l'eau du ciel battue par son bras et Alger à ses pieds, autour d'eux comme un manteau étincelant et sombre de pierreries et de coquillages<sup>7</sup>. »

Et elle m'avait paru tellement juste, cette image de « manteau », de « pierreries et de coquillages » ! Rappelons-nous : le poète de la Casbah, Himoud Brahimi, y voyait, lui, des « guirlandes »... Et il n'y eut pas que Himoud et Albert à s'extasier devant une telle vue : bien avant eux, Camille (Saint-Saëns) avait peint son *Clair de lune* sur la baie d'Alger, « Vue de la falaise Saint-Raphaël »... De quoi donner raison à Fadéla M'Rabet, « Marseillaise » à ses heures, lorsqu'elle s'écrit à la fin de l'une de ses dernières publications : « Devant un tel spectacle, le monde médusé proclame la baie d'Alger la plus belle du monde<sup>8</sup>. » Après tout, Chateaubriand lui-même l'avait bien comparée à celle de Naples : « Alger est bâti dans une position charmante, sur une côte qui rappelle la belle colline de Pausilippe<sup>9</sup>. »

On dit que *La Mort heureuse* annonçait, préfigurait même *L'Etranger*. A Alger, j'ai eu cette idée saugrenue, ou plutôt cette question : et si la scénariste italienne (Suso Cecchi d'Amico, pseudonyme de Giovanna Cecchi, scénariste également pour *Le Guépard* du même Visconti) s'était trompée en campant Mersault croyant camper Meursault ? Luchino Visconti : « Je n'ai pris aucune liberté avec l'œuvre de Camus. » Sa scénariste, si : elle avait affublé Meursault d'un prénom : Arthur.

J'ai toujours imaginé une suite à *L'Etranger*, avec cette attaque : « Aujourd'hui, Meursault est mort. Ou peut-être hier, je ne sais pas. Visconti l'a tué. » Une fois, j'ai commencé à la lancer, l'attaque, sur mon blog. Je me suis repris *in extremis*, m'étant souvenu d'une découverte mienne. Une illumination, qui m'avait laissé tout pantois, et qui me fait sourire désormais, chaque fois que j'entends prononcer ou que je lis le nom de l'auteur de *L'Etranger* : toutes les lettres de Meursault, absolument toutes, sont contenues dans Albert Camus !

- 1- Cité dans Abdou Benziane, « Alger au cinéma », art. cité, p. 96.
- 2- Un aviateur anglais est recueilli par une jeune villageoise de la France occupée, qui en tombe amoureuse. Mais l'homme (Horst Buchholz) insiste lourdement pour rejoindre la Résistance. Furieuse, elle décide de le dénoncer. Sauf que l'Anglais se révèle être un Allemand...
- 3- André Blanchet, *La Littérature et le spirituel*, Paris, Aubier, 1961, p. 222.
- 4- Edward W. Saïd, « Albert Camus, ou l'inconscient colonial », *Le Monde diplomatique*, novembre 2000.
- 5- Je reprends ici quelques lignes de mon texte paru dans le *Dictionnaire des personnages populaires de roman*, à l'entrée « Meursault », Paris, Le Seuil, 2010.
- 6- Aujourd'hui « balcon Ezzahira ».
- 7- Albert Camus, *La Mort heureuse*, Cahiers Albert Camus, I, Paris, Gallimard, 1971, p. 148.
- 8- Fadéla M'Rabet, *Alger, un théâtre de revenants*, Alger, Dalimen, 2010, p. 103. Féministe de la première heure, docteur en biologie, Fadéla M'Rabet s'était fait connaître avec *La Femme algérienne*, Paris, Maspero, 1965.
- 9- François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, Paris, 1829, t. 3, p. 179.



Journée « Alger sans voitures », le 30 septembre 2011, place de la Grande-Poste. © Abdellah Guessoum

# Alger qui rit, Alger qui pleure

## Omar, elle l'a tué !

« Du marché au port, des rues aux cafés, la caméra de Mohamed Zinet déambule dans la ville dont elle capte le pouls. Variant les angles, les échelles de plans et les mouvements d'appareil, c'est avec fluidité qu'elle observe les Algérois. [...] Un Suisse insolite tout juste arrivé en avion, en short, et dépourvu de passeport, un pêcheur de crevettes... Les portraits esquissés sont souvent drôles, les êtres captent l'intérêt, nous sommes bien immergés dans le mouvement de cette ville. »

Marion Pasquier<sup>1</sup>

Il n'y a pas que Barcelone, avec Pepe Carvalho, ou Palerme, avec Montalbano, à avoir leurs inspecteurs de fiction. Alger aussi a eu durant des décennies le sien : en la personne de l'inspecteur Tahar, incarné par feu Hadj Abderrahmane, un Algérois, enfant du Télémy, grandi à El-Harrach (ex-Maison-Carrée). Venu du théâtre (il joua même le rôle d'un moine dans une pièce d'Emmanuel Roblès), il est révélé à l'écran par le réalisateur Moussa Haddad dans un long métrage sobrement intitulé *L'inspecteur mène l'enquête* (1967). Le comédien, à l'aise dans le contre-emploi, réussit, avec son adjoint et faire-valoir l'« Apprenti », subtilement campé par feu Yahia Ben Mabrouk, l'exploit de fidéliser un large public, qui le suit à travers toute une série de petits polars couleur locale, fonctionnant à la dérision, pointant la corruption et l'arrogance des puissants. Alger, avec ces deux-là, paraissait alors une capitale comme les autres, avec ses laissés-pour-compte et sa mafia, mais aussi ses redresseurs de torts. Un autre redresseur de torts, mais malgré lui, ce fut le personnage de Hassen incarné par Rouiched dans la série<sup>2</sup> *Hassen Terro* (terro pour « terroriste »). « Employé » par Mohamed Lakhdar-Hamina (le réalisateur

de la Palme d'or *Chroniques des années de braise*), le comédien Rouiched aura réussi à donner au cinéma algérien l'antihéros qui manquait au répertoire national : traqué par la police coloniale comme un dangereux chef terroriste, à la suite d'un malentendu rocambolesque, Hassan, connu dans la Casbah comme un « plus poltron que moi, tu meurs », se joue de toutes les situations et s'en tire allègrement à la manière d'un Jacques Tati. La dérision, voilà un mode qui réussit au cinéma algérien, et qui, hélas, ne trouve plus de représentants. Nos cinéastes fonctionnarisés se prennent désormais trop au sérieux, souvent sans raison, et ne font plus de films que pour les festivals. La Palme d'or de Cannes 1975 les a décomplexés en leur faisant croire qu'il suffisait de filmer les malheurs de l'Algérie pour passer les frontières. Sauf que le monde et la mode ne sont plus à l'exotisme postcolonial...

Entre la dérision et la mythification (de la guerre de libération), Alger ne sut à quel saint se vouer. Longtemps, la ville servit de gigantesque plateau de tournage à des cinéastes nourris de la seule mythologie nationaliste. L'Etat, producteur, distributeur et employeur tout à la fois, réclamait des scénarios à la gloire des guérilleros et des poseuses de bombes, mettant en exergue l'héroïque résistance du peuple d'Alger...

*La Bombe*, justement ! C'est le titre d'un film (1969) de Rabah Laradji, un des volets composant *Histoires de la révolution*, qui vous décrit un quartier « européen » d'Alger, tout en vous faisant emboîter le pas à une jeune et belle Algéroise en mission. Une bombe à déposer dans un bar pour venger la mort de son frère, abattu par l'OAS. L'Algérois, ce que je ne suis pas, y reconnaît-il vraiment sa ville ? Cinq ans après *La Bombe*, le même réalisateur nous proposera, avec un documentaire (*Casbah 74*), une promenade historique dans la Casbah, « depuis sa fondation sur l'antique Icosium jusqu'à sa consolidation avec les frères Barberousse ».

1969-1975. Des années riches et grosses d'espoirs. D'espoirs et de certitudes : le romantisme révolutionnaire faisait son lit. Un lit qu'un rouleau dévastateur, celui de la Sécurité militaire (la SM, de sinistre mémoire) et de la « mise au pas » des sentiments, allait emporter comme fêtu de paille. Ces années-là furent pourtant culturellement si florissantes ! Avec le cinéma (voir le chapitre sur la cinémathèque, p. 309), la chanson (la *world music* avant la lettre) conférait à Alger une vocation de capitale du monde. L'Amérique latine comme l'Espagne de Paco Ibáñez ou la France de la Commune, celle de Léo Ferré et de Marc Ogeret, y avaient leurs scènes ouvertes. Léo Ferré qui, un soir, en plein concert, arrêta de chanter pour interpeller les premiers rangs clairsemés de notables, avant d'exhorter la foule de fans (restés debout au fond de la salle, « faute de places ») à venir occuper les sièges vides, à ses pieds. Alger, ville-

monde. Je n'ai jamais oublié les leçons d'universel humain qu'était venu nous offrir l'Argentin Atahualpa Yupanqui. Sa voix, enregistrée lors d'une interview de deux heures et que je conserve sur d'antiques bandes magnétiques, ne m'a jamais quitté, et sa silhouette de géant indien de la Pampa revient souvent me rappeler au bon souvenir de ces années d'heureuse fraternité... C'était le temps où un Atahualpa pouvait encore passer à l'antenne de la Chaîne II (berbère) : grâce aux traductions de Ben Mohamed, Kabyle comme son nom ne l'indique pas, poète incorrigible (ni la censure ni le succès ne réussirent à l'impressionner), la voix de l'Indien de la Pampa résonnera sur les ondes de Radio Alger. Poète, animateur (radio) et comptable, de formation et de profession<sup>3</sup>, Ben, c'est ce génial parolier (on lui doit, entre autres, la chanson au succès planétaire *Vava Inouva*, lancée par Idir) qui aura réussi à faire démentir jusqu'à Léo Ferré, lequel fustigeait les poètes « comptables » en ces termes : « Les écrivains qui ont recours à leurs doigts pour savoir s'ils ont leur compte de pieds ne sont pas des poètes, ce sont des dactylographes<sup>4</sup> ! » C'était en 1973, l'année même où *Vava Inouva* faisait irruption dans un répertoire pourtant cannibalisé par les voix du Moyen-Orient. 1973, ce fut l'année du réveil culturel berbère, avec les chanteurs Ferhat, Idir, Maâtoub, Menguellet...

En septembre de cette même année, Alger ouvrait de nouveau ses portes pour accueillir la IV<sup>e</sup> Conférence des non-alignés. Pas moins de soixante-cinq Etats et seize mouvements de libération y étaient représentés. Déjà, en juillet, les Algérois avaient accueilli Fidel Castro dans une ambiance de fête, après avoir reçu Allende un mois plus tôt. En septembre 1973, donc, on débattait ferme sur le nouvel ordre économique mondial, on festoyait à qui mieux, nostalgie du Panaf oblige. La veille de la Conférence, le 4 septembre, un message d'Allende parvint à Boumediene : « [...] Des circonstances graves, auxquelles je ferai bientôt référence, m'empêchent d'accomplir le désir et le devoir de m'unir aux représentants de tant de pays avec lesquels nous partageons des idéaux et des aspirations communs, pour aborder ensemble une tâche qui, j'en suis convaincu, revêtira une importance historique [...]. » Une semaine plus tard, jour pour jour, c'est (l'autre) 11 septembre : le coup d'Etat de Pinochet. Je me souviens d'une ville d'Alger sous le choc. Alger qui rit, Alger qui pleure, Alger qui pleurerait Allende comme elle n'avait encore jamais pleuré un chef d'Etat... Le 5 octobre, la ville accueillait la fille du président défunt, et des dizaines de réfugiés.

Longtemps après, le 30 septembre 2011, je me trouvais à Alger. Ce jour-là, Alger riait : la ville s'était vue littéralement occupée par toute une population ravie de prendre possession de la chaussée. C'était la troisième édition de l'opération « Alger sans voitures<sup>5</sup> ». La seule vue de cette foule de piétons



battant le pavé non plus pour invectiver le pouvoir, non plus pour défier les barbus, mais juste pour donner libre cours à sa joie de vivre, cette vision d'un peuple en goguette me ramena au bon vieux temps du Panaf. Alger qui sait dire « oui », Alger qui sait dire « non », quand il le faut... Non à la mort, non au « soleil [qui] tue les questions » ; oui à la vie, oui au soleil qui suscite les questions, celui d'un Delacroix découvrant « cette précieuse et rare influence du soleil qui donne à toute chose une vie pénétrante<sup>6</sup> »...

Oui à la vie ; non à la mort, encore moins à la mort donnée par procuration. La loi du talion, comme toute fatwa, est une loi criminelle instaurée, ici, par une « logique de guerre » ; ailleurs, par la coutume ou par la religion.

Parmi les rares tentatives, réussies, de rendre à Alger son âme et la part de splendeur qui lui reste, celle qui a résisté aux ravages du temps et des hommes, il y a celle de Mohamed Zinet, avec son inclassable, son enthousiasmant et émouvant *Tahia ya Didou*<sup>7</sup> ! : ici, nous avons affaire, comme l'écrira Claude-Michel Cluny, à « un cinéma soucieux de ne pas se taire, mais d'associer son peuple à sa démarche<sup>8</sup> ».

Déjà, dans sa genèse, le film fut le fruit d'un détournement, d'une imposture. Heureuse imposture !... Au commencement, donc, était une commande de la mairie d'Alger, pour un film « vantant les charmes de la capitale » ; et une commande de circonstance : Alger s'apprêtait à montrer à Sofia de quoi Alger était faite : c'était dans le cadre du jumelage des deux capitales<sup>9</sup>... Le maire commanda donc, entre autres sujets, un documentaire sur la ville, juste un documentaire. Résultat : un film-ovni, objet visuel non identifiable !

Jouant avec les ingrédients classiques du documentaire auxquels il ajoute quelques séquences de pure fiction, avec des flash-backs sur la guerre, ses opérations de représailles et ses séances de torture, l'ensemble ponctué de saynètes surréalistes, d'interventions picturales d'Issiakhem et, toujours, les envolées lyriques de Momo à la gloire de sa ville, Zinet en fait toute une fresque, éclatée, entrecoupée par les interventions lyriques de ce djinn de Momo, qui, pour commencer, se fait sentencieux : « Le passé nous confie sa foi ; le présent nous propose sa loi ; mais l'avenir exige son droit. » Dès lors, le ton est donné. Pour nous raconter Alger, pour nous révéler Alger, nous plonger dans ses derniers retranchements, déroulant devant nous le tapis rouge censé nous mener au cœur de ses palais, mais ici ou là la caméra se rebiffe, se tord l'objectif comme on se tord le cou pour jeter un dernier regard sur une merveille, et l'on comprend très vite que c'est pour nous montrer deux, trois touristes, des vrais mais pour la forme, car, sans crier gare, Zinet fournit son alibi aux commanditaires du film : il y a bien une histoire de touristes ! Prétextes à s'extasier, entre deux plans-séquences, deux échappées pittoresques, devant les

charmes de la ville, ou devant le surgissement de ce drôle de Suisse, interprété par l'auteur du best-seller : *Le Salaire de la peur*. Georges Arnaud, donc, en touriste débarqué à l'aéroport le plus régulièrement possible, mais... sans passeport ! Et puis, il y a cette scène d'ontologie : un touriste français, un « ancien d'Algérie », venu faire découvrir à sa jeune épouse son « paradis perdu », et qui, un moment, tombe sur un fantôme de son passé ; son regard se fige : le visage de l'homme (interprété par Zinet), qui lui fait face, lui est familier. L'Arabe semble l'observer, fixement, et même avec insistance... Soudain, le déclic ! L'« indigène » qui le scrute, qui le toise depuis un moment, il le reconnaît, pour l'avoir, durant toute une nuit de l'an 1957, en pleine bataille d'Alger, soumis à la « question », et de quelle manière ! Aussaresses, à côté, ce fut un « humaniste », tout comme Bigeard, dont un certain Henri Guaino a dit « qu'il a fait [la guerre] avec beaucoup d'intelligence, beaucoup d'humanité [sic] »... Mais ce regard fixe, mon Dieu... Et c'est la panique ! Que faire ? Comment, lui, le vétéran, a-t-il pu courir le risque de revenir sur le lieu du crime ? Mais d'abord, est-ce que l'Arabe, lui, l'a reconnu ? Dans le doute... Il se lève, et décampe, entraînant avec lui sa chère moitié. La caméra revient sur l'homme, qui s'apprête à faire de même, se redresse, ramène à lui une canne blanche qu'il déplie précautionneusement. Et là, on comprend que l'homme est aveugle...

La critique, unanime, eut cependant du mal à cacher son étonnement devant ce film bizarre, bizarre, « insolite » comme dit le sous-titre du film : *Alger insolite*. On sort la panoplie des références, comme il arrive souvent dans pareil cas, on évoque une vague parenté avec Charlie Chaplin ou, plus vraisemblablement, avec Jacques Tati, celui des *Vacances de Monsieur Hulot*, évidemment, mais aussi celui de *Playtime*. Dans le magazine spécialisé *Critikart*, Monique Pasquier résuma ainsi le « topo » de Zinet :

« Du marché au port, des rues aux cafés, la caméra de Mohamed Zinet déambule dans la ville dont elle capte le poul. Variant les angles, les échelles de plans et les mouvements d'appareil, c'est avec fluidité qu'elle observe les Algérois, sur le visage desquels elle prend souvent le temps de s'attarder. Certains apparaissent plusieurs fois et deviennent ainsi personnages (une ribambelle d'enfants poursuivis par un gendarme bienveillant, un Suisse insolite tout juste arrivé en avion, en short, et dépourvu de passeport, un pêcheur de crevettes...). Les portraits esquissés sont souvent drôles, les êtres captent l'intérêt, nous sommes bien immergés dans le mouvement de cette ville<sup>10</sup>. »

La critique oublie de préciser que la poursuite du gendarme est rendue un moment en accéléré, clin d'œil (mille fois exploité ailleurs, certes) au cinéma de Charlot. Mais « immergé », c'est le mot juste, dans cet « étonnant voyage à travers Alger », qui vaut mille produits d'appel touristiques tels que les rêvait la mairie d'Alger. Immergé, le spectateur en sort tout imprégné « de couleurs, de

sons et de parfums qui se répondent ». Et c'est là, surtout, que se situe la performance de Zinet, sans oublier cette « fluidité » dont parle Marion Pasquier, et qui est le signe distinctif des grandes œuvres...

« Une caméra dans la main, une idée dans la tête<sup>11</sup> », conseillait au temps du *cinéma novo* le réalisateur brésilien Glauber Rocha. Zinet avait la caméra, et une idée : la seule idée qu'il avait en tête, c'était son amour pour Alger et pour les plus humbles et les plus espiègles de ses habitants. Humbles mais inventifs, espiègles mais attachants.

La caméra déambule, en effet. Et nous, derrière... Entre deux plans s'attardant sur les visages ou sur les édifices, quelques plans fugitifs (souci du tempo, comme pour prendre le pouls de la ville), du front de mer à Bab-el-Oued, de la rue de la Lyre à « Madame l'Afrique<sup>12</sup> », que l'on devine ou que l'on aborde en visiteur impromptu (côté fugitif, et pour peu que vous soyez fin observateur, vous reconnaîtrez au début du film une passante : la cinéaste guadeloupéenne, vieille amie de l'Algérie depuis le mémorable festival panafricain de 1969, Sarah Maldoror). Et voilà que, de nouveau, l'« Illuminé de la Casbah », Himoud Brahimi alias Momo, surgit devant nous, pour nous chanter les sortilèges de sa ville qu'il ne désigne plus que sous son autre nom : *El Bahdja*, la Splendide. Avec sa « gouaille » qui le distingue de tous les « fous » d'Alger. Juste pour s'en faire une idée, ce mot de lui : « S'il n'y avait pas la mer, nous les enfants d'Alger, que serions-nous devenus ? Notre sardine n'est pas comme celle de Marseille : elle ne bloque pas le port, elle ouvre l'appétit<sup>13</sup> ! »

Grand ami de Kateb Yacine et du peintre Issiakhem, Mohamed Zinet est décédé en 1995. Il n'a eu, même à titre posthume, l'honneur d'aucune « reconnaissance de la nation ». Pourtant, il était revenu de loin : officier de l'ALN durant la guerre de libération, il avait, suite à des blessures, rejoint Tunis. En attendant l'indépendance, il se convertit à la scène et créa une troupe qui sera au fondement du Théâtre national algérien. Après des études d'art dramatique en RDA, il fut engagé comme acteur dans plusieurs pièces et films, en Algérie comme en France. En 1964, aux côtés de Yacef Saâdi, il participa à la création de *Casbah Films*. Yves Boisset l'engagea avec bonheur dans *Dupont Lajoie*.

Dire que *Tahia ya Didou* est un film, c'est peu dire : c'est un véritable identifiant. Un « portrait » saisi sur le vif, et haut en couleur... Et puis, il présente une autre singularité que peu de longs métrages auront connue : voilà un film, réalisé en 1971, qui n'a toujours pas bénéficié d'une sortie officielle en salles, avec visa d'exploitation et autre sésame obligé, qui n'a jamais connu de programmation à la télévision nationale, et pourtant c'est déjà un classique, et les cinéphiles d'Afrique, d'Europe et d'ailleurs en parlent comme d'un film culte ! Un point noir, tout de même, dans le destin de *Tahia ya Didou* : à ce jour, nul ne

sait où est passé le négatif du film... Pour Merzak Allouache, le réalisateur du célèbre *Omar Gatlatto*, « retrouver ce négatif serait le meilleur hommage que l'on puisse rendre à Zinet ».

Il faudra attendre cinq ans, après *Tahia ya Didou*, pour renouer avec Alger à l'écran. Ce sera, justement, avec *Omar Gatlatto*, de Merzak Allouache. Ici, les personnages surjouent, comédie oblige, mais la ville, elle, se joue proprement des personnages : qu'elle les enferme dans ses murs ou qu'elle les jette à la rue, elle finit par céder, par se laisser investir pour mieux les mettre à nu. Et qu'ils sont nus, en effet, Omar et son ange gardien Smina ! Surtout Omar, pathétique et attachant, mais nu, dans toute sa vérité d'homme tenu de jouer le rôle que la société, avant le metteur en scène, lui demande de jouer. Un personnage qui concentre en lui les valeurs et contradictions de toute une société. Celle, en l'occurrence, des hommes. « Omar Gatlatto » se dit d'un homme, d'un modèle d'homme, dont la nature d'homme, de mâle, l'emporte sur son statut d'être social, au point de le « tuer ». *Gatlatto* : « elle l'a tué ». Ici, le sujet du verbe, sous-entendu, est la *roudjla*, l'« état d'homme », ou, prosaïquement, la « virilité » (*virilitas*, de *vir* : homme). *Omar Gatlatto* signifie donc, mot à mot : « Omar, elle l'a tué<sup>14</sup> ! »

Dans *Tahia ya Didou*, le réalisateur, lui, n'est qu'un alibi pour la ville : Alger est un personnage à part entière, une ville livrée à elle-même : complètement dévoilée, elle, la Protégée, la si Bien Gardée (*El Mahroussa*), ses personnages, tel l'« Illuminé » poète de la Casbah, se contentant de jouer aux djinns révélateurs. Ici, Alger n'a pas besoin d'être « tournée », on ne fait que la contourner, puis l'assiéger, avant de l'investir, comme en... 1830. Ainsi, prise, Alger finit-elle par se dévoiler, complètement : et ce pour le bonheur du spectateur étranger à la ville, car ses familiers ne la voient plus, telle qu'en elle-même, tant ils en sont imprégnés !

1- Marion Pasquier, « Etonnant voyage à travers Alger », *Critkart*, 23 novembre 2010.

2- La série fut lancée en 1968 par Lakhdar-Hamina, puis poursuivie en 1974 par Mustapha Badie avec *L'Evasion de Hassen Terro*, et d'autres encore.

3- Il le fut dans l'administration algérienne, puis au service du FAS, Fonds d'action sociale, devenu le Fasild : Fonds d'action sociale pour l'intégration et la lutte contre la discrimination (Paris).

4- Léo Ferré, « Préface » de l'album *Il n'y a plus rien*, Barclay, 1973.

5- Pressentie pour accueillir les championnats du monde d'athlétisme 2017, sinon les Jeux olympiques d'été 2020, Alger semble vouloir soigner son image de ville dynamique. Et, de fait, son « palmarès » n'est pas négligeable en matière d'organisation de rencontres internationales : Jeux méditerranéens 1975, Jeux panafricains 1978 et 2009, Coupe d'Afrique des nations de football 1990, championnat d'Afrique de handball masculin 2000, Coupe du monde (cadets) de volley-ball 2005, etc.

6- Eugène Delacroix, lettre à son ami Frédéric Villot, 29 février 1832, citée dans Pierre Daix, *Pour une histoire culturelle de l'art moderne : de David à Cézanne*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 93.

7- Mot à mot : « *Que viva, Didou !* », Didou étant le prénom (diminutif affectueux) du personnage de l'enfant.

8- Claude Michel Cluny, *Dictionnaire des nouveaux cinémas arabes*, Arles, Sindbad / Actes Sud, 2001.

9- Alger est jumelée également avec Casablanca, Montréal et Amman. Par ailleurs, un traité d'amitié et de coopération la lie à Pékin et à Paris.

10- Marion Pasquier, art. cité.

11- Laurent Desbois, *L'Odyssée du cinéma brésilien*, Paris, L'Harmattan, 2010, vol. I, p. 142.

[12-](#) C'est ainsi que le peuple d'Alger désigne la basilique Notre-Dame-d'Afrique.

[13-](#) Hamid Tahri, « Momo, les bobos, les braves et les trémolos », *El-Watan*, 9 octobre 2008.

[14-](#) Evidemment, on pense à la fameuse inscription qui longtemps fit l'événement en France, à savoir : « Omar m'a *tuer* », devenu le titre d'un film sur l'affaire « Omar Raddad ». Sauf que notre Omar n'a aucun rapport avec celui de l'affaire Ghislaine Marchal : « *Omar Gallato* » est une expression populaire typiquement algéroise. De plus, si l'Omar de Roschdy Zem est victime d'une erreur judiciaire, l'Omar de Merzak Allouache, lui, est une victime de sa superbe : « Omar, elle l'a tué » !



La grotte de Cervantès en travaux, dans le quartier de Belcourt. © M.-A. Himeur

# Aux sources de *Don Quichotte*

## Le Manchot de Lépante

« Il faut pénétrer avec Cervantès dans Alger et nous y arrêter avec lui, si nous voulons comprendre ses œuvres, dont une partie est née de ses impressions d'alors. »

Emile Chasles<sup>1</sup>

Il y avait foule, ce lundi 12 juin 2006 au cœur du quartier populaire de Belouizdad – anciennement Belcourt, le quartier d'enfance d'Albert Camus. On était loin de la bousculade des grands jours, mais les badauds occupaient jusqu'à la chaussée, sans se soucier de la circulation qu'un agent, le sourire forcé, peinait à régler.

A l'occasion de la fin des travaux de rénovation de la « grotte de Cervantès », qui furent financés par la société pétrolière espagnole Repsol Ype, une cérémonie réunissait, autour de l'ambassadeur d'Espagne, les officiels de la ville, le directeur de l'institut Cervantès d'Alger, les représentants de la commune de Belouizdad et quelques personnalités des arts et des lettres. Tout ce beau monde applaudit la performance des artisans venus à bout des ravages du temps. Seul un couple s'attarda, à l'écart et dans un long murmure, à « évoquer » les heures sombres que connut le captif entre « ces roches froides, aux parois inhospitalières », sans imaginer la possibilité que celles-ci eussent pu représenter pour le captif un refuge chargé d'espoirs (projet d'évasion) plutôt qu'un cachot...

L'auteur de l'inénarrable *Don Quichotte de la Mancha* a « séjourné », en effet<sup>2</sup>, dans cette grotte qui, à l'époque (1580), donnait directement sur la mer, et ne se trouvait pas ainsi à la portée des regards. En 1887, l'endroit fut marqué d'une plaque commémorative qui fut vite jugée indigne de la renommée de



l'écrivain, et remplacée par une imposante stèle. L'entrée est surplombée d'une sorte de balcon d'où le visiteur peut admirer la très pittoresque baie d'Alger, comme le fit sans doute le captif à la veille de sa dernière tentative d'évasion...

Avant de se consacrer à la littérature, Miguel de Cervantès de Saavedra connut une vie mouvementée de soldat, guerroyant sur terre et sur mer contre les infidèles (Ottomans). Notamment à Tunis, à La Goulette précisément, qui fut un désastre pour les troupes espagnoles<sup>3</sup>, mais surtout au large de Lépante (Grèce) : c'est le 7 octobre 1571, lors de cette célèbre bataille navale, remportée par la coalition hispano-vénitienne et la flotte papale (dite de la Sainte-Ligue), qu'il perdit l'usage de sa main gauche (« pour, ironisera-t-il plus tard, la gloire de la droite ! »), ce qui lui vaudra le surnom de *Manchot de Lépante*.

Quelques années plus tard, le 26 septembre 1575, au retour d'une course aux environs de Naples (ou plus loin encore<sup>4</sup>), sa galère, baptisée *Le Soleil*, est capturée par les corsaires d'un certain Dali Mami, dit le Boiteux, lieutenant d'Arnaout Mami, tous deux d'origine grecque (de Lesbos), renégats (passés à l'islam) au service de la régence d'Alger. Il sera l'esclave du premier durant cinq ans (1575-1580). Parmi les captifs figurait son propre frère, Rodrigo.

Son arrivée à Alger, la découverte de ce brassage tout « babélien », baragouinant à tout va (« Ce n'est pas la langue d'une nation, écrira-t-il, c'est un mélange de toutes les langues, un idiome bâtard, un libre argot, sans règle fixe de prononciation ni de grammaire<sup>5</sup>... »), un melting-pot arborant faciès, parures et harnachements de toutes sortes, le marqueront à jamais, au point que toute son œuvre en sera imprégnée. C'est que, jusqu'alors, le héros de Lépante n'avait « vu » de l'islam que ce que ses batailles navales lui avaient permis d'en voir. Or, là, « il allait voir Alger, asile des corsaires, métropole interlope de la Méditerranée, réceptacle étrange de mille résidus européens ».

Nous sommes, rappelons-le, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, en 1575, quatre-vingt-trois ans après l'expulsion des Arabes et des Juifs d'Espagne, lesquels avaient trouvé massivement refuge à Tanger, Oran, Alger, Tlemcen, Constantine et Tunis. Entre-temps, la ville et la population d'Alger étaient passées sous la domination des frères Barberousse, et la course devenue une source de revenus incommensurables, attirant du coup aventuriers, renégats et autres marchands de tout le pourtour de la Méditerranée : Grecs, Albanais, Catalans, Marseillais, Génois, Napolitains, Siciliens, Vénitiens, mais également Anglais et Flamands...

« Tout ce que la Grèce mourante avait rejeté, tout ce qui s'échappait de l'Italie déchirée, tout ce qui fuyait les pays de langue provençale, l'écume, en un mot, de tous les rivages était portée comme par le flot sur la côte algérienne. Au milieu du vieux monde, cette ville d'Alger, faite de débris, disputée entre l'Orient et l'Occident, entre le croissant et la croix, formait un repaire établi en face de la civilisation, comme une république barbare à laquelle on payait tribut [...].

« Cervantès, en mettant les pieds dans Alger, est frappé du chaos de races qui se présente à lui, et tout d'abord des mille accents divers qui frappent son oreille [...] Au milieu des indigènes ou des envahisseurs, pullulent les chrétiens. Les uns sont esclaves, et selon leur force ou leur art, on les fait jardiniers ou charpentiers, artisans ou rameurs. Les autres sont libres ; à la faveur d'un sauf-conduit, ils viennent vendre à Alger les produits de l'Europe<sup>6</sup>... »

Dès les premiers mois de captivité, Michel de Cervantès chercha à s'évader à tout prix. Son frère, Rodrigo, bénéficia d'une libération grâce à la famille qui avait réussi à réunir les 400 écus d'or réclamés par Dali Mami, le Boiteux. Mais celui-ci, au dernier moment, en demande autant pour l'affranchissement de son esclave « préféré », Michel. Peu de temps après, le père Cervantès de Saavedra meurt. Et Michel voit s'éloigner le jour de sa libération.

Par quatre fois, il tente de s'évader, en vain. C'est à la quatrième tentative, en septembre 1577, qu'il trouve refuge, avec une douzaine d'autres fugitifs, dans la fameuse grotte, attendant l'arrivée d'un navire espagnol qui devait les embarquer. Mais le plan fut ébruité, et le vaisseau, tant guetté depuis le balcon de pierre, intercepté. Il faut attendre encore trois ans avant que la somme exigée pour sa libération ne soit réunie par une organisation religieuse (les Trinitaires). De ce séjour forcé, Cervantès tira un récit, *Bagnes d'Alger*, et une pièce de théâtre, *El Trato de Argel* (« La vie à Alger »).

Dans *El Trato de Argel*, véritable réquisitoire contre l'islam, il fait dire à l'un de ses personnages (esclave chrétien) : « Eh bien ! N'est-ce pas assez que nous soyons captifs, sans être plus misérables encore ! Si on brûle les morts là-bas [en Espagne], on brûle ici les vivants<sup>7</sup> ! »

Tout, dans les documents d'archives comme dans son œuvre, y compris dans *Don Quichotte*, nous dit que ce personnage d'esclave chrétien n'est autre que Michel de Cervantès lui-même. Nous le retrouvons, sous un autre nom, tout aussi vindicatif et encore plus franchement antimahométan, dans *Les Bagnes d'Alger*. Le savaient-ils, donc, ces officiels algériens et leurs invités compatriotes, musulmans d'un pays dont l'islam est religion d'Etat, savaient-ils ce que pensait de l'islam<sup>8</sup> feu le « locataire » de la grotte dont, en ce beau jour de juin 2006, ils étaient nombreux à célébrer la mémoire, et à décréter officiellement son antique refuge « symbole de l'amitié algéro-espagnole » ?

Toujours est-il que la *Cova Cervantès* semble, comme lieu de pèlerinage, faire de l'ombre à nombre d'autres hauts lieux de la mémoire algéroise, à commencer par le 93, boulevard Mohamed-Belouizdad (ex-rue de Lyon) où l'auteur de *L'Etranger* passa son enfance<sup>9</sup>, et qui voit de moins en moins de nostalgiques « camusiens » se bousculer...

- 1- Dans *Michel de Cervantès : sa vie, son temps, son œuvre politique et littéraire*, Paris, Didier et Cie, 1866, p. 74.
- 2- Ce n'est pas l'avis de Stéphane Gsell et de ses coauteurs (Gilbert Jacqueton, Augustin Bernard, *Algérie et Tunisie*, Paris, Hachette, 1909, p. 25) : « Il est d'ailleurs plus que douteux qu'elle [la grotte] ait servi d'asile à Cervantès. »
- 3- L'épisode, tout comme la captivité de l'écrivain au bagne d'Alger, est évoqué dans *Don Quichotte* (« Le captif »).
- 4- Les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur le lieu de la prise : pour les uns ce fut au large des Saintes-Maries-de-la-Mer, pour d'autres ce fut non loin des côtes catalanes.
- 5- Cité dans Emile Chasles, *Michel de Cervantès, op. cit.*, p. 170.
- 6- Emile Charles, *Michel de Cervantès, op. cit.*, p. 74-75.
- 7- Cité dans Emile Chasles, *Michel de Cervantès, op. cit.*, p. 160.
- 8- On disait alors « islamisme », terme en vigueur à l'époque pour simplement désigner la religion musulmane, tout comme « christianisme » désigne la religion chrétienne.
- 9- La mère du jeune Camus, Catherine Sintès, avait d'abord habité au 17, rue de Lyon, chez sa propre mère, avant de rejoindre le n° 93. En fait, si l'adresse est bien celle de la rue de Lyon, on ne sait plus si c'est au n° 93, au n° 91 ou, selon l'archevêché d'Alger qui se réfère à l'acte de baptême, au n° 124. (Cf. Le reportage d'Anne Fulda, « Camus, le "premier homme" algérois », *Le Figaro*, 3 août 2006).





Alger, la ville aux deux Goncourt. Gravure d'Alphonse Descaves, d'après une photo de Nadar. © Roger-Viollet

# Alger, la ville qui révéla les Goncourt

## En 18...

« Décidément, mon cher, il y a deux villes au monde : Paris et Alger. Paris, la ville de tout le monde ; Alger, la ville de l'artiste ! »

Jules de Goncourt<sup>1</sup>

Si c'est Paris qui décerne le Goncourt chaque année, c'est bien Alger qui aura voué les Goncourt à la littérature : en les arrachant à la peinture (série d'aquarelles réalisées lors de leur séjour en novembre 1849), pour les jeter dans l'écriture, à partir de 1851-1852, avec les premières parutions, dans *L'Eclair*, des extraits de leur carnet de voyage intitulé : *Alger. Notes au crayon*. Voici comment, dans *Pages retrouvées*, Edmond de Goncourt annonce leur nouvelle vocation :

« Je termine la publication des articles auxquels mon frère a collaboré, par une série de notes sur Alger lors de notre voyage de 1849. Je raconte, dans l'annotation des lettres de mon frère, que ces notes écrites par nous sur notre carnet de voyage d'aquarellistes et ne contenant jusque-là que la mention de nos repas et de nos étapes – notes sans aucun doute bien inférieures aux futures descriptions de Fromentin – ont pour elles l'intérêt d'être les premiers morceaux littéraires rédigés par nous devant la beauté et l'originalité de ce pays de soleil. Et j'ajoute que ce sont ces pauvres premières notes qui nous ont enlevés à la peinture, et ont fait de nous des hommes de lettres. Ces articles ont paru dans les numéros de *L'Eclair* des 31 janvier, 14 février, 6 mars, 8 mai 1852<sup>2</sup>. »

Il est tout de même étrange que le même « coup du sort » arrive quatre-vingts ans plus tard à Le Corbusier, parti lui aussi comme peintre : « C'est à travers ma peinture que j'ai trouvé l'architecture », écrit-il en 1941<sup>3</sup>, avant de se découvrir une vocation d'architecte<sup>4</sup>...

Les Goncourt étaient donc partis à Alger en artistes : « Embarqué le 5 [novembre 1849], note Jules de Goncourt, j'ai touché le 7 la terre d'Afrique, et

depuis ce jour, je ne fais que courir Alger, le crayon d'une main, le pinceau de l'autre<sup>5</sup> » ; ils revinrent avec une somme d'aquarelles, certes, mais surtout avec de précieuses *Notes*, qui alimenteront plus tard leur *Journal*.

Parallèlement à une carrière de journalistes, ils publient leur premier livre : *En 18...* Le titre, énigmatique (on pensa un moment qu'il s'agissait du 18 brumaire), devait paraître le 2 décembre : il est phagocyté par le coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte qui eut lieu le même jour ! On retrouve Alger, décrite ou évoquée, dans d'autres ouvrages des frères Goncourt : *Charles Demailly* ; *Germinie Lacerteux* ; *Journal* ; et, chez Edmond de Goncourt seul, dans *Chérie*. Plus éloquente que toutes ces références, il y a cette note de l'aîné qui dit clairement l'attachement des deux frères à la ville : « L'Afrique nous avait absolument conquis, et les affaires de la succession de notre mère arrangées, nous comptons y vivre une partie de notre vie<sup>6</sup>. »

La vision, que j'ai commencé par évoquer dès les premières lignes du premier chapitre, « d'une ville-Babel toute en terrasses tombant à pic sur le front de mer », les frères Goncourt ont, mieux que quiconque et avec un instinct d'artiste vite retrouvé, su en saisir l'humanité et la « bigarrure », le « dévergondage des couleurs » :

« Bab-Azzoun et Bab-el-Oued, rues animées par la bigarrure étrange, pittoresque, éblouissante, d'une Babel du costumes : l'Arabe drapé dans son burnous blanc ; la Juive coiffée de la sarma pyramidale ; la Mauresque, fantôme blanc aux yeux étincelants ; le Nègre avec son madras jaune, sa chemise à raies bleues ; le Maure à la calotte rouge huppée de bleu, à la veste rouge, au caleçon blanc, aux babouches jaunes ; les enfants maures, israélites, chamarrés de velours et de dorure ; le Mahonnais au chapeau pointu à pompon noir ; le riche Turc au cafetan rutilant de broderies ; le zouave ; des marins débraillés venus des quatre bouts du monde, et comme repoussoir, à ce dévergondage oriental des couleurs les plus heurtées et les plus éclatantes, la triste uniformité de nos draps sombres. Dans ce kaléidoscope de l'habillement humain, pas un seul costume qui se ressemble [*sic*], tant il y a de variétés dans le drapé, dans la coupe, dans l'ornementation de la veste, du turban, du haïk, du cafetan, du burnous, de la foutah. Au soir, quelques musulmans semblent, pour ce jour, avoir complètement mis en oubli les prescriptions du Prophète, et le fameux biribamberli résonne comme un refrain de larifla, scandé par les hoquets du vin<sup>7</sup>. »

En fait, et curieusement, c'est là une observation encore d'actualité : le nombre d'échoppes vendant ou servant du vin a doublé ces dernières années : à vue d'œil. Seule restriction : tout « signe ostentatoire » en la matière est déconseillé... Si, comme l'écrit Nadir Moknèche, « de plus en plus peuplée, Alger est aussi de plus en plus désertée<sup>8</sup> », rappelons que, même durant la décennie noire de la terreur islamiste (1990-1999), Alger garda ses bouis-bouis et autres bistrotts clandestins, où l'alcool, entre instinct de vie et désespérance, coulait à flot ; sans parler de ces dernières années où la ville connut nombre de cas de « mécréance » : ceux que l'on nomme désormais les « non-jeûneurs », continuent à revendiquer leur liberté de « casser » le ramadan et de flirter avec



les sirènes de Bacchus, malgré la sévérité des tribunaux et les sanctions qui pèsent sur les « harkis de la foi » – c’est ainsi que l’on a surnommé les « traîtres » à l’islam, ceux qui ne respectent pas le ramadan, ou pire : les renégats, ceux qui se convertissent à la religion de Sidna Aïssa (Notre Seigneur Jésus<sup>9</sup>).

Ailleurs, dans *Une femme du Mezouar*<sup>10</sup>, les Goncourt parlent du « biribamberli de l’ivrogne [qui] monte avec le bourdonnement du muezzin ». Parler de « bourdonnement », en l’occurrence, il faut croire qu’à l’époque les appels à la prière étaient psalmodiés plutôt que braillés comme il arrive quotidiennement de nos jours à Alger et dans toutes les autres villes du pays, dès l’aube, d’une mosquée à l’autre, à qui mieux mieux, chaque quartier se glorifiant d’en faire plus que le voisin, alors que la voix du muezzin fut « conçue » pour amener le fidèle à la sérénité et l’« installer » dans les meilleures dispositions avant la rencontre avec son Seigneur...

Pourtant, les Goncourt opposent ici le « bourdonnement du muezzin » au « biribamberli de l’ivrogne » ! Ce *biribamberli* consiste en quoi, au fait ? Le terme est barbare, c’est le cas de dire : à l’origine, et en référence au biribi, jeu de hasard (XVIII<sup>e</sup> siècle), le mot s’appliquait à une « compagnie disciplinaire d’Afrique du Nord » (Le Robert). Autrement dit, « aller à biribi », *c’est aller aux travaux forcés, par exemple, pour « casser les cailloux*<sup>11</sup> »...

« Grands reporters » avant la lettre, les Goncourt nous informent d’une manière pertinente sur les us et coutumes, au beau milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, de certains Algérois dans leurs rapports aux préceptes de leur Prophète : « Au soir, quelques musulmans semblent, pour ce jour, avoir complètement mis en oubli les prescriptions du Prophète, et le fameux biribamberli résonne comme un refrain de larifla, scandé par les hoquets du vin. »

Un « refrain de Larifla », pour nos oreilles ; et partout, un tableau de Descamps, pour nos yeux : « A chaque rue, à chaque maison, un tableau de Descamps ! » Descamps, et pas Fromentin. Les Goncourt qui avaient commencé avec une certaine humilité par nous prévenir de ce que leurs *Notes au crayon* seraient « sans aucun doute bien inférieures aux futures descriptions de Fromentin », finiront par revenir sur leurs impressions premières, après une visite à une exposition de Fromentin : « Un délicat et grisonnant grand écrivain, mais rien qu’un spirituel aquarelliste à l’huile. Et jamais rien d’africain dans un ciel d’Afrique, dans l’air ambiant des êtres et des choses de cette terre du soleil<sup>12</sup>. » Il est vrai que, dans leurs écrits sur Alger, les deux frères ne se contentaient pas de fonctionner à l’instinct, à leur instinct d’observateurs aquarellistes : ils faisaient appel à l’esprit, celui qui fait pénétrer l’essence des

« êtres et des choses ». Alors que Fromentin se contentait de tout ramener à Paris, comme il le fait en décrivant la rue qui mène de Bab Azzoun à Bab-el-Oued, parce que c'était déjà une rue commerçante et qu'elle comportait deux rangées d'arcades : « Une petite rue de Rivoli [avec des] contrefaçons parisiennes<sup>13</sup>. » Voilà qui nous rappelle notre voyageur irascible, Jean Lorrain, vague connaissance des Goncourt, et grand amateur d'oxymores douteux, évoquant telle « rue à la fois parfumée et puante » ou ces « loques éclatantes et sordides » : à ses yeux, le quartier algérois de Mustapha<sup>14</sup> (banlieue sud d'Alger), avec ses villas de luxe et ses beaux jardins, serait « pareil [...] à quelque Passy-Neuilly d'Alger [ou] à un sot et prétentieux faubourg londonien » ; de même voit-il le Ruisseau (arrondissement d'Alger, entre le Hamma et Hussein-Dey) comme « une colonie à l'aspect étrange [...] de banlieue parisienne<sup>15</sup> ».

Les Goncourt, eux, témoignent d'une autre approche et d'un autre regard, moins européo-centriste : « Je crois, mon cher, écrivait Jules de Goncourt, le 24 novembre 1849, à son ami Louis Passy, que les voyageurs ont été créés pour faire concevoir une idée des pays qu'ils visitent. Est-ce un rôle qu'ils remplissent religieusement ? D'après leur dire, Alger passe pour une ville complètement française, pittoresque comme une sous-préfecture, affublée d'omnibus, de réverbères, de trottoirs, etc., et autres embellissements qui font grincer des dents les peintres et les poètes. Eh bien, c'est un préjugé, un préjugé déshonorant. Il y a trois rues françaises à Alger, tout le reste est arabe<sup>16</sup>. »

Il est vrai que nous sommes en 1849, et que la très généreuse œuvre coloniale n'a alors même pas vingt ans ! Généreuse et amnésique, à en croire Ferhat Abbas : « Sur l'emplacement du vieux marché de Bab Azzoun – où, en avril 1832, les soldats français du corps expéditionnaire vendaient des bracelets de femmes encore attachés à des poignets coupés, s'est édifié un quartier riche, celui des banques<sup>17</sup>. »

1- Jules de Goncourt, dans une lettre à Louis Passy figurant dans *Lettres de Jules de Goncourt*, Paris, Charpentier, 1885, p. 34.

2- Edmond de Goncourt, *Pages retrouvées*, op. cit., p. 267.

3- Le Corbusier, « Art et architecture », *Aujourd'hui*, n° 51, 1965, p. 98.

4- Dans sa remarquable et précieuse thèse sur Le Corbusier (voir ce chapitre), Alex Gerber cite Oti Aicher, un designer allemand, de réputation mondiale et familier du Sahara : « Au fond, Le Corbusier aurait pu dire qu'il devait son architecture à deux architectures d'Afrique du Nord (Alger et Ghardaïa) », *L'Algérie de Le Corbusier*, thèse, 1992. Cf. *Gehen in der Wüste*, S. Fischer, 1982, p. 150.

5- Lettre à Louis Passy, dans *Lettres de Jules de Goncourt*, op. cit., p. 30.

6- Note d'Edmond de Goncourt, dans une lettre à Louis Passy figurant dans *Lettres de Jules de Goncourt*, op. cit., p. 34.

7- Edmond de Goncourt, *Pages retrouvées*, op. cit., p. 267.

8- Le réalisateur ajoute : « Mes camarades de classe sont devenus cardiologue à Bruxelles, chercheur au CNRS, ingénieur au Québec. » Cf. Nadir Moknèche, « Cette ville, c'est la maman et la putain », *Libération*, 1<sup>er</sup> août 2003.

9- Voir Salah Guemriche, *Le Christ s'est arrêté à Tizi-Ouzou*, op. cit.

10- *L'Eclair*, « Légendes du XIX<sup>e</sup> siècle », 6 novembre 1852.

<sup>11</sup>- Mais alors, comment expliquer le *bamberli* qui prolonge le *biribi* ? Aucun dictionnaire ni aucun étymologiste ne nous éclairent sur la question. On suppose qu'il s'agit là d'une onomatopée ironique, pour dire le « galimatias », ou mieux, le « charabia » de l'ivrogne... ! Quant à *larifla*, il n'y aurait que Labiche à pouvoir nous éclairer, lui qui avait commis une pièce intitulée *Madame Veuve Larifla*, représentée pour la première fois à Paris en 1849, l'année même où les frères Goncourt se trouvaient à Alger.

<sup>12</sup>- *Journal*, 9 avril 1877.

<sup>13</sup>- Eugène Fromentin, *Une année dans le Sahel*, Paris, Michel Lévy, 1859, p. 197.

<sup>14</sup>- C'est depuis les collines de Mustapha, en 1887, que fut, pour la première fois, calculée la mesure d'un arc de parallèle terrestre. Sept ans plus tard, en 1874, et toujours à Mustapha, une mission déterminera la latitude d'Alger, par l'observation d'une quarantaine d'étoiles voisines du zénith.

<sup>15</sup>- Souligné par Liana Nissim, « "Il n'y a plus d'Orient" », *loc. cit.*, p. 27.

<sup>16</sup>- *Lettres de Jules de Goncourt, op. cit.*, p. 30.

<sup>17</sup>- Ferhat Abbas, *La Nuit coloniale*, Paris, Julliard, 1962, Alger-Livres, 2011, p. 185-186.



Place Maurice-Audin. A gauche, rue Didouche-Mourad (ex-rue Michelet), à droite, boulevard Mohamed-V (ex-boulevard Camille-Saint-Saëns). © M.-A. Himeur

# Camille « Sans-Sens »

## Suite... algéroise

« Depuis le temps où j’esquissais à Saint-Eugène le troisième acte de *Samson* [...], Alger a bien changé ; ce n’est plus l’Alger de la *Suite algérienne*. On aurait pu en faire la plus délicieuse des villes orientales, tout en la rendant habitable aux Européens ; on ne l’a pas voulu. On a détruit les parcs, les palais arabes ; et d’affreuses bastilles ont surgi partout, substituant à l’art musulman une désolante barbarie, alors qu’on s’imaginait porter la civilisation chez les Barbares [...] Maintenant, une heureuse réaction s’opère : on revient même, dans les villas élégantes, au style arabe si riche et si pittoresque. »

Camille Saint-Saëns,  
*Souvenirs et notes*, 1911<sup>1</sup>.

Camille Saint-Saëns, cela disait encore quelque chose au vieil Algérois croisé un jour devant le tunnel des Facs, place Maurice-Audin<sup>2</sup> : « Boulevard Saint-Saëns ? Mais tu l’as juste devant toi, mon fils, là, en montant : à gauche, nous avons la rue Michelet, et à droite, c’est ton boulevard Mohamed-V, je ne peux pas être plus clair ! » Sauf que moi, délibérément, je demandais le boulevard « Sans-Sens », comme disait naguère la *vox populi*... – « Mais puisque je te dis que tu l’as devant tes yeux, ton boulevard !... “Sans-Sens” ou Mohamed-V<sup>3</sup>, c’est “Hadj Moussa, Moussa Hadj<sup>4</sup>, mon fils !” »

Baba Dahman, c’est le nom de « mon » vieil Algérois, fait encore partie de cette génération qui a préservé l’image de soi d’une acculturation sans retour, tout en restant ouvert à son histoire, même la plus tragique. Ce ne semble pas être le cas des générations post-indépendance. C’est cela aussi le paradoxe algérien, symptôme d’une schizophrénie non assumée. Le réalisateur de *Viva*

*Laldgérie*, le plus prometteur des cinéastes algériens, rapporte une anecdote révélatrice de cet état d'esprit :

« Nous venions de terminer une scène sous le tunnel des Facultés, et je revoyais les images sur un écran de contrôle, à l'endroit même où nous avions filmé... Un passant s'arrête, se penche par-dessus mon épaule. Il dit : "Comme c'est beau. Où ça se passe ? A Paris, non ?" C'était là, devant ses yeux, mais il ne faisait pas le lien, comme quelqu'un qui ne se reconnaîtrait pas dans la glace. Alger est une ville pratiquement sans représentation d'elle-même, toujours en déficit d'images contemporaines. L'autoportrait de référence reste colonial ou folklorique<sup>5</sup>... »

Baba Dahman, je dois avoir l'âge de son frère cadet, mais je préfère qu'il me donne du « mon fils » plutôt que du « mon frère ». Il y a longtemps que j'ai l'oreille qui siffle quand j'entends ce dernier mot (« fraternité suspicieuse ! » me souffla un jour Albert Memmi, au sortir d'un colloque à Hammamet, où il avait été question de ses origines tunisiennes). Et mon vieil Algérois, qui me tire par le bras : « Je te fais remarquer, mon fils, que tu as commencé par parler de "place Audin" : eh bien, du temps du boulevard Saint-Saëns, cette place portait le nom de "Bugeaud", alors même que le malheureux Maurice était entre les mains d'Aussaresses ou de Le Pen, allez savoir ! »

Saint-Saëns n'aurait pas apprécié, lui qui devait tant à Bugeaud... L'homme, réputé revêche, laissait libre cours à ses états d'âme. Sa germanophobie n'était un secret pour aucun des membres de la Société nationale de musique qu'il avait créée pour se démarquer des wagnériens et autres germanophiles. Il est vrai que 1871 n'était pas loin... Un historien de la musique dira de lui : « Patriote jusqu'au chauvinisme, Français jusqu'au "gallicanisme", ce Normand à demi Champenois avait fait de la xénophobie le dogme essentiel de son évangile<sup>6</sup>. »

Revêche et franc-tireur. On raconte qu'un jour, à Alger, à la fin d'un dîner donné en son honneur, Camille Saint-Saëns fut invité à prendre la parole. Les discours contraints n'étant pas son fort, il eut juste ces mots : « Vous m'avez rendu un hommage que reçoivent seulement les morts. Les morts ne parlent pas ! »

Il avait 38 ans lorsque, pour la première fois, il débarqua à Alger. Pour raison de santé, disent la plupart de ses biographies. Il y retournera dix-neuf fois, entre 1873 et 1921. C'est surtout à partir de 1888<sup>7</sup>, et de la perte de sa mère « qui l'affecta profondément », qu'il multiplie ses voyages. Son médecin, Paul Reclus (le frère du géographe Elisée Reclus), ayant diagnostiqué une phtisie, lui conseille le repos complet. Ses premières convalescences, qui pouvaient durer des mois, il les passa à Saint-Eugène et, plus particulièrement, à la pointe Pescade, dans une villa paisible, à l'époque, et face à la mer. Le « jardin aux orangers couverts de fruits dorés » était son oasis. « Il y cultivera lui-même des cyclamens cueillis dans la montagne<sup>8</sup>. »

Aujourd'hui, on aura beau la chercher, la fameuse villa, on ne la retrouvera pas : elle fut détruite en 1910, pour laisser place à une église – lui, qui n'était pas croyant<sup>9</sup> !

C'est lors de son tout premier séjour à Alger qu'il écrivit à un ami ces vers :

*Nul ne vient en ce lieu, pas de voix ennemies  
qui troublent le silence et son hymne divin*<sup>10</sup>.

Une partie de *Samson et Dalila* (1877) fut conçue là, loin des remous parisiens et des mondanités algéroises. Il refuse souvent des dîners, préférant descendre à pied à la Casbah, pour écouter de la musique... Liszt, qui considérait Saint-Saëns, alors qu'il n'avait que 22 ans, comme « le plus grand organiste du monde », lui promit de le faire venir à Weimar pour présenter *Samson et Dalila*. Et la promesse fut tenue le 2 décembre 1877. Il fallut attendre treize ans pour que la France le programmât à Rouen, en 1890, mais pas (tout de suite) à Paris. D'où sa fureur, qui le pousse quasiment au chantage : si *Samson* n'est pas montré sous les colonnes de ce temple nommé Opéra, eh bien, saint Camille se fixera pour de bon à Alger ! Et c'est ainsi que, à la fin de cette même année 1890, les Parisiens eurent la chance (et avant même les Algérois, qui, eux, attendront encore deux ans) de voir comment Dalila règle son compte à Samson en chantant<sup>11</sup>... Entre-temps, l'artiste a, toujours à la pointe Pescade, « transformé entièrement ses *Mélodies persanes* de 1870, pour en faire *La Nuit persane*, œuvre nouvelle que l'on devait chanter aux concerts du Châtelet, le 1<sup>er</sup> février 1892<sup>12</sup> ».

Pour sa *Suite algérienne* (1880) – qui comprend un *Prélude*, une *Rêverie du soir à Blida*<sup>13</sup> et une *Rhapsodie mauresque* –, ses promenades dans la Casbah, où l'on entendait constamment jouer de ces arabesques mélodées qui commençaient à faire rêver les orientalistes, devaient y être pour quelque chose<sup>14</sup>... C'est ainsi qu'un jour, après une flânerie dans la vieille ville, il rentra chez lui tout imprégné de la *touchia zidane*<sup>15</sup>, cette *nouba* arabo-andalouse qu'il va intégrer au troisième acte de *Samson et Dalila* (la *Bacchanale*). Dans ses mémoires, Mahieddine Bachetarzi (1897-1986), enfant de la Casbah, qui fut à l'occasion un acteur (dans *Sarati le Terrible*) et surtout un remarquable ténor, surnommé le « Caruso du désert » par la presse française de l'époque, raconte que Saint-Saëns lui demandait d'interpréter certains modes arabo-andalous, qu'il prenait soin de transcrire au fur et à mesure : « La *Bacchanale*, écrit Bachetarzi dans ses mémoires, reproduit le 4<sup>e</sup> passage de la *touchia zidane*, notée par l'Algérois Edmond Nathan Yafil. » Sa curiosité de la musique arabe, ajoute-t-il, « le poussait plus à prendre qu'à donner, il vivait alors à l'hôtel Oasis où il s'était fait



apporter un piano [...] Je restais avec son ami Charles de Galland, musicien et peintre, alors maire d'Alger. Saint-Saëns nous faisait chanter nos chants folkloriques. Il était surtout surpris par le mode *mezmoum*<sup>16</sup>. »

Mais c'est la rencontre avec le compositeur, et grand maître de la musique andalouse, Mohamed Ben Ali Sfindja (1844-1908), que le musicologue Jules Rouanet avait bien connu, qui aura sans doute aidé Saint-Saëns à se familiariser avec la *touchia zidane*. Mohamed Sfindja avait coutume de se produire au café Malakoff, dans le quartier Zoudj A'youn (les Deux Fontaines), toujours encouragé par son compère Edmond Nathan Yafil (1874-1928), qui le poussa d'ailleurs à enregistrer ses premiers disques.

Sans doute est-ce lors de ce séjour que l'artiste fut convié par Pierre Joret, le propriétaire du célèbre musée du Bardo (abritant le CRAPE : Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques, que dirigea entre 1969 et 1980 l'écrivain et anthropologue Mouloud Mammeri<sup>17</sup>) à jouer quelques fragments de la *Suite algérienne* dans le grand salon, devenu la « salle du Sahara et du Hoggar ». A l'époque de Camille Saint-Saëns, le Tassili n'avait pas sa place dans ladite salle : les fabuleuses peintures rupestres ne seront découvertes que près d'un siècle plus tard<sup>18</sup>.

En 1887, le 17 novembre, Camille Saint-Saëns était de nouveau à la pointe Pescade, où il travailla à la musique de l'opéra *Ascanio*, tiré d'un livret de Paul Meurice et dans lequel on retrouve parmi les personnages un certain Charles Quint, celui-là même qui, en 1541, accosta pour son grand malheur entre le cap Matifou et la pointe Pescade. Fin janvier de la même année, il s'installa sur les hauteurs d'Alger, à Mustapha, dans une villa entourée de cyprès, la villa Sintès (un nom bien familier au peuple de Belcourt : Sintès, c'est aussi le patronyme de la mère d'Albert Camus). En 1918, le 15 décembre, il se rendit pour la énième fois en cure à Hammam Righa<sup>19</sup>, où il resta jusqu'en janvier. De retour à Alger, jusqu'au printemps, il s'attelle à la composition d'un hommage à la victoire contre l'Allemagne : *Cyprès et Lauriers*.

Si le *Concerto pour piano n° 5*, baptisé *L'Egyptien*, fut composé à Louxor (1895), nul ne sait si c'est à Alger ou au Caire (où il séjourna par deux fois) que prirent naissance *Caprice arabe* (1894), *Désirs de l'Orient* (1895, poème écrit à Londres) et *Caprice andalou* (1921). En revanche, il est certain que *La Crampe des écrivains* fut écrite en 1890 à Alger : une comédie en un acte, dont la première représentation fut donnée au théâtre municipal le 1<sup>er</sup> mars 1892. Entre 1910 et 1911, le même théâtre programma cinq de ses opéras, à la suite. Du reste, son intérêt pour la littérature était aussi affirmé que celui qu'il portait à la peinture. Jean Bonnerot (1882-1964), qui fut son secrétaire et son biographe<sup>20</sup>,

rapporte cette anecdote (nous sommes à Alger, le 16 janvier 1920, salle des Beaux-Arts) :

« Voulant offrir à ses hôtes le délicat hommage d'une audition choisie, il joue [...] un impromptu de Chopin, un adagio de Beethoven, *Tourbillons* et *Les Cyclopes* de Rameau, son *Cyprès* et *Lauriers* [...] et des fragments de sa *Suite algérienne*. Il fait la surprise, pendant l'entracte, de prononcer une petite conférence sur La Fontaine et d'en réciter *Le Savetier et le Financier*, et *Le Cochon, la Chèvre et le Mouton*. Le succès est tel qu'il redonne le même programme le 20 janvier [...] avant de partir pour Oran, où le 9 février a lieu un nouveau concert [...]. A peine prend-il le temps de se soigner quelques jours à Hammam Righa et le voici revenu à Alger<sup>21</sup>... »

On raconte que ses multiples séjours à Alger, confirmant son penchant pour le charme et la douceur de la côte « française d'Afrique », ne lui furent pas tous dictés par son médecin. Une rumeur, de son vivant, lui attribuait une homosexualité cachée – plutôt que refoulée, et que les différents biographes de son temps s'étaient refusés à ébruiter. On évoqua même une liaison avec Raynaldo Hahn, qui fut aussi l'amant de Marcel Proust, ce qui avait, disait-on, rendu l'auteur du *Temps perdu* fou de jalousie<sup>22</sup>... Et comme il avait été plus d'une fois signalé que le compositeur voyageait parfois *incognito*, ou avec de fausses identités, certains y avaient vu la preuve d'une vie dissolue, inavouable... Après tout, l'Algérie était déjà connue, notamment par André Gide, pour les « charmes érotiques » de ses éphèbes et ses amours clandestines. Comme le souligna Jean de Maisonseul, un ami de Le Corbusier et de l'éditeur pied-noir Charlot<sup>23</sup> : « Il ne faudrait pas oublier la fonction pédérastique [*sic*] d'Alger, si l'on peut dire, alors lieu de chasse privilégié car le plus proche de l'Europe. »

Une fois son « travers » dévoilé, Saint-Saëns n'hésitera plus à envoyer au diable ses détracteurs. On lui prête cette sortie (que l'on prêtera à bien d'autres), à l'adresse d'un inquisiteur : « Je ne suis pas homosexuel, je suis pédéraste, monsieur ! »

Entre 1873, l'année où Saint-Saëns mit pour la première fois les pieds à Alger, et 1921, l'année où il y mourut, il y séjourna en tout dix-neuf fois, sans compter ses passages à Biskra, Bône (Annaba), Blida et Oran en 1920. A Bône, il se rend durant trois années consécutives (1900-1902), à l'hôtel Faidherbe (aujourd'hui disparu), où il compose *Les Barbares*, l'histoire de l'attaque d'Hippone par les Vandales et de la mort de saint Augustin...

En 1921, le 16 décembre, à Alger, dans sa chambre de l'hôtel Oasis, boulevard de la République (aujourd'hui Ernesto-Che-Guevara), « il lit quelques pages de Ronsard et La Fontaine, parcourt en chantonnant des extraits de Verdi, joue aux dominos avec son fidèle serviteur Jean Laurendeau, depuis des lustres à son service. Vers 22 heures, la respiration se fait haletante, et l'on demande

d'urgence un médecin. "Cette fois, murmure-t-il, je crois que c'est la fin !" [...] Des deux côtés de la Méditerranée, l'émotion est grande et sincère. A Alger, les autorités civiles, religieuses et militaires participèrent à des obsèques grandioses et les troupes lui rendirent les honneurs<sup>24</sup>. »

Il avait un certain penchant pour le dessin et la peinture. Ses détracteurs (et il en eut beaucoup dans son propre milieu) lui reprochèrent longtemps d'avoir eu l'outrecuidance de préférer la peinture de Bonnat à celle de Cézanne<sup>25</sup>... C'est lors de l'un de ses séjours algériens qu'il peint son *Clair de lune sur la baie d'Alger*, dont il fit don à la société des Beaux-Arts<sup>26</sup>. Sur la peinture et l'art d'une manière générale, y compris donc la musique, il avait une vision singulière, qui relevait plus d'une intuition universaliste que de la vogue orientaliste que connut son siècle. Voilà, certes, qui ne ressemble pas au Saint-Saëns xénophobe et irascible que ses contemporains fustigeaient. Pour preuve, ces « lignes prémonitoires », écrites en 1879, et que rapporte son dernier biographe : « La tonalité, qui a fondé l'harmonie moderne, agonise. Les modes antiques rentrent en scène et, à leur suite, feront irruption dans l'art les modes de l'Orient dont la variété est immense. Le rythme, à peine exploité, se développera. De tout cela sortira un art nouveau<sup>27</sup>. » On comprend mieux, dès lors, son intérêt et sa curiosité pour les modes musicaux qu'il découvrait dans le répertoire algérois ou dans les chants nubiens...

Avant de se rendre pour la dernière fois à Alger, Camille Saint-Saëns avait tenu à donner, au casino de Dieppe, un ultime concert pour les soixante-quinze ans de ses débuts, car il avait commencé sa carrière de pianiste à l'âge de 11 ans.

En 2003, Dieppe lui rendit hommage par une exposition consacrée à ses séjours algérois : *Camille Saint-Saëns et l'Algérie*. La France et Dieppe auront ainsi rempli leur devoir à l'égard de l'artiste, comme Dieppe n'a cessé de le faire depuis sa disparition. Alger et l'Algérie, qui ont tant apporté à l'artiste, en auront aussi reçu : Saint-Saëns, même s'il se préoccupait plus du devenir de la colonie que de celui de ses indigènes<sup>28</sup>, a su parler d'Alger mieux qu'aucun autre artiste de son époque. Il y avait de quoi, pour le bien-être que lui procuraient ses séjours là-bas, comme pour le moral. Car, à Alger, « sur le plan moral, il [Camille Saint-Saëns] se remettait des nombreuses vicissitudes que connaissaient ses œuvres en Europe<sup>29</sup>. »

Il est curieux et aussi troublant de penser que la rue qui a porté son nom, à Alger, part du tunnel des Facs, quand on sait qu'en 1921, l'année de sa mort, Saint-Saëns signait l'une de ses toutes dernières compositions (opus 163) : une marche dédiée aux étudiants d'Alger !

Plus curieux est d'apprendre que l'œuvre la plus « algérienne » de Saint-Saëns, sa *Suite*, avec *Rêverie du soir à Blida* et *Rhapsodie mauresque*, « a été composée, en 1880 à Boulogne-sur-Mer. Cette création, après le premier séjour de Saint-Saëns à Alger, montre à quel point ce pays, son ambiance, sa musique avaient pu frapper le compositeur et combien, dès son premier éloignement d'Alger, celui-ci était touché en son âme par un amour qui ne devait plus jamais faillir<sup>30</sup> ».

- 1- Cité dans *Camille Saint-Saëns et l'Algérie*, catalogue de l'exposition, octobre 2003-janvier 2004, château-musée de Dieppe, p. 37.
- 2- Militant pour l'indépendance de l'Algérie, membre du Parti communiste algérien, Maurice Audin, 25 ans, fut arrêté le 11 juin 1957 à Alger, où il était assistant à la faculté des sciences. On ne le reverra plus. Il se serait évadé le 21 juin, selon le général Massu. Dans son enquête (*L'Affaire Audin*, Paris, Editions de Minuit, 1958), Pierre Vidal-Naquet développe la thèse « d'un meurtre et d'un déni de justice » : Audin aurait été achevé après avoir été torturé, plus exactement étranglé, par un lieutenant de l'armée française, parti à la retraite en 1981.
- 3- Et avant d'être baptisé « Saint-Saëns », ce fut « boulevard Bon-Accueil ».
- 4- Expression populaire algéroise, pour dire : « C'est du pareil au même ».
- 5- Nadir Moknèche, « Cette ville, c'est la maman et la putain », art. cité.
- 6- Emile Vuillermoz, *Histoire de la musique*, Paris, Fayard, 1949, p. 281.
- 7- Dix ans après avoir perdu ses deux fils, l'un mort d'une chute du quatrième étage d'un immeuble parisien, l'autre de maladie.
- 8- Lettre à Gallet du 2 novembre 1891, citée dans *Camille Saint-Saëns et l'Algérie*, op. cit., p. 21.
- 9- Ce qui n'avait pas empêché les responsables religieux de déposer sur son lit de mort un crucifix ! (Cf. *Camille Saint-Saëns et l'Algérie*, op. cit., p. 46).
- 10- Cité dans Jean Bonnerot, *Camille Saint-Saëns, sa vie, son œuvre*, Paris, Durand, 1924, p. 70. Jeanne Guion de Méritens, dans *L'Algérieniste*, n° 37, mars 1987, reprend la même version, mais dans le catalogue de Dieppe, on lit : « Nul ne vient en ce lieu. Pas de voix ennemies / qui troublent le silence de son hymne divin... » Nous avons opté pour la version de Jean Bonnerot.
- 11- En 1895, *Samson et Dalila* est programmé au Metropolitan Opera de New York et, en 1907, à l'Opéra de Vienne.
- 12- D'après Raoul de Galand et Léo-Louis Barbès (des « Amis de la Musique d'Alger »), « Camille Saint-Saëns algérien », dans *Documents algériens*, n° 42, 20 décembre 1949.
- 13- Blida, surnommée la ville des Roses, se trouve à 50 kilomètres au sud d'Alger.
- 14- Même s'il semble que l'essentiel du travail de composition s'était effectué à... Boulogne-sur-Mer.
- 15- La musique arabo-andalouse comporte douze modes (*noubas*). Une *touchia* est une sorte de prélude (introduction instrumentale) à caractère ornemental.
- 16- Cité dans *Info-Soir* (10 janvier 2007), à propos d'une conférence donnée le 8 janvier 2007, à la Bibliothèque nationale d'Alger, par le musicologue Saâd El Kenz : « Aux alentours musicographiques de Camille Saint-Saëns, ou l'extase et l'agonie algéroises d'Orphée ».
- 17- Rappelons que c'est l'interdiction de sa conférence sur la poésie kabyle ancienne, à Tizi-Ouzou, qui mit le feu aux poudres dans toute la Kabylie et précipita le « Printemps berbère ».
- 18- La découverte des fresques du Tassili, attribuée à tort au préhistorien Henri Lhote, fut en vérité le fait d'un Touareg, Djebri, que j'ai bien connu, entre 1970 et 1972. Ce détail me valut de subir « ma » toute première censure de jeune journaliste. En mars 1976, dans le supplément culturel (hebdomadaire) d'*El-Moudjahid*, j'avais publié un reportage sur les Touaregs du Tassili, sous un titre choc : « Songes et mensonges d'Henri Lhote ». J'y faisais témoigner le vieil ami Djebri. La première partie de mon article parut sur deux pages pleines, et la suite devait en compter autant. Le jour même de la publication, par un coup de fil rageur, le ministre de la Culture en personne ordonna au rédacteur en chef du supplément, Mouloud Achour, de renoncer à publier la suite. Ma prose était « très mal tombée » : le ministère était en pleine négociation avec Paris (le musée de l'Homme ? Henri Lhote ?) en vue de récupérer l'objet du délit : un trésor du patrimoine préhistorique dont on n'entendra plus parler !
- 19- Station thermale, à une centaine de kilomètres au sud-ouest d'Alger. D'après le catalogue de l'exposition *Camille Saint-Saëns et l'Algérie*, op. cit., l'artiste s'était déjà rendu à Hammam Righa en 1891, où il eut le temps de composer une mélodie sur un poème de Théodore de Banville : *Aïmons-nous*.
- 20- Cf. Julien Cain, *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 9, n° 5, 1964, p. 219-221.
- 21- Jean Bonnerot, *Camille Saint-Saëns, sa vie et son œuvre*, op. cit., cité par Raoul de Galand et Léo-Louis Barbès, dans *Documents algériens*, n° 42, 20 décembre 1949.
- 22- Voir à ce sujet Robert F. Aldrich, *Colonialism and Homosexuality*, Londres, Routledge, 2003.
- 23- Il fut également l'ami et l'éditeur d'Albert Camus. Sa librairie, 15 bis, rue Charras (rebaptisée rue Hamani), donnant sur la rue Didouche-Mourad, fut plastiquée deux fois par l'OAS. Camus, Roblès et Mammeri s'y rencontraient dans les années 1950. En face, il y avait la librairie Dominique, aujourd'hui rebaptisée « Ijtihad » (mot signifiant « application, assiduité, effort »), par son gérant et animateur Boussad Ouadi, pour qui l'*ijtihad*, dans son métier, n'est pas un vain mot. La librairie avait été rachetée en 1963 pour le compte d'*Alger républicain*, notamment par Hadjerès et Henri Alleg. Aujourd'hui, ce dernier en est toujours un des actionnaires.
- 24- Jean Gallois, *Camille Saint-Saëns*, Sprimont, Ed. Mardaga, 2004, p. 374.
- 25- Cf. René Chalupt, *Les Ecrits nouveaux*, tome IX, n° 6, juin 1922, p. 77.
- 26- D'après Jean Guion de Méritens, dans *L'Algérieniste*, op. cit., n° 37. Raoul de Galand et Léo-Louis Barbès (« Camille Saint-Saëns algérien », art. cité) ajoutent : « Avec une énorme signature, un "Saint-Saëns" qui entre dans le paysage comme son cœur s'était fixé ».
- 27- Camille Saint-Saëns, « Causerie musicale », *La Nouvelle Revue*, novembre 1879, p. 634.
- 28- L'homme avait peu de considération pour la classe ouvrière, dont il redoutait les revendications : « Eh quoi ! [...] Nous n'avons pas encore su créer, dans les paradis que nous avons acquis, des capitales d'hiver pour nous y transporter tous, avec armes et bagages, pendant la mauvaise saison ! Ce sera sans doute notre façon de vivre au XXI<sup>e</sup> siècle, si [...] les exigences toujours croissantes du prolétariat n'ont pas, d'ici là, tué notre orgueilleuse civilisation ! » (« Notes et souvenirs », dans *L'Echo de Paris*, 24 décembre 1911).
- 29- Voir *Camille Saint-Saëns et l'Algérie*, op. cit., p. 11.
- 30- Raoul de Galand, Léo-Louis Barbès, « Camille Saint-Saëns algérien », art. cité.

# Le jour où Karl Marx se rasa la barbe

## A la Casbah

« A cause du soleil<sup>1</sup>, je me suis débarrassé de ma barbe de prophète et de ma toison, mais (comme mes filles me préfèrent avec) je me suis fait photographe avant de sacrifier ma chevelure sur l'autel d'un barbier algérois. J'aurai les clichés dimanche prochain (30 avril). Vous en enverrai des spécimens de Marseille... »

Karl Marx,  
*Lettre à Engels*, 28 avril 1882<sup>2</sup>.

On sait bien à quel point le soleil d'Alger peut être rasant, mais de là à ce qu'il pousse un Karl Marx à se rendre à la Casbah pour se faire tondre la barbe, voilà qui n'est pas un poil marxisant !...

Ainsi, tout comme Camille Saint-Saëns, le prophète de l'anticapitalisme s'était vu imposer par ses médecins un séjour dans le « troisième port de France ». Il avait pourtant tout fait pour s'épargner un tel voyage, pris qu'il était par la préparation de la troisième édition du *Capital*. Mais sa maladie (une pleurésie aggravée d'une bronchite aiguë) et la perte de sa femme faisant de lui « doublement un infirme : moralement et physiquement », il perdait « une partie de [son] temps en manœuvres de rétablissement de [sa] santé<sup>3</sup> ». Après deux semaines à l'île de Wight, il fut question d'un séjour à Menton ou à Nice, mais pour son ami Engels, le climat d'Alger était tout indiqué pour soigner ses « cloques à la poitrine<sup>4</sup> ».

De Londres, le 9 février 1882, il se rend à Argenteuil (Val-d'Oise) chez sa fille Jenny et son gendre Charles Longuet, avant de descendre à Marseille d'où il embarque pour Alger le 18 février. A son arrivée, le 20, il est désagréablement surpris par le mauvais temps – qui lui vaudra un refroidissement, alors qu'un

*guide*, se référant à un numéro de *La Gazette médicale*, assurait que « le climat d'Alger, comme uniformité de température, défie même celui de Malte, à plus forte raison l'emporte-t-il sur tous les autres<sup>5</sup> ».

Il est accueilli par un ami de Paul Lafargue, son gendre : Albert Fermé. L'homme, très avenant, a un poste qui assure (il est juge au tribunal d'Alger), et, surtout un passé qui rassure : il est l'un des bannis de la Commune de Paris (du moins, c'est ainsi qu'il est présenté, ce qui ne semble pas avoir bloqué sa carrière)...

Karl Marx descend à l'hôtel d'Orient (entre la Grande Poste et, en contrebas, l'hôtel Aletti), mais n'y passe que deux nuits, avant de s'installer à la pension Victoria, dans le quartier Mustapha Supérieur, sur les hauteurs du boulevard Bon-Accueil (devenu Saint-Saëns, puis Mohamed-V) : « La pension-hôtel Victoria, écrit René Gallissot, où Marx passe le plus clair de son temps [...], est située quasiment à la confluence du boulevard Bon-Accueil et du chemin du Télemly en direction du carrefour du Palais d'été<sup>6</sup>, à l'emplacement des immeubles actuels du 107 et 105 boulevard Mohamed-V, où par hasard, je me suis trouvé habiter, avec ma famille de 1963 à 1967, donc sur les lieux mêmes du passage de Marx<sup>7</sup>... »

Le juge Fermé habite le 37, rue Michelet (Didouche-Mourad). Non loin de l'église du Sacré-Cœur, aujourd'hui cathédrale. Le quartier, de la pension Victoria à l'hôtel Saint-George, est connu pour ses belles villas de style néomauresque qui, pour l'essentiel, appartiennent à de riches familles anglaises. Pour Karl Marx, le cadre est idéal, et compense quelque peu les désagréments causés par une météo calamiteuse :

« Ici, situation magnifique, devant ma chambre, horizon que ferme la Méditerranée, le port d'Alger, des villas disposées en amphithéâtre escaladant les collines (des ravines au-dessous des collines, d'autres collines au-dessus) ; plus loin, des montagnes visibles en particulier les sommets neigeux derrière Matifou, sur les montagnes de Kabylie, des points culminants du Djurdjura [...] Le matin, à 8 heures, il n'est rien de plus enchanteur que ce panorama<sup>8</sup>. »

Parmi les curistes, un nombre important de cas de pleurésie tuberculeuse. Selon la Société algérienne de pneumophtisiologie, jusqu'en 1890 (rappelons que le séjour de Karl Marx date de l'année 1882), le corps médical français ignorait la présence de la tuberculose, en Algérie :

« En 1832, Maillot écrit : "Un cas de phtisie est une rareté pathologique." Cette opinion reprise et amplifiée par Broussais, fera partie du discours médical dominant jusqu'en 1890. On l'attribue au climat tempéré de la côte algérienne. Alger devient une station de cure climatique, à l'instar de la côte d'Azur et de la Sicile. C'est de cette époque que datent les cottages construits sur les collines de Mustapha "supérieur", l'hôtel Saint-George (El-Djazaïr), l'hôtel Splendid (actuellement inclus dans les locaux du lycée international Cheikh Bouâmama) réservés aux touristes et curistes anglais des classes aisées. Cette mode touche aussi d'autres catégories sociales : des pensions plus modestes sont

ouvertes au niveau du chemin du Télémy et de l'avenue Debussy, tel l'hôtel-pension Victoria, où Karl Marx séjourne de février à mai 1882, envoyé par les médecins londoniens pour soigner une pleurésie purulente<sup>9</sup>. »





De tout son séjour, en matière de « choses vues », seules une promenade au Jardin d'essai, avec une pause dans un « café maure », et une virée dans la Casbah sont évoquées dans ses lettres à Engels et à ses filles. Manque de chance (il dira lui-même : « il semble que ce soit une fatalité<sup>10</sup> ! »), le mois de mars 1882 ayant été pluvieux comme jamais, Karl Marx ne put donc pas profiter des rares heures de répit que lui laissait sa maladie : « Sur vingt-cinq ans (1869-1895), deux années seulement furent plus épargnées par la pluie, mais celle-ci commençait quand Marx débarquait, et le mois de mars fut exceptionnellement pluvieux [...] Par contre, avril marque un retour du beau temps. »

C'est lors de son unique balade dans la vieille médina qu'il décida, geste impensable chez le vieux prophète (il avait alors 64 ans) dont l'image était déjà, et définitivement, associée au portrait de « barbu-chevelu » que le monde connaîtra toujours de lui, c'est donc lors de cette sortie dans la Casbah qu'il décida de faire un tour chez un barbier... C'est tout ce que l'on saura de sa découverte de la vieille ville. De sa visite au Jardin d'essai, en revanche, il fait un récit détaillé à son autre fille, Laura Lafargue, un récit qui, au-delà de la description du lieu, laisse filtrer sa vision du monde indigène (voir le texte intégral de la lettre en annexe) :

« Avant de pénétrer dans le Jardin d'essai, nous bûmes du café, en plein air naturellement, dans un café maure. Le Maure en prépare d'excellent [...] Sur une table de bois brut, une douzaine de clients maures, le buste penché en avant, les jambes croisées, savouraient leurs petites cafetières (chacun a la sienne) tout en jouant aux cartes (une victoire que la civilisation a remportée sur eux). »

Etonnante et déconcertante affirmation, erronée qui plus est, trahissant une méconnaissance totale des us et coutumes de la société indigène. Et René Gallissot a raison de souligner l'eurocentrisme dans cette réflexion de Marx, qui semble, en effet, ignorer que « les jeux de cartes orientaux sont bien antérieurs à la “civilisation” occidentale<sup>11</sup> ».

Il continue :

« Le spectacle était très impressionnant : certains de ces Maures étaient habillés avec recherche et même richement, d'autres portaient ce que j'oserais appeler des blouses, qui étaient autrefois de laine blanche, à présent en lambeaux et en loques, mais aux yeux d'un vrai musulman de telles contingences, la chance ou la malchance, ne sauraient établir une différence entre fils de Mahomet. Cela n'influe pas sur l'égalité absolue qu'ils manifestent dans leurs relations sociales. Ce n'est que lorsqu'ils sont démoralisés qu'ils prennent conscience de ces différences ; en ce qui concerne la haine envers les chrétiens et l'espoir de remporter finalement la victoire sur ces infidèles, leurs hommes politiques considèrent à juste titre ce sentiment et la pratique de l'égalité absolue (non du confort ou de la position sociale, mais de la personnalité) comme quelque chose qui les incite à maintenir vivante la

première et ne pas renoncer au second. (Et pourtant, ils sont fichus<sup>12</sup> sans un mouvement révolutionnaire !) »

Enfin, le théoricien met son grain de sel : sans remise en cause radicale du système colonial, affirme-t-il, la société indigène serait donc perdue... Et c'est le seul passage où Karl Marx prend aussi clairement position. Pour le reste, note René Gallissot, « les commentaires répercutent les informations et les préjugés qui proviennent de la conversation du juge Fermé [...], si bien que les jugements rapportés révèlent toute l'ambiguïté de la pensée socialiste européenne aux prises avec la question coloniale et subissant l'influence du milieu colonisateur<sup>13</sup> ».

De sa pension-hôtel, Karl Marx rédige de nombreuses lettres (seize, précisément), à Engels et à ses filles, dont on ne retrouvera qu'une partie. « Insomnie, manque d'appétit, forte toux, ne sachant trop que faire, et non sans des accès, de temps à autre, d'une *profunda melancolia*, tout comme le grand Don Quichotte », tel est le triste état dans lequel le « grand » Marx se trouve à Alger, et qu'il décrit à son ami « Fred » (Engels) dans une lettre datée du 1<sup>er</sup> mars 1882. Voilà qui explique ce qui, sans cela, est de nature à déconcerter plus d'un de ses sectateurs : dans toute sa correspondance d'Alger, et à quelques rares passages près, on en apprend bien moins sur la société coloniale que sur le déroulement des soins qu'il suit scrupuleusement (et qu'il raconte dans les moindres détails) ou sur les aléas de la météo (dans une lettre sur deux, il parle du temps qu'il fait, souvent mauvais, et répète que sans l'insistance d'Engels qui « a pris feu et flamme pour l'Afrique », il se serait contenté de Nice ou de Menton)... Il y a bien quelques anecdotes sur les Nègres et les Maures (lui-même sera appelé quelquefois « le Maure » par Engels), mais c'est juste pour amuser Johnny, son petit-fils... En somme, Karl Marx s'étale plus sur les nouvelles de son petit-fils que sur la grève dans les usines de textile de Roanne, en février 1882, dont ses gendres Paul Lafargue et Charles Longuet « font grand cas<sup>14</sup> ».

Plus déroutant, pour ceux qui en demandent toujours plus aux idoles en fin de vie (il mourra un an plus tard), Karl Marx parle si peu de son travail intellectuel (mais il nous le dit : « ne sachant trop que faire »), et sans la lecture qu'il fait de la presse locale (*Le Petit Colon*) ou des coupures de la presse française qu'il reçoit de ses gendres, on ne saurait rien non plus de ses préoccupations politiques, autour des luttes sociales en France et en Europe. Plus déconcertant, sans doute : nous sommes en 1882, et l'été 1881, autrement dit dix ans après la grande révolte des Mokrani, il y eut, cette fois dans l'Oranais, l'insurrection armée de Cheikh Bouâmama (lequel résistera jusqu'en 1908), un

soulèvement qui, entre 1881 et 1883, gagne la Kabylie et le Constantinois. Et rien de tout cela ne transparait dans les lettres de Marx à Engels... Par deux fois, cependant, il nous livre des pages d'observation édifiante sur le comportement des colons ou sur l'état d'esprit des colonisés.

« Fermé me raconte que durant sa carrière de juge de paix (et ceci régulièrement) on utilise une sorte de torture pour extorquer les aveux aux Arabes ; naturellement, c'est la police qui s'en charge (comme chez les Anglais aux Indes) ; le juge est supposé ne rien savoir de tout cela. Par ailleurs, raconte-t-il, quand par exemple une bande d'Arabes commet un meurtre, la plupart du temps pour voler, et qu'au bout de quelque temps les auteurs réels ont été pincés, jugés et décapités, cette expiation ne suffit pas à la famille de colons lésée. Elle exige au minimum qu'on "coupe" la tête par-dessus le marché à une demi-douzaine d'Arabes innocents. Mais [...] ici ou là, quelque juge isolé et solitaire est exceptionnellement menacé de mort par les colons s'il ne laisse pas incarcérer à titre provisoire (la compétence ne va pas plus loin), et impliquer [...] une douzaine d'Arabes innocents qu'on déclare suspects d'assassinat, de cambriolage, etc. Nous savons que partout où un colon européen s'installe ou simplement séjourne pour ses affaires au milieu de "races inférieures", en général, il se considère comme plus intouchable que le beau Guillaume I<sup>er</sup><sup>15</sup>. »

Un mois plus tard, dans une longue lettre à sa fille Jenny, il risque un portrait « en pied » de l'indigène qu'il conclut d'une touche réconciliant judicieusement l'apparat et le naturel :

« Leur vêtue est élégante et pleine de grâce – même lorsque leurs habits sont en loques –, une culotte (ou un manteau, plutôt une tige de fine laine blanche ou un capot à capuchon) ; leur couvre-chef [...] est un turban ou un foulard de mousseline blanche, qu'on entoure autour des calottes, en règle générale, ils ont les jambes nues, les pieds aussi, mais parfois ils portent des pantoufles de maroquin jaune ou rouge.

« Le plus misérable des maures surpasse le plus grand comédien d'Europe dans "l'art de se draper" dans son capot et de prendre une attitude pleine de naturel, de grâce et de dignité, qu'il marche ou qu'il se tienne debout<sup>16</sup>. »

Une semaine après cette lettre à Jenny, il écrira à son autre fille, Laura Lafargue, comme pour compléter le « figuratif » par un portrait psychologique :

« La police est [...] sans-gêne public inouï [*sic*] [...] Les musulmans en réalité n'acceptent pas de subordination ; ce ne sont ni des "sujets" ni des "administrés" ; ils ne reconnaissent nulle autorité excepté *in politicis* [sur les questions politiques], ce qui provoque, de la part des Européens, un grave malentendu<sup>17</sup>. »

Karl Marx quitte Alger le 2 mai 1882, à bord non plus du *Saïd*, « excellent steamer », comme il l'avait espéré, mais du *Péluse*. Il passe quelques semaines à Monaco, avant de rejoindre Argenteuil, chez sa fille Jenny. Entre-temps, il connut une nouvelle rechute : toujours la pleurésie (poumon gauche) et une bronchite, chronique, qui l'emportent dix mois plus tard, le 14 mars 1882.

- 1- Le sens littéral de l'expression allemande serait : « Pour complaire au soleil ».
- 2- *Marxisme et Algérie. Textes de Marx/Engels*, Paris, Union générale d'éditions, 1976, p. 353.
- 3- *Marxisme et Algérie, op. cit.*, p. 291.
- 4- H. J. Krysmanski, *Le Dernier Voyage du Karl Marx* (« Projet de travail pour un film expérimental »), 1<sup>er</sup> janvier 2007 <http://www.uni-muenster.de/PeaCon/Ma>
- 5- Edouard Dalles, *Alger, Boufarik, Blida et leurs environs, Guide géographique, historique et pittoresque*, Alger, Ed. Jourdan, 1875, cité dans *Marxisme et Algérie, op. cit.*, p. 293.
- 6- Aujourd'hui « palais du Peuple », selon le jargon démagogique et un brin cynique cher au régime.
- 7- *Marxisme et Algérie, op. cit.*, p. 298-299.
- 8- *Ibid.*, p. 306-307.
- 9- SAPP (Société algérienne de pneumophthisiologie), Clinique des maladies respiratoires, CHU Mustapha-Alger ([www.sapp-algeria.org](http://www.sapp-algeria.org)), 27 octobre 2011.
- 10- *Lettre à Engels*, 21 février 1882, le lendemain de son arrivée à Alger.
- 11- *Marxisme et Algérie, op. cit.*, p. 363.
- 12- René Gallissot note (*op. cit.*, p. 363) que l'expression, en allemand dans la parenthèse, « signifie mot à mot : *ils iront au diable si...* ».
- 13- *Marxisme et Algérie, op. cit.*, p. 365.
- 14- Le premier collabore aux journaux (*Le Citoyen* et *L'Egalité*) « animés » par Jules Guesde (proche du parti ouvrier naissant), tandis que le second collabore au journal de Georges Clemenceau, *La Justice*, « journal radical, fort peu socialiste, donc » (*dixit* René Gallissot).
- 15- Karl Marx, *Lettre à Engels*, 8 mars 1882.
- 16- Karl Marx, *Lettre à Jenny Longuet à Argenteuil*, 6 avril 1882.
- 17- Karl Marx, *Lettre à Laura Lafargue à Londres*, 13 avril 1882.





Miguel de Cervantès. Gravure de Fernando Selma (d'après un tableau de Gregorio Ferro). Paris, Bibliothèque nationale de France. © Lauros/Giraudon/Bridgeman Art Library

# De l'homme révolté de la Mancha

## à l'homme de « La Question »

« A Belcourt, à tous les carrefours, saigne la vie, flambe l'amour ! »

Jean Pomier,  
« Ballade », 1935<sup>1</sup>

Il y a chez Cervantès une lointaine parenté avec *L'Homme révolté* cher à Camus. L'idée que *L'Homme de la Mancha* eût vécu plusieurs années, asservi, dans le même quartier que l'enfant de Belcourt, sans jamais renoncer à recouvrer sa liberté, voilà qui ajoute à l'épaisseur du personnage, ou de son double que nous retrouvons un peu partout dans son œuvre. Quatre tentatives d'évasion avortées, et jamais l'esclave ne renonça à s'affranchir de ce fatum que tout autre que lui, dans ce nid de corsaires qu'était alors Alger, eût accepté la mort dans l'âme. Cervantès n'est pas de cette étoffe-là. C'est lui qui nous le dit, par la bouche d'un autre personnage, dénommé simplement le « Chrétien », dans *Les Bagnes d'Alger* : « Double la serrure des prisons où tu m'as perdu, tu aurais beau me mutiler entièrement et me réduire à un état plus misérable encore, si grand est mon désir d'être libre que je m'arrangerai pour fuir. Par la terre, ou le vent, ou le feu, je vise à la liberté et j'entreprendrai tout. Tu peux te livrer à ta colère... Qu'importe le rameau coupé, si les racines mêmes de l'arbre ne sont pas arrachées. A moins que tu ne me coupes les pieds, rien ne m'empêchera de m'évader<sup>2</sup> ! »

Autant dire que ce Cervantès-là (dont le nom, soit dit en passant, sonne comme Sintès, patronyme espagnol de la mère de Camus), est le « contraire du suicidé », comme le dit de « l'homme révolté » l'auteur de *L'Etranger* : « car le suicidé renonce, alors que le condamné se révolte<sup>3</sup> ». Cervantès : « Tu aurais



beau me mutiler entièrement et me réduire à un état plus misérable encore, si grand est mon désir d'être libre... ».

Trois cent quarante ans séparent l'année où Cervantès se trouvait reclus dans une grotte de Belcourt de l'année où Camus, enfant, faisait son entrée à l'école communale de Belcourt...

J'ai sous les yeux la carte d'Alger des années 1960. Si l'on prend la rue Cervantès (aujourd'hui, rue Hadjeres-Mohamed), derrière le vieux cimetière musulman, entre El-Hamma (Jardin d'essai) et Diar el-Mahçoul, on débouche sur le quartier de Belcourt. Le quartier d'Albert Camus, où le futur Nobel de littérature passa son enfance, qu'il évoque dans *Le Premier Homme*, mais d'abord dans *L'Envers et l'Endroit* :

« Ce quartier, cette maison ! Il n'y avait qu'un étage et les escaliers n'étaient pas éclairés. Maintenant encore, après de longues années, il pourrait y retourner en pleine nuit. Il sait qu'il grimperait l'escalier à toute vitesse sans trébucher une seule fois. Son corps même est imprégné de cette maison. Ses jambes conservent en elles la mesure exacte de la hauteur des marches. Sa main, l'horreur instinctive, jamais vaincue, de la rampe d'escalier. Et c'était à cause des cafards<sup>4</sup>... »

Comme tout quartier « populaire », le quartier de l'enfant Camus était en effet le territoire de prédilection des blattes et autres squatteurs nocturnes de cuisines, de caves et d'égouts. Le peuple de Belcourt savait-il que le mot « cafard » vient de l'arabe<sup>5</sup> ? En tout cas, dans le lexique raciste de l'Algérie française, le mot avait longtemps été en concurrence avec celui de « raton ». Sans doute, à cause de la promiscuité « grouillante », comme dans *La Peste* ? Mais le royaume de l'enfant Camus était ailleurs, entre manufactures et tonnelleries :

« L'atelier se trouvait près du Champ-de-Manœuvres. C'était une sorte de cour encombrée de détritus, de vieux cercles de fer, de mâchefer et de feux éteints. Sur l'un des côtés, on avait construit une sorte de toit de briques soutenu à distance par des piliers de moellons. Les cinq ou six ouvriers travaillaient sous ce toit. Chacun avait sa place en principe, c'est-à-dire un établi contre le mur devant lequel se trouvait un espace vide où l'on pouvait monter les barils et les bordelaises<sup>6</sup>. »

Avant le Champ-de-Manœuvres (devenu place du 1<sup>er</sup>-Mai, puis, récemment, place de la Concorde-civile), où débouche la rue de Lyon, non loin du terrain vague où Achille Zavatta avait coutume d'installer son cirque, il y avait un parc à fourrage. C'est par là, à l'écart de la foule, qu'Alphonse Daudet situe l'une des scènes les plus cocasses des *Aventures prodigieuses de Tartarin*. Celui-ci, croyant avoir dormi en pleine savane, se réveille le lendemain dans un « potager », et se met à la recherche du lion qu'il se souvient d'avoir visé la veille, avant de s'évanouir ; les traces de sang, entre deux rangées de salades, le prouvent ; il finit par retrouver la dépouille de la bête : mais ce n'est qu'un petit

âne qu'il avait pris pour un lion ! Nous sommes là dans un Belcourt de fiction, exotique, rocambolesque. Le Belcourt des pieds-noirs, celui de Camus, en voici un aperçu, que l'on doit à Jean Pomier, l'un des pères de l'algérianisme<sup>7</sup> :

*A Belcourt,  
Il y a des machines,  
Des ateliers et des usines,  
Des arsenaux,*

*Et des tonnellerie sonores,  
Où l'air vibre dans les amphores  
Aux coups de maillet des costauds.  
Il y a des forges, il y a des fours,*

*A Belcourt,  
Il y a des cheminées comme des tours,  
Des entrepôts et des garages  
Sentant l'essence ou l'affinage,*

*Et des charrois sur les pavages  
Qui bringuebalent tout le jour  
Par des avenues de faubourgs  
Etendues comme des plages.*

*A Belcourt,  
A tous les carrefours  
Saigne la vie  
Flambe l'amour<sup>8</sup>.*

La tonnellerie de Belcourt, on l'a vu, Albert Camus l'évoque dans *Le Premier Homme*, et sur plusieurs pages, décrivant la technique de fabrication et la gestuelle des artisans avec la même minutie qu'il apporte ailleurs, pour dire les états d'âme de Patrice Mersault (dans *La Mort heureuse*) ou de Meursault (dans *L'Etranger*)...

Belcourt, aujourd'hui Belouizdad : le quartier de la comédienne Biyouna et du chanteur Guerouabi, et aussi, pour les amateurs de football, de Lalmas, sacré « meilleur joueur algérien de tous les temps », et qui fit les riches heures du club de Belouizdad (CRB). Belcourt, ce fut aussi là qu'un certain Henri Alleg débarqua en 1939, pour ne plus se détacher du destin de l'Algérie. Né en Angleterre, d'une famille juive russo-polonaise, Henri Salem – de son vrai nom – s'installe à Bab-el-Oued, dans une auberge de jeunesse, avant de trouver « refuge » à Belcourt et sa classe ouvrière :

« Il y avait un vieux quartier que les Européens appelaient le quartier de la Révolution car les rues portaient les noms de la révolution de 1848 : rue *des Trois-Glorieuses*, rue *de l'Egalité*, rue *de la Fraternité*... On y trouvait des restaurants européens très bon marché, *Le Petit Lyonnais*, *Le Restau des Trois-Couleurs*, etc. Peu à peu, ils se sont délabrés. Je me souviens d'une gargote dont le patron

kabyle était rouquin, comme moi. Rue Bab-el-Oued et rue Bab-Azoun, il y avait beaucoup d'Algériens mais surtout des Juifs [...] En allant vers Bab-el-Oued, on trouvait des Européens de la classe populaire. Les ouvriers étaient plutôt à Belcourt. C'est donc dans ces quartiers que j'habitais et que je travaillais à l'époque [...] Je retrouvais mes copains au Guelatti, un café sous les arcades donnant sur la mer, où des types fumaient le narguilé et buvaient du thé, (entre autres) Mustapha Kateb, le cousin de Yacine qui était postier et déjà passionné de théâtre [...] Ce sont eux qui m'ont ouvert les yeux sur la réalité coloniale [...] On m'avait raconté à l'école que l'Algérie, c'était la France, drôle de France où les gosses marchaient pieds nus, faisaient les cireurs et portaient des valises au lieu d'aller à l'école. C'était impensable de voir cela en France. Voilà le lieu où j'ai fait connaissance de l'Algérie<sup>9</sup>. »

Rédacteur en chef du journal *Alger républicain*, il est arrêté au domicile de Maurice Audin, connaît plusieurs prisons dont la célèbre Barberousse, et subit, on le sait, la *question*. Son sens de l'engagement ne l'avait jamais abandonné, ni son franc-parler, même contre les nouveaux « Borgeaud », ceux de l'Algérie indépendante. Son sens de l'humour non plus. Le jour où les locaux de son journal furent investis par les hommes de Massu, il ne l'oubliera pas : « Parmi les lieux réquisitionnés, il y en avait un où l'on faisait du bien. C'était dans les locaux d'*Alger républicain*, rue Koechlin, qui avaient été réquisitionnés par Massu. Toutes les vieilles machines qui pouvaient encore servir avaient été détruites à coups de masse. On peut dire qu'elles sont mortes au champ d'honneur sous les coups des paras de Massu. Ils y ont installé un orphelinat pour les jeunes Algériens à l'initiative de Madame Massu. Ce qui faisait dire aux Algériens : “Voilà une famille bien organisée : Massu fait des orphelins et sa femme s'en occupe...”<sup>10</sup>. »

<sup>1</sup>- Jean Pomier, « Ballade », dans *A cause d'Alger* Toulouse, Privat, 1966.

<sup>2</sup>- Cité dans Emile Chasles, *Michel de Cervantès*, op. cit., p. 170.

<sup>3</sup>- Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*. Voir Salah Guemriche, contribution au *Dictionnaire des personnages populaires de la littérature des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, op. cit., à l'entrée « Meursault ».

<sup>4</sup>- Albert Camus, *L'Envers et l'Endroit. Entre oui et non*, Paris, Gallimard, 1958, p. 62.

<sup>5</sup>- Plus exactement du terme *kafir*, *kafar*, qui désigne le non-musulman, l'« infidèle », ou « celui qui renie sa religion, qui est traître à sa foi ». D'où le sens figuré : « faux dévot », « hypocrite », comme chez Clément Marot : « cafardes paroles ». Quant au glissement sémantique « cafard-blatte », voir Salah Guemriche, *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*, op. cit.

<sup>6</sup>- Albert Camus, *Le Premier Homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 139-140.

<sup>7</sup>- Courant littéraire (et artistique) né vers 1921, représenté par Jean Pomier, Robert Randau et Louis Bertrand. L'Association des écrivains algériens comptait essentiellement des auteurs pieds-noirs. En 1973 fut créé un Cercle algérieniste en France, ayant « pour objectif de sauvegarder le patrimoine culturel né de la présence française en Algérie ».

<sup>8</sup>- Jean Pomier, « Ballade », op. cit.

<sup>9</sup>- Propos rapportés par Meriem Nour, « Henri Alleg et ses lieux de mémoire », pour *Le Soir d'Algérie* (8 mars 2007). Voir aussi : Henri Alleg, *Mémoire algérienne, Souvenirs de luttes et d'espérance*, Paris, Stock, 2005 ; rééd. Casbah, Alger, 2006.

<sup>10</sup>- « Henri Alleg et ses lieux de mémoire », art. cité.

# **« De la clameur de Belcourt »**

## **« à la fusillade de la rue d'Isly »**

Décembre 1960 : « Il faudra faire retentir dans l'enceinte de Manhattan la clameur de Belcourt ! »

Krim BELKACEM<sup>1</sup>,  
chef historique du FLN

« A Belcourt, à tous les carrefours, saigne la vie »... Et la vie, durant la guerre d'indépendance, a longtemps saigné, pour de bon, dans ce quartier. Le 28 janvier 1957, la grève générale, décrétée par le FLN de Ben M'Hidi<sup>2</sup> et de Yacef Saâdi en vue de prouver au Conseil de l'ONU, qui devait se réunir le même jour pour sa 11<sup>e</sup> session, que la population faisait corps avec les indépendantistes, avait été durement réprimée. A Alger, le général Massu avait donné ordre de forcer les habitants, terrés chez eux, à sortir et les commerçants à ouvrir leurs boutiques, quitte à les « aider ». Il faudra attendre les publications d'Yves Courrière pour que l'opinion française sache de quelle manière la grève fut « jugulée » :

« Maison par maison, les portes sont enfoncées, les appartements visités, les hommes valides jetés dehors : “Allez, au travail !” Les intérieurs des plus réticents sont saccagés [...] Il suffit d'un mouvement d'impatience, d'un éclair de révolte dans l'œil, pour être embarqué vers l'interrogatoire dans l'un des centres dont la population commence de parler... Les half-tracks des paras arrachent les rideaux de fer de la Basse-Casbah. En Haute-Casbah où l'on ne va qu'à pied, des serruriers forcent les ferrures, des soldats les débloquent à coups de barres à mine [...]. L'opération se poursuit pendant quarante-huit heures. La grève est jugulée. Les paras veulent tout savoir sur le FLN. Puisque dans la Casbah chacun sait un “petit quelque chose”, il faut qu'il le dise. Si ce n'est pas de gré, ce sera de force. A El Biar, à Bouzaréah [...], on pratique la torture à la chaîne<sup>3</sup>. »

Le 1<sup>er</sup> février, *Le Monde* pouvait titrer : « Le général Massu a atteint son objectif ». Le grand quotidien ne précisait pas de quelle manière, mais le lecteur aura au moins su que « les jeunes de Belcourt conduits sur les docks ne montraient aucun empressement »... Le 10 février 1957, les attentats reprirent de plus belle : après plusieurs explosions de bombes meurtrières, Belcourt et, au même moment, El-Biar connurent ce jour-là et le lendemain les représailles les plus sanglantes de leur histoire. C'était la bataille d'Alger...

Le jour même de l'attentat à la bombe au stade de Belcourt, Camus écrivait, dans une lettre à Jean Sénac : « Le héros des *Justes* refuse de lancer sa bombe lorsqu'il voit qu'en plus du grand-duc qu'il a accepté d'abattre, il risque de tuer deux enfants. Ce refus, cette certitude passionnée qu'il y a dans le meurtre et dans l'injustice une limite à ne pas dépasser, je les ai donnés en exemple, dans ma pièce et dans *L'Homme révolté*, parce qu'ils sont seuls selon moi à garder à la révolte sa vérité et sa grandeur<sup>4</sup>. » Quelques jours plus tôt, Jean Sénac avait rédigé cette note : « Celui qui écrit ne sera jamais à la hauteur de ceux qui meurent, déclarait naguère Camus, à une époque où il ne reniait pas encore l'injustice des Justes<sup>5</sup>. » Ce dernier, qui sera nobélisé huit mois plus tard, n'avait pas apprécié deux mots de la note : « Ce "pas encore" est de trop, répliqua-t-il, le sujet des *Justes* est précisément celui qui nous occupe aujourd'hui et je pense toujours ce que je pensais alors<sup>6</sup>. »

Une semaine après, un autre écrivain, Mouloud Feraoun, connu pour son roman *Le Fils du pauvre*<sup>7</sup>, interpelle à sa manière l'auteur de *L'Etranger* : « J'aimerais dire à Camus qu'il est aussi algérien que moi et que tous les Algériens sont fiers de lui, mais aussi qu'il fut un temps, pas très lointain, où l'Algérien musulman, pour aller en France, avait besoin d'un passeport. C'est vrai que l'Algérien musulman, lui, ne s'est jamais considéré comme français. Il n'avait pas d'illusions<sup>8</sup>. »

En décembre 1960, c'est une autre grève, celle organisée par le Front de l'Algérie française (issu de l'ex-Front national français) qui met le feu aux poudres et entraîne de vives réactions côté « indigène ».

En fait, les manifestations étaient déjà au programme du FLN, qui voulait prouver, à une semaine de la tenue de la 15<sup>e</sup> session de l'ONU, l'adhésion de la population à son combat. Le samedi 10 décembre, au lendemain de l'arrivée du général de Gaulle à Aïn-Temouchent (Oranie), le journal *L'Echo d'Alger* annonce : « Une étincelle jaillit à Belcourt ».

Dans *Libération* du 12 décembre 1960, Claude Estier écrit :

« Plusieurs milliers de musulmans, drapeau FLN en tête, descendent du Clos-Salembier par le Ravin de la Femme sauvage avec, à leur tête, des femmes poussant des youyous et criant "Algérie

algérienne”. Beaucoup d’entre eux, armés de gourdins, de barres de fer, de planches et de chaînes de bicyclette, remontent la rue de Lyon et attaquent la plupart des magasins [...]. Quelques Européens armés tirent au revolver dans leur direction et, à l’angle de la rue de Lyon et de la rue Bigoni, un musulman est lynché. A 19 h 45, le service d’ordre attaque les musulmans à coups de grenades lacrymogènes et de grenades offensives. »

*L’Aurore*, le même jour, titre : « Le drapeau FLN flotte sur la Casbah et sur une synagogue désaffectée ». A Alger centre, les Européens manifestent aux cris de « Lagaillarde avec nous ! ». D’autres étincelles suivent : dans les cités « Pouillon » – Climat de France, Diar el-Mahçoul, Diar Es-Saâda, et ailleurs...

La 15<sup>e</sup> session de l’ONU devait se tenir le 19 décembre, et le mot d’ordre de Krim Belkacem<sup>9</sup> était clair : « faire retentir dans l’enceinte de Manhattan la clameur de Belcourt ».

C’est d’ailleurs lors de cette même session de l’ONU que sera reconnu et voté le droit des Algériens à l’autodétermination.

Albert Camus n’a pas vécu ces journées qui mirent à feu et à sang son quartier. Il se trouvait alors en métropole. Où la mort le surprit au détour d’une route de l’Yonne, le 4 janvier 1960 – un an avant que l’OAS ne commence à faire parler d’elle –, dans un accident de voiture<sup>10</sup>. Il aura ainsi « échappé » tout à la fois à l’indépendance, lui qui ne concevait pas d’Algérie sans France, ni de France sans Algérie, au triste putsch (23 avril 1961) du « quarteron de généraux en retraite », comme les surnomma le général de Gaulle<sup>11</sup>, et, surtout, à l’impensable fusillade de la rue d’Isly...

A Alger, comment annoncer à une mère la mort de son fils ? Assia Djebar :

« La nouvelle tourne, vrille autour d’une dame qui, à Belcourt, attend à la fenêtre.

« Jours de janvier à Alger, non loin du Jardin d’essai : les martinets sont presque tous partis [...] Soleil vif, presque blanc de l’après-midi froid. La dame attend à la fenêtre.

« Ils sont venus – deux voisins et un parent. Ils ont commencé : “Albert...” Elle a entendu trois fois le prénom. Quoi, Albert ? Son esprit est gourde ; il y a peu, elle a décidé de compter les jours : depuis qu’on lui a lu cette lettre, la semaine dernière : “Je reviendrai avant l’été. Je t’amènerai ici pour des vacances !”

« Depuis, elle a décidé de compter les jours. Elle ira, oui, avec Albert. Même là-bas. Pour “des vacances”, a-t-il dit. Qu’est-ce que c’est, “des vacances” ?

« Elle n’a plus peur à Belcourt. Encore un attentat, il y a un mois ; mais pas dans sa rue. Elle a si souvent envie de dormir. La paix. Oui, elle le dira à Albert et il comprendra : “Même à Alger, même avec ces attentats, ces explosions [...] !”

« Dans trois mois, dans six mois, Albert, son fils viendra.

« Ils sont toujours là, les deux voisins et l’autre, le parent. Ils se taisent... Ils se regardent.

« Elle lève la tête vers eux, de sa chaise ; elle va pour sourire. Ses lèvres vont murmurer “Albert” [...].

« Elle se soulève soudain, les bras en avant. Ils la soutiennent, la recueillent.

« – Nous restons près de vous ! a dit l’un des voisins.

« Enfin, elle a compris : leur silence, leur manière à chacun de la regarder, leur gêne. Elle a su : un voile noir d’un coup tombe sur elle [...] Albert ne viendra pas, ne viendra plus...

« Elle ne tombe pas. Elle vacille. Le parent la prend dans ses bras. A cet instant, son autre fils est entré : la face rougie, bouleversée [...]»<sup>12</sup>. »

Mouloud Feraoun, lui non plus, n'a pas vu le jour de l'indépendance : il fut assassiné par un commando OAS, près de Ben-Aknoun, sur les hauteurs d'Alger, le 15 mars 1962, à quatre jours du cessez-le-feu, au siège des centres sociaux éducatifs, créés par l'ethnologue Germaine Tillion, qui témoignera quelques jours après<sup>13</sup> :

« Mouloud Feraoun était un écrivain de grande race, un homme fier et modeste à la fois, mais quand je pense à lui, le premier mot qui me vient aux lèvres c'est le mot : bonté...

« C'était un vieil ami qui ne passait jamais à Paris sans venir me voir. J'aimais sa conversation passionnante, pleine d'humour, d'images, toujours au plus près du réel – mais à l'intérieur de chaque événement décrit il y avait toujours comme une petite lampe qui brillait tout doucement : son amour de la vie, des êtres, son refus de croire à la totale méchanceté des hommes et du destin.

« Certes, il souffrait plus que quiconque de cette guerre fratricide, certes, il était inquiet pour ses six enfants – mais, dans les jours les plus noirs, il continuait à espérer que le bon sens serait finalement plus fort que la bêtise...

« Et la bêtise, la féroce bêtise l'a tué. Non pas tué : assassiné. Froidement, délibérément !...

« Cet honnête homme, cet homme bon, cet homme qui n'avait jamais fait de tort à quiconque, qui avait dévoué sa vie au bien public, qui était l'un des plus grands écrivains de l'Algérie, a été assassiné... Non pas par hasard, non pas par erreur, mais appelé par son nom, tué par préférence, et cet homme qui croyait à l'humanité a gémi et agonisé quatre heures – non pas par la faute d'un microbe, d'un frein qui casse, d'un des mille accidents qui guettent nos vies, mais parce que cela entraînait dans les calculs imbéciles des singes sanglants qui font la loi à Alger...

« Entre l'écrivain Mouloud Feraoun, né en Grande-Kabylie ; Max Marchand, Oranais d'adoption et docteur ès lettres ; Marcel Basset, qui venait du Pas-de-Calais ; Robert Aimard, originaire de la Drôme ; le catholique pratiquant Salah Ould Aoudia et le musulman Ali Hammoutène, il y avait une passion commune : le sauvetage de l'enfance algérienne – car c'était cela leur objectif, l'objectif des centres sociaux : permettre à un pays dans son ensemble, et grâce à sa jeunesse, de rattraper les retards techniques qu'on appelle "sous-développement". Dans un langage plus simple cela veut dire : vivre.

« Apprendre à lire et à écrire à des enfants, donner un métier à des adultes, soigner des malades – ce sont des choses si utiles qu'elles en paraissent banales : on fait cela partout, ou, à tout le moins, on a envie de le faire. [...]

« Et c'était de quoi s'entretenaient ces six hommes, à 10 heures du matin, le 15 mars 1962<sup>14</sup>... »

Le 18 mars, l'OAS décrète deux jours de grève dans tout le pays. Le 19 mars, jour d'entrée en vigueur du cessez-le-feu, le général Salan, sur les ondes d'une radio pirate, appelle ses troupes à « commencer immédiatement les opérations de harcèlement dans les villes contre les forces ennemies » (sous-entendu : l'armée et la gendarmerie françaises). Le même jour, Ben Khedda, le président du GPRA, lance cet avertissement : « Le cessez-le-feu n'est pas la paix ! Le danger est grand et les hordes fascistes et racistes de l'OAS, désespérant de maintenir l'Algérie française, vont tenter d'ensanglanter encore le pays<sup>15</sup>. »

Le commando Delta du lieutenant Degueudre revendique, pour le mois de mars, 611 attentats, 110 morts ; en avril, 647 attentats, 220 morts ; en mai, 1 728



attentats, 350 morts<sup>16</sup>. Dans son édition du 19 mars, le *Journal d'Alger* annonce « l'abandon complet de la minorité européenne livrée aux tueurs du FLN ». Le 20 mars, dans les locaux du commissariat de police de Hussein-Dey, quatre détenus algériens sont assassinés, tandis qu'un commando tire au mortier contre la foule, place du Gouvernement (aujourd'hui, place des Martyrs), faisant 24 morts et 60 blessés. Les gendarmes bouclent le quartier.

Quelques jours plus tard, le 21 mars, les chefs de l'OAS proclament dans un tract que « les forces françaises sont considérées comme des troupes étrangères d'occupation ». Dans la nuit du 22 au 23 mars, à Bab-el-Oued, une patrouille de jeunes appelés du contingent tombe dans une embuscade tendue par les commandos « Z » de l'OAS. Bilan : 3 morts et 3 blessés. L'armée boucle le quartier. Du haut des fenêtres et depuis les toits, des activistes n'hésitent pas à tirer sur les forces de l'ordre. Bilan : sept morts, parmi la troupe. Le matin du 26 mars, les insurgés appellent la population pied-noir à la rescousse et l'exhortent à marcher sur Bab-el-Oued...

Dix ans après, le grand reporter du *Monde* Jean Lacouture racontera :

« Les ordres venus de Paris, et plus précisément de l'Elysée, sont nets : ne pas céder d'un pouce, couper court à l'émeute [...] A partir de 14 h 30 [...] les chefs de l'OAS [...] poussent en avant la foule surexcitée [...] à 14 h 45, une rafale de fusil-mitrailleur claque en direction de la troupe, du balcon du 64 de la rue d'Isly. "On nous tire dessus !, lance dans son émetteur-récepteur le lieutenant Ouchene Daoud<sup>17</sup>, dois-je riposter ?" Le PC du régiment donne le feu vert. Et c'est la mitraille aveugle entrecroisée, sauvage. Puis ces cris de "Halte au feu ! Halte au feu, je vous en supplie, mon lieutenant !", que l'on entend comme des SOS de noyés, poussés par des voix blanches et déjà perdues. Le carnage ne devait pas durer plus de quelques minutes. Mais ces minutes-là ont fait quarante-six morts et deux cents blessés, dont une vingtaine n'ont pas survécu, presque tous du côté des civils algérois. L'irréversible est accompli, les forces de la République ont tiré sur la foule<sup>18</sup>... »

Le 2 mai, à 6 heures du matin, sur le port d'Alger, une voiture piégée bourrée de boulons et de clous explose devant une file d'attente de demandeurs d'emploi : 63 morts, 10 blessés. Et quelques heures plus tard, les quartiers Belcourt et Climat de France sont pris sous des tirs de mortier. Le lendemain, un commando Delta (OAS) lance depuis les hauteurs de la Casbah un camion citerne sur les bas-quartiers. Le véhicule est neutralisé à temps par les pompiers. Le 10 mai, sept femmes de ménage se rendant à leur travail sont assassinées d'une balle dans la nuque...

Dix-sept mois après l'article de Jean Lacouture, dans la nuit du 29 au 30 août 1973, Jean Sénac, qui s'engagea corps et âme dans la vie culturelle du pays, est victime d'un « assassinat crapuleux », selon la version officielle.

<sup>1</sup>- Ce fut le mot d'ordre, attribué à Krim Belkacem, des violentes manifestations de décembre 1960, à quelques jours de la 15<sup>e</sup> session de l'ONU, destinées à prouver au monde l'adhésion de la population au combat pour l'indépendance.

<sup>2</sup>- Larbi Ben M'Hidi, l'un des six chefs historiques de la guerre d'Indépendance, fut arrêté le 25 février 1957. Longtemps, on maintiendra la thèse du suicide. En 2001, le général Aussaresses, déjà mis en cause par Louisset Ighilahriz, combattante algérienne torturée par celui-ci, avoue l'exécution par pendaison de Ben M'Hidi. Bigeard le suit, dans ses aveux, et tout en disant son admiration pour son ennemi, il ajoute qu'il ne regrette rien...

<sup>3</sup>- Yves Courrière, *La Guerre d'Algérie*, vol. 1, Paris, Fayard, 2001.

<sup>4</sup>- Cité dans Thierry Fabre, *La Pensée de Midi*, n° 10, 2003, p. 3.

<sup>5</sup>- *Ibid.*

<sup>6</sup>- *Ibid.*

<sup>7</sup>- Publié à compte d'auteur en 1950, puis aux éditions du Seuil en 1954.

<sup>8</sup>- Mouloud Feraoun, *Journal 1955-1962*, Paris, Le Seuil, 1962, p. 204-205.

<sup>9</sup>- Chef historique du FLN, surnommé par les paras français le « lion du djebel », il fut l'un des premiers nationalistes à gagner le maquis, avant même le début de la guerre d'Algérie. Il fut assassiné à Francfort en 1970.

<sup>10</sup>- La voiture était conduite par Michel Gallimard (neveu de Gaston Gallimard), qui décède six jours plus tard. Dans la voiture, on trouvera son dernier manuscrit, inachevé : celui du *Premier Homme*.

<sup>11</sup>- Il s'agit des généraux Challe, Zeller, Jouhaud et Salan, qui prennent le pouvoir à Alger, sans réussir à entraîner derrière eux, comme ils l'escomptaient, une majorité de la population pied-noir. L'échec poussera les plus fanatiques (du slogan klaxonné à tue-tête : « Algérie fran-çaise ! Algérie fran-çaise ! ») à créer l'Organisation de l'armée secrète (OAS).

<sup>12</sup>- Assia Djebar, *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 103-104.

<sup>13</sup>- Mouloud Feraoun, instituteur normalien et écrivain, était alors inspecteur de l'Education nationale.

<sup>14</sup>- Germaine Tillon, « La bête qui froidement assassine », *Le Monde*, 18 mars 1962.

<sup>15</sup>- Mohamed El Korsou, « Il y a 46 ans, l'attentat du port d'Alger », *El Watan*, 5 mai 2008.

<sup>16</sup>- *Ibid.*

<sup>17</sup>- Jean Lacouture précisera : « Quand il a été question, quelques jours plus tôt, de faire appel au 4<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens, son chef, le colonel Goubard, a mis en garde les généraux : c'est une excellente troupe au combat mais composée de paysans naïfs qui risquent de perdre la tête dans la fournaise d'Alger. Le général Ailleret acquiesce et donne l'ordre par écrit de ne pas engager le 4<sup>e</sup> RTA dans une telle affaire : cet ordre ne devait jamais être transmis. »

<sup>18</sup>- Jean Lacouture, « Algérie, le 26 mars 1962 : la fusillade de la rue d'Isly », *Le Monde*, 25 mars 1972.

## « Le soleil tue les questions »

### Le Soleil fraternel, lui, les restitue

« – Mais on m’a dit que le soleil dévorait tout.  
« – J’ai lu dans un livre qu’il mangeait jusqu’aux âmes [...].  
« – J’ai hâte de trouver ce pays où le soleil tue les questions ! »

Albert CAMUS,  
*Le Malentendu*

Poète engagé (son premier recueil, paru chez Gallimard, fut préfacé par René Char), chantre d’une Algérie « socialiste et fraternelle », Jean Sénac résidait à la pointe Pescade (chère à Saint-Saëns et à Camus, et, d’une certaine manière, à Jules Verne<sup>1</sup>), avant de s’installer au centre-ville, en 1968, rue Elisée-Reclus, non loin de la rue Didouche-Mourad (ex-rue Michelet). Animateur sur Radio-Alger puis, après l’Indépendance, sur la radio nationale, ses émissions *Le poète dans la cité* (1964-1965) puis *Poésie sur tous les fronts* (1967-1971) lui valurent des ennemis et des déboires jusque dans sa vie privée : son homosexualité, assumée et même magnifiée dans ses poèmes, ne fut pas étrangère à la traversée du désert qu’il connut à la fin des années 1960. Une traversée semée d’embûches et de coups bas, qui me fit conclure dans un texte, censuré durant plus de dix ans, que le poète était mort non pas assassiné mais « achevé<sup>2</sup> ».

Je me souviens... C’était le 4 septembre 1973<sup>3</sup>. Je me trouvais au consulat de Belgique, à Alger, dans la salle d’attente, service des visas. Un moment, je prends le journal (*El-Moudjahid*, l’unique quotidien, à l’époque). C’est là que j’apprends la mort du poète : à peine un entrefilet de quelques lignes ! Pour un homme qui n’avait jamais manqué à son engagement indépendantiste (ce qui l’éloigna très tôt d’Albert Camus)... Sans me rendre compte, je pousse un cri d’horreur, qui fait sursauter la salle, et fait surgir de leurs bureaux deux

employés en alerte... Deux minutes après, je suis dehors... Je remonte la rue Didouche-Mourad, comme un automate. Et fais ce qui ne se fait jamais dans pareil cas, à moins d'être l'assassin qui revient sur les lieux du crime : je me rends sans réfléchir au 2, rue Elisée-Reclus. Le domicile du poète. Sa « cave-vigie », comme il l'appelait. C'est en voyant, placardé sur la porte, le formulaire de police et le ruban barrant l'entrée que je prends conscience de ma gaffe. Je rebrousse chemin, sans douter un seul instant que ma visite est déjà « enregistrée ». Je rejoins vite la rue Didouche-Mourad, que je descends au pas de course jusqu'à la brasserie des Facs, où j'ai rendez-vous avec mon frère...

Un moment après, nous sommes tous deux en train de marcher vers le quartier du Télemly, lorsque deux hommes surgissent derrière nous, me saisissent chacun par un bras et m'entraînent avec eux, *manu militari*. Le commissariat du VI<sup>e</sup> arrondissement n'est pas loin... On me garde quelques heures, avant de m'embarquer pour le commissariat central.

Je n'en sortirai que tard dans la nuit. Après un interrogatoire des plus serré. Où tous les coups sont permis, jusqu'à la bande-son (?) de cris de douleur que l'on fait parvenir à vos oreilles, des cris montant de quelque cave (d'un homme soumis à la question ?)... Intimidation ou réalité, je ne saurai jamais. Et jamais, non plus, on ne cherchera à m'inquiéter... Quelques jours plus tard, la rumeur court sur l'arrestation du coupable : un jeune aventurier que le poète aurait rencontré dans une boîte de nuit, à Sidi-Ferruch ou à la foire d'Alger, où le poète faisait l'animateur...

A la mémoire de celui qui signait d'un « Soleil fraternel », et parfois « Yahia el-Ouahrani<sup>4</sup> », j'avais écrit un poème, qui ne sera publié qu'en 1986, treize ans après l'assassinat. Un texte qui commençait ainsi : « Ce matin, les mots n'ont fait qu'un tour dans l'entrefilet, écrasé entre mes doigts [...] Soixante mots, bonnes gens, pour dire au quatrième jour d'un septembre rouge et la vie et la mort et toute la grandeur d'Orphée !?... Ecoutez-moi, gens des rues, écoutez-moi : en vérité, je vous le dis : Yahia n'est pas mort assassiné, Yahia est mort achevé<sup>5</sup> !... »

Un mois après, j'envoyai une lettre-pétition au maire d'Alger, signée par une quarantaine d'artistes, de journalistes et d'écrivains, pour, naïvement, suggérer l'idée de donner le nom de Sénac à la rue Elisée-Reclus. Un poète en lieu et place d'un géographe ? Après tout, si, comme disait Napoléon, « un Etat fait la politique de sa géographie », Jean Sénac, lui, faisait la politique de sa poésie : « J'ai vu ce pays se défaire avant même de s'être fait ! » Un jour, sous l'ère de Boumediene, à des amis venus l'avertir de l'imminence d'une campagne

antihomosexuels, il leur lança dans un éclat de rire : « Il faudrait alors débaptiser la moitié des rues d'Alger ! »

« Ils » ont assassiné le « Soleil fraternel » ! D'autres, avant eux, avaient assassiné Mouloud Feraoun, « le fils du pauvre »<sup>6</sup>. D'autres encore, après eux, assassineront Tahar Djaout, Youcef Sebti, Saïd Mekbel, Mahfoud Boucebci, M'Hamed Boukhobza, Abdelkader Alloula<sup>7</sup>...

Il faudrait lire *Le Blanc de l'Algérie* d'Assia Djebar, pour prendre conscience des atrocités commises au nom de l'islam, mais aussi de celles commises au nom du parti unique et de la raison d'Etat. Il faudrait le lire aussi pour l'intense émotion que rendent le récit et les témoignages de l'auteure, en son nom propre et au nom aussi des parents et amis des victimes. Assia Djebar raconte tout cela, jusqu'à nous faire revivre les enterrements... Et puis, sans crier gare, après le récit de la mort d'Anna Greki, de l'assassinat d'une directrice d'école par un commando islamiste et du suicide de Josie Fanon, et juste avant d'évoquer Bachir Hadj-Ali<sup>8</sup>, qui subit « des tortures répétées et éprouvantes dès son arrestation en septembre 1965 », voilà Assia qui passe à la question, sans crier gare, et quelle question ! « Comment s'est fait la passation dans cette capitale du soleil, la passation entre tortionnaires ? » Passation entre les paras de Bigeard et les hommes de la Sécurité militaire de l'Algérie indépendante. Sa réponse, ou sa tentative de réponse :

« Pendant le mois de la bataille d'Alger, en 1957 ? Les paras français, avec leur prestance, leurs bottes de cuir [...], et le gris étincelant des instruments métalliques, et l'atmosphère embrumée, le dessin net des fils électriques [...].

« Sur les hauteurs d'Alger, autrefois, à El-Biar, au Clos-Salembier, dans de belles villas mauresques transformées en laboratoires humains, tenez, je pense soudain à ce fou romantique [...], ce philosophe français qui est allé y voir de ses yeux, je veux nommer Maurice Clavel qui rapporta, de cette descente en enfer algérois, un roman, *Djamila* [...].

« Ma question demeure suspendue : comment, dans Alger, ville noire, s'est opérée la passation entre bourreaux d'hier et ceux d'aujourd'hui ? La question fera ressac, et avec quel ébranlement : exactement en novembre et décembre, après l'insurrection d'octobre, à Alger<sup>9</sup>... »

Sans faire dans la distinction des victimes, c'est l'assassinat de Tahar Djaout et celui de Saïd Mekbel qui m'auront poursuivi durant deux décennies, et me poursuivent encore... Saïd, je ne l'ai pas connu. Mais son ultime billet, dans *Le Matin*, paru le jour même de son assassinat et qui fit le tour du monde des rédactions, je l'ai toujours sous les yeux :

« Ce voleur qui, dans la nuit, rase les murs pour rentrer chez lui, c'est lui. Ce père qui recommande à ses enfants de ne pas dire dehors le méchant métier qu'il fait, c'est lui. Ce mauvais citoyen qui traîne au palais de justice, attendant de passer devant les juges, c'est lui.

« Cet individu, pris dans une rafle de quartier et qu'un coup de crosse propulse au fond du camion, c'est lui. C'est lui qui, le matin, quitte sa maison sans être sûr d'arriver à son travail. Et lui qui

quitte, le soir, son travail sans être sûr d'arriver à sa maison. Ce vagabond qui ne sait plus chez qui passer la nuit, c'est lui.

« C'est lui qu'on menace dans les secrets d'un cabinet officiel, le témoin qui doit ravalier ce qu'il sait, ce citoyen nu et désemparé...

« Cet homme qui fait le vœu de ne pas mourir égorgé, c'est lui. Ce cadavre sur lequel on recoud une tête décapitée, c'est lui. C'est lui qui ne sait rien faire de ses mains, rien d'autres que ses mains, rien d'autres que ses petits écrits. Lui qui espère contre tout parce que, n'est-ce pas, les roses poussent bien sur les tas de fumier.

« Lui qui est tous ceux-là et qui est seulement journaliste<sup>10</sup>. »

Tahar fut un ami. Depuis mon départ d'Alger, en 1976, nous nous étions perdus de vue. La dernière fois que je le revis, c'était dix ans plus tard, en France, chez moi, pour quelques jours, et la dernière fois où j'entendis son rire, reconnaissable entre mille, c'était aux Lilas (93), à propos du nom de la rue où, de passage en France pour des études, il habitait provisoirement : « rue du Coq-français »... La dernière fois où je m'adressai à lui, sur une carte postale signée « De mon douar catalan, Llo, haut perché comme Beni Yenni », ce fut en 1991, depuis les Pyrénées-orientales. J'étais en pleine rédaction d'un roman qui parlait du gouverneur berbère de Narbonne et de son amour pour la fille du duc d'Aquitaine, une histoire menant à la bataille de Poitiers...

« Si tu parles, tu meurs ; si tu te tais, tu meurs. Alors, parle et meurs ! » Tel fut son testament<sup>11</sup>... Tahar ne s'était jamais tu, et il est mort, assassiné par un « service commandé », pour son intégrité et ses écrits de libre penseur. Abattu au pied de son immeuble d'une cité populaire de Baïnem, banlieue ouest d'Alger. Alger la Blanche ? « Ville noire » (Assia Djebar), plutôt, ville noircie. Noircie par les siens.

Alger *El Mahroussa*, la Bien Gardée : n'est-ce pas des tiens qu'il fallait te garder ? Alger *El Bahdja*, la Splendide : tu irradies à tes heures, au gré des caprices et de la folie des tiens, mais n'as-tu rien appris de la folie de l'envahisseur, des envahisseurs venus tour à tour d'Orient et d'Occident ? Alger la Berbère, n'es-tu pas le poulx du Maghreb<sup>12</sup>, de ce couchant que tes maîtres s'évertuent à arrimer au levant, alors même qu'il en est diamétralement opposé, géographiquement, linguistiquement comme sociologiquement ? Alger la Rebelle, que ne te gardes-tu donc pas de tes amis, toi qui as toujours su, de tes ennemis, te charger ?

Une voix monte en moi, qui dit : « J'ai hâte de trouver [ce pays] où le soleil tue les questions<sup>13</sup>. »

<sup>1</sup> - Jules Verne séjourna à Alger en 1878 et en 1884. C'est la pointe Pescade qui lui inspira le nom de l'un de ses personnages, acrobate, dans *Mathias Sandorf*.

<sup>2</sup> - Cf. Assia Djebar, *Le Blanc de l'Algérie*, op. cit., p. 153.

<sup>3</sup> - En fait, Jean Sénac fut assassiné dans la nuit du 29 au 30 août 1973. Les enquêteurs ne livrèrent l'information que plusieurs jours après.

- [4-](#) *Yahia* est la version arabe de Jean ; *el-Ouahrani*, l'Oranais, Sénac étant né à Béni-Saf, dans l'Oranie.
- [5-](#) « Poème à venir », dans Salah Guemriche, *Alphabétiser le silence*, Alger, Entreprise nationale du livre, 1986, p. 87-90. Cité dans Assia Djebar, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 153.
- [6-](#) Mitraillé, comme on l'a vu, par un commando OAS.
- [7-](#) Victimes du terrorisme des années 1990, la « décennie noire ». Respectivement : écrivain-journaliste ; poète et professeur à l'Institut agronomique d'Alger ; journaliste ; psychiatre ; sociologue ; metteur en scène. Les journalistes ont payé un lourd tribut. La Fédération internationale des journalistes (FIJ) a dressé une liste de cent journalistes, hommes et femmes, arabophones et francophones, assassinés entre 1993 et 1997. Sans oublier la communauté chrétienne : dix-neuf religieux, selon *L'Express* (8 août 1996), parmi lesquels les moines de Tibhirine, Mgr Clavier, archevêque d'Oran, et sœur Odette, abattue à Kouba.
- [8-](#) Militant communiste de la première heure, avec Sadek Hadjeres, ancien secrétaire du PCA, musicologue et poète, Bachir Hadj Ali (1920-1991) publiera, huit ans après *La Question* d'Henri Alleg, le récit de son calvaire, subi sous le régime de Boumediène : *L'Arbitraire*, Paris, Editions de Minuit, 1966.
- [9-](#) Assia Djebar, *Le Blanc de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 216-221.
- [10-](#) Saïd Mekbel, alias Mesmar Djha, chronique : « Ce voleur qui... », *Le Matin*, 3 décembre 1993.
- [11-](#) D'après Mohamed Balhi, journaliste et grand reporter, auteur de *Chroniques infernales, Algérie 1990-1995* (Alger, Marinoor, 1998) et d'un essai *Tibhirine, l'enlèvement des moines* (Beyrouth, Dar El Farabi, 2002), ces vers ont été attribués à tort à Tahar Djaout. Lors d'une conférence qu'il avait consacrée à l'écrivain, à la Maison de la culture de Tizi Ouzou, le 28 mai 2008, Mohamed Balhi avait tenu à préciser : « On lui a attribué, à tort, l'expression du Palestinien Moueen Bessissou : "Si tu parles tu meurs. Si tu te tais, tu meurs. Alors parle et meurs..." Il aurait partagé, à coup sûr, la teneur de ce message, mais c'est loin d'être son style. » (Extrait de la conférence publié dans *El Watan*, le 29 mai 2008, sous le titre « Le vol de l'Oiseleur »).
- [12-](#) En arabe, ce mot signifie tout simplement le « couchant », l'« occident », par rapport au *Machrek* : le « levant », ou l'« orient ».
- [13-](#) Albert Camus, dans *Le Malentendu*. Cf. p. 161.



**« Tu n’as rien vu, Charlemagne ! »**

## **La complainte d’Ismaël**

« Comme Mohamed Zinet, qui allait jouer le rôle de Lahdar dans *Le Cadavre encerclé*, comme Hadj Omar qui composa une chanson sur les petits cireurs, Aït Djafer est un enfant de la Casbah d’Alger, capitale de la douleur. »

Kateb Yacine,  
« Les fruits de la colère »<sup>1</sup>

En 1951 paraît à Alger un long, un très long poème, d’une facture inventive et d’une intensité dramatique bouleversante. Il s’agit de la *Complainte des mendiants arabes de la Casbah et de la petite Yasmina tuée par son père*, dont Kateb Yacine dira, dans sa préface à l’une des rééditions, que c’est « un long cri de douleur, d’une telle violence qu’on y retrouve après coup l’imminence de l’orage, l’annonce de novembre<sup>2</sup> ».

L’auteur, Ismaïl<sup>3</sup> Aït Djafer (1929-1995), enfant de la Casbah lui-même et ancien journaliste, s’est inspiré d’un fait divers : l’histoire d’un père qui, n’ayant plus les moyens de nourrir sa fille de 9 ans qu’il élevait seul, est amené à la « sacrifier » en la poussant sous les roues d’un camion. Dédiée « à ceux qui n’ont jamais eu faim », cette « complainte » est un réquisitoire d’une extrême violence, en effet, contre le colonisateur – nous sommes en 1949, quatre ans après les massacres du 8 mai 1945, dans le Constantinois, et cinq ans avant le déclenchement de la guerre de libération – pour dénoncer l’état de misère dans lequel se trouvait la grande majorité de la population indigène de la Casbah.

D’abord édité par l’association de la Jeunesse de l’UDMA<sup>4</sup>, en 1951, le texte, découvert par Francis Jeanson (du réseau des Porteurs de valises), est publié à Paris en 1954 dans *Les Temps modernes*<sup>5</sup> de Jean-Paul Sartre, avant de paraître, en 1960, aux éditions P.-J. Oswald. Longtemps introuvable, le texte n’a

réapparu que grâce à l'acharnement d'un « chercheur de trésors », l'éditeur algérien Abderrahmane Bouchène, qui lui a redonné vie en 1987, avec une préface de Kateb Yacine. Suivront d'autres rééditions, en France et en Algérie, et une dernière, bilingue, aux Etats-Unis<sup>6</sup>.

La qualité et l'intérêt historique du texte, qui dresse un « état des lieux » aussi désastreux que lucide du vieil Alger de 1949, nous engagent à en citer de longs passages, incontournables.

Complainte des mendiants arabes de la Casbah  
et de la petite Yasmina tuée par son père

*Les mains des pauvres  
A la Casbah  
Sont longues et maigres et tendues comme des racines  
De pomme de terre.  
La voix des pauvres  
Est grêle  
Et ils ont des yeux ronds  
Et ils ont une sale gueule.  
La gueule de Pépé le Moko quand il se la casse rue du  
Regard un jour de  
Pluie  
Au musée Grévin.*

*Un jour  
Dans les rues de ma Casbah  
Je me suis mis à compter les pauvres  
Les gueux dénombraient leur vermine  
Puces, poux, punaises emballage compris [...]  
Le froid est silencieux  
Le froid ne dit rien  
Il tue simplement  
Il tue les gens  
De mort naturelle  
Surtout le froid tue les pauvres gens qui ont une pailleasse  
De carton pour dormir  
Et du papier d'emballage  
Pour se couvrir [...]  
Ce sacré courant d'air glacé  
Qui glace la pierre et l'emballage et l'emballé  
Et qui virevolte et batifole à travers  
Les arcades de la rue de la Lyre [...]  
Tu n'as rien vu,  
Charlemagne  
Avec tes bons et tes mauvais élèves et tes truands et tes  
Gueux, et tes tire-laine et tes coupe-jarrets [...]  
Ah ! si je pouvais t'emmener  
Main dans la main  
A travers les cavernes, les asiles, les rues pourries, les  
Misères, les bidonvilles accrochés entre deux cimetières*

*Rue de la Lyre, la Pêcherie  
Les crève-la-faim, les crève-le-froid, les mères de famille [...]  
Cherchant un peu de Bon Dieu  
Dans la bourse  
De ceux qui se réclament de la Déclaration  
Des droits de l'homme [...]*

*Mais le ventre plein, les enfants de Charlemagne  
Chantent une chanson  
Une chanson qu'on apprend à l'école :  
Une fleur au chapeau  
A la bouche une chanson  
Un cœur joyeux et sincère  
Et c'est tout ce qu'il faut [...]*

*Parlez-moi  
De plaisirs quand les gens criant famine et  
Désolation  
Mettent en marche le phonographe de leurs plaintes  
Et battent  
Les tambours de leur misère  
Sur une place publique  
Où  
Personne  
Ne s'arrête [...]  
Comment pouvez-vous vivre, gens de l'argent et de caviar avec ces poux  
Que vous ne grattez pas ?  
Comment pouvez-vous avaler la pâtée  
Gens de cravates et parfums que les cravates  
N'étranglent  
Pas et que le parfum  
N'étouffe  
Pas ?  
Comment pouvez-vous caresser vos femmes, lisser votre moustache,  
Hausser les épaules, acheter un timbre, applaudir le Cid au théâtre  
Des vies, distiller l'anis de vos satisfactions dans l'alambic de vos  
Gosiers de pierre, marcher les pieds au sec et la tête dans un chapeau  
Curer les ongles de vos chiens, avoir des enfants, tambouriner  
Des doigts sans honte, aller la tête haute et le cœur lourd, rire du rire  
Faux  
Des gens sans conscience, mâcher le chewing-gum des ânes désabusés [...]  
Se dire comblé  
Se dire ravi  
Se dire heureux  
Se dire bon  
Quand les saltimbanques de la misère  
Chantent  
Et dansent  
Le ballet des petits pains devant des banquettes vides  
Quand les clowns  
Poussifs  
Epoumonés*

*Tuberculeux  
De la charité  
Soufflent dans le tube de leur intestin grêle  
Pour bien vous montrer qu'il est  
Vide [...]*

*Le long des murs froids des arcades de la rue Bab-Azzoun  
Les os de la main  
Du Cul-de-jatte  
Au derrière en caoutchouc  
Rouge  
De la rue Bab-el-Oued...*

*Et les os durs de la main  
De tous les déchiqueteurs de conscience des rues  
De ma bonne ville  
D'Alger  
Un par un  
Deux par deux  
Tas par tas  
Horde par horde  
Main tendue [...]*

Non, il ne pouvait rien voir de tout cela, Charlemagne : Alger n'était pas Roncevaux. Et les habitants de la Casbah, en 1949, étaient loin d'être des Basques, non plus que des descendants de Sarrasins<sup>7</sup>... Toujours est-il que le texte connaît depuis sa première réédition (1987) une seconde vie, notamment en France (Paris, Strasbourg, Toulouse) et en Belgique (Festival international de théâtre africain) : lectures (voix et accompagnement musical) ; adaptations, avec mise en scène...

Kateb Yacine, qui fut son ami, nous apprend qu'Ismaïl Aït Djafer était issu d'une famille des plus modestes : son père tenait un petit bureau de tabac, rue Patrice-Lumumba (dans la Casbah), non loin du très populaire marché de la Lyre. La *Complainte* n'est pas qu'un simple témoignage et un « cri de colère », c'est aussi une véritable déclaration d'amour, un hymne à sa « bonne ville d'Alger », comme disait l'auteur. « Ce poème, écrivait en 1987 Kateb Yacine, est aussi une page de notre histoire. Il nous replonge dans l'atmosphère où mûrissaient depuis longtemps, comme les fruits de la colère, les premiers coups de feu. Ce feu, c'est le secret de tous les sacrifices. Aït Djafer s'est sacrifié. Il a tué en lui le poète, et il vit en exil, pour comble de dérision, d'un job bureaucratique<sup>8</sup>. »

Enfant de la Casbah, Ismaïl Aït Djafer quitta très tôt l'Algérie indépendante : en 1965, à la suite du coup d'Etat de Boumediene qui mit fin au règne de Ben Bella. Ses années d'engagement au service de la cause nationale furent payées d'un déni auquel les gouvernements algériens, tous les

gouvernements successifs de l'Indépendance à nos jours, se sont évertués à opposer à tous ceux et toutes celles qui pouvaient représenter un obstacle à leur politique de confiscation de la révolution.

La mort, qui le surprit dans son exil, en 1995, laissa orphelins beaucoup de jeunes auteurs et comédiens vivant et œuvrant entre Bab-el-Oued et El-Djebel (la Haute-Casbah). La prégnance de l'âme de la médina (et de ses âmes, au sens d'habitants) dans la *Complainte* en dit long, en effet, sur l'attachement d'Aït Djafer au « petit peuple », à ces pauvres aux « mains longues et maigres et tendues comme des racines », ces spectres d'humanité « à la sale gueule, la gueule de Pépé le Moko quand il se la casse rue du Regard »... Sauf que Pépé, lui, n'était qu'un truand en cavale, fuyant son Paname des années 1930 pour se réfugier parmi la « vermine » indigène...

Si Aït Djafer signa deux ou trois autres titres, il reste l'auteur d'une seule œuvre, mais d'une œuvre marquante et indépassable dans son genre. Qu'il ait fini sa vie dans l'exil, chez l'ennemi d'hier, dans le Paname des années 1990, c'est comme si la « République des généraux » avait voulu qu'il fût, lui, l'enfant de ce maquis nommé « la Casbah », qu'il fût le chemin à rebours de Pépé le Moko, un truand !

Et Kateb Yacine, rebelle et vigilant jusqu'au bout, avait raison de faire un parallèle entre les « martyrs » d'hier et ceux d'aujourd'hui :

« Les martyrs ne sont pas seulement ceux qui sont morts pendant la guerre, sous les coups des ennemis. Il y a aussi les martyrs de l'art, les artistes créateurs toujours martyrisés d'un pays qui se cherche depuis des millénaires, perdu dans son histoire. Nous sommes plongés dans un grand silence, un silence orageux où vient se projeter, comme un pavé, ce cri, cette complainte<sup>9</sup>. »

Oui, il faudrait lire et relire ce long poème qui sonne toujours juste à mes oreilles, faire découvrir à la jeune génération de la Casbah et de Bab-el-Oued cette *Complainte*, ce cri, ce « pavé », qui appelle d'autres pavés, d'autres révoltes...

La redécouverte de ce texte m'a renvoyé à *L'Homme révolté*, à Albert Camus, ancien élève du lycée Bugeaud d'Alger... Ismaël Aït Djafer est né, on l'a dit, en 1929, comme Kateb Yacine. Albert Camus, lui, est né en 1913. La *Complainte*, écrite en 1949, parut pour la première fois en 1951, la même année que *L'Homme révolté*. La première édition de *L'Etranger* (1942) a précédé celle de la *Complainte* d'une dizaine d'années. Il est donc troublant de constater que les mêmes préoccupations sur la condition humaine sont partagées par les deux auteurs, avec néanmoins une certaine nuance dans les positions de chacun. On

retrouve, quoique « furtivement », chez Aït Djafer, la question de la guillotine, celle du soleil et de l'absurde, questions si chères au « père » de Meursault. Mais alors que chez Camus, le soleil, à la pointe Pescade, « tue les questions » et pousse au crime, sinon l'explique, dans *La Complainte des mendiants arabes de la Casbah*, il empêche de voir l'horreur :

*Ecrasée une fois  
Et puis écrasée une autre fois  
Sous les yeux du père  
Pater noster  
Qui poussait encore l'enfant  
Et la poussait encore  
Sous mes yeux  
Sous les yeux du chauffeur  
Sous les yeux du camion  
Sous les yeux des gens qui avaient peur, mais n'avaient pas faim  
Sous les yeux du soleil qui brillait  
Sous les yeux de tous  
Sous tes yeux, Charlemagne  
Et tous ces yeux-là étaient bons à crever et à écraser  
Sous des roues de camion  
Parce qu'ils ne faisaient que  
Voir  
Comme des abrutis  
Comme des grenouilles...*

Quant à l'absurde, voici ce que l'auteur de *La Complainte* en dit, lui que l'irresponsabilité de Khouni l'infanticide, décrétée par les psychiatres, révolte, même s'il condamne la société coloniale, source des souffrances vécues par le « peuple de mendiants » :

*Ce n'est pas comme cela que  
J'aurais voulu te voir finir, Khouni, dans un asile de fous  
Dégradé par un médecin psychiatre  
Dégradé dans ta punition  
Dégradé dans ta liberté  
Dégradé dans ton acte de tueur  
Qui tue de sang-froid  
Une petite fille  
Pour des prunes, pour des noix  
Pour des cacahouètes  
Te voir [...] Sans irresponsabilité mentale  
Forcer l'horreur  
Forcer le crime  
Forcer l'absurde  
Contraindre l'absurde  
Soumettre l'absurde [...]  
Forcer la liberté  
Ta liberté*

*Sans asile de fous  
Où l'on mange bien, où l'on dort bien, où l'on boit bien  
Où l'on n'est plus  
Qu'un fou  
Qui ne mendie pas et qui ne tue pas avec  
Cette absurde liberté Liberté absurde et consciente de sa  
responsabilité.*

« Tuer avec cette absurde liberté » : serait-ce là que se noue et se dénoue le lien entre Meursault et Khouni ? Avec une différence décisive de traitement, il est vrai, un verdict que n'aurait sans doute pas déploré le Camus des *Réflexions sur la peine capitale*<sup>10</sup>, puisque Khouni, lui, échappera à la guillotine :

*Khouni Ahmed  
Couard – poltron excusable face à la guillotine  
Guillotine des hommes qui font  
La Justice et le Droit  
Idiot  
Parce que ces hommes et cette guillotine  
Endossent tout  
Et ta responsabilité et ton  
Irresponsabilité  
Et votre absurdité à tous...*

<sup>1</sup> - Préface à Ismaël Aït Djafer, *Complainte des mendiants arabes de la Casbah et de la petite Yasmina tuée par son père*, Paris, Bouchène, 2002, p. 7-9.

<sup>2</sup> - Novembre 1954, déclenchement de la guerre d'Indépendance.

<sup>3</sup> - Le prénom est parfois orthographié à l'algérienne : *Smaïn*, *Smaïl*, ou, comme dans l'édition américaine : *Ismaël*.

<sup>4</sup> - © Union démocratique pour le Manifeste algérien de Ferhat Abbas.

<sup>5</sup> - *Les Temps modernes*, n° 98, 1954.

<sup>6</sup> - *Wail of the Arab Beggars of the Casbah*, trans. by Jack Hirschman, Willimantic (Connecticut), Curbstone Press, 2004.

<sup>7</sup> - Le texte évoquant « [les] bons et [les] mauvais élèves », on a pu penser que le « Charlemagne » en question était juste le nom d'un lycée algérois, du temps de l'Algérie française. En fait, il ne semble pas qu'il y eût un lycée Charlemagne à Alger. Un lycée Bugeaud, oui (aujourd'hui, lycée Emir-Abd-el-Kader), mais un détail m'a été fourni par un ancien élève dudit lycée : à l'époque, le proviseur de Bugeaud (qui comptait, parmi ses élèves, Fernand Braudel, Dalil Boubakeur, Albert Camus, Claude Cohen-Tannoudji, Jacques Derrida, Roger Hanin, Yves Lacoste, Mouloud Mammeri, Paul Robert), avait instauré une tradition, celle d'offrir, le jour de la Saint-Charlemagne, de vraies agapes aux élèves ayant reçu les fameuses « félicitations »...

<sup>8</sup> - Kateb Yacine, préface, *op. cit.*, p. 9.

<sup>9</sup> - Kateb Yacine, préface, *op. cit.*, p. 9.

<sup>10</sup> - Essai cosigné avec Arthur Koestler (qui fut lui-même condamné à mort avant d'être acquitté), et paru en 1957 chez Calman-Lévy, dans la collection « Liberté de l'esprit ».





Affiche du film *La Bataille d'Alger* (1966), film de Gillo Pontecorvo, un Italien à Alger. © Coll. part./DR

# Alger, la bataille

## Zohra, Hassiba, Ali et Petit Omar

« Quand Germaine Tillion est venue nous voir, dans notre cache de la Casbah, pour nous demander d'arrêter de poser des bombes, elle nous a traités de terroristes. Je me disais : “On nous torture, on largue des bombes au napalm sur la population civile, on balance les prisonniers algériens vivants du haut des hélicoptères, et elle nous fait des leçons de morale !” »

Zohra DRIF<sup>1</sup>

« Oui, vous pouvez parler de terrorisme. Mais croyez-moi si vous voulez : la veille de ces attentats, le jour même, et les nuits suivantes, je n'en dormais pas. Nous posons ces bombes à contrecœur. Ce ne sont pas des choses qu'on efface facilement. Mais nous n'avions pas d'autre choix pour nous faire entendre. »

Habib RÉDA<sup>2</sup>

« Alger doit devenir le tambour de la révolution ! » Lorsque Larbi Ben M'Hidi<sup>3</sup> donna cette consigne à Yacef Saâdi, chef des réseaux FLN d'Alger, celui-ci savait déjà sur quelle force il allait pouvoir compter : un petit groupe de cinq fidèles, composé de deux femmes, Zohra Drif et Hassiba Benbouali, de deux hommes, Ali Amar *alias* « Ali-la-Pointe » et Mahmoud Bouhamidi ; le cinquième, agent de liaison et éclaireur (chargé de guider les activistes dans leurs missions), n'est qu'un enfant : Yacef Omar, neveu du chef, 13 ans à peine, plus connu sous le nom de « Petit Omar ». D'autres jeunes femmes (Djamila Bouhired – future épouse de Jacques Vergès –, Djamila Boupacha, Jacqueline Guerroudj, Djouhar Akrou, Djamila Bouazza et Zoubida Fadila) viennent renforcer ce commando explosif : habillées et coiffées à l'européenne, elles passent sans encombre les barrages des paras de Bigeard, pour aller déposer les

bombes qui vont mettre Alger à feu et à sang, notamment à la brasserie L'Otomatic et au Milk-Bar.

Zohra Driff est arrêtée, avec Yacef Saâdi, le 24 septembre face au 3, rue Caton ; quant à Hassiba Ben Bouali, elle meurt, en compagnie d'Ali-la-Pointe, de Mahmoud Bouhamidi et de Petit Omar, qui s'étaient repliés dans une cache dissimulée dans une maison voisine, au 5, rue des Abderames.

Outre les cinq « rebelles », dix-sept personnes, dont quatre fillettes, y trouvent la mort, déchiquetées après le dynamitage de la cache qui entraîna la désintégration de la maison voisine. C'était le 8 octobre 1957, date que retiendra Massu pour décréter la fin de la bataille : désormais, Alger était débarrassée de « sa vérole », comme l'avait exigé Robert Lacoste, ministre et gouverneur général de l'Algérie. Yves Courrière, qui attribue le mot « vérole » au ministre, conclut : « On se glorifia dans les états-majors et les cabinets ministériels de l'issue de la bataille d'Alger. On n'y souffla mot de Hassiba qui avait 17 ans et était si jolie, ni du petit Omar dont les yeux noisette riaient tout le temps. Il y avait aussi des gosses beaux, tendres, innocents sous les débris du Milk Bar ou de la cafétéria<sup>4</sup>. »

Entré trop tôt dans la légende comme « martyr de la Révolution », Petit Omar laissera un souvenir impérissable dans les mémoires. Les enfants de la Casbah, ses camarades de jeu, sont aujourd'hui septuagénaires. Omar avait de l'autorité, dit de lui un ancien combattant, qui l'avait bien connu avant de rejoindre le maquis : les militants nationalistes se réunissaient au café du coin, proche de la rue des Abderames, et c'est là que Petit Omar venait les retrouver lorsqu'il était porteur d'un message.

« Un jour, raconte le vieil homme, il est venu me dire que j'étais convoqué... Mon voisin de table s'était levé pour m'accompagner. Petit Omar, qui n'avait alors que 12 ans, lui fit alors comprendre, d'autorité, qu'il n'était pas concerné... Cela dit, il restait quand même un enfant de son âge, avec un regard si malicieux<sup>5</sup>... » Ce regard, un autre homme en témoignera comme s'il l'avait connu, Yves Courrière, en évoquant Petit Omar « dont les yeux noisette riaient tout le temps »...

Si le terme de « bataille » a toujours été contesté par Marcel Bigeard, qui préférerait parler de simple « opération de police », l'homme ne faisait que s'appuyer sur un arrêté du préfet d'Alger, Serge Barret, avec l'aval de Robert Lacoste et du garde des Sceaux de l'époque, François Mitterrand :

« Article 1 : L'ensemble des pouvoirs de police, normalement dévolu à l'autorité civile, sont dévolus à l'autorité militaire ;

« Article 2 : Le général Massu est chargé de l'exécution du présent arrêté. »

Il aura fallu la publication de *La Question* d'Henri Alleg et les travaux d'Yves Courrière pour que l'opinion française découvre la réalité des faits, tels que les relatent ce dernier, et particulièrement dans ces lignes :

« Les hommes, arrêtés au hasard des rafles, doivent lâcher leur “petit quelque chose” pour faire cesser leurs souffrances. Tout est bon pour les faire parler. L'eau déversée sous pression au fond de la gorge, l'électricité qui entre très vite dans le langage courant. On l'appelle indifféremment la gégène, le loup ou le téléphone. Les noms sont variés, la méthode toujours la même : deux électrodes, l'une au lobe de l'oreille, l'autre aux testicules, à la pointe des seins ou au clitoris – car les femmes n'échappent pas à l'affreux système puisqu'on sait maintenant qu'il y en a parmi les militants du Front qui ont posé des bombes. Il faut gagner le plus rapidement possible. Le nom des chefs, les caches, l'organisation. Et vite sinon on recommence<sup>6</sup>... »

Le 19 juin 1956, à la prison Barberousse, les premiers condamnés à mort, Ahmed Zabana et Abdelkader Ferradj, sont guillotins. Abane Ramdane et Larbi Ben M'Hidi réagissent dans un tract promettant : « Pour chaque militant guillotiné, cent Français seront abattus, sans distinction. »

La débaptisation des hauts lieux des exactions coloniales n'empêche pas que la mémoire collective garde, profondément gravés en elle, deux noms de sinistre renommée : Barberousse et Sésini.

Le 11 octobre 2011, l'ambassadeur de France à Alger, Xavier Driencourt, avait effectué une visite à la première, sur les hauteurs de la Casbah. La visite s'inscrivait dans le cadre de la journée de l'abolition de la peine de mort, mais, reconnaîtra le diplomate : « Le geste d'aller à la prison ex-Barberousse n'est pas anodin. Je ne suis pas allé dans n'importe quelle prison. En un sens, en faisant ce geste, j'ai posé une pierre supplémentaire à l'édifice de la reconnaissance de tous ces événements ; événements que vous avez raison de ne pas oublier, mais qu'il ne faut pas non plus voir comme les seuls éléments constitutifs des rapports entre les deux peuples. »

L'initiative se voulait éminemment symbolique, et elle le fut : « Il y a eu, ajoutera l'ambassadeur, des événements tragiques ici, et sans doute, entre 1956 et 1957, l'opinion française n'était pas prête pour l'abolition de la peine de mort. Si elle l'avait été, Ahmed Zabana et Fernand Iveton<sup>7</sup> seraient certainement graciés et en vie aujourd'hui. » Après avoir rappelé, non sans malice, que « 45 des 52 condamnés à mort avaient été exécutés durant la période où Mitterrand était ministre de la Justice (1956-1957), ce même Mitterrand qui, en 1981, aura été le promoteur de l'abolition », il finira par la rituelle signature du Livre d'or, sur lequel il reproduira une phrase de Victor Hugo : « Partout où la peine de mort s'applique, la barbarie domine ; partout où la peine de mort disparaît, la civilisation règne<sup>8</sup> » ; et une autre d'Albert Camus : « Dans tout coupable, il y a

une part d'innocence. C'est ce qui explique que toute condamnation à mort est révoltante<sup>9</sup>. »

L'autre lieu de sinistre mémoire, la villa Sésini, se trouve à Clos-Salembier (El-Madania), aux environs de la cité Diar El-Mahçoul, « cité de la Promesse tenue ». Je ne sais pas quel esprit tordu ou malsain ou pervers avait baptisé ainsi ce « grand ensemble » inventé par Fernand Pouillon, toujours est-il que question « promesses », il y en eut dans les années de règne du 1<sup>er</sup> REP (régiment étranger de parachutistes), qui avait son QG à la villa Sésini. Un centre de détention et, forcément, de torture. Où le viol était de rigueur. « Une centaine de viols en l'espace de dix mois », selon le témoignage d'un ancien infirmier, Henri Pouillot : « Les femmes étaient violées neuf fois sur dix, en fonction de leur âge et de leur physique. On s'arrangeait lors des rafles dans Alger pour en capturer une ou deux uniquement pour les besoins de la troupe [...] Il y avait deux catégories de viols : les viols destinés à faire parler et les viols de confort<sup>10</sup>... »

Il paraît du coup évident que M. Henri Guaino, au moment de parler de l'« intelligence » et de l'« humanité<sup>11</sup> » dont aurait, selon lui, fait preuve Marcel Bigeard dans sa mission, n'avait toujours pas lu Yves Courrière, encore moins Henri Alleg. Et même pas l'ex-infirmier du REP, Henri Pouillot.

Et si le général Aussaresses, qui fut le coordinateur des services de renseignements de l'armée en 1957, a fini par reconnaître en novembre 2000 l'usage généralisé de la torture<sup>12</sup>, il aura fallu attendre encore six ans, autrement dit cinquante ans après la bataille d'Alger, pour que Bigeard en fasse l'aveu. Mais, à la différence de Massu, il n'exprima aucun *mea culpa*, au contraire : « Je ne regrette rien ! » déclara-t-il le 15 octobre 2007 au journal suisse *La Liberté*, ajoutant pour toute disculpation : « Nous avons fait face à une situation impossible. » Quant au sort de Larbi Ben M'Hidi, il nie toute implication directe dans son assassinat, se défaussant sur son ancien compagnon d'armes, Aussaresses<sup>13</sup> : « Mes prisonniers étaient vivants quand ils quittaient mon quartier général », et reconnaissant néanmoins que Ben M'Hidi l'avait tellement impressionné, lui, le Bigeard de Diên Biên Phu, qu'il avait fini par lui confier : « Si j'étais Algérien, j'aurais agi comme vous. Mais je suis Français, para, et le gouvernement m'a chargé de vous arrêter<sup>14</sup> ! » Avant de le voir disparaître, embarqué pour une destination d'où il ne reviendra plus, l'officier ordonna à ses hommes de marquer leur respect à l'ennemi en lui présentant les armes<sup>15</sup>...

La bataille d'Alger ajoutera au renom de la Ville blanche dans le monde grâce à l'adaptation qu'en fit le réalisateur italien Gillo Pontecorvo en 1966,

d'après une idée proposée par Yacef Saâdi lui-même, qui en assura la coproduction (Casbah Films).

La plupart des scènes furent tournées dans la Casbah, et les premières images montrent la cité Climat de France, œuvre de l'architecte Fernand Pouillon, qui domine Bab-el-Oued. La sortie du film, en 1965, fut interdite en France. En 1966, il obtint le Lion d'or à Venise, au grand dam de la délégation française qui refusa d'assister à la projection...

Annoncé en France en 1970, puis projeté à la sauvette en 1971, le film fut dénoncé violemment lors de manifestations de l'extrême droite, des associations de rapatriés et autres nostalgiques de l'Algérie française. Ce n'est qu'en 2004 que l'interdiction fut levée officiellement. Le film connut une autre destinée, inattendue : sa projection en Amérique latine mais également aux Etats-Unis, dans le cadre des études sur la lutte contre la guérilla urbaine, et, « accessoirement », sur l'art de soumettre l'ennemi à la question, sans faillir... Mieux encore : le 27 août 2003, une projection fut réservée, au sein même du Pentagone, à des officiers de l'état-major de l'US Army, impliqués dans la guerre en Irak. Parmi les spectateurs, figurait un certain Donald Rumsfeld<sup>16</sup>...

<sup>1</sup>- Propos recueillis par Florence Beaugé, « 50 ans après, les survivants du "nettoyage d'Alger" », *Le Monde*, 30 janvier 2007.

<sup>2</sup>- *Ibid.* La journaliste précise : « Habib Réda ne se vante de rien. Ni d'avoir été affreusement torturé, l'été 1957, à l'école Sarouy, l'un des pires centres d'interrogatoire de l'armée française tenu par le capitaine Chabanne et le lieutenant Maurice Schmitt (qui deviendra plus tard le chef d'état-major des armées françaises). Ni d'avoir été un poseur de bombes, lui, l'homme cultivé, qui jouait Molière et Shakespeare sur toutes les scènes d'Algérie. L'attentat "des lampadaires", qui fera huit morts et une soixantaine de blessés, le 3 juin 1957, à Alger, c'est lui. »

<sup>3</sup>- L'un des six « fils de la Toussaint » (Yves Courrière) qui, le 1<sup>er</sup> novembre 1954, déclenchèrent la guerre de libération.

<sup>4</sup>- Archives de France. Site [www.archivesdefrance.culture.gouv](http://www.archivesdefrance.culture.gouv)

<sup>5</sup>- D'après *El Watan*, 8 octobre 2007, dans une page spéciale consacrée au cinquantième anniversaire de la bataille d'Alger.

<sup>6</sup>- Yves Courrière, Archives de France, *loc. cit.*

<sup>7</sup>- Militant communiste, engagé dans la lutte pour l'indépendance, Fernand Iveton est né à Alger (Clos-Salembier, aujourd'hui El-Madania). De lui, son bourreau, Fernand Meyssonier, dira : « Celui-là fut un condamné à mort modèle, droit, impeccable, courageux jusqu'au couperet. » L'homme, bourreau, fils de bourreau (Maurice Meyssonier, ex-militant du PCF), a été interviewé en 2002 par Catherine Simon (*Le Monde*). Extrait : « De Fernand Iveton, guillotiné à l'aube du 11 février 1957, à Alger, il ne se rappelle rien, ou presque. Après avoir refusé l'entrevue avec un prêtre, Iveton le libre-penseur avait été conduit à l'échafaud. Il était "très pâle" et il "respirait mal", mais il est mort "courageusement". Parole de bourreau. "Qu'il s'appelle Fernand comme moi, ça m'a fait drôle", rumine Fernand Meyssonier... » (Catherine Simon, « Le bourreau d'Alger », *Le Monde*, 16 septembre 2002).

<sup>8</sup>- Discours à l'Assemblée constituante, Paris, 1848.

<sup>9</sup>- Lettre à Jean Grenier, 1957. Notons que, par la citation camusienne, la France reconnaissait pour la seconde fois, et mine de rien, que Zabana était coupable, au moins pour « une part » : coupable d'avoir lutté pour l'indépendance de son pays...

<sup>10</sup>- Henri Pouillot, *La Villa Susini*, Paris, Ed. Tirésias, 2001, cité par Florence Beaugé, « Le tabou du viol des femmes pendant la guerre d'Algérie commence à être levé », *Le Monde*, 11 octobre 2001. Le titre comporte une coquille, ou plutôt une erreur : on confond souvent Sésini et Susini, qui est le nom du cofondateur de l'OAS (Jean-Jacques Susini). La villa (comme le plateau sur lequel elle est bâtie) portait le nom de son ancien propriétaire, un Italien, et se trouve non loin de la cité Diar El-Mahgoul.

<sup>11</sup>- « En Algérie, Bigeard a accompli la mission qu'on lui avait confiée. Je pense qu'il l'a fait là aussi avec beaucoup d'intelligence, beaucoup d'humanité. » (Henri Guaino, conseiller spécial de Nicolas Sarkozy, 18 juin 2010, à l'AFP)

<sup>12</sup>- Voir interview accordée à Florence Beaugé, *Le Monde* du 23 novembre 2000.

<sup>13</sup>- « Aussaresses était un gars sans scrupule. Il était payé pour cela. Mais c'est aussi un con. Il aurait dû se taire. [...] Moi, tuer un type sans arme, comme Aussaresses, je ne pouvais pas. Lui, il pouvait. » Cité dans *Rue89*, 15 octobre 2007.

<sup>14</sup>- *Ibid.*

<sup>15</sup>- Déclaration au journal suisse *La Liberté* du 15 octobre 2007 : « Après l'avoir arrêté et interrogé durant huit jours, on lui a présenté les armes quand il a quitté mon poste de commandement. »

<sup>16</sup>- Cf. *Le Monde*, 8 septembre 2003.







Esplanade du complexe de Riadh El-Feth. Le « Monument (ou Mémorial) du Martyr ». © M.-A. Himeur

## 5 juillet 1962

### « Sept ans, ça suffit ! »

« Ce fut une fête énorme, tonitruante, formidable, déchirante, d'un autre monde. Des hauts de la ville jusqu'à la mer, les youyous vrillaient le ciel. C'était la nouvelle lune, comme en juillet 1830, lorsque les troupes du général de Bourmont étaient entrées dans Alger. Pour nous qui partions, c'était la lune de deuil. »

Jules Roy<sup>1</sup>

99,7 % ! Le « oui » à la question, posée par le référendum du 1<sup>er</sup> juillet 1962 : « Voulez-vous que l'Algérie devienne un Etat indépendant coopérant avec la France dans les conditions définies par les déclarations du 19 mars 1962 ? », l'emporte ainsi avec un score sans appel. Un pourcentage qui, curieusement, sera réédité, à quelques centièmes près, tout au long des élections nationales que connaîtra l'Algérie indépendante, de Ben Bella à Bouteflika, en passant par Boumedienne...

Des plumes aigries ou traumatisées persifleront la « bonne presse » – *Le Monde*, *L'Humanité*, *Libération*, *La Croix*, qui titrent sur ce pourcentage digne des régimes totalitaires : « Ce référendum est un succès inattendu, ironise ainsi un inconsolable nostalgique de l'Algérie française, six millions de oui sur quatre millions cinq cent mille inscrits aux dernières listes électorales de 1961, dont des militaires qui n'avaient plus le droit de voter et des pieds-noirs qui s'étaient réfugiés en métropole. Sans doute le vote du million cinq cent mille martyrs, ressuscités pour l'occasion. En tout cas, le chiffre des inscrits sera rectifié à 6,1<sup>2</sup>... »

Et il n'y a pas que les chiffres qui seront rectifiés... Le 30 juin, déjà, le colonel Houari Boumedienne, chef de l'armée des frontières, avait été relevé de

ses fonctions par Ben Khedda, président du GPRA (Gouvernement provisoire de la République algérienne). Cela ne fit que décupler la rancœur que le colonel nourrissait à l'égard des politiques. Entre Ben Bella, accusé par Ben Khedda de préparer une « dictature militaire », et Ben Khedda, accusé par Ben Bella de préparer une « dictature policière », l'homme d'Héliopolis<sup>3</sup> avait vite fait de choisir son camp.

Le 3 juillet 1962, jour de la proclamation officielle des résultats du « référendum d'autodétermination », alors que les troupes de l'Armée de la frontière-ouest pénètrent dans Oran, le GPRA, arrivé de Tunis, s'installe à Rocher noir (aujourd'hui, Boumerdès, à 50 kilomètres à l'est d'Alger).

Dans son premier discours, Ben Khedda en appelle au peuple pour contrer les ambitions dictatoriales du « clan d'Oujda » (représenté par Boumediene, son conseiller Bouteflika, Ben Bella et leurs staffs respectifs). Le même jour, à Paris, à l'issue du Conseil des ministres, le général de Gaulle confirme solennellement l'indépendance de l'ancienne colonie. La petite histoire retiendra qu'au moment de franchir la porte de la préfecture d'Alger, le ministre des Affaires étrangères du GPRA, Saâd Dahlab, laissa échapper ces mots : « Avant, nous passions cette porte les menottes aux poignets ! »

Le 5 juillet, Alger et toute l'Algérie sont en liesse. A Belcourt, à Bab-el-Oued, dans la Casbah comme au centre-ville, ce sont les mêmes images : des convois envahissant les rues, hommes, femmes et enfants entassés dans les voitures, juchés sur les camions ou les tracteurs, brandissant le drapeau vert et blanc frappé d'une étoile et d'un croissant rouges, aux cris de « Algérie algérienne ! », « *Tahia Eldjazair !* (Vive l'Algérie !) », galvanisés par des salves de youyous.

Peu avant ce jour de liesse, Lucette Larribère Hadj Ali, femme de Bachir Hadj Ali (1920-1991<sup>4</sup>), était à son balcon :

« Du haut de notre 4<sup>e</sup> étage, c'est avec une vive émotion que nous avons vu les premiers maquisards de la Wilaya IV qui descendaient calmement le boulevard sur le trottoir d'en face et entraient dans Alger : maigres et épuisés dans leurs uniformes délavés et usés, témoins de leurs derniers combats. En me penchant davantage sur le balcon, j'aperçois, spectacle réjouissant, le policier français qui réglait la circulation au carrefour en bas du boulevard, descendre de son podium et s'enfuir à toutes jambes<sup>5</sup>... »

Le 6 juillet et les jours suivants, toute la ville est en arrêt de travail. Les appels à « retrousser les manches », pour reconstruire l'Algérie défigurée par sept années de guerre, ne sont pas entendus. Les foules continuent de fêter la délivrance. Pendant ce temps-là, l'armée des maquis et l'armée des frontières avancent chacune leurs pions : la piétaille de la première contre les chars de la

seconde. En marge de cette promesse d'affrontement fratricide, une autre tragédie se joue à Alger, à Oran, et dans le reste du pays. Harkis et pieds-noirs, même les plus ardents défenseurs de l'indépendance, fuient la chasse à l'homme, devenue la priorité des priorités pour ceux qui, n'ayant pris aucune part à la résistance, redoublent de férocité pour mériter un brin des lauriers arrachés de haute lutte par les combattants de la première heure. Alger, et jusque dans ses quartiers chic de la bourgeoisie indigène, aura elle aussi ses commandos de « Marsiens » : ces « maquisards du 19 mars » (cessez-le-feu), combattants de la 25<sup>e</sup> heure, qui font main basse sur les biens vacants, ignorant que nombre de leurs proies de prédilection, les harkis, faute d'avoir pu regagner à temps l'autre rive, réussiront à se faire oublier en changeant de région (l'est héritant des harkis de l'ouest, le nord de ceux du sud, et vice versa<sup>6</sup>). Quant aux pieds-noirs, « On a assisté, rappelle Benjamin Stora, à un véritable exode qui s'est amplifié à l'approche de la date du référendum du 3 juillet 1962. A cette date, près de 600 000 pieds-noirs étaient déjà partis. Les massacres d'Européens à Oran, le 5 juillet, ont accéléré le mouvement. Près de 100 000 personnes ont quitté l'Algérie pendant l'été 1962. Il restait quand même, à ce moment-là, encore plus de 100 000 pieds-noirs, qui partiront progressivement<sup>7</sup>. »

Durant plusieurs jours, Alger vit « dans le délire et la prévarication. Rapatriement à double sens : la ville se vidait de ses pieds-noirs, que des colonnes de familles entières, réfugiées (au Maroc) ou regroupées dans les camps de sinistre mémoire, allaient remplacer dans une confusion de fin du monde. Fin d'un monde. Une usurpation de droit venait supplanter l'usurpation de fait, cette imposture séculaire aux origines de tant de forfaits et d'injustices. Ici et là, l'arbitraire semblait avoir changé de camp<sup>8</sup>. »

Très tôt, les frères ennemis, parrains de l'Algérie arabe et musulmane (« Nous sommes arabes, arabes, arabes ! » avait déjà claironné, le 14 avril 1962 à l'aéroport de Tunis, le futur président de la « République algérienne démocratique et populaire », Ahmed Ben Bella) se disputèrent le titre de « chef historique ».

« Certains officiers qui ont vécu à l'extérieur n'ont pas connu la guerre révolutionnaire comme leurs frères du maquis, guerre basée essentiellement sur le peuple et dont l'ALN n'a été que le fer de lance. Le peuple a été l'artisan principal de l'indépendance. Ces officiers, qui sont restés aux frontières tunisienne et marocaine ont souvent tendance à ne compter que sur la force des armes. Cette conception dangereuse conduit à sous-estimer le rôle du peuple, voire à le mépriser et créer le danger de voir naître une féodalité ou une caste militariste<sup>9</sup>... »

Après un accord de façade, le 2 août, et un meeting de réconciliation, sur le balcon de la préfecture d'Alger, réunissant Ben Bella et Benkhedda, la course au

pouvoir reprit le dessus. Le 29 août, les affrontements atteignirent le point de non-retour : l'armée de Boumediene marcha sur Alger, et le 1<sup>er</sup> septembre, le peuple descend dans la rue aux cris de : « *Seb'â snine, barakat !* (Sept ans, ça suffit<sup>10</sup> !) ».

Le 5 août, un mois tout juste après la date officielle du jour de l'indépendance, Ben Bella est accueilli triomphalement au stade municipal. « Belle versatilité d'un peuple déboussolé », écrit le journaliste-écrivain Djilali Bencheikh<sup>11</sup>. Le même jour, le monde apprend la mort d'une star de renommée planétaire. Le lendemain, les journaux, en France et même en Algérie, ne parlaient plus que du suicide d'une certaine Norma Jeane Mortenson-Baker, connue et célébrée sous le nom de Marilyn Monroe.

Djilali Bencheikh se souvient de cet autre drame, annoncé à la une de *La Dépêche* et de bien d'autres quotidiens de France, et qui endeuilla l'un de ses personnages :

« Si la politique occupe le haut du quotidien, le bas de la page est bien plus affriolant. Le portrait d'une femme dont la chevelure d'argent rayonne malgré le noir et blanc. Des lèvres ourlées et fardées avec raffinement. Une pin-up dont les yeux irradient une lumière à damner un *taleb*. L'incarnation du désir et de la passion de vivre. Je parviens à me délivrer de l'image pour lire le surtitre en gras. Il est question du suicide de Marilyn Monroe. *Ya latif*, quel gâchis !....

« L'homme réajuste son turban et lève les yeux vers nous, visiblement ému [...] : “Plus tard, bien plus tard, quand les historiens algériens se pencheront sur cette époque, ça m'étonnerait qu'ils retiennent le meeting de Ben Bella à Alger. Pour eux j'en suis sûr, cette saison sera avant tout l'été de Marilyn Monroe [...] Et tu veux que je te dise, mon frère. Ils auront bien raison”<sup>12</sup>. »

<sup>1</sup>- Jules Roy, *Mémoires barbares*, Paris, Albin Michel, 1989.

<sup>2</sup>- Jean Brune, *Interdit aux chiens et aux Français*, La Table ronde, Paris, 1966, cité sur le site de Jean-Jacques Viala.

<sup>3</sup>- Village natal de Boumediene, à 6 kilomètres de Guelma, « ville martyre », avec Sétif et Kherrata, du 8 mai 1945.

<sup>4</sup>- Ancien membre de l'Organisation militaire des communistes algériens, durant la guerre d'Indépendance, Bachir Hadj Ali dirigea le PCA avant de créer avec Mohamed Harbi, à la suite du coup d'Etat de Boumediene (19 juin 1965), l'« Organisation de la résistance populaire ». Arrêté en septembre 1965, torturé, incarcéré au pénitencier de Lambèse (dans les Aurès), libéré en 1968, il fut maintenu en résidence surveillée jusqu'en 1974. Entre-temps, les Editions de Minuit avaient publié le récit de son arrestation et des tortures infligées par la Sécurité militaire : *L'Arbitraire*, dont Lucette Larrière avait, à la faveur de ses visites à Lambèse, réussi à sortir par petits bouts le manuscrit. Après sa mort, en 1991, Tahar Djaout écrivit : « Comment imaginer une Algérie sans M'Hamed Issiakhem, sans Mouloud Mammeri, sans Kateb Yacine, sans Mohamed Khadda et Bachir Hadj Ali ? Les deux derniers à nous quitter reposent aujourd'hui côte à côte, frères pour l'éternité [...] Ils ont contribué à nous rendre la terre plus habitable... » (*Algérie-Actualité*, 16-22 mai 1991.)

<sup>5</sup>- Lucette Larrière Hadj Ali, *Itinéraire d'une militante algérienne*, Alger, Ed. du Tell, 2011, p. 110.

<sup>6</sup>- Cf. Salah Guemriche, *Un été sans juillet – Algérie 1962*, Paris, Le Cherche-Midi, 2004, p. 105.

<sup>7</sup>- Benjamin Stora, entretien avec Florence Beaugé, *Le Monde*, 16 mai 2006.

<sup>8</sup>- Salah Guemriche, *Un été sans juillet*, op. cit., p. 113.

<sup>9</sup>- Ali Haroun, *L'Été de la discorde*, Alger, Casbah, 2000, p. 168.

<sup>10</sup>- Cf. Salah Guemriche, *Un été sans juillet*, op. cit., p. 114.

<sup>11</sup>- Djilali Bencheikh, *Tes yeux bleus occupent mon esprit*, Tunis, Elyzad, 2007, p. 332.

<sup>12</sup>- *Ibid.*



Premier festival panafricain, à Alger en 1969. Alger, capitale de l'Afrique... Ici, Archie Shepp, lors d'un « bœuf » avec un groupe du Sud algérien. © Philippe Gras / Le Desk

# Alger, capitale de l'Afrique

## Festival panafricain 1969

« On aura beau me raconter, me montrer de vieilles photos, me faire des reconstitutions, me sortir des vieux documentaires, le jeune Algérien que je suis, qui a connu l'Algérie au croisement du carrefour des années 80 et de ses pénuries, des années 90 et de ses boucheries, des années 2000 et de ses repentis, aurait du mal à visualiser cet Alger de 1969 comme autrement qu'une ville appartenant à un passé bien lointain, enfoui sous un tas de souvenirs poussiéreux en noir et blanc que l'on déterre telle Pompéi... Certes, point de Vésuve en Algérie, mais d'autres cendres ont bien recouvert notre ville...

« Puissions-nous un jour retrouver notre Alger de l'an 1969, tristes citoyens que nous sommes, réduits à rêver que l'avenir de leurs enfants puisse ressembler un jour au passé de leurs parents... »

Malik Mehni, alias « le roi en paix », <http://blogs.arte.tv>

Je me souviens... C'était le 22 juillet 1969, je débarquais tout juste de Rome, après neuf mois passés à la Rai, et où le hasard m'avait permis d'assister au tournage de *Satyricon* et de voir à l'œuvre le maître (Fellini) dans un studio de Cinecittà : chapeau relevé sur le front et mains dans les poches, telle est l'image qui m'en est restée. J'étais encore sous le charme des belles et corpulentes comédiennes, que, durant une semaine, je croisais tous les jours à la cafétéria, à l'heure de la pause déjeuner, visages dégoulinant de fond de teint et gorges déployées...

C'est donc à la Rai que je pris connaissance du programme du Festival panafricain (*Panaf*, pour les familiers) : la liste des personnalités politiques attendues à Alger, plus que l'événement culturel lui-même, avait décidé la



direction à envoyer une équipe sur place... Mon retour au pays n'avait cependant aucun rapport avec le reportage : je venais de terminer mon stage.

L'aéroport d'Alger, Dar-el-Beïda, qui ne s'appelait pas encore Houari-Boumediene, était noir de monde : toute une Afrique (des retardataires, le Panaf ayant été inauguré la veille) se bousculait autour des bagages, aux comptoirs d'accueil, ou vers les bus qui attendaient les festivaliers...

C'était du temps où Alger resplendissait, et pas seulement de son soleil, aussi de son aura de « Mecque des mouvements révolutionnaires », comme la surnommerait Amilcar Cabral, le célèbre chef du Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert (PAIGC). En fait, l'homme, qui s'adressait à un journaliste, avait dit précisément ceci : « Prenez note : les musulmans vont à La Mecque ; les chrétiens, au Vatican ; et les mouvements de libération nationale, à Alger ! »

Alger 1969, c'était aussi le temps des solidarités non pas suspicieuses, comme elles le deviendront par la suite, mais objectives et fraternelles : des « solidarités agissantes » comme on disait alors dans le jargon socialiste du parti unique.

Cinquante ans séparent Alger de l'indépendance, et jamais la Ville blanche n'aura connu un aussi exubérant brassage, une aussi folle allégresse, jamais. Pas même le 16 juin 1982, le jour de la mémorable victoire de l'équipe nationale contre la RFA à la Coupe du monde de football, en Espagne... Dans l'histoire contemporaine d'Alger, il y a eu juillet 1962 et juillet 1969. Rien de comparable, à ce jour : et si, pour la seconde édition du même Panaf, qui a eu lieu seulement en 2009 (quarante ans après la première !), l'Algérie a mis de gros moyens (55 millions d'euros), l'événement reste entaché d'arrière-pensées politiques, en matière de programmation : l'Afrique y était, certes, mais c'était une Afrique des célébrités institutionnelles, confréries d'artistes et d'intellectuels acquis aux différents régimes, l'ensemble agrémenté de stars « cerises sur le gâteau » : la reine Isabelle Adjani, juste pour l'inauguration, mais personne ne semble l'avoir vue, la star ayant interdit toute médiatisation (ni photographes ni cameramen) ; le roi de la chorégraphie, Kamel Ouali ; la reine du Cap-Vert, Cesaria Evora ; la Super-Etoile de Dakar, Youssou N'Dour (mon préféré) ; la reine-mère Warda El Djazaïria ; le roi anti-griots Salif Keita ; le roi du makossa, Manu Dibango (le vétéran : il y était déjà en 1969 !) ; le groupe Kassav ; le roi de la balade, Ismaël Lô ; le roi Ray Lema avec son titre-locomotive : *Un Touareg s'est marié à une Pygmée* ; et, évidemment, le roi du raï, Khaled... Et avec ça, un air de nostalgie et de continuité révolutionnaire : il y avait les enfants Fanon, la fille Nkrumah et la veuve Cleaver, Kathleen de son prénom...

En 1969, c'était l'Afrique combattante qui s'était retrouvée à Alger. Tout un continent, avec toutes ses composantes ethniques et ses diversités culturelles, un seul point nodal : la lutte de libération, et un seul et même ennemi : le colonialisme. En 2009, ce ne fut qu'une quinzaine de tour-operators avec, en trompe-l'œil, la mythologie nationale de chacun des 51 pays participants, sous la houlette du pays hôte. Lequel n'était mû que par un seul souci : celui de récupérer ce qu'il avait, au bout de sept années et sept mois de guerre de libération, gagné en « légitimité révolutionnaire ». Légitimité perdue en cinquante ans de dilapidation du patrimoine, de corruption, de répression et d'autisme face aux injustices sociales et au dénuement des « populations », comme on disait du temps de la colonisation pour désigner le peuple des indigènes...

En 1969, l'ambition du pouvoir issu de l'armée des frontières, et qui venait de renverser Ben Bella (en 1965), témoignait au moins d'une visée idéologique claire : il fallait damer le pion au Festival des arts nègres, auquel on reprochait l'exploitation d'un concept réducteur, ethnocentriste, un brin essentialiste : la fameuse *négritude*. « L'intitulé même [Premier festival culturel panafricain], note un spécialiste, est un camouflet adressé au Festival mondial des arts nègres organisé en 1966 au Sénégal. En 1969, plus de mention d'une quelconque "négritude" dans l'intitulé. Place à la culture révolutionnaire, mobilisatrice, vecteur de conscientisation, d'agitation, d'esprit critique contre les séductions de l'ennemi (impérialiste)<sup>1</sup>. » Vecteur de mobilisation continentale et non régionaliste, ce que traduit William Klein<sup>2</sup> par cette formule conclusive, commode mais qui avait bien un sens à l'époque : « La culture africaine sera révolutionnaire ou ne sera pas ! »

Sur le parcours de la parade, les illustrations n'en manquaient pas, à l'image de cette banderole brandie par la délégation guinéenne, comme un appel à la vigilance : « Notre commune victoire sur les forces de l'oubli ! »

C'est, du reste, cet appel à la vigilance que, dans son discours d'inauguration, Houari Boumediene avait tenu à lancer :

« Le premier Festival panafricain n'est pas un divertissement général qui nous distrait de la lutte quotidienne. Il fait partie d'un immense effort pour notre émancipation. Il fait partie du combat que nous continuons tous en Afrique à mener : qu'il soit celui du développement ou de la libération nationale. Le colonialisme est un mal que nous avons tous subi et vécu, et dont nous avons triomphé. Mais son mécanisme est complexe : le colonialisme est dans son essence comme dans son esprit un acte total. Il ne peut qu'ajouter à sa domination matérielle une emprise sociale et culturelle<sup>3</sup>... »

Alger abritait alors les sièges de plusieurs partis et mouvements révolutionnaires, parmi lesquels : le Black Panther Party (afro-américain), le

PAIGC (Guinée Bissau et Cap-Vert) de Cabral, le MPLA (Angola), le Frelimo (Mozambique) et l'ANC (Afrique du Sud). Les Black Panthers avaient leurs bureaux rue Didouche-Mourad (ex-Michelet), et leur leader, Eldrige Cleaver, résidait confortablement à Bordj El-Kiffan (Fort-de-l'Eau). Les discours des leaders, tenus tout au long du festival, avaient marqué le public par leur caractère résolument engagé mais pas seulement sur le terrain politique : leurs interventions, que le film de William Klein reproduit, mettaient toutes en exergue le rôle décisif de la culture dans le processus de libération, rejoignant ainsi la mise en garde du président algérien contre le risque d'une « domination culturelle ». Le manifeste de l'OUA, rédigé au terme du festival, concluait : « Le front de la culture doit succéder au front de la résistance<sup>4</sup>. » Au regard du printemps arabe, le second front devrait plutôt « se contenter » de se succéder à lui-même...

En fait, pour revenir à l'année 1969, ce qui allait troubler les esprits et avoir des répercussions sur l'avenir même du concept de « négritude », ce sont les critiques formulées lors de ces journées algéroises. Un des moments forts du film de William Klein, comme le note Olivier Hadouchi en rappelant que Frantz Fanon avait lui-même préconisé le dépassement dudit concept, c'est « le vigoureux discours du philosophe béninois Stanislas Spero Adotevi contre la négritude [qui s'annonce comme] une ébauche de son pamphlet *Négritude et négrologues*<sup>5</sup>. »

Et que déclarait-il, Stanislas Spero Adotevi, à Alger, en juillet 1969 ? Rien de moins que ceci :

« La négritude a échoué [...] non pas surtout parce que à travers des gribouillages pseudo-philosophiques, on pressent la volonté de dénoncer une certaine forme de développement de l'Afrique, mais parce qu'en reniant ses origines pour nous livrer pieds et poings liés aux ethnologues et aux anthropophages, elle est devenue hostile au développement culturel de l'Afrique. [...] La quête forcée des traditions, nous le disons après Fanon, est une banale recherche d'exotisme. La négritude, creuse, vague, inefficace, est une idéologie. Il n'y a plus, en Afrique, de place pour une littérature en dehors du combat révolutionnaire<sup>6</sup>. »

Ramenés à la seconde édition du Panaf, de tels échanges n'ont aucune commune mesure avec ce qui s'est dit lors des treize colloques qui ont jalonné le Panaf 2009, encore moins avec ce qui a été écrit dans la presse... De même, côté animation et programmation artistique, les événements qui marquèrent la première édition sont encore, quarante ans après, dans les mémoires, ce que l'on ne pourra pas dire, dans un an, de la seconde édition. Alors, dira-t-on un jour ce que dit cet internaute cité en exergue, dont la mémoire est restée rivée sur 1969 :

« Lorsque je contemple Alger depuis ses hauteurs et que mon père me relate le Festival panafricain en 1969, je vous assure que mes yeux n'arrivent pas à le visualiser sur l'Algérie

d'aujourd'hui, ces récits sonnent à mes oreilles comme un conte écrit pour faire rêver les tout petits. Alger en 69 c'est comme, allez, on va dire l'Atlantide ! C'est cela, oui, l'Atlantide... »

Comment oublier, en effet, la présence et les prestations de stars comme Nina Simone (c'est à Alger qu'elle donna pour la première fois sa version de *Ne me quitte pas* de Jacques Brel), Myriam Makéba chantant (et en arabe, s'il vous plaît) *Ana houra fi l-Djazaïr !* (« Je suis libre en Algérie ! »). Et voir le saxophoniste Archie Shepp, ne résistant plus à l'écoute des rythmes touaregs, qui se rue sur la scène, applaudi par des militants du Black Panther, pour aller improviser des arabesques folles entraînant la foule jusqu'à la transe ! C'était sur le parvis de la célèbre mosquée Ketchaoua... « L'Afrique mère, dira-t-il plus tard, avait retrouvé ses enfants oubliés... »

Et comment oublier les prestations de Barry White, de Manu Dibango, de la reine du gospel Marion Williams, ou les leçons de Cheikh Anta Diop, d'Amadou Hampaté Bâ, de Joseph Ki-Zerbo... ? Et encore Myriam Makéba, *Mama Africa*, qui fera sensation chez les uns (en Afrique), et scandale chez les autres (aux Etats-Unis) en épousant cette même année (1969) l'un des leaders du Black Panther, Stokely Carmichael...

Il fallait la voir, la *Mama Africa*, avec sa coiffe et ses costumes de reine zouloue, dans les jardins de l'hôtel Saint-George (aujourd'hui El-Djazaïr<sup>7</sup>) : un port de diva dans ce palais qui en a vu bien d'autres, des rois et des reines, des stars du cinéma, de la littérature comme de la politique. Ainsi, tout comme la Ville blanche dont il porte désormais le nom, ce palais aura vu passer Rudyard Kipling (l'auteur du *Livre de la jungle*, surnommé par George Orwell « le prophète de l'impérialisme britannique »), le baron de Rothschild et le duc de Vendôme ; le général Eisenhower et le général Giap ; Simone de Beauvoir et Albert Camus (il y a écrit son *Appel à la trêve*) ; Edouard VII du Royaume-Uni et la reine Alexandra, la princesse et le prince de Galles ; Fayrouz et même... Diam's ! Sans oublier Henry de Montherlant, bien sûr, auquel la splendeur du palais arrache, lors de l'un de ses nombreux séjours, ce cri : « Il y a encore des paradis<sup>8</sup> ! »

Le Panaf 1969, ce fut aussi, pour un temps, le paradis. Et il n'y avait pas que la musique et la danse qui fussent dans la rue, dans les jardins publics et sur toutes les places de la ville : celle de la Grande-Poste, celle du 1<sup>er</sup>-Mai (aujourd'hui place de la Concorde<sup>9</sup>), celle des Trois-Horloges (Bab-el-Oued). Il y avait aussi des expositions en plein air (photos et peinture) ; et du théâtre, sur des

scènes improvisées, et de la poésie, et des lectures de textes de Frantz Fanon, de Jean Sénac, le « Soleil fraternel », omniprésent, courant les petites salles comme les grandes, les bars comme les cafés du centre-ville... Les rues étaient alors plus « mixtes » que jamais : livrées autant aux hommes qu'aux femmes. L'été était aux noces de l'Afrique et des Indépendances, de l'amour et de la fraternité aussi. Camus parlait de « l'extase comblant tous les désirs de l'âme et du corps ». On y était ! D'autres mots (dans *Noces à Tipasa* ?) me reviennent aujourd'hui en mémoire : « Jamais je n'ai senti à la fois mon détachement de moi-même et ma présence au monde » comme cet été-là... Je me souviens de mes poèmes de jeunesse, nés ces jours-là d'une déflagration de tous mes sens : « Je dirai, mon amour, ce qu'il reste de nos premiers balbutiements, mon premier scrupule né de ta dernière pudeur, nos corps à corps quotidiens à se mesurer dans la nudité insaisissable de la confiance once à once usurpée [...]. Je dirai, mon amour, l'amour du Soleil fraternel, impossible à contenir pour une terre qui n'a pas fini d'en réclamer... » Quelques mois après, à Paris, ce sont ces mêmes poèmes qui me feront rencontrer... Simone de Beauvoir<sup>10</sup>.

La folie de l'art et de la culture avait saisi tout un peuple, comme jamais, et pas un jour, pas une heure on ne déplora d'incident fâcheux, la paix régnait, la fraternité aussi, pour employer ce terme galvaudé à outrance, et qui, cette année-là, avait eu un sens, avait un sens, et un sens à l'échelle de tout un continent.

« Ce qui reste dans la mémoire, nous dit Rachid Boudjedra, c'est surtout une atmosphère, un bruitage tonitruant, un coloriage exubérant et cette impression de ferveur, jamais égalée depuis. Jamais Alger n'avait vu une déferlante humaine aussi indescriptible, à l'exception de la fête de l'Indépendance, le 5 juillet 1962. Ce qui caractérise le Panaf 69, c'est la participation populaire. En effet, toute la population était dehors, jour et nuit [...] La fête interminable commençait dès le début de l'après-midi et se terminait à l'aube [...] Tout le monde dansait. Tout le monde chantait. Et le charivari était tous les jours à son comble [...] Paradoxalement, tout ce déluge humain était autodiscipliné comme par un magnétisme qui portait, emportait et déportait ces masses compactes mais fluidifiées par on ne sait quelle force de gravitation qui permettait un certain équilibre entre les cortèges qui se déplaçaient dans des sens opposés, sans jamais se heurter ou se confronter. Le délire était donc à son comble mais parfaitement organisé [...] Reste donc ce sentiment inépuisable d'euphorie, d'exubérance, de fête et d'espoir pour une Afrique libre, majeure et fraternelle<sup>11</sup>. »

1- Olivier Hadouchi, « Retour sur le Festival panafricain d'Alger », revue *Cinéfabrika*, 25 mars 2010.

2- *Festival panafricain d'Alger*, produit par l'Algérie (Oncic), le film est en fait une sorte de montage de plusieurs prises de vues réalisées par toute une équipe de cinéastes : Slimane Riad, Ahmed Lallem, Mohamed Bouamari, Ali Maroc, Nasser-Eddine Guénifi, Michel Brault, Sarah Maldoror...

3- Dans le film, Boumediène ne bénéficie pas d'un traitement de faveur, souligne Olivier Hadouchi : son allocution « n'est pas placée au-dessus des autres déclarations des participants – on est loin du culte de la personnalité ». (Cf. Olivier Hadouchi, *Festival panafricain d'Alger, genèse et contexte du film*, 8 décembre 2009, dans « Le Chien d'Ulysse », blog de Salim Bachi).

4- AFP, 2 août 1969.

5- Paris, Union générale d'éditions, 1972.

6- Olivier Hadouchi, « Retour sur le Festival panafricain d'Alger », art. cité.

7- Ancien palais ottoman, il est transformé en 1889 en pensionnat de jeunes filles, avant de devenir le palace des richissimes Britanniques en quête d'hivernage de luxe et de volupté. Il prend plus tard le nom du saint patron d'Angleterre. Le 10 novembre 1942, le jour même où, au large d'Alger, l'aviation allemande coulait le torpilleur britannique, le *Broke* (voir p. 25), l'hôtel abritait dans l'un de ses somptueux salons la conférence franco-américaine pour l'armistice général sur toute l'Afrique du Nord. Le 17 juin 1943, une autre conférence y réunit Churchill et Eisenhower... La fin de la

guerre ne l'épargna pas... Après réparation, il accueille de nouveau les hôtes de marque à partir de 1948. Ce n'est que vingt ans après l'Indépendance, en 1982, qu'il est rebaptisé du nom de la ville El-Djazair.

8- Et d'autres encore, par ordre alphabétique : Marcel Achard, Alexandre Arcady, Charles Aznavour, Joséphine Baker, Juliette Binoche, Omar Bradeley, Marcel Cerdan, Jean Cocteau, Dalida, l'amiral Darlan, Pierre Delanoë, Cheikh Anta Diop, Georges Feydeau, Jean Gabin, André Gide, Georges I<sup>er</sup> de Grèce, Che Guevara, André Gide, Jean Giono, Abdelhalim Hafez, Roger Hanin, François Hollande, Francis James, Louis Jovet, Farid El-Latrache, Bernard Law Montgomery, Marcel Pagnol, Edith Piaf, Raimu, Jules Roy, Germaine Tillon...

9- Place Champ-de-Manœuvres, du temps de l'Algérie française (les vieux Algérois continuent de l'appeler « Chamaneuvres »), elle est devenue place du 1<sup>er</sup>-Mai après l'Indépendance, puis place de la Concorde, depuis la très contestée « Concorde civile » décrétée par Bouteflika, au bénéfice des « repentis » (islamistes).

10- C'était à l'occasion du vernissage de l'exposition de sa sœur Hélène : *Le Joli Mois de mai*, au jardin d'hiver du Moulin-Rouge (les galeries parisiennes avaient refusé à l'artiste d'accueillir ses visions « post-Mai 68 »). Un mois plus tôt, un ami, Franck Thomas, commissaire de l'exposition, avait remis à l'auteur du *Deuxième Sexe* un recueil de mes poèmes... De cette soirée au Jardin d'hiver, m'est resté l'honneur d'avoir échangé avec celle qui, après ma mère (dont je lui avais parlé plus que de poésie et d'art africain : une mère analphabète, ancienne bergère, et « femme de tête »), m'aura par ses écrits sensibilisé aux « problèmes de la femme », comme on disait dans l'Algérie des comités de gestion... Et puis, un jour, en 1971, à Alger, rue Ben M'Hidi, je me dirigeai vers la cinémathèque lorsque quelqu'un me tapa sur l'épaule avant de me lancer : « Alors, comme ça, on se paie *Les Temps modernes* ! » C'était Daniel Boukman, l'écrivain antillais, Algérois d'adoption. Qui m'apprit ce jour-là que la célèbre revue venait de consacrer une quinzaine de pages à mes *Poèmes algériens*...

11- Rachid Boudjedra, « Eclats de mémoire », sur Founoun Art et Médias : *Le Festival panafricain de retour à Alger, 40 ans après*, 20 février 2009.



Alger, émeutes du 5 octobre 1988. Un automne précurseur de printemps. © Sipa



## Alger, octobre 1988

### « Chahut de gamins » : 500 morts

« Plusieurs centaines de jeunes [...] envahissent les artères du centre-ville vers 11 heures. Très rapidement, ces vagues extrêmement fluides déferlent rue Didouche-Mourad, cassant tout sur leur passage [...] Ces milliers de jeunes, pour la plupart des écoliers et des lycéens, mais aussi de nombreux désœuvrés, exclus du système éducatif et apprentis-chômeurs, se sont abattus sur la ville, choisissant souvent avec soin les objectifs, et plus particulièrement ceux qui représentent l'Etat, le parti ou l'opulence [...] Hurlant des cris hostiles au chef de l'Etat, ils sont une cinquantaine serrés dans la benne d'un camion, volé sur un chantier, pour aller prendre Riadh El-Feth, encerclé par plusieurs cordons de CRS. Deux hélicoptères de l'armée, apparemment munis de bombes antiémeutes, [le] survolent à basse altitude... »

Frédéric Fritscher, « L'état de siège est décrété à Alger »,  
*Le Monde*, 7 octobre 1988.

Membre de l'Association des victimes d'octobre 1988 (AVO 88), amputé du bras gauche, Azwaw Hamou L'Hadj, ancien artisan bijoutier, revient devant l'entrée du lycée Abdelkader (ex-Bugeaud), là où il reçut plusieurs balles : « C'est ici que je suis tombé, se remémore-t-il en désignant du chef un portail vert attenant au lycée. Voyez ce mur : il y a encore les impacts de balles qui témoignent de la boucherie. Ce mur-là, par contre, a été recouvert de ciment pour effacer les stigmates des automitrailleuses<sup>1</sup>. »

Bien singulière décision du gouvernement que celle de classer désormais les victimes dans la catégorie « accidentés du travail » ! C'était, dit-on au sommet, la meilleure manière de légaliser les pensions et autres allocations accordées « généreusement » par le pouvoir, celui-là même qui fit, selon l'expression

qu'employa plus tard Bouteflika, « sortir » l'armée contre sa jeunesse. Qui dit « jeunesse » dit « désordre » et « turbulence », évidemment, voire : la formule « idoine » fut trouvée par un certain Ali Amar<sup>2</sup>, ex-président de l'ex-Amicale des Algériens en Europe, succursale parmi d'autres du pouvoir dans les années 1980, en qualifiant sur France Inter les émeutes de « chahut de gamins sans lendemain ».

Tout a commencé, dit-on, le 4 octobre à Rouiba, banlieue est d'Alger, dans une usine de véhicules industriels. En fait, si, pour la petite histoire, cette grève semble avoir été l'étincelle, la mise à feu, elle, est venue d'ailleurs, d'une jeunesse qui n'avait plus rien à perdre, sauf la vie – et ils seront des centaines à la perdre... Très vite, les « Indignés », avant la lettre, vont déferler sur El-Harrach (ex-Maison-Carrée), puis Hussein-Dey, Belouizdad (Belcourt) et, le 5 octobre, Alger-centre. Tous les symboles de l'Etat qu'ils trouvent sur leur chemin sont saccagés (bureaux de poste, commissariats, antennes du parti unique).

Le 6 octobre, l'état de siège est décrété. Ce qui n'empêche pas les révoltés de mettre le feu à plusieurs commissariats. Le 7 octobre, un vendredi, le ministre de l'Intérieur reconnaît l'ampleur du mouvement et dit son « inquiétude », et les leaders du mouvement comprennent « répression en vue ».

Une répression qui sera non pas aveugle mais méthodique. La révolte ne faiblit pas, au contraire, on s'organise : comités de quartiers à Aïn Taya, Bal-el-Oued, Aïn Bénian, Dély Ibrahim... Le 10 octobre, dans un discours à la nation, le président Chadli promet des réformes. Quatre mois plus tard, le 23 février 1989, une nouvelle Constitution engage le pays dans le multipartisme et la libéralisation de la presse. En quelques mois, une cinquantaine de partis sont créés et autant de journaux : les premiers se découvrent une tare « congénitale » d'autoritarisme (genre : Nous sommes tous des partis uniques !) ; les seconds versent très vite dans la diatribe et le réquisitoire, confondant liberté d'informer et délation. Des années durant lesquelles on lave son linge sale et celui des autres à la une, au mépris de toutes les règles de déontologie. Agissant en sous-main, généraux et propriétaires des journaux, qui souvent se confondent ou se liguent, dictent les unes et commanditent enquêtes et reportages, tirant et titrant contre l'adversaire du moment... Une foire d'empoigne, telle fut la presse algéroise des premières années d'« ouverture démocratique<sup>3</sup> ».

En fait, les réformes profitent surtout aux islamistes : décembre 1991, le FIS remporte le premier tour des élections municipales, les premières élections libres de l'histoire de l'Algérie. Le second tour n'a pas lieu : le 11 janvier 1992, l'armée annule carrément le scrutin. Des centaines d'islamistes gagnent le maquis, ou plutôt le regagnent, et retrouvent leurs casemates où s'entassent

depuis des mois des caisses d'armes et de munitions, une infrastructure complète, y compris du matériel informatique. La suite a donné la décennie noire : massacres de populations, assassinats ciblés d'intellectuels et d'artistes.

Les émeutes (du 5 au 10 octobre 1988) firent des centaines de morts : 500, selon l'Association des victimes d'octobre (AVO 88) ; 179, selon les autorités. Depuis février 2011, et à la suite de manifestations violemment réprimées par les forces de l'ordre, l'Etat d'urgence est officiellement levé, dix-neuf ans après son instauration. Pourtant, les manifestations publiques sont toujours interdites, et les arrestations continuent lors des sit-in et autres rassemblements, organisés à Bab-el-Oued ou place des Martyrs, à Alger, comme ce fut le cas pour la célébration du 23<sup>e</sup> anniversaire du 5 octobre 1988.

En 1989, le sociologue M'Hamed Boukhobza y voyait « un moment d'extériorisation ou plus exactement de contestation sociale d'une situation de crise générale latente<sup>4</sup> », et non cette manipulation que l'on continue d'attribuer à d'obscures officines qui auraient, selon l'expression de Bouteflika lui-même, « sorti » la population, en réaction au discours du 19 septembre 1988 de Chadli Bendjedid, dans lequel celui-ci dénonçait l'immobilisme d'Etat (*sic*) et promettait des sanctions exemplaires, ajoutant même qu'il n'allait pas « se laisser faire ». Le 22 juin 1993, deux ans après la publication de son essai, le sociologue, qui préconisait « un rapport dépassionné avec l'Occident », est assassiné. « Attentat islamiste »...

Les causes et motivations de ces journées d'octobre à Alger ne sont toujours pas clairement déterminées. Plusieurs sources parlent de soulèvement « programmé ». Deux mois après la fin des émeutes, l'hebdomadaire *Révolution africaine* écrivait : « Des indices troublants sont là, trop nombreux, trop concordants pour être occultés [...] La rue n'a été que le catalyseur de conflits larvés, souterrains, opposant sans doute des conceptions divergentes du système de gouvernement et d'exercice de pouvoir, mais aussi, et surtout, des intérêts et des hommes, à différents niveaux de la société politique<sup>5</sup>... »

La « thèse de l'explosion spontanée » ne tiendrait donc pas la route. Ali Yahia Abdenour, membre fondateur et président d'honneur de la Ligue algérienne pour la défense des Droits de l'homme (LADDH), va plus loin. Pour lui, « les événements du mercredi 5 octobre avaient été planifiés une année à l'avance par Chadli, qui avait installé des commissions pour préparer la Constitution de 1989 à travers laquelle il voulait consacrer le multipartisme<sup>6</sup> ». Ce qui signifie que des forces « occultes », opposées à ce projet de démocratisation, auraient tout fait pour précipiter la colère de la rue, la raviver et

créer ainsi une situation insurrectionnelle nécessitant l'intervention non plus de la police mais de l'armée...

Cette thèse, le quotidien *Le Monde*, très tôt, la fit sienne, dans son édition du 15 octobre 1988, en soulignant des détails troublants :

« Où étaient donc les forces de police, ce mercredi<sup>7</sup> [5 octobre premier jour des émeutes] ? Elles avaient reçu des instructions précises. Même les agents de circulation avaient déserté les carrefours. Comme si tout était prévu, à défaut d'être orchestré. Qui avait donc bien pu, mardi soir [4 octobre], prévenir certains commerçants de la rue Didouche-Mourad, en leur conseillant de laisser leur rideau baissé le lendemain ? [...]

« Qui étaient-ils ces civils, en jeans, baskets et blouson de cuir qui, au milieu des manifestants, sortaient soudain un pistolet et ouvraient le feu ? Qui étaient-ils, ces cinq hommes en civil, montés sur le plateau arrière d'une 404 bâchée, qui ont tiré sur les civils à Kouba ? Qui étaient encore ceux-là qui, à bord de voitures de sociétés nationales, lâchaient ici et là quelques rafales d'armes automatiques<sup>8</sup> ? »

Autre détail, souligné par Ali Yahia Abdenour : les émeutiers ne s'attaquaient nullement aux établissements scolaires, ni aux structures médicales (hôpitaux, dispensaires), pourtant restés sans surveillance particulière, alors que les bâtiments officiels (jusqu'aux commissariats) étaient saccagés, voire incendiés...

Pour ajouter à la confusion, c'est le dernier jour des émeutes, le 10 octobre, que les islamistes entrèrent en scène, entraînés par leur tribun Ali Benhadj, comme pour récupérer la mise, alors que jusque-là les « Frères » s'étaient cantonnés dans leur fief de Kouba ou dans les mosquées...

S'il est certain que les émeutes eurent pour ferment le ras-le-bol, et pour causes l'arbitraire, l'injustice, la spéculation, la corruption, la mainmise sur les circuits d'importation par des clans liés aux généraux, il n'est pas aussi certain que les « forces occultes » eussent atteint finalement leur objectif, celui de contrecarrer les projets d'ouverture démocratique que nombre d'observateurs continuent d'attribuer à Chadli Bendjedid. Sauf que ladite ouverture allait finir par donner des ailes aux islamistes, coûter au pays des centaines de milliers de morts et une décennie d'insoutenable terreur. Et à ceux qui continuent de s'étonner de ce que le printemps arabe n'ait pas encore traversé Alger, un professeur de thermodynamique à l'Ecole polytechnique d'Alger, Chems Eddine Chitour, répond : « Le 5 octobre 1988 fut le prélude véritable de ce que la doxa occidentale redécouvre, en 2011, sous le vocable de printemps arabe<sup>9</sup>. » Et comme le rappelle le correspondant d'*Ouest France* à Alger, l'histoire de l'Algérie indépendante est jalonnée de journées insurrectionnelles :

« Les émeutes en Algérie sont très fréquentes. Il n'y a pas une semaine sans son quotidien de mouvements sociaux dénonçant les mauvaises conditions de vie, l'incurie de l'Etat et les très importantes inégalités sociales : blocage des routes par les villageois demandant l'électrification, manifestations de chômeurs. Celles qui se sont déroulées à Alger les 19 et 20 octobre 2009 dans le

quartier d'El-Madania sont particulières. Elles ont eu lieu à Alger à proximité du lieu majeur de légitimation du pouvoir algérien dédié à la mémoire de la guerre d'indépendance : Riadh El Feth et à quelques kilomètres de la présidence de la République. Elles ont mobilisé une partie des habitants de Diar Echems contre les troupes antiémeutes<sup>10</sup>... »

En janvier 2011, d'autres émeutes rappelant à nombre d'observateurs celles d'octobre 1988 mobilisèrent les forces de répression.

L'historien Benjamin Stora, qui y voit « des similitudes troublantes », en dégage néanmoins des différences profondes :

« En 1988, la société était en effervescence, travaillée par des mouvements politiques (Ligue des Droits de l'homme, mouvements berbéristes, féministes ou... islamistes). Cette effervescence a porté des coups au FLN, parti unique. Ce n'est plus le cas. Les partis et les intellectuels sont marginalisés, affaiblis. Aujourd'hui, les émeutiers n'attaquent pas que les bâtiments du pouvoir. Autre chose, l'armée semble en retrait. Pour l'instant, on ne la voit pas, laissant le terrain à la police antiémeute. En 1988, des centaines de jeunes avaient été tués. Il y a aussi, aujourd'hui, grâce à Internet, la possibilité de savoir instantanément tout ce qui se passe. Enfin, le pays sort d'une longue guerre intérieure entre l'Etat et les islamistes, épuisé [...] Ce qui perdure, c'est le sentiment que le système politique est bloqué depuis de nombreuses années. Il n'y a pas d'accession au pouvoir des nouvelles générations. En Algérie, comme en Tunisie ou au Maroc, on a aussi ce problème des diplômés chômeurs. Ce sont des jeunes de 20 à 30 ans qui, à bac + 4 ou + 5, sont en panne d'avenir. Ils voient le monde bouger, notamment les pays du Golfe, la Chine ou le Brésil, et sont rongés, dans leur pays, par un sentiment d'inutilité et d'immobilisme<sup>11</sup>. »

Tout comme le fait l'historien, le nouveau président de la LADDH, Hocine Zehouane, répondant à une question de journaliste, évoque les effets du terrorisme islamiste des années qui suivirent l'ouverture démocratique, si chèrement acquise : « Nous avons vécu des traumatismes qui nous ont empêchés d'avoir une vision rétrospective. Pendant toute une décennie, nous avons subi des événements catastrophiques sans pouvoir réagir<sup>12</sup>... »

Des centaines de morts. Le prix intolérable pour un soulèvement contre un déni de justice qui n'a d'égal que celui qui justifia les huit années de guerre pour arracher l'indépendance. En fait, on l'a vu, la jeunesse d'Alger n'a jamais cessé de se soulever : des émeutes à Diar el-Mahçoul de décembre 1960 contre le pouvoir colonial, aux émeutes, toujours à Diar El-Mahçoul, de mars 2011, en passant par le printemps berbère de 1980 qui, parti de la capitale politique de la Kabylie, Tizi-Ouzou, se propagea très vite jusqu'à Alger, sa capitale économique (*sic*).

Evidemment, après les révolutions du printemps arabe, et dès le mois de février, la question qui revenait en leitmotiv dans les médias internationaux était celle-ci : « Ces soulèvements pourraient-ils s'étendre à la Libye, l'Algérie, le Maroc et la Jordanie ? » Après avoir longtemps tergiversé, le gouvernement a, d'une manière spectaculaire, révisé sa rhétorique jusqu'à la renverser. Une imposture sans nom (« hallucinante », selon *El Watan*). Alors que, durant plus de

vingt ans, les émeutes (qui, rappelons-le, coûtèrent la vie à 500 jeunes Algériens) ont été qualifiées par les plus hautes autorités et leurs affidés de « chahut de gamins », de « jacquerie » ou encore de « sortie téléguidée », voilà que le Premier ministre et un ministre d'Etat se présentent en laudateurs de « leur » jeunesse : « Certains ont oublié que l'Algérie, malgré le sang et les larmes, a mis en place il y a déjà vingt ans une démocratie pluraliste ! » (Ahmed Ouyahia, Premier ministre, le 8 avril 2011) ; « Je tiens à rappeler qu'en 1988, il y a eu un mouvement qui ressemble beaucoup à ceux que nous avons observés en Tunisie et en Egypte [...] L'Algérie a fait sa révolution avant les autres » (Mourad Medelci, ministre des Affaires étrangères, le 27 février 2011, sur La Chaîne parlementaire française LCP). Hallucinant, en effet... Ce qui a amené le quotidien *Liberté* à titrer : « Pressé par les révolutions arabes, le pouvoir veut s'approprier octobre 1988 » (5 octobre 2011).

Interrogés sur le fait qu'« Ouyahia, Medelci, Belkhadem<sup>13</sup> louent aujourd'hui les vertus démocratiques de la révolte d'octobre 88 », l'écrivain Anouar Benmalek, par ailleurs président du Comité national contre la torture, répond :

« Cela ressemble presque à une farce. Que les dirigeants actuels revendiquent le 5 octobre, cela ne peut être qu'obscène. Cela prouve aussi la force du symbole : ceux qui, hier, étaient traités de petits voyous sont devenus indispensables pour asseoir la légitimité du pouvoir. Cela illustre aussi le degré d'amnésie affectant la société. Car n'oublions pas que ces responsables, comme c'est le cas de l'inénarrable Belkhadem, pilier s'il en est du système répressif, endossent une lourde responsabilité dans les tueries et tortures pratiquées en octobre 1988. Je constate qu'il y a comme une amnésie perpétuelle. Le peuple préfère parfois oublier. C'est terrible car nos morts sont méprisés ; ils meurent deux fois en fait. Les événements qui ont suivi Octobre étaient tellement épouvantables que les 500 morts paraissent presque insignifiants<sup>14</sup>... »

En février 2011, déjà, l'écrivain Yasmina Khadra, par ailleurs directeur du Centre culturel algérien de Paris, répondant à la même question que se posaient les médias du monde (« Ces soulèvements pourraient-ils s'étendre à la Libye, l'Algérie, le Maroc et la Jordanie ? ») avait, lui, affirmé dans une tribune parue dans *El Païs* :

« Pour la Libye, la question ne se pose même pas. Pour les Libyens Kadhafi n'est pas un dictateur, mais un leader éclairé. On ne verra pas de sitôt la rue de Tripoli sombrer dans la colère. Pour les trois autres pays, malgré la corruption généralisée, le chômage, la paupérisation galopante et le manque de perspectives pour la jeunesse et les nouveaux diplômés, il n'y aurait pas d'insurrections. Les gouvernements en place vont promettre d'introduire de vastes et urgentes réformes pour satisfaire les revendications de leur peuple et continueront de ne pas comprendre que c'est l'alternance que la nation exige. Le bras de fer sera flexible, mais personne ne pourrait prévoir la réaction populaire à court terme. Une chose est certaine, grâce à ce qui se passe en Tunisie et en Egypte, les peuples savent désormais où sont leurs vraies forces. Plus rien ne sera comme avant<sup>15</sup>. »



Ainsi, « la corruption généralisée, le chômage, la paupérisation galopante et le manque de perspectives pour la jeunesse et les nouveaux diplômés » ne suffiraient pas à faire bouger la jeunesse algérienne ! Que faudrait-il donc, à cette jeunesse, pour qu'elle réussisse son « printemps » ou son « automne » ? Le maquis, peut-être ? Pas forcément, l'auteur des *Hirondelles de Kaboul*, dans un ingénieux retournement rhétorique, nous le dit : l'alternance ! C'est l'impérieuse nécessité d'une alternance que, dans son autisme congénital, ne veut pas voir le pouvoir en place, et en place depuis un demi-siècle.

Début novembre 2011, un groupe du Parlement européen (Délégation pour les relations avec les pays du Maghreb) s'était rendu à Alger. A la suite de ce voyage, une conférence devait se tenir à Strasbourg sur « L'isolement de l'Algérie dans le Printemps arabe ». Interviewée à son arrivée à Alger, la députée EELV Malika Benarab-Attou n'avait pas usé de langue de bois, confirmant ainsi sa volonté de poser clairement le problème :

« En Algérie, affirma-t-elle ce jour-là, on n'est pas encore dans un moment d'ouverture démocratique, malheureusement. Je suis assez sceptique. J'ai eu l'occasion de le dire à l'ambassadeur d'Algérie auprès de l'Union européenne, lorsque nous avons évoqué cette réforme constitutionnelle et les nouvelles lois. J'ai rencontré des représentants d'ONG, à titre indicatif, qui disent ne pas trop croire en la nouvelle loi sur les associations. Nous avons également l'impression qu'il n'y a pas une réelle indépendance des médias. J'ai peur que le pouvoir algérien ne rate le coche de la démocratisation de l'Algérie<sup>16</sup>. »

<sup>1</sup>- Cf. Mustapha Benfodil, « Rassemblement à Bab-el-Oued à la mémoire des victimes d'octobre 1988 ; des fleurs et des talkies-walkies », *El Watan*, 11 octobre 2011.

<sup>2</sup>- Malencontreuse homonymie : l'homme n'a aucun lien de parenté avec feu Ali Amar alias Ali-la-Pointe de la bataille d'Alger.

<sup>3</sup>- Voir Salah Guemriche, « Presse, patates et démocratie », *Algérie-Actualité*, 5 mai 1990.

<sup>4</sup>- M'Hamed Boukhobza, *Octobre 88, évolution ou rupture ?*, Alger, Bouchène, 1991.

<sup>5</sup>- Cité dans Abed Charef, *Algérie 88. Un chahut de gamins ?*, Alger, Ed. Laphomic, 1990, p. 235.

<sup>6</sup>- Propos recueillis par Sihem H. pour le journal *Le Jeune Indépendant*, 5 octobre 2006.

<sup>7</sup>- A l'époque le mercredi était, en Algérie, veille de week-end.

<sup>8</sup>- Frédéric Fritscher, *Le Monde*, 15 octobre 1988.

<sup>9</sup>- Cf. *L'Expression* du 10 octobre 2011.

<sup>10</sup>- Arezki Aï-Larbi, « La contestation sociale tourne à l'émeute », *Ouest France*, 22 octobre 2009.

<sup>11</sup>- Entretien avec Lakhdar Belaïd, « Les jeunes sont rongés par un sentiment d'inutilité », *La Voix du Nord*, 9 janvier 2011.

<sup>12</sup>- *Le Jeune Indépendant*, 5 octobre 2006.

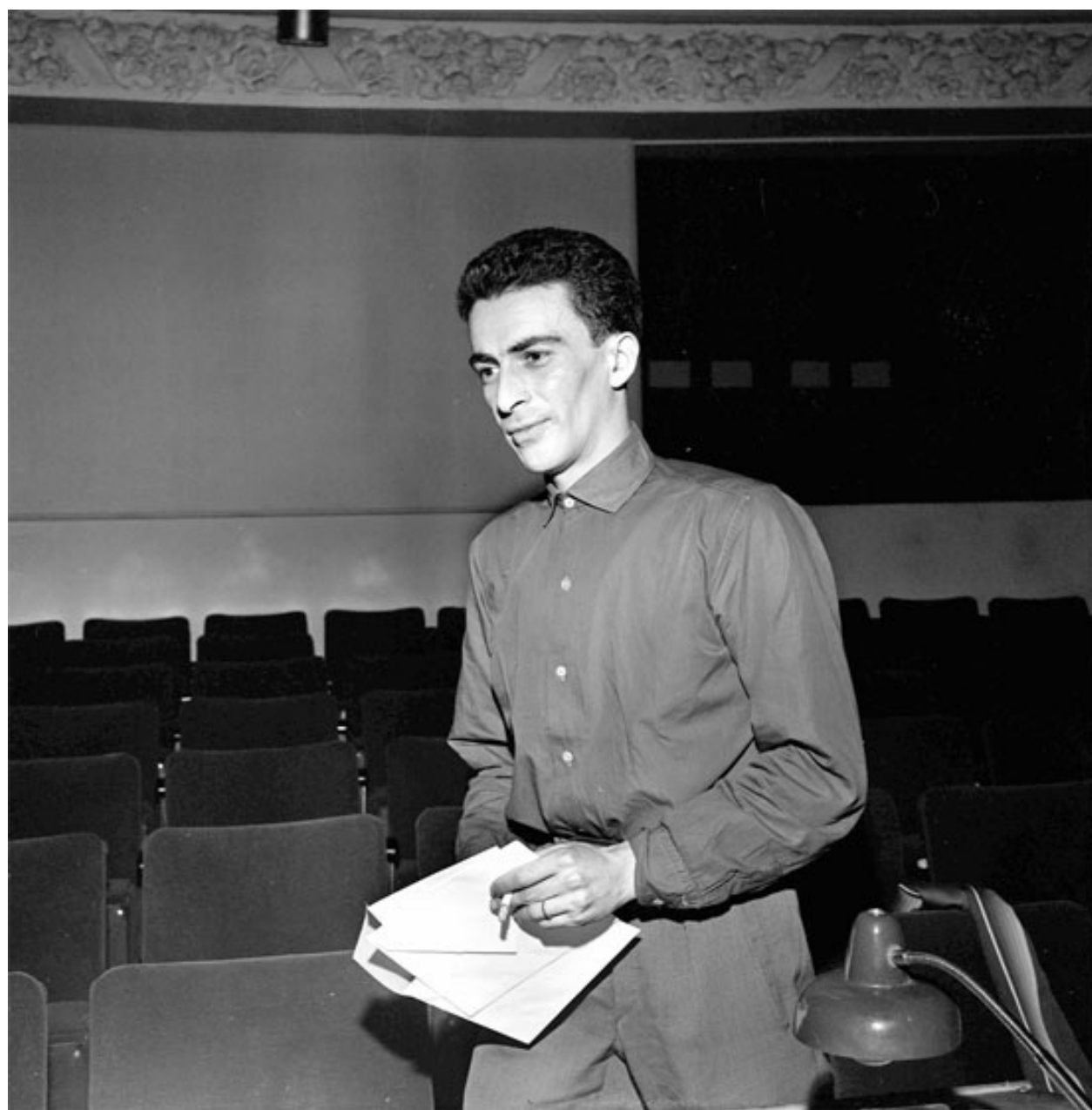
<sup>13</sup>- Respectivement : Premier ministre, ministre des Affaires étrangères, secrétaire général du FLN.

<sup>14</sup>- Propos recueillis par Mohand Aziri, *El Watan*, 5 octobre 2011.

<sup>15</sup>- Yasmina Khadra, « Il ne s'agit pas de révolutions », *El País*, 4 février 2011.

<sup>16</sup>- Malika Benarab-Attou : « En Algérie, on n'est pas encore dans un moment d'ouverture démocratique », *El Watan*, 2 novembre 2011. NB : A Strasbourg, la conférence eut bien lieu, le 14 décembre, mais avec un intitulé plus... diplomatique : « Algérie, quel horizon démocratique ? »





Kateb Yacine, lors d'une répétition de *La Femme sauvage* au théâtre Récamier à Paris, 1963. © Studio Lipnitzki / Roger-Viollet

# L'homme... révoltant

## Kateb Yacine, le « fou de Nedjma »

« La langue française reste un butin de guerre. A quoi bon un butin de guerre, si l'on doit le jeter ou le restituer à son propriétaire dès la fin des hostilités ? »

Kateb Yacine<sup>1</sup>

Le 1<sup>er</sup> novembre 1989, Alger célébrait le 35<sup>e</sup> anniversaire du déclenchement de la guerre de libération. Le même jour, autour d'El-Harrach (ex-Maison-Carrée), c'est un autre événement qui poussait un millier d'hommes et de femmes vers le cimetière El-Alia, un lieu célébré pour son carré « Martyrs de la Révolution ». Ce jour-là, on y enterrait Kateb Yacine, décédé trois jours plus tôt à Grenoble.

Dans un prêche enflammé, depuis Le Caire, l'imam El-Ghazali de la célèbre mosquée-université El-Azhar fustigea les autorités d'Alger pour avoir accepté d'enterrer un « athée » sur une terre musulmane : « Hérétique, Kateb Yacine le fut dans sa vie. Maudit, il le sera pour toujours, sans miséricorde ni rédemption possible. Il ne mérite pas d'être enterré en Algérie ! Il ne doit pas l'être dans un cimetière musulman<sup>2</sup> ! »

Et l'homme de Dieu d'ajouter à ses arguments le crime, commis selon lui par l'hérétique, d'avoir intitulé une de ses pièces : *Mohamed, prends ta valise !* C'est que l'imam y voyait tout bonnement une allusion au Prophète et, donc un appel à rejeter l'islam. Déjà que les évangélistes commençaient à avoir pignon sur rue, à Alger, et surtout en Kabylie...

De son vivant, Kateb Yacine avait, avant l'heure, répondu à l'imam comme à ceux qui lui reprochaient l'emploi du français. Sa réponse, il l'avait déjà donnée, le 14 août 1956, à Pierre Desgraupes, dans son émission *Lectures pour tous* :

l'écrivain y affirmait s'être délibérément « jeté dans la gueule du loup », en écrivant en français et se servir de la langue française comme d'un « butin de guerre ». La formule est restée célèbre. Pour être exact, l'argumentation de l'écrivain est celle-ci : « La langue française reste un butin de guerre. A quoi bon un butin de guerre, si l'on doit le jeter ou le restituer à son propriétaire dès la fin des hostilités ? »

Entre les exigences du chantre de l'islamisme, l'imam d'El-Azhar, que le gouvernement algérien lui-même avait recruté dans les années 1980 pour enseigner la *doxa* coranique à l'université islamique de Constantine, et la dignité du défunt, l'homme qui avait naguère ironisé sur les mosquées, comparant leurs minarets à « des fusées qui ne partent jamais », le pouvoir algérien avait hésité à trancher : seules des voix avisées, redoutant la réaction de la rue, et ayant été, de surcroît, irritées par l'ingérence de l'étranger (on connaît l'ombrageuse susceptibilité des nationalistes algériens), l'avaient contraint à faire la sourde oreille à l'appel délirant de l'imam...

Ce jour-là, donc, aux obsèques de l'écrivain, un 1<sup>er</sup> novembre, des membres du gouvernement, qui ouvraient le cortège, suivaient d'un regard inquiet la foule qui affluait de partout et grossissait, entonnant... *L'Internationale* ! Le peuple d'Alger rendait ainsi hommage à leur « porte-voix » qui, durant des décennies, n'aura eu de cesse, dans ses pièces de théâtre comme dans ses écrits, de dénoncer les atteintes aux droits de l'homme *et* de la femme, et de rappeler que l'identité de l'Algérie relevait plus de la berbérité que de l'islam.

Pourtant, l'écrivain et dramaturge, qui parcourut longtemps le monde, n'a passé qu'une dizaine d'années dans la capitale. Et si le jeune réalisateur de *Viva Laldjérie*, Nadir Moknèche, reconnaît que « depuis son enfance il a toujours su qu'il appartenait à Alger », on ne peut pas en dire autant de Kateb Yacine : l'auteur de *Nos ancêtres redoublent de férocité* n'avait jamais appartenu exclusivement à telle ou telle ville d'Algérie. Pas même à Guelma, une de ses villes natales (*sic*<sup>3</sup>) ; ni à Constantine ; ni à Nadhor, le fief de son ancêtre Keblout ; ni à Sétif, où sa conscience politique s'était forgée, après qu'il a été témoin des massacres du 8 mai 1945 ; ni à Bel-Abbès, où il fut exilé en 1979 avec sa troupe de théâtre pour l'éloigner d'Alger, sa présence y étant devenue trop subversive aux yeux des autorités. Et, donc, il n'appartient pas non plus à Alger, où il passa, consécutivement, une dizaine d'années environ, entre Ben Aknoun, Kouba et Bab-el-Oued...

« Maintenant Alger nous sépare, écrit-il alors qu'il n'avait pas 19 ans, une sirène nous a rendu sourds / Un treuil sournois déracine ta beauté / Peut-être Nedjma que le charme est passé, mais ton eau gicle sous mes yeux déférents<sup>4</sup>... »

C'est dire qu'aucune de ces villes ne saurait objectivement s'approprier ni l'homme ni l'écrivain. Pour la simple raison que la mémoire de Kateb Yacine, rebelle comme il le fut, n'est pas « régionalisable » : il était l'Algérie même, dans toutes ses composantes (arabo-berbère, d'expression dialectale ou académique), avec son courage et ses contradictions, sa générosité et ses envolées, sa lucidité comme ses excès.

Kateb avait néanmoins, avec son répertoire théâtral en langue « dialectale », marqué profondément les mémoires des Algérois, son public de travailleurs et d'étudiants. Il avait un immense amour pour Alger et sa population, celle de Bab-el-Oued et de la Casbah, pas vraiment celle de Didouche Mourad... Et pas seulement pour l'histoire et la beauté de la ville, mais pour son « étonnante faune humaine », comme disait la bande-annonce de *Pépé le Moko*. Surtout, pour ses personnages hauts en couleur : ses compagnons de route, hors des artistes et des intellectuels, furent toujours du genre « fous du village ». J'ai même connu un de ces « fous » qui racontait à qui voulait l'entendre comment l'écrivain venait le voir chez lui, à Guelma, pour lui « emprunter » des histoires ! Un jour, en 1971, je l'avais croisé, notre « fou », par hasard, à la brasserie des Facs d'Alger. Il se précipita sur moi, me tira un livre de sa poche, le feuilletant fébrilement, pointant du doigt tel et tel passage, et jurant que « là et là », c'était lui, Sassi Taqchira, qui avait soufflé l'histoire à l'auteur ! Le livre, c'était *Nedjma*, l'un des romans maghrébins les plus traduits au monde ! Un autre jour, le « fou de Guelma » eut maille à partir avec *El Moudjahid*, l'unique quotidien de l'époque, ou plus exactement avec le papier journal, anecdote rapportée dans mon roman *Un été sans juillet* :

« Au beau milieu des effusions, quelqu'un cria le nom de Malek. Et Larbi, au souvenir de l'ami disparu, sentit le sol se dérober sous ses pieds. Un sanglot lui monta à la gorge, qu'il étouffa dans une accolade appuyée sur l'épaule de Sassi Taqchira qui venait de surgir, serrant contre lui un tas de légumes emballé dans du papier journal.

« – Quand j'ai lu la nouvelle, je n'ai pas cru. Tu connais *El Moudjahid* (il montra l'emballage, crevé) : capable de supporter une tonne de mensonges par jour mais pas un kilo de patates<sup>5</sup> ! »

Voilà le genre de personnages, aussi vrais que réels, dont Kateb recherchait la compagnie. Un monde où il se sentait en famille. Son domicile d'alors (Ben Aknoun, Centre familial, pavillon 47 B) était connu de tous les fêtards qui avaient un tant soit peu des accointances avec le théâtre. C'est plutôt avec les notables qu'il avait des problèmes, exception faite du ministre du Travail de l'époque, Mohamed-Saïd Mazouzi, qui l'avait pris durant des années sous son aile... La liberté de ton de Kateb n'a jamais été du goût de ces *zou'amas*<sup>6</sup>,

comme il disait, qui restent persuadés de servir leur pays alors qu'ils ne font que s'en servir.

Si l'humour est « la politesse du désespoir », le désespoir, chez Kateb Yacine, avait pour cause l'arbitraire qui frappait le peuple et l'autisme des gouvernants. Un soir, en 1970, Alger ne s'était pas encore remise des journées mémorables et féeriques du Festival panafricain (1969), dans un bar proche du siège de son fameux théâtre, l'ACT (Action culturelle des travailleurs), il m'avait parlé d'une idée extravagante, et je me demande aujourd'hui si cela ne faisait pas partie d'un projet d'écriture, l'idée d'un personnage imaginaire qui ne serait ni noir ni blanc, mais plutôt noir et blanc, c'est-à-dire une partie de son corps serait noire, et l'autre partie, blanche. Et il se demandait comment cet homme, s'il existait, serait perçu en Afrique du Sud. C'était en 1970... Un jour, vingt ans plus tard, en travaillant sur des archives coloniales, je tombai sur une histoire incroyable, d'autant plus incroyable qu'elle se passe en Algérie. C'est à l'occasion d'un voyage d'une délégation de parlementaires français en Algérie, en 1879. Le rapport de mission évoque l'histoire entendue de la bouche d'un conteur indigène, celle d'un chameau noir, tout noir, et d'un chamelier, qui, lui, était noir et blanc, c'est-à-dire en « lignes perpendiculaires », comme dit le texte, un homme bigarré...

Alger, elle aussi, avait ses hommes « bigarrés ». Politiquement. Kateb en rencontrait beaucoup du temps où il était inscrit au Parti communiste algérien. Comme le fut d'ailleurs, brièvement, Albert Camus. Un jour, longtemps après avoir cessé sa collaboration (1948-1951) à *Alger républicain*, Kateb écrivit une lettre à l'auteur de *L'Etranger*, qui le précéda au même journal (1938), pour attirer son attention sur la situation que vivait *leur* pays, en ces termes : « On crie à Tipaza et à Nadhor [...] Irons-nous ensemble apaiser le spectre de la discorde, ou bien est-il trop tard ? Verrons-nous à Tipaza et Nadhor les fossoyeurs de l'ONU déguisés en juges ? » Camus ne lui répondit jamais...

Nadhor, le village de la tribu des Keblout, ses ancêtres, était-il dans l'esprit de l'indigène écrivain ce qu'était Tipaza dans l'esprit de l'écrivain pied-noir ? Toujours est-il que, dans cette lettre, datant de 1957, l'auteur de *Nedjma* revient sur cette terreur qu'il avait vue à l'œuvre le 8 mai 1945, à Sétif, alors qu'il n'avait pas 16 ans. De cette journée tragique date son engagement politique, qui, plus tard, l'opposera à l'auteur de *L'Etranger* : « Ce que je n'aime pas chez Camus c'est sa manière de poser le problème. Une révolution n'est pas une morale<sup>2</sup> ! »

Bien sûr, il y a la fameuse phrase prononcée lors de sa conférence de presse à Stockholm, et qui avait fait couler tant d'encre... Mais même si la formule camusienne pêchait par ambiguïté, il serait bon, ici, de situer dans son contexte

et une fois pour toutes le... *malentendu*. Voici la phrase intégrale prononcée par Camus en décembre 1957, en réponse à une question d'un étudiant algérien, résidant en Suède : « J'ai toujours condamné la terreur. Je dois aussi condamner un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger, par exemple, et qui, un jour, peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois en la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice. »

Albert Memmi a eu les mots qui, à mon sens, cernent le mieux le dilemme camusien. C'était lors d'un colloque à Nanterre : « Je ne lui fais pas grief de n'avoir su parler que des siens propres », avait dit l'auteur du *Portrait du colonisé*, avant d'ajouter : « Chacun doit parler de ce qu'il connaît le mieux [...] Mais lorsque les Algériens ont commencé à réclamer leur liberté politique, il n'a pas vu qu'il s'agissait d'une revendication nationale, il a mésestimé le fait national algérien [...] Si l'on est inconditionnellement solidaire des siens, on trahit la justice ; si l'on a le respect inconditionnel de la justice, tôt ou tard on trahit les siens<sup>8</sup>... »

Il demeure tout de même un « mystère Camus » : une de ses déclarations, faite deux années avant de recevoir le Nobel, et donc avant de lâcher la fameuse phrase sur la mère et la justice. Voici ce que l'auteur de *L'Etranger* écrivait dans ses *Cahiers* : « Je sais, il y a une priorité de la violence. La longue violence colonialiste explique celle de la rébellion<sup>9</sup>. »

Mystère en effet. Un mystère que nous laisserons aux camusiens le soin d'éclaircir. La question qui prévaut désormais, à mon sens, est celle-ci : quel est l'Algérien, jeune ou vieux, nationaliste ou citoyen du monde, laïc, athée ou croyant, démocrate ou libéral, qui pourrait jurer que, dans les mêmes circonstances, il n'aurait pas préféré sa mère à la justice ?

On raconte que Jean-Paul Sartre, lorsqu'il apprit que le prix Nobel de littérature venait d'être décerné à Albert Camus, eut, pour tout commentaire, ce mot vipérin : « Il l'aura mérité ! »

Le directeur des *Temps modernes*, qui refusa, on le sait, le prix Nobel en 1964, et qui rencontra l'auteur de *L'Homme aux sandales de caoutchouc*<sup>10</sup>, n'eut sûrement pas dit cela de Kateb, si celui-ci avait été honoré par le jury de Stockholm.

Toujours est-il que le peuple d'Alger, qui, le 1<sup>er</sup> novembre 1989, accompagna l'homme de Nadhor à sa dernière demeure en chantant *L'Internationale*, aura, lui aussi, gagné son « butin de guerre », du moins un héritage, car il ne fait aucun doute que la parole de l'« hérétique » continue à habiter les esprits. L'héritage : non plus une langue étrangère (l'arabe classique l'étant déjà pour la grande majorité du peuple algérien), non plus une langue



mais un langage, celui de l'homme « révoltant » et de la subversion. Même si l'esprit de subversion, lui, n'est pas historiquement étranger à ce peuple. C'est juste que l'Histoire n'a pas encore dit son dernier mot...

<sup>1</sup>- Cité dans Benamar Mediene, *Kateb Yacine, le cœur entre les dents*, Paris, Robert Laffont, 2006.

<sup>2</sup>- *Ibid.*

<sup>3</sup>- Plusieurs communes se disputent, en effet, l'origine et même la naissance de l'écrivain : Guelma, Sedrata, Nadhor, Sétif, Constantine. Finalement, il n'en reste plus que deux à se revendiquer comme lieu de naissance de l'écrivain : Aïn N'baïl, près de Guelma, et Zighout Youcef (ex-Condé Smendou).

<sup>4</sup>- « Nedjma, ou le poème ou le couteau ». *Le Mercure de France*, n° 1013, janvier 1948.

<sup>5</sup>- Salah Guemriche, *Un été sans juillet*, *op. cit.*, p. 149.

<sup>6</sup>- Pluriel de *za'im* : leader ; au sens, ici, de potentat.

<sup>7</sup>- Propos rapporté par Benamar Mediene, ancien compagnon de route de Kateb, aujourd'hui directeur de recherches en sciences humaines à l'université d'Aix-en-Provence (Cf. « Camus et Kateb Yacine », *L'Improbable*, octobre 2007 ; *Kateb Yacine, le cœur entre les dents*, *op. cit.*

<sup>8</sup>- Albert Memmi, « Albert Camus et l'Algérie », *Le Soir d'Algérie*, 10 janvier 2010.

<sup>9</sup>- Albert Camus, *Essais*, II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 983.

<sup>10</sup>- Kateb Yacine écrivit cette pièce après son séjour au Vietnam (1967), où il rencontra Hô Chi Minh.





Mosquée de Sidi Abd er-Rahman, saint protecteur de la ville. © M.-A. Himeur

# Sidi Abd er-Rahman

## Saint patron d'Alger

« Au-delà de sa rancune concernant leur hostilité au coup d'Etat du 2 décembre 1851, l'Empereur [Napoléon] avait développé, après plusieurs années d'observation, une profonde aversion pour les colons d'Algérie, dont il condamnait les usurpations sur les biens musulmans. »

Saïd Almi<sup>1</sup>

Sidi Abd er-Rahman n'avait pas 20 ans, au XIV<sup>e</sup> siècle finissant, lorsqu'il dut s'exiler. Il faut croire que les voies du Seigneur sont encore plus impénétrables en terre d'islam pour qu'un jeune de 16 ans (vers 1399) décide un jour de quitter l'affection des siens pour s'en aller (comme l'aurait préconisé le Prophète) « chercher la science fût-ce en Chine ». Pour un adolescent, la Chine commençait déjà à Béjaïa (Bougie), à 300 kilomètres à l'est d'Alger, et elle offrait alors plus d'opportunités de s'instruire que cette bonne vieille cité, Alger, des Beni Mezghana : bien avant d'accueillir le jeune Algérois, de souche « isserroise<sup>2</sup> », Béjaïa avait offert l'asile au célèbre Léonard de Pise, le Fibonacci des mathématiciens qui, de retour en Italie, fera adopter les chiffres « arabes » par toute l'Europe.

Vingt ans plus tard, vers 1419, après avoir vécu et étudié à Bougie, étudié et voyagé en Tunisie, en Egypte, en Turquie, en Syrie, et, naturellement, à La Mecque, le voilà, auréolé du titre de Hadj, de retour dans son pays natal, où il mourra, en 875 de l'hégire (1471). Le peuple de la Casbah, bientôt suivi des croyants du proche et du lointain, fera de son mausolée un lieu de pèlerinage. Il sera leur saint patron : Sidi Abd er-Rahman Eth Tha'alibi. Alger a ainsi pour saint tutélaire un théologien et un érudit, d'obédience soufie, auteur de plusieurs

dizaines d'ouvrages, parmi lesquels : *Des vérités sur le soufisme* ; *Les Nobles Sciences dans l'observation des états de l'Autre Monde* ; *Les Jardins des saints* ; *Les Edifiantes Lumières dans l'union de la Loi et de la Vérité*... On parle de quatre-vingt-dix manuscrits, des recueils de pensées, commentaires et exégèses, autour du Coran et des hadiths, la plupart disparus ou détruits : seuls deux furent publiés jadis à Alger, d'autres se trouveraient dispersés dans des bibliothèques privées au Mali et au Soudan...

Selon Georges Marçais, « Abou Zaïd Abd er-Rahman Ibn Mohamed Ibn Makhoul eth-Tha'alibi appartient à l'importante tribu arabe des Tha'aliba qui occupaient la Mitidja. Il naquit vers 1383<sup>3</sup> à Alger suivant les uns, aux Issers suivant les autres ». Toujours est-il que « c'est à Alger qu'il reçut sa première instruction<sup>4</sup> ». On le dit, par ailleurs, descendant du Prophète, par sa tribu : les Djaâfaria, laquelle serait de la lignée d'Abdallah Ibn Djaâfar, Ibn Abi Taleb, l'oncle du prophète.

Un grand historien musulman, le Cordouan Ibn Hazm (993-1064), plus connu pour son *Collier de la Colombe*, signale en effet la présence dans la Mitidja (région de Blida, à 50 kilomètres au sud d'Alger) l'existence, au X<sup>e</sup> siècle, d'une sainte tribu : les Djaâfira. La thèse est sujette à caution, ne serait-ce que parce que l'enfant était né berbère et que les Berbères, jusqu'à preuve du contraire, n'avaient aucune accointance généalogique avec les Qoraïchites (tribu du Prophète).

Après avoir diminué durant les années 1830-1860, la composante berbère d'Alger (des Kabyles et, dans une moindre mesure, des Mozabites) se renforce à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et même, paradoxalement, après la répression de 1871 contre l'insurrection en Kabylie de Mokrani : beaucoup de Kabyles sont déportés en Nouvelle-Calédonie, mais beaucoup d'autres trouvent refuge dans la Casbah. D'après l'*Encyclopédie berbère*<sup>5</sup>, les Kabyles formaient en 1911 le tiers des « indigènes » algérois ; après la Première Guerre mondiale, ils ne représentent plus que les deux cinquièmes. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, ils formaient les deux tiers<sup>6</sup>.

Alger, même du temps des Turcs, restait berbéro-arabe, tout comme l'Andalousie musulmane fut non pas « arabe » mais « arabo-berbère » ; Ghardaïa et le M'Zab sont foncièrement berbères. Fromentin, lui, parlait carrément de « maisons turques ». Or, comme le souligne Alex Gerber : « Ce que les Turcs ont fait construire du temps de la régence fut le fruit du génie algérien<sup>7</sup>. » De fait, les maisons de la ville de Sidi Abd er-Rahman tiennent bien plus du M'Zab que de l'Anatolie !...

Sidi Abd er-Rahman laissa huit enfants : quatre garçons et quatre filles. En 1692, une mosquée est édiflée à l'endroit même où il officiait comme éleveur de consciences, en tant que soufi, fondateur de *zaouïa* (la *Thaâlabiya*). Son ordre religieux est connu pour l'obligation de transparence (on y vient le cœur à nu) que s'imposent les fidèles. On ne va pas à Sidi Abd er-Rahman comme on va à Lourdes : ici, aucune promesse de guérison, mais plutôt une obligation, celle de ne pas proférer de faux serment. Pour les anciens, Alger est reine et Sidi Abd er-Rahman, son roi. Le réalisateur algérien Nadir Moknèche évoquera volontiers, après le tournage de son deuxième film : *Viva Laldjérie*, le mot qu'il avait souvent entendu de la bouche de sa mère : « Il n'y a pas de ville plus belle que toi, pas de protecteur plus puissant que ton roi. Qu'il veille sur moi et sur mes enfants<sup>8</sup>. » Et le cinéaste, qui vécut et étudia surtout à Paris et à Londres, d'ajouter : « Depuis, je n'ai cessé d'aller visiter ce sanctuaire, même dans les moments les plus difficiles. Les islamistes étant contre le culte des saints, ils en avaient interdit l'accès<sup>9</sup>. »

De tout temps, et jusqu'à nos jours, les mendiants invoquent Sidi Abd er-Rahman, pour « forcer la charité des passants », et pas seulement : selon Georges Marçais, « en cas de litige, un faux serment proféré devant son tombeau apparaît comme un sacrilège ». Une légende dit même qu'un jour des membres du conseil des prud'hommes vinrent, sur la tombe du saint et devant témoins, jurer de la sincérité de leurs jugements ! La vocation de notre saint ne va pas aussi loin, à en croire cette inscription conservée au musée Stéphane-Gsell (aujourd'hui musée des Antiquités), qui dit : « Lorsque tu désireras obtenir ce que tu sollicites, visite la sépulture de la "couronne" des Savants, Eth-Thaâlibi. Il est un asile, un éducateur, un refuge, une direction, un imam à qui Dieu a prodigué tous les dons. Par Lui, Dieu a rendu Alger célèbre en Orient comme en Occident. Sois donc, dans les épreuves, assidu auprès de sa tombe<sup>10</sup>. »

Magnifiée ou fantasmée, son *aura* attire tout de même artistes, écrivains et autres grands du monde : un souvenir à emporter sur une plaque de photographie devant lequel on aura pris la pose, en majesté, comme touché par la grâce, ou pontifiant jusqu'au pathétique. « C'est le triomphe de la couleur locale ! », ironisait déjà en son temps Jules de Goncourt<sup>11</sup>...

Parmi les honorables visiteurs venus honorer l'honorable saint patron d'Alger : le roi Oscar de Suède ; Isabelle Eberhardt ; Eugène Fromentin ; Auguste Renoir ; la reine Amélie du Portugal ; le président français Alexandre Millerand ; l'archiduc d'Autriche Joseph-François et sa femme Anne d'Autriche ; Edouard VII d'Angleterre et la reine Alexandra.

La ville de Sidi Abd er-Rahman, celle du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, n'était pas encore, sociologiquement, tout à fait blanche... Il faut attendre la fin du Second Empire (1852-1870) pour que la ville européenne, telle qu'on la connaîtra au moment de l'Exposition universelle (1889) et surtout du centenaire de la conquête (1930-1931), soit érigée, avec ses façades haussmanniennes, ses villas néomauresques (celles-ci souvent édifiées par des Anglais en villégiature), entre de larges boulevards, le tout au détriment de la vieille ville... Dès 1832, autrement dit à peine deux ans après la prise d'Alger, Eugène Delacroix déplorait qu'il fût « réservé aux Européens de détruire à Alger et comme à plaisir tout ce qu'il a été possible de la distribution et de l'ornement des maisons mauresques<sup>12</sup> ».

Du coup, la médina se trouva amputée de ses remparts, fortins et autres maisons « indigènes », tel le quartier de la Marine, un des plus anciens de la ville, dont ne restait intacte que la partie de Bab el-Bahr (des vestiges et des voies romaines y furent mis au jour). Pourquoi la fin du Second Empire ? C'est que l'empereur Napoléon s'était montré, au grand dam des colons, un adversaire déclaré des expropriations : « Au-delà de sa rancune concernant leur hostilité au coup d'Etat du 2 décembre 1851, l'empereur avait développé, après plusieurs années d'observation, une profonde aversion pour les colons d'Algérie, dont il condamnait les usurpations sur les biens musulmans<sup>13</sup>. »

Nombreux étaient les artistes et intellectuels, touristes d'occasion ou de raison (de santé), à témoigner de ces destructions. Même Karl Marx, qui séjourna à Alger en 1882, écrit dans une lettre à son gendre Paul Lafargue : « A Mustapha Supérieur, on bâtit sans arrêt de nouvelles maisons, on démolit les anciennes<sup>14</sup>. » Il y aura bien plus tard de bonnes âmes pour aller dans le sens de l'empereur, à l'exemple de l'archéologue et historien Stéphane Gsell et de ses pairs : « Il est regrettable, écrivent les auteurs du *Guide Joanne*, qu'au lendemain de la conquête, on n'ait pas pris le parti de respecter la vieille ville turque et de construire à côté, dans la plaine de Mustapha, une cité nouvelle qui aurait eu, pour se développer à l'aise, tout le pourtour de la baie<sup>15</sup>. »

Entre deux envolées orientalistes, porté par les griseries de ses *Nuits d'Alger*, Louis Bertrand nous apprend que les destructions continuaient à l'approche du centenaire de la colonisation : « Quand je sortais, comme pour me purifier, je m'arrêtais, au bas de la rue, sur cette espèce de terrasse qui domine les démolitions de la vieille ville et d'où la vue s'étend jusqu'au port<sup>16</sup>... »

Louis Bertrand évoque ici la rue Barberousse, et il faudrait parler surtout de ce qui fut la Basse-Casbah, celle qui descend jusqu'à la mer :



« “Destructions de sept mille maisons<sup>17</sup>” ; création d’une grande place de rassemblement militaire appelée place du Gouvernement, percements de larges rues dans un but à la fois stratégique, hygiénique et esthétique, démolitions ou destitutions de bâtiments publics, démantèlement des remparts, amputation finale d’un ensemble – tout cela a contribué à ce que cette Casbah ne soit que le vestige paupérisé d’une médina datant essentiellement du XVII<sup>e</sup> siècle, ce siècle qui a vu l’apogée de la prospérité d’El-Djazaïr [...] Il ne restait en 1931 que la partie supérieure, appelée “djebel”<sup>18</sup>. »

Le quartier de Sidi Abd er-Rahman n’est pas non plus « respecté », même si sa mosquée est épargnée, sans doute grâce à l’intercession et avec la bénédiction du saint voisin, Sidi Ouali Dada, dont la légende disait déjà que c’est lui qui causa la perte de l’armée de Charles Quint, venu, le 23 octobre 1541, assiéger Alger, plus précisément au Hamma, là où sera, près de trois siècles plus tard, créé le Jardin d’essai : après avoir parcouru la ville, exhortant les habitants à le suivre, le saint homme entra dans la mer et de son seul bâton (la légende ne dit pas s’il le tenait de Moïse) fit soulever les flots et provoquer une terrible tempête, qui eut vite raison de l’armada espagnole... Et Charles V, avec ses 10 000 combattants, fut terrassé le 26 octobre par un véritable tsunami, et, cinq jours après, le 31, il dut rembarquer « les débris de son armée sur les vaisseaux échappés à la tempête, et ralliés à grand-peine par Doria à Matifou<sup>19</sup> ».

Si certaines mosquées ont échappé à la démolition, c’est qu’on leur réservait un autre sort : leur transformation en églises. Ce fut le cas de la mosquée Ketchaoua mais aussi de la Bitchine. Et même la Grande Mosquée faillit subir le même sort, sans l’intervention de... l’empereur en personne :

« Concernant l’espace urbain, il [Napoléon III] se montre hostile à la mainmise des services publics et militaires sur les terrains les mieux situés, au détriment de l’habitat. Si, jusqu’en 1860, les destructions et les percements de l’ancien Alger allaient bon train, seuls vont désormais se poursuivre les travaux suffisamment avancés et pour lesquels les expropriations sont déjà consommées. L’empereur donne en effet un coup d’arrêt à la politique de démolition systématique de la haute ville. De plus, il prend fait et cause pour le mufti de la Grande Mosquée qui l’avait alerté pour empêcher l’affectation de sa mosquée au culte chrétien au même titre que les mosquées Ali Bitchine et Ketchaoua. Le projet fut annulé<sup>20</sup>. »

En 1864, après avoir démoli le rempart de Bab Azzoun, l’autorité coloniale voulut s’attaquer au secteur de la rue du Divan (Basse-Casbah, aujourd’hui rue Aoua-Abdelkader), où se trouvait la *zaouïa* de notre Ouali Dada<sup>21</sup>.

Devant la colère des habitants, le mausolée du saint fut transféré avec tous les honneurs non loin de la mosquée Sidi Abd er-Rahman. Et c’est cette même mosquée que Jules de Goncourt évoqua dans sa lettre adressée le 24 novembre 1849 à son ami Louis Passy :

« Descente le long des anciennes fortifications au cimetière du marabout Sidi Abd er-Rahman. Malgré la défense pour les chrétiens de pénétrer dans ce lieu sacré, nous entrons. C’est un vendredi, jour de prières. Une blanche mosquée d’où filtrent des chantonnements nasillards ; de blanches

tombes<sup>22</sup> où se tiennent accroupies de blanches Mauresques [...] ; un dattier balançant son aigrette, un entrelacs d'arbres tourmentés et noueux. C'est le champ de repos de l'Orient : ce n'est plus cette pauvreté attristante, cette nudité désolée des cimetières septentrionaux : ici le cœur n'a pas froid, et cette terre de la mort que les baisers du soleil font sourire, inspire une douce mélancolie<sup>23</sup>. »

<sup>1</sup>- Saïd Almi, *Urbanisme et colonisation. Présence française en Algérie*, Sprimont, Mardaga, 2002, p. 35.

<sup>2</sup>- Contrairement aux indications de ses biographes arabophones, qui le font natif d'Alger, le saint homme serait né dans la région des Issers, en Kabylie, et aurait rejoint Alger avec ses parents peu d'années après sa naissance.

<sup>3</sup>- D'autres sources mentionnent 1384, voire 1387.

<sup>4</sup>- Georges Marçais, « Conférence faite aux Amis du Vieil Alger », publiée par les *Feuilles d'El-Djezaïr*, juillet 1941, p. 37-48.

<sup>5</sup>- *L'Encyclopédie berbère*, t. IV, Aix-en-Provence, Edisud, 1987, p. 472.

<sup>6</sup>- Entre 1914 et 1945, ils furent des dizaines de milliers, sur un ensemble de 400 000 Algériens, à avoir « servi la France ». Des milliers n'en reviendront pas. Les premières vagues d'émigration vers la « métropole » qui suivent accentuent encore plus l'hémorragie.

<sup>7</sup>- Alex Gerber, *L'Algérie de Le Corbusier*, op. cit., p. 30.

<sup>8</sup>- Nadir Moknèche, « Cette ville, c'est la maman et la putain », art. cité.

<sup>9</sup>- *Ibid.*

<sup>10</sup>- Georges Marçais, « Conférence faite aux Amis du Vieil Alger », loc. cit., p. 45.

<sup>11</sup>- Question couleur locale, justement, Paris et l'esplanade des Invalides accueillirent en 1889, au sein du pavillon dit « algérien », une réplique du minaret de la mosquée Djamaâ el-Kébir d'Alger...

<sup>12</sup>- Commentaire de Christine Peltre, membre du comité scientifique de l'exposition « De Delacroix à Renoir, l'Algérie des peintres » (Institut du monde arabe, octobre 2003-janvier 2004) : « A ces considérations ironiques, exprimées ici avec une liberté rare, on peut ajouter les réticences plus mesurées d'un Fromentin ou le silence éloquent de certains, tel Chassériau, muselés par des solidarités familiales ou des soucis de carrière » (catalogue de l'exposition).

<sup>13</sup>- Voir l'excellent ouvrage de Saïd Almi, *Urbanisme et colonisation. Présence française en Algérie*, op. cit., p. 35.

<sup>14</sup>- Lettre de Karl Marx à Paul Lafargue du 20 mars 1882, dans *Karl Marx-Friedrich Engels*, Dietz Vertag, Berlin, 1967, tome 35, p. 292, citée par Alex Gerber (qui précise l'indisponibilité d'une traduction française), op. cit., p. 201.

<sup>15</sup>- Gilbert Jacqueton, Augustin Bernard, Stéphane Gsell, *Algérie et Tunisie*, op. cit., p. 2.

<sup>16</sup>- Louis Bertrand, *Nuits d'Alger*, Paris, Flammarion, 1929, p. 43.

<sup>17</sup>- Lucienne Favre, *Tout l'inconnu de la Casbah d'Alger*, Alger, Baconnier, 1933, p. 41.

<sup>18</sup>- Alex Gerber, *L'Algérie de Le Corbusier*, op. cit., p. 63.

<sup>19</sup>- Gilbert Jacqueton, Augustin Bernard, Stéphane Gsell, op. cit., p. 25.

<sup>20</sup>- *Ibid.*, p. 36.

<sup>21</sup>- Cf. Georges Marçais, « Les Goncourt à Alger », *Documents algériens*, n° 44, 20 février 1950.

<sup>22</sup>- Le cimetière, qu'un minaret carré domine, abrite les tombeaux de la petite-fille du saint et de plusieurs autres personnalités : le légendaire Ouali Dada, « tombeur » de Charles Quint ; le marabout Sidi Mansour Ben Salim ; Ahmed Bey, le dernier bey de Constantine ; Abdallah Youcef, pacha d'Alger de 1634 à 1637 ; Hassan Pacha, pacha d'Alger de 1791 à 1798, et sa fille, Rosa ; Sidi Ben Ou'âda, un des architectes de la mosquée (1730) ; Mohamed Ben Cheneb, ainsi que Mohamed Racim, le célèbre miniaturiste algérois (voir p. 342).

<sup>23</sup>- *Lettres de Jules de Goncourt*, op. cit., p. 31.



Le célèbre café Tantonville que ne boudaient pas les chanteurs de *chaâbi*, après l'Indépendance (à droite, le théâtre municipal, ex-Opéra d'Alger). © M.-A. Himeur

# Hadj M'Hamed El 'Anka

## Un Immortel à la Casbah

« C'est dans les cafés maures de la Casbah, autour du port, qu'est né le *chaâbi*, sous une impulsion de génie signée Hadj M'hamed El 'Anka [...] Dans son aspect musical, le *chaâbi* est une expression démocratique, issue du renversement de l'ancien modèle. C'est une révolution populaire avec le populisme en moins. Le *chaâbi* jette la musique dans la rue en l'offrant aux dockers et aux démunis. Il sort l'héritage arabo-andalou de la préciosité des jardins de l'Alhambra. Belle victoire<sup>1</sup>. »

Il n'y a pas qu'à l'Académie française que l'Algérie a son Immortel(le)<sup>2</sup> ! Elle en a un également à la Casbah. Son nom : M'Hamed El'Anka (1907-1978), maître suprême et incontesté du *chaâbi*<sup>3</sup>. Et qui, plus que notre Immortelle de l'Académie française, méritait littéralement son « immortalité » : en arabe, El 'Anka désigne le fabuleux... Phénix<sup>4</sup> ! Celui qui non seulement renaît de ses cendres mais, dans son sillage, fait renaître de ses cendres le *chaâbi* : ce genre hérité de l'arabo-andalou (musique et chant) mais qui, en moins d'un siècle, s'en était affranchi après s'en être imprégné, notamment dans ses modes musicaux tels le *zidane* et le *mazmoum*<sup>5</sup>, comme il s'était affranchi de l'antique *melhoun*, de cette poésie chantée, à base de *quacida* (au pluriel, *qaçaïd*), aussi vieille que les mélodies berbères préislamiques.

Dans sa longue carrière, M'Hamed El 'Anka<sup>6</sup> a enregistré ou produit près de deux cents disques, chez Columbia Records, puis chez Algériaphone, et enfin chez Polyphone.

Plus de trente ans après sa disparition, il continue de hanter non seulement les ruelles et les cafés « maures » de la Casbah, de Bab-Jdid, son quartier natal, à la Pêcherie, sur le vieux port, mais aussi au-delà : les mélomanes des quartiers

chic d'Alger comme ceux de l'Algérie profonde se font fort d'assimiler son répertoire pour ne pas passer au pire pour des campagnards, au mieux pour des profanes. L'acculturation des cadres provinciaux, installés à Alger, est, en l'occurrence, révélatrice du phénomène. Et cette inclination est encore plus vivace chez les voisins marocains, où le maître du *chaâbi* est adulé et son répertoire pratiqué jusque dans le lointain Tafilelt...

Les cafés de la Casbah, qui furent aussi des lieux de rendez-vous clandestins durant la guerre d'Indépendance, sont autant de scènes accueillant amateurs et disciples du « Phénix ». Jadis, on parlait surtout de Qahwat El-Fnardjia (« café des Allumeurs de réverbères »), situé à la Porte neuve (Basse-Casbah). L'établissement n'est plus, au grand dam des anciens, qu'un entrepôt commercial... Mais s'il est un café dont l'histoire se confond avec le parcours de Hadj M'Hamed El 'Anka, c'est bien le café Malakoff. Toute une histoire, le Malakoff, et à plus d'un titre...

« Qui n'a pas connu le café Malakoff, me lança un jour le marchand de tabac qui tient son kiosque de fortune rue Amar-El-Kama (anciennement rue de Chartres), ne peut se targuer d'être Algérois de souche ! » Le Malakoff tient son nom des galeries commerciales qui l'abritaient au siècle dernier. Cela, le marchand de tabac le savait, et il avait tenu à m'en édifier. Mais ce qu'il ignorait, c'est l'identité de l'homme qui donna son nom à ce café devenu, avec le café Tlemçani (proche de la grande mosquée) et avant le café El-Bahdja, la Mecque des soirées de *chaâbi*. Il s'agit du maréchal Pélissier (1794-1864), duc de Malakoff, l'homme qui, le 18 juin 1845, fit enfumer deux tribus entières (des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants), dans l'Oranie<sup>7</sup>.

Le café passa des mains du chanteur Hadj M'Rizeq (qui a donné son nom à une place proche du café Tlemçani), avant que le maître El'Anka ne le rachète en 1974. Il y donna son dernier concert public en 1976. Les murs de l'établissement sont toujours tapissés des souvenirs de ces années...

« Avec [notre guide] ammi Zoubir, nous contemplons les photos en noir et blanc ornant les murs : le trio El 'Anka, Allal El-Mouhib et Bachetarzi posant tout sourire devant l'objectif ; Hadj M'nouar et Baba Dahmane jouant du violon lors d'une fête dans un *ouast eddar*, El 'Anka et son orchestre [...] ; D'autres sourires jaunies par le temps s'affichent sur les murs : cheïkh Bnou Zekri, le directeur de la medersa Thaâlibiya. Mustapha El 'Anka, Mohamed Gamba, Boudjemaâ Ferguène, Allilou Debbah, Mouh E'sghir Laâma, Omar Mekraza, Hadj M'rizek, Boudjemaâ El-Ankis, Abdelkrim Dali<sup>8</sup>... »

Il faut ajouter Amar Laâchab, Hassen Saïd et autres disciples du maître El 'Anka.

D'autres cafés ont pris le relais, mais seul le café El-Bahdja tient le haut du pavé, pour ainsi dire, sur la place du Millénaire (Bab-el-Oued). Même les

amateurs de ballon rond s'y risquent, en sortant du cercle de l'USMA (Union sportive de la Médina d'Alger<sup>9</sup>). Du café El-Bahdja, le wali<sup>10</sup> d'Alger lui-même parle comme du « cluster de la musique algérienne<sup>11</sup> ! » L'homme promet même d'« élargir le champ de protection du patrimoine matériel au patrimoine immatériel de la capitale », autrement dit au répertoire des musiques populaires comme savantes. Un préfet au... chant, en somme !

Ainsi, le *chaâbi* serait à Alger ce que le *rai* est à Oran : une référence identitaire<sup>12</sup>. Il n'y a pas d'Oranais qui, bébé, n'ait été emmaillotté sous les envolées libertines ou gouailleuses de Cheikha Rimitti, comme il n'y a pas, il ne saurait y avoir d'Algérois qui n'ait été bercé par *El-Ahmam* ou, plus tard, par *Soubhan 'Allah-yal-Tif*. Deux titres phares du maître, traitant des rapports sociaux, des désillusions amoureuses et autres amitiés trahies. Dans le premier, le verbe est fluide et obsédant à la fois. Extrait :

Prélude<sup>13</sup>

*Si je me plaignais au ciel, il pleuvrait à verse  
après une si longue sécheresse [...],  
Si je me plaignais aux astres de mes malheurs sans fin [...],  
Ils s'inclineraient sur-le-champ, attentifs à mes paroles.  
Mon ami(e) coule des jours heureux et, moi, un feu ardent me consume...*

Refrain :

*Le ramier que j'ai élevé s'en est allé ;  
Je n'entendrai plus son roucoulement en ma demeure.*

*A présent, il me fuit, ne me reconnaissant plus aucun mérite [...]  
Je ne peux désormais faire confiance à quiconque en ce monde,  
après que le ramier que j'ai élevé m'a quitté [...]  
L'innocence a disparu, ô vous qui m'écoutez [...]  
Toute personne dans sa vie brûle de mille feux,  
Je le dis, fort de mon expérience [...]*

*Si je contais mes tourments, je remplirais mille volumes ;  
Si je contais mes tourments aux experts, ils en pleureraient ;  
Si je contais mes tourments aux mers, elles déchaîneraient des tempêtes ;  
Si je contais mes tourments aux montagnes, elles en gronderaient [d'horreur] ;  
Si je contais mes tourments aux muets, ils en retrouveraient la parole ;  
Si je contais mes tourments aux pierres, elles me répondraient...*

Dans cette chanson, célébrisime, El 'Anka évoque son maître de musique, un Algérois ayant, durant la Première Guerre mondiale, séjourné à Nador, au Maroc, d'où son nom de scène : Cheikh Mustapha Nador, de son vrai nom Mustapha Saïdi (1874-1936). C'était le véritable pionnier du *chaâbi*, héritier lointain, on l'a vu, de l'arabo-andalou, « surfant » entre *melhoun* (poésie chantée) et *mdih* : un genre antique associant tout un art de la déclamation (du

slam avant la lettre !) et des séquences de litanies sacrées ou mystiques, genres avec lesquels Mustapha Nador s'était familiarisé durant les trois années passées dans le Rif marocain, dans la partie proche de la frontière algérienne. Même si, selon un dicton marocain, « *El Malhoun khlak fi Tafilalet, kber fi Marrakech ou mat fi Fès* – Le *melhoun* est né dans le Tafilalet, a grandi à Marrakech, et il est mort à Fès ». Avec cette nuance que « mourir », ici, ne signifie pas « disparaître », mais plutôt « atteindre son apogée<sup>14</sup> »...

Dans le second des titres phares de M'Hamed El 'Anka (*Soubhan'Allah-yal-Tif*), il est question de l'arrogance de la jeunesse (« oisillons », « hâbleurs » et autres « blancs-becs »), de ces disciples qui se font donneurs de leçons, face au maître qu'ils jugent « dépassé dans son art » et à la « veine tarie »...

La chanson est désormais un classique, qui séduit autant par la forme et l'orchestration<sup>15</sup> que par le fond : les paroles, signées de Mustapha Toumi, qui a écrit pour d'autres stars (Warda El Djazaïria, Saloua, et même Myriam Makéba : *Africa*, une chanson créée spécialement pour le Festival panafricain de 1969) insistent sur les vertus de l'âge et des épreuves. Extraits :

*Il était un gracieux « oisillon »  
(ô avisé auditeur, que je te conte son histoire !)...  
A la fleur de l'âge [...]  
Il vint me chercher noise  
Dégaine son arme et me dit :  
« Défends-toi, si tu es de noble extraction [...]  
Montre-moi où t'ont conduit tes relations ! »  
Je lui répondis : Pourquoi ce courroux, cette fureur ? [...]*

*On s'imagine que tout est à prendre,  
Qu'il suffit de faire main basse,  
Et l'on traite d'incapable le dernier arrivé [...]  
Tel brandit son épée et joue au héros,  
Se vantant d'être sans égal,  
Et si tu te montres calme et maître de toi  
Te traite aussitôt comme un âne bête ou une serpillière !  
Tel se présente affable avec de beaux discours,  
Citant prophètes, livres sacrés et shorfas<sup>16</sup>  
Jure par Dieu, glorifie le Créateur,  
Alors que, derrière son chapelet, se trament tant de complots !*

*Je ne suis pas [de la gent] cultivée  
Je n'ai pas appris l'art à l'école, non,  
Et si je ne suis pas lettré, c'est à l'école de la faim  
Et de la misère que j'ai forgé mon art...  
Mais mon pain, lui, est fait de semoule non empruntée,  
Ma demeure est connue de tous,  
Proches et étrangers peuvent en témoigner !  
Je ne suis pas du genre à médire sur les absents ;  
Mes os ne sont pas à ronger.*



*Je ne suis pas inutile et ma terre est loin d'être à sec.  
Le lion reste un lion,  
Même vieillissant, les loups le redoutent [...]  
Un marin aux mains liées  
Ne saurait tenir la barre ni manier le safran [...]  
L'auteur de ces vers,  
Rien d'honnête  
Ne lui est étranger [...] : il est fils de Bab-el-Jdid<sup>17</sup> !... »*

Le quartier Bab-Jdid (Porte neuve) est mentionné ici comme une adresse de référence : ce fut le quartier natal du parolier Mustapha Toumi et de son interprète. « J'ai exprimé, dira le poète, ce que tous les Algériens vivaient : l'injustice, la corruption, l'inversion des valeurs [...] Tout ce que je dis dans la chanson est arrivé [...] C'est l'éternel problème de Cassandre. Quand quelqu'un prévient, il devient l'auteur de ce qui se produit par la suite. J'avais prévenu la régression, et la régression, on y est<sup>18</sup> !... » Le poète, ancien militant de la guerre d'Indépendance, fit un passage à l'ORTF, avant de gagner Tunis ; son père, qu'il avait peu connu, était parti faire la guerre, celle des autres : « A l'île d'Ouessant. Mobilisé, il se retrouva officier des transmissions dans la fameuse 2<sup>e</sup> division blindée du général Leclerc. Il participa à la libération de Paris, y laissant sa vie, le 2 juin 1945<sup>19</sup>. »

Le *chaâbi* eut ses ambassadeurs, en France, et continue d'en avoir occasionnellement avec la jeune génération de chanteurs, la communauté immigrée formant un public disponible et fidèle. Déjà, dans les années 1940, El 'Anka avait fait ses premières tournées dans l'ex-métropole. Plus tard, d'autres représentants sillonneront les banlieues de France, chantant l'exil et la nostalgie du pays, à l'exemple d'Amar Laâchab et, surtout, de Dahmane Harachi (1925-1980), qui s'installera en France, et dont l'un des titres phares, *Ya Rayah*, permettra à Rachid Taha, deux générations après, de réaliser son plus gros succès. Né à Alger, en 1925, Abd er-Rahman Ben Ammar, *alias* Dahmane (diminutif d'Abd er-Rahman) El-Harrachi (en référence à El-Harrach, ex-Maison-Carrée, où il résidait). Il fut le seul chanteur *chaoui* (berbère des Aurès) à se faire un nom dans le milieu *chaâbi*, genre spécifiquement algérois, donc ; arabe ou kabyle, mais algérois.

Du reste, cet imbroglio arabo-kabyle va jusqu'à se faire judéo-kabyle : ce fut le cas avec Lili Boniche. « J'aime toutes les villes, un peu plus Paris [...] Lakine machi (et cependant pas) autant qu'Alger !.... Ou que je sois, je ne saurai l'oublier : Alger ! Alger...<sup>20</sup> ! » En effet, combien il l'aimait, son Alger, Lili Boniche ! « Le crooner de la Casbah », comme on l'avait surnommé, était lui aussi enfant de la Casbah. Très tôt, il fut initié à la musique arabe, qu'il

n'abandonnera plus, la mixant, la métissant d'andalou, de mambo et même de paso-doble, la folklorisant, jusqu'à en faire un genre, le sien, celui que le public français découvrit avec la chanson *L'Oriental* d'Enrico Macias, dont Lili Boniche est le créateur, ce même genre que les fidèles de l'émission *Les Mots de minuit* (France 2) connaissent bien : la musique du générique fut, durant près de huit ans, celle de son « tube » *Ana El-Ouarqa* (paroles de Boniche, musique du pianiste algérien Mustapha Skandrani). Comme on ne sait pas que Lili Boniche, de son vrai prénom Elie, était le fils d'une mère juive et d'un père kabyle d'Akbou<sup>21</sup>.

En 2006, une jeune femme, comme on n'en croise que dans les romans, s'était lancée dans une aventure extraordinaire : réunir un orchestre d'une quarantaine de musiciens de *chaâbi*, musulmans et juifs, mais tous algérois, de souche, de naissance ou d'adoption, autour d'un projet fou : une tournée, un album, et pour finir, un film ! C'est ainsi qu'est né El Gusto : le goût et la joie de vivre<sup>22</sup>, incarnés par un ensemble improbable et porté par un programme inédit. Une sorte de *Buena Vista Club* arabo-judéo-andalou qui va très vite, dès 2007, faire vibrer Marseille, Lyon, Paris (Bercy et le Grand Rex), Londres, Berlin, Bruxelles...

Chanteurs ou musiciens, anciens élèves du conservatoire municipal d'Alger, notamment d'une classe que dirigeait Hadj M'Hamed El 'Anka, ils se retrouvaient jadis pour animer les fêtes des uns (veillées de ramadan ou mariages) et des autres (mariages ou bar-mitsva). Improbable, l'ensemble, parce que la vie et la guerre les avaient éloignés les uns des autres, parfois opposés les uns aux autres, il y a cinquante ans... Et voilà qu'un beau jour, en 2004, débarquant de son Irlande d'adoption pour faire la touriste avec une amie dans sa ville natale, Alger, qu'elle avait quittée alors qu'elle n'avait pas encore soufflé sa première bougie, voilà que Safinez Bousbia pousse la porte d'une boutique, attirée par un vieux miroir savamment encadré. Devant ses deux charmantes clientes, le vieux marchand, Mohamed El-Ferkioui, 83 ans, se montre exubérant. De fil en aiguille, il en vient à parler de son passé de musicien et de ses amis (dont il exhibe une photo de groupe) partis cinquante ans plus tôt sans laisser d'adresse. Touchée par le récit du marchand, l'Algéro-Irlandaise en oublie le miroir. Une idée lui traverse l'esprit, et ne la quittera plus. Safinez, dans *La Maison du miroir* !...

« Je décide, raconte-t-elle, de partir à la recherche de ces musiciens, au départ juste pour mettre en contact le miroitier avec ses amis, et non pour faire un film. Mais c'est en rencontrant ces musiciens que je me suis dit qu'il y avait une très belle histoire à raconter et à porter à l'écran [...] J'ai commencé à chercher des producteurs et des réalisateurs. Malheureusement, tout le monde trouvait l'idée magnifique mais trop chère à réaliser. Ça n'était pas assez commercial, trop compliqué. C'est

comme ça que je me suis retrouvée à le faire moi-même ! J'ai donc vendu ma maison, hypothéqué certains biens, et j'ai mis une première somme d'argent pour avancer le projet. Et à partir de là, j'ai commencé à avoir des images et les gens se sont mis à croire dans le projet et à suivre l'aventure<sup>23</sup>. »

Parmi les artistes, on retrouve Abdelmadjid Meskoud, Maurice El Médioni, Luc Cherki, Ahmed Bernaoui, Abdelkader Chercham (qui avait succédé à El 'Anka au conservatoire d'Alger), Réda el-Djilali, René Perez, Robert Castel (fils de son père : le chanteur Lili Labassi, de son vrai nom Elie Moyal), Abdel Hadi Halo (le fils benjamin d'El 'Anka), et le vétéran (né en 1919 !) : José de Suza (de son vrai nom Joseph Hagège)...

Ainsi, Alger a toujours eu ses métis et ses « sons-mêlés », et bien avant la colonisation française. Comme elle a toujours eu ses bardes, son Boualem Titiche<sup>24</sup> et son Baba Salem<sup>25</sup>. Reste que les plus beaux hommages rendus à la « Blanche » se donnent en mode *chaâbi*. Les titres qui la consacrent (*El Bahdja*, *El 'Assima*, *Dzaïr*) sont sur toutes les lèvres, de la Casbah à El-Hamma : avec Hachemi Guerouabi, Ahmed Wahbi, Dahmane El-Harrachi, Abdelkader Chaou, Ammar Ez-Zahi, Abdeldjid Meskoud, et le trop tôt disparu Kamel Messaoudi (*Ya Dzaïr, rah tab el qalb*), etc. Cela dit, deux chansons demeurent au-dessus du lot, pour les paroles, la composition comme l'interprétation : *Ya Dzaïr* (« O Alger ») par celui qui, à mon sens, reste la plus belle voix du pays, Ahmed Wahbi, connu dans un autre genre que le *chaâbi* et comme le chantre d'Oran (avec son indépassable *Ouahran, Ouahran*, reprise magistralement par Khaled) ; et *El'Assima* (« La capitale »), beaucoup plus récente, par Abdelmadjid Meskoud. C'est en jouant sur la corde de la nostalgie que ce dernier s'est fait un nom, grâce à cette ode passéiste, certes, déplorant les « murs flétris » de la Ville blanche et flétrissant lui-même les « nuées » d'envahisseurs venus de l'intérieur du pays, mais avec un ton juste et attachant Meskoud réussit une belle ballade, sans doute le plus bel hommage à Alger.

Qu'Ahmed Wahbi, cet Arabe né à Marseille en 1921, mort à Alger en 1993, et qui fut Oranais de cœur et d'adoption, consacra un hymne à la capitale, comme le fit Lili Boniche ou le fera plus tard le Kabyle Amar Ez-Zahi, voilà qui en dit long, contrairement à ce que laisse entendre Meskoud, sur l'amour des « étrangers à la ville » pour la cité de Sidi Abd er-Rahman...

Le maître M'Hamed El 'Anka, lui, n'était ni exclusivement arabe ni exclusivement kabyle. Mais il reste l'âme de la Casbah, cette petite flamme de bougie que l'on allume dans chaque foyer pour dire la présence de l'absent. Aujourd'hui encore, il y a dans chaque maison d'Alger, allumée en permanence dans l'esprit de chaque habitant, une bougie témoin, et une voix qui, à coup sûr, fredonne tel ou tel air du maître. C'est dire le degré de prégnance que cette voix inimitable et reconnaissable entre mille garde dans les mémoires. Une prégnance

d'immortel, en effet. El 'Anka est l'autre Immortel révélé du pays. Immortel et capital. « Cardinal », dirait une Eminence, Mgr Duval, qui, un soir, lors d'une réception solennelle, lui « décerna » le titre. Cela se passe un 5 juillet (1965 ?) ; les deux hommes, qui se connaissent bien, sont tous deux invités par la présidence de la République au palais du Peuple. L'archevêque venait d'être élevé au rang de cardinal par le Vatican. El-Hadj salue Son Eminence : « Bonsoir, mon cardinal ! » et l'homme d'Eglise de rendre à l'artiste sa politesse : « Bonsoir, cardinal ! Car vous en êtes un, vous aussi, mon cher<sup>26</sup> ! »

- <sup>1</sup>- Cf. site de TV5, *Alger cité du monde, Alger en musiques*, texte de présentation de Fady Matar, 2003.
- <sup>2</sup>- Allusion, évidemment, à l'écrivaine Assia Djebar, élue (« coudée », comme on dit dans le jargon des Immortels) à l'Académie française en 2005.
- <sup>3</sup>- Le nom vient de l'adjectif substantivé signifiant « populaire » (de *chaâb*, peuple). Populaire, par opposition à sa version élitiste : l'arabo-andalouse.
- <sup>4</sup>- Une autre étymologie circulait dans la Casbah, celle qui traduit le mot *anka* par « pomme d'Adam » – que le chanteur avait, dit-on, remarquablement saillante.
- <sup>5</sup>- La musique arabo-andalouse compte douze modes, parmi lesquels le *mazmoum* et le *zidane*.
- <sup>6</sup>- La *vox populi* rapporte qu'à sa naissance M'Hamed El 'Anka (de son « vrai » nom : Aït Ouarab Mohamed Idir Halo) fut, par erreur, inscrit à l'état civil sous le nom de *Halo*, transcription de l'arabe *khalou*, qui veut dire « oncle maternel » : en l'absence du père, ce fut le frère de la mère, en effet, qui se rendit à la mairie, et, comme il lui fut demandé de déclarer son lien avec le nouveau-né, il répondit : « *Ana khalou* », « je suis son oncle maternel ».
- <sup>7</sup>- Poursuivis par l'armée coloniale, ils s'étaient réfugiés dans des grottes du Dahra. Ne réussissant pas à les en sortir, le duc n'hésita pas y mettre le feu. Il n'y eut aucun survivant. Un crime de masse qui souleva l'indignation générale, en France et en Europe, forçant le maréchal Soult, ministre de la Guerre, à faire repentance, alors que le maréchal Bugeaud, lui, élèvera le colonel Malakoff au grade de général.
- <sup>8</sup>- *Le Soir*, 22 décembre 2009.
- <sup>9</sup>- A l'origine, et avant l'indépendance, le « M » était pour « musulman » : *Union sportive musulmane algéroise*. Créé en 1937, c'est le plus populaire des clubs professionnels algérois, après le MCA (Mouloudia Club d'Alger), qui est aussi le plus vieux club (1921), et avant le CRB : Chabab Riadhi (Jeunesse sportive) de Belouizdad (créé en 1962).
- <sup>10</sup>- Titre équivalant à celui de préfet. Le wali est le chef d'une wilaya, unité administrative équivalant à une préfecture.
- <sup>11</sup>- Interview de Mohamed Kebir Addou, wali d'Alger : « Naissance d'une éco-métropole de la Méditerranée », dans *eldjazair.com* n° 43, octobre 2011.
- <sup>12</sup>- Réda Doumaz, enfant d'El-Harrach, conteste cette exclusive : « On a tendance, dit-il, à le circonscrire à Alger, alors que le *chaâbi* est un terme localement... universel. L'expression de base est algérienne et non algéroise. Pour preuve, El 'Anka, Guerouabi, Fergani, Ghaffour, Hamada sont écoutés partout à travers le pays » (propos rapportés par le site de TV5, 2003).
- <sup>13</sup>- La chanson arabe, traditionnelle comme andalouse, est souvent introduite par un prélude (*istikhar*), une sorte de prologue dont la fonction est d'« asseoir » le thème proprement dit. Parfois, il peut simplement être l'équivalent du « chapeau » dans un article de presse.
- <sup>14</sup>- Cela dit, un habitant de Marrakech vous citera sûrement le même dicton mais en changeant l'ordre des villes...
- <sup>15</sup>- S'il a emprunté certains instruments à son « ancêtre » arabo-andalou, le *chaâbi* en a introduit d'autres appartenant à la tradition maghrébine. L'instrument-roi (conçu par El 'Anka et fabriqué pour la première fois par un luthier d'Alger, Jean Bellido) reste le mandole, sorte de mandoline à quatre cordes jumelées, préféré au luth oriental (*oud*) ; ensuite, vient le violon (alto), que le musicien, assis, tient à la verticale ; le banjo a ses adeptes, ainsi que le *qanoun*, instrument à cordes pincées, d'origine moyen-orientale. Côté percussions, on retrouve l'incontournable *derbouka* maghrébine et le *târ*, tambourin sur cadre menu de cymbales. Enfin, il arrive que l'orchestre *chaâbi* recoure à l'emploi d'un piano (voir le précieux ouvrage : Aous Rachid, *Les Grands Maîtres algériens du chaâbi et du hawzi*, Paris, Ed. El-Ouns, 1996).
- <sup>16</sup>- Pluriel (en dialectal) de *sharif* : noble, par sa descendance du Prophète.
- <sup>17</sup>- Traduction, d'après *Les Grands Maîtres algériens du chaâbi et du hawzi*, op. cit., p. 101-111.
- <sup>18</sup>- D'après Hamid Tahri, « Le poète a toujours raison : Mustapha Toumi, parolier, poète, militant », *El Watan*, 3 avril 2008.
- <sup>19</sup>- *Ibid.*
- <sup>20</sup>- Lili Boniche, *Alger Alger*, Créon Music, 1999.
- <sup>21</sup>- Une origine ignorée de ses fans comme des médias, et que me confirme l'ami Rabah Mezouane (de l'IMA), incollable connaisseur des musiques du monde (arabe, kabyle, française et anglo-saxonne !), à qui Lili Boniche s'était confié plus d'une fois, à la faveur d'une interview ou d'une rencontre amicale.
- <sup>22</sup>- Mustapha Tahmi, guitariste du groupe : « Avant que le musicien ne se mette à jouer, au lieu de lui souhaiter "bonne chance", on lui dit en dialecte algérois : "Que Dieu te fasse descendre El Gusto !" » Ce qui signifie : « Que Dieu te mette dans de bonnes dispositions ! » (D'après Benjamin Minimum, magazine Mondomix.com).
- <sup>23</sup>- Propos de la réalisatrice, sur le blog officiel du film (16 décembre 2011) : <http://elgustolefilm.wordpress.com>
- <sup>24</sup>- Musicien populaire, natif d'El-Biar (1908-1989), joueur de *zorna* (instrument à vent, d'origine turco-persane).
- <sup>25</sup>- Saltimbanque, courant les souks et autres agoras, accompagné d'une paire de *qarqabous* (crotales) et d'un joueur de *t'bal* (tambour), à la manière des Gnaouas, vantant au passage les vertus de ses auditeurs, encensant (au propre comme au figuré) leur charité de bons croyants, lesquels doivent jouer le jeu en lui lançant la pièce et, depuis les terrasses, quelques youyouos...
- <sup>26</sup>- Anecdote bien connue des Algérois, rapportée par Boudjemaâ Karèche, dans *Juste un mot*, édité à compte d'auteur, Alger, 2009, p. 110.



Mgr Duval, appelé aussi Mohamed Duval, à la sortie de Notre-Dame-d'Afrique, le 16 juin 1958. A sa gauche, le général Salan. © Studio Lipnitzki / Roger-Viollet

## « Mohamed Duval »

### Un cardinal pas très... catholique

« La plus grave opposition m'avait paru résider dans l'attitude de monseigneur Duval et de quelques autres prêtres dont l'abbé Scotto<sup>1</sup>. »

Le général Massu,  
après la bataille d'Alger

« L'Algérie ne périra pas ! » Ce cri, ce n'est pas un nationaliste maquisard qui le poussa, ni un intellectuel face au terrorisme islamiste, mais c'est lui, Léon-Etienne Duval, arrivé en Algérie en 1947, deux ans après les massacres du 8 mai 1945, comme évêque de Constantine et d'Hippone (Bône, Annaba). Le 25 mars 1954, sept mois et sept jours avant le déclenchement de la guerre de libération, il est nommé archevêque d'Alger. Sur le « 8 mai », il dira :

« Je n'ai pas tardé à me rendre compte que les événements tragiques qui s'étaient déroulés en mai 1945 dans les régions de Sétif et de Guelma avaient profondément marqué les consciences, aussi bien des Français que des Algériens... Les Algériens faisaient ressortir le caractère terrible de la répression attesté par le nombre considérable des victimes. Ecouter les uns (les Français) et les autres (les Algériens) était mon devoir<sup>2</sup>. »

Très tôt, dès 1955, l'homme avait condamné la torture, et, à la différence d'Albert Camus (dont il partageait cependant une même horreur de la violence d'où qu'elle vînt), il était adepte de l'autodétermination. « Il avait, se souvient son ancien vicaire, averti contre l'exploitation du christianisme à des fins politiques, notamment par les tenants de l'Algérie française<sup>3</sup> ». Ce sont, précisément, ces mêmes extrémistes, partisans de l'OAS, qui le surnommèrent « Mohamed Duval », pour avoir été « du côté des fellaghas »... Et ce ne fut pas



sa dénonciation de la fusillade de la rue d'Isly qui pouvait le rendre plus « fréquentable »...

En 1956, le 20 août, au cœur de la Kabylie, au nez et à la barbe de l'armée française, se tint le fameux congrès de la Soummam, acte fondateur du futur Etat algérien, qui réunit un nombre important de « chefs de la rébellion ». C'est lors de ce congrès qu'un hommage fut rendu à l'archevêque d'Alger, pour son « attitude réconfortante, se dressant courageusement et publiquement contre le courant, et condamnant l'injustice coloniale ».

Les ultras de l'Algérie française l'accusèrent d'avoir abrité, dans l'évêché même, des responsables du FLN, « en transit dans la capitale », « recherchés par la police » ou traqués par les hommes du général Massu. Le 15 juillet 1961, il échappe à un attentat OAS (sa résidence est plastiquée). Le 2 mai, un énième attentat de l'OAS frappe le port d'Alger. Mgr Duval le qualifiera d'« horrible » :

« Celui qui a dénoncé la torture deux mois après le déclenchement de la lutte de libération nationale, qui a appelé à l'autodétermination en 1956, rapporte qu'une agitation extrême régnait dans les rues d'Alger [et que] toute la population était traumatisée. Se portant au-devant des blessés, il organise avec les Algériens les premiers secours. Il dirige les Filles de la Charité vers les cliniques clandestines qui étaient établies dans la Casbah, pour prêter main-forte aux autres infirmiers et médecins. Nous sommes informés par le cardinal que celui-ci intervient pour que "les blessés les plus graves soient admis à la clinique de Verdun qui était sous l'autorité des Français. Comme cette clinique n'avait pas les moyens de soigner ceux des blessés qui étaient le plus dangereusement atteints, il a fallu intervenir pour que ceux-ci soient admis à la clinique Barbier-Hugo, qui dépendait de l'autorité française." Les militaires français, dont dépendait cette clinique, firent preuve de compréhension et les contacts avec les responsables du FLN ont été "très faciles". C'est à partir de ce moment que les contacts entre le cardinal et les responsables FLN du quartier se développèrent<sup>4</sup>. »

Ses prises de position ne concordaient pas toujours avec celles de sa hiérarchie. L'historien Jean Monneret, lui-même né à Alger, rappelle que, dès Noël 1954, le pape (Pie XII) s'était prononcé pour « un processus d'évolution vers l'autonomie politique des peuples considérés jusqu'à présent comme coloniaux », alors que l'archevêque, lui, n'hésite pas à parler très tôt d'autodétermination : « Dans une circulaire confidentielle à son clergé, datée du 7 octobre 1956, Mgr Duval n'en demanda pas moins "l'autodétermination des populations algériennes". Il précédait ainsi de trois ans le fameux discours de De Gaulle sur le même thème (16 septembre 1959)<sup>5</sup>. »

En 1955 et 1956, il intervint plusieurs fois, par lettre, pour demander l'arrêt des exécutions des militants nationalistes incarcérés à la prison Barberousse, tout comme le fit Albert Camus, qu'il rencontra pour la première fois en janvier 1956, à Alger... Après l'appel à la trêve civile lancé par l'écrivain le 22 janvier (un dimanche), et qui, à son grand désespoir, ne fut pas suivi d'effet, l'archevêque fait donner lecture d'un communiqué le dimanche suivant, après la



messe, concluant : « Ne cédez jamais aux sollicitations de la violence [...] C'est par l'amour et dans l'amour que vous devez construire une Algérie communautaire et fraternelle<sup>6</sup>. »

La mort de l'auteur de *L'Etranger* affecte durement le futur cardinal : « Je tiens, déclare-t-il, à témoigner que, Français, il avait un immense amour pour toute la population d'Algérie dans laquelle il ne faisait aucune discrimination. Je le sentais bouleversé ; son jugement était très lucide ; jusqu'à sa mort, [qui m'a] atterré, il n'a jamais abandonné sa volonté d'intervenir pour qu'une fin soit mise à un conflit qui avait déjà trop duré<sup>7</sup>. »

Quelques années après l'Indépendance, en 1965, Mgr Duval est, avec l'abbé Scotto, l'un des premiers chrétiens à opter pour la nationalité algérienne<sup>8</sup>. La même année, il est élevé à la dignité de cardinal par le pape Paul VI.

Les années 1965-1975, marquées par la volonté des non-alignés de décider de leur avenir en toute indépendance et de ne plus faire le jeu de la guerre froide, mettent en lumière les vertus de son message universel (*catholicus*), jusqu'à lui faire épouser la cause des pays en voie de développement :

« Le développement est affirmé comme un droit ; ce droit comporte : 1) Que les peuples ne soient pas empêchés de se développer selon leurs propres caractéristiques culturelles ; 2) Que, par la collaboration mutuelle, chaque peuple puisse être lui-même le principal artisan de son progrès économique et social ; 3) Que chaque peuple en voie de développement puisse prendre part à la réalisation du bien commun universel comme membre actif et responsable de la société humaine à un plan d'égalité avec les autres peuples. Comme conséquence de ce droit a été affirmé le "droit à l'image", c'est-à-dire le droit pour les peuples de ne pas se voir défigurés dans l'image qu'en présentent les mass media<sup>9</sup>. »

Il militait pour la remise de la dette des pays pauvres, et confirma sa position à la conférence de la FAO (Food and Drug Organization), en novembre 1975. Dans le bulletin du diocèse d'Alger, il présentait lui-même les conclusions des réunions internationales auxquelles il était convié. Le développement du tiers-monde et la justice sociale étaient ses soucis majeurs.

Evidemment, ce ne sont pas là des préoccupations ecclésiastiques ! « Monseigneur Mohamed » en faisait trop, aux yeux et aux oreilles de nombre de chrétiens traditionalistes, plus acquis aux thèses du cardinal Lavignerie, avec ses commandos de Pères blancs et son rêve d'évangélisation massive : « Comprendra-t-on qu'il faut non pas isoler, parquer les Arabes dans le Coran, mais les assimiler et les noyer, si j'ose dire, dans la pacifique invasion de colons vraiment chrétiens, non pas enfin créer un "Royaume arabe", mais une colonie catholique et française<sup>10</sup> ? »

En 1988, l'homme de Dieu prend sa retraite. Il est remplacé à l'évêché par Mgr Teissier, naturalisé algérien depuis 1966, qui démissionne en 2008. Pour le

remplacer, à la tête de l'archevêché d'Alger, Benoît XVI étonnera son monde en choisissant, le 24 mai 2008, un Arabe (Jordanien), Mgr Ghaleb Bader. Ce choix est loin d'être anodin :

« [...] Ce que j'appris à Tizi-Ouzou, lors de mes entretiens, me laissa coi : en fait, le choix d'un Arabe à la tête de l'église d'Algérie avait jeté un certain trouble chez les Kabyles chrétiens ! Mon trouble à moi allait être encore plus grand en découvrant que c'était la première fois que Rome nommait l'archevêque d'Alger, puisque jusqu'alors, et donc jusqu'à monseigneur Teissier, qui venait de prendre sa retraite, c'est Paris et la France qui procédaient à une telle nomination ! Comme quoi, même en matière de religion, et jusqu'à l'arrivée de monseigneur Ghaleb Bader, l'Algérie, c'était encore la France, la France du XIX<sup>e</sup> siècle, celle des colonies<sup>11</sup> !

Les années 1990 et la longue nuit de terreur islamiste n'épargnèrent pas la communauté chrétienne. L'Eglise algérienne (et non pas, précisait systématiquement le cardinal, l'« Eglise d'Algérie<sup>12</sup> ») a payé un lourd tribut. Avec l'assassinat, parmi d'autres, de Mgr Claverie, évêque d'Oran<sup>13</sup>, et des moines de Tibhirine...

Mais... « L'Algérie ne périra pas ! » C'est le 31 août 1992, depuis sa retraite, que le cardinal Duval lance ce cri, après avoir appris de la bouche de son ancien vicaire général, Denis Gonzalez, le terrible attentat islamiste qui, le 26 août, fit une dizaine de morts et des dizaines de blessés à l'aéroport international d'Alger : « Ma longue fidélité à l'Algérie, écrivit-il, me fait, aujourd'hui, le devoir d'ouvrir publiquement mon cœur... J'appelle tous les hommes de cœur à travailler avec force et détermination à un renouveau de confiance. L'Algérie ne périra pas ! »

Le 27 mars 1996, le cardinal apprend l'enlèvement des sept moines de Tibhirine. Lui pour qui « toute injustice [était] une menace constante de conflit », ne connaîtra jamais le sort réservé à ses coreligionnaires. Le 21 mai, apprenant leur assassinat, il dit : « Ces morts me crucifient ! » Neuf jours après, le 30 mai, Léon-Etienne Duval décède, à l'âge de 93 ans. Le même jour, les autorités d'Alger annoncent la découverte des corps décapités... Peu avant la mort du cardinal, Denis Gonzalez, qui resta longtemps à son chevet, l'entendit murmurer : « Que de souffrances ! Mais il faudra bien que cela finisse un jour ! Vous, vous le verrez, moi pas... L'Algérie, alors, étonnera le monde<sup>14</sup> ! »

Présent à la cérémonie mortuaire, à Notre-Dame-d'Afrique, qui réunissait les huit cercueils, ceux des sept moines et celui du cardinal, le père Guy Gilbert<sup>15</sup> raconte :

« La cérémonie réunissait le cercueil du héraut cardinalice de l'Evangile et ceux qui avaient vécu l'horreur absolue qui stupéfiait de honte un immense peuple musulman véritablement tétanisé. Le Dieu d'amour était au cœur de cette rencontre dans la basilique [...] Les sept martyrs, restés par amour, n'avaient plus besoin de le chanter [...] La veille de la cérémonie, un prêtre, ami des moines,

triant les affaires des cisterciens défunts, me demanda si j'avais amené une étole rouge. A ma réponse négative, il me tendit une des étoles pourpres d'un des moines de Tibhirine. J'admirais le calice du monastère. Coupe superbe ornée de motifs kabyles. Elle avait été emplie combien de fois, par ces mains qui n'appartiennent plus qu'à Dieu, et ces lèvres qui l'avaient appelé dans la chapelle... Tout à côté, la trousse usée et remplie de médicaments du P. Luc. Le symbole était fulgurant. Dieu nous rachetant par son sang. Dieu nous appelant irrésistiblement à soigner toute souffrance, quelle qu'elle soit. Durant la cérémonie, ma prière monta pour tous les prêtres, religieux ou religieuses et tant de chrétiens qui avaient dû se résigner à quitter l'Algérie, le cœur broyé. Ceux et celles qui ont pu tenir ne sont pas meilleurs. Ils restent simplement sur cette terre de saint Augustin, sereins, solidaires et enfouis [...] Si certains sont appelés mystérieusement au jusqu'au-boutisme du don de leur sang, les petits pas de l'amour quotidien suffisent. La messe finie, les deux moines, Amédée et Jean-Pierre, miraculeusement rescapés de la tuerie, ont mis leur main sur l'étole pourpre qu'ils avaient reconnue sur mon aube. "Elle a été tissée par une musulmane que le P. Luc avait soignée. Garde-la. Qu'elle soit le signe de l'amour de nos frères qui veillent maintenant sur tes loubards qu'ils portaient si souvent dans leurs prières." "Relique insigne", a ajouté Jean-Marie Lustiger<sup>16</sup>. »

<sup>1</sup>- Cité dans Annie Diaz Aracil, « Mohamed Duval », *ACEP-Ensemble*, n° 231, janvier 2002.

<sup>2</sup>- Marie-Christine Ray, *Le Cardinal Duval : un homme d'espérance en Algérie*, Paris, Ed. du Cerf, 1998, p. 57.

<sup>3</sup>- Cf. A. Benchabane, « Monseigneur Duval et Albert Camus, deux hommes dans la tourmente », *El Watan*, 15 mai 2006.

<sup>4</sup>- Mohamed El Korso, « Il y a 46 ans, l'attentat du port d'Alger », art. cité.

<sup>5</sup>- Jean Monneret, « Monseigneur Duval : un tâcheron au bilan calamiteux », publié sur [www.jeanmonneret.com](http://www.jeanmonneret.com)

<sup>6</sup>- A. Benchabane, « Monseigneur Duval et Albert Camus, deux hommes dans la tourmente », art. cité.

<sup>7</sup>- *Ibid.*

<sup>8</sup>- Le père de l'abbé Scotto tenait un café à Hussein-Dey : le café Mathieu.

<sup>9</sup>- Henri Teissier, « Le cardinal Duval, au cœur du conflit. Un artisan de la paix », *El Watan*, 1<sup>er</sup> novembre 2004.

<sup>10</sup>- Cité, lors d'une conférence donnée à Paris le 8 mars 2006, par l'abbé Patrice Laroche, professeur au séminaire de Zaitzkofen en Allemagne, et auteur d'une thèse de doctorat, *L'Evangélisation des musulmans en France*, Strasbourg, 2001.

<sup>11</sup>- Salah Guemriche, *Le Christ s'est arrêté à Tizi-Ouzou*, op. cit., p. 222-223. En réalité, si la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat ne pouvait pas s'appliquer aux indigènes, c'est parce que les imams étaient rémunérés par la République, ce qui était donc en contradiction totale avec l'esprit de ladite loi.

<sup>12</sup>- Déjà, en 1964, il déclarait : « En Algérie, l'Eglise, comme il se doit, n'a pas choisi d'être étrangère, mais algérienne » (*Le Monde*, 11 janvier 1964).

<sup>13</sup>- Assassiné le 1<sup>er</sup> août 1996.

<sup>14</sup>- Propos recueillis par Nadir Iddir, entretien avec Denis Gonzalez (auteur de *Cardinal Léon-Etienne Duval, la voix d'un juste*, Alger, ENAG, 2008), dans *El Watan*, 12 juin 2010.

<sup>15</sup>- Ancien prêtre du diocèse d'Alger (1965-1970).

<sup>16</sup>- Guy Gibert, dans *La Croix*, 15 juin 1996.



Hammam Bouchlaghem, que fréquentèrent Roger Hanin et Hadj M'Hamed El 'Anka, en voisins de quartier... © M.-A. Himeur

# Des hammams en eaux troubles

## Du côté de chez « Navarro » et Hadj El ‘Anka

« Par sa décoration intérieure et son agencement, le hammam est un compromis entre les besoins canoniques de l’hygiène, le goût du luxe et la sociabilité religieuse, en raison des ablutions que les dévots viennent exécuter avant de rejoindre la mosquée. »

Malek Chebel<sup>1</sup>

En terre d’islam, un vieux principe urbanistique voulait que, dans toute cité, il y eût autant de mosquées que de hammams : chaque mosquée se devait d’en gérer un, intra-muros ou à proximité. Question d’hygiène, naturellement, mais aussi de pratique religieuse, pour les ablutions que tout croyant se doit d’accomplir. Un esprit sain(t) dans un corps sain, pour ainsi dire.

Le nombre de hammams que pouvait compter une ville suffisait autrefois à donner une idée de son degré de raffinement. Ainsi, la légende en attribuait-elle à Bagdad pas moins de trois milliers : forcément, pour la ville des Mille et Une Nuits !... De même, Istanbul en comptait, dit-on, un millier, alors que plus près de nous, dans les années 1950, Le Caire en comptait « seulement » 365. Juste de quoi faire le tour de l’année, en somme. Quant à Alger, les archives, peu disertes, parlent vaguement d’un hammam pour 50 habitants. Ce qui équivaut à la situation d’Istanbul de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : des statistiques coloniales de 1886 évaluaient la population algéroise à 50 000 habitants environ... Mais selon un moine bénédictin, Diego de Haëdo, qui séjourna à Alger vers 1610, Alger comptait une soixantaine de hammams, au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Le mot *hammam* apparut pour la première fois, en Europe, en 1655, dans un récit du voyageur allemand Abraham Van Wicquefort<sup>3</sup>. Il est enregistré dans le

Larousse du XIX<sup>e</sup>, sous la forme du pluriel. C'est l'orientalisme qui fixe la forme actuelle, et Guy de Maupassant est parmi les premiers à l'employer, en 1884 : « La seconde étuve du hammam est moins chaude que la salle à manger de mon camarade<sup>4</sup>. »

Le hammam est l'héritier des bains antiques<sup>5</sup>. Si l'étymologie se fonde sur la fonction première du lieu, la « chambre chaude » (*beït es-skhoum*), le *caldarium* des bains romains, il ne faut pas perdre de vue, comme le souligne Malek Chebel, que « par [...] son agencement, le hammam est un compromis entre les besoins canoniques de l'hygiène, le goût du luxe et la sociabilité religieuse ». Voire : « Lieu intermédiaire par excellence, le hammam est également un espace énigmatique qui autorise et justifie bien des comportements atypiques<sup>6</sup>. »

Qu'en termes pudiques, cela est dit ! « Atypique » ou « anormal » ? Ou, pourquoi pas, « pervers » ? Durant les années noires que connut Alger, sous la terreur islamiste, le hammam fut montré du doigt comme lieu de débauche. Alger... ou *les 120 journées de Sodome* ! Pontecorvo et Visconti étaient bien venus tourner à Alger, pourquoi pas Pasolini, au fait ?

Qui dit « hammam » dit « massage ». Mais sait-on que, tout comme le premier terme, le second vient de l'arabe ? En effet : le verbe masser est emprunté à *messa*, qui signifie « toucher, palper », et, plus précisément, à *messada* : « presser, lisser, pétrir (avec les mains) les muscles et la peau des différentes parties du corps<sup>7</sup> ».

C'est tout au début du XIX<sup>e</sup> siècle que la mode du hammam et du massage gagne Paris. En 1804, un médecin, P. J. Marie de Saint-Ursin, publie un ouvrage qu'il dédie « à Madame Bonaparte<sup>8</sup> », et où il consacre un chapitre entier à la technique du massage tel qu'il est pratiqué en Orient :

« L'action de masser, après l'usage du bain, est celle qui, pétrissant les muscles, ramollit les chairs, entretient la fraîcheur du système dermoïde, la relation des utricules du tissu cellulaire, chasse de proche en proche les fluides qui y stagnent, dégorge les vaisseaux détendus, remplit ceux qui sont vides [...] et rétablit un équilibre universel [...] Le serviteur du bain s'arme la main d'étoffe en laine, la promène [...] sur toutes les parties successivement, en commençant par les pieds, les jambes, les cuisses, la main, le bras, les reins, les fesses et chacun des organes extérieurs [...], fait jouer en tous sens les articulations, en faisant exécuter aux membres des mouvements d'extension, de contre-extension et de rotation ; les doigts même doivent être pressés et légèrement contournés dans chacune des articulations de leurs phalanges jusqu'à ce que la souplesse succède à la rigidité, le bien-être au malaise, une douce langueur à l'érétisme<sup>9</sup>... »

On comprend que, sous la menace d'un puritanisme de façade, les hammams soient, pour le commun des Algérois, devenus des endroits à hauts risques. Durant la décennie noire, on n'osait plus s'y afficher. Certains propriétaires prétextèrent même des travaux de réfection pour fermer. Au sud d'Alger, à

Blida, un hammam fut carrément démoli... D'autres établissements finiront par mettre la clé sous la porte. Après quoi, il y aura toujours un spécialiste des pratiques sociales pour vous expliquer que c'est tout bonnement la généralisation de l'usage de salles de bains qui aura fait reculer la fréquentation des hammams...

Et puis, après tout, il n'y a pas que les islamistes à avoir visé ce haut lieu de « comportements atypiques » ! Déjà, en pleine bataille d'Alger, les hommes de Massu surveillaient de près la fréquentation des « bains maures », leur personnel étant suspecté, à raison d'ailleurs, de comportements non plus « atypiques » mais « subversifs » : nombre de hammams servaient, en effet, d'asile aux militants du FLN, la plupart venant de province et fuyant la traque de la police... Un bain maure, c'était aussi une « boîte postale ». Le hammam Bouchlaghem, rue Abderrahmane-Arbadji (ex-rue Marengo), est connu jusqu'à nos jours pour avoir été le centre névralgique des « transmissions » entre le maquis et la guérilla urbaine. Dans la nuit du 10 août 1956, nombre de ces militants y avaient trouvé refuge, alors que non loin de là, rue de Thèbes, se préparait un attentat spectaculaire commandé par un groupe « contre-terroriste » d'une certaine « Organisation de la résistance de l'Algérie française » (composé de policiers et d'anciens agents des Services secrets français)<sup>10</sup>. L'attentat à la bombe, qui avait soufflé tout le quartier, fit des dizaines de victimes « indigènes », surpris dans leur sommeil. Un tract signé du « Comité des Quarante » disait : « Pour un Européen tué, tout un pâté de maisons de la Casbah sautera ! » François Mitterrand, alors ministre de la Justice, dira : « L'ORAF, disons que c'était une première mouture de l'OAS [...] C'était un organisme de combat, le plus brut, le plus simple et, je n'hésite pas à le dire, le plus criminel à mes yeux<sup>11</sup> ! »

Un des chefs de l'Organisation était un certain Achiarry. Le nom était tristement familier aux gens de Guelma : l'homme en était le sous-préfet au moment des massacres du 8 mai 1945. Mon père me raconta un jour comment la milice d'Achiarry avait investi le hammam de la mosquée pour en sortir une centaine d'hommes, des paysans venus pour le jour du marché hebdomadaire, avant de les emmener hors de la ville, entassés dans des camions GMC. Mais c'est une autre histoire...

Un soir, en haut du marché de la Lyre (rue Bouzrina), au cœur de la Casbah, je me trouvais à la porte d'un cybercafé, attendant qu'une place se libère. Là, j'entendis un *Casbadji* (habitant de la Casbah) qui regrettait « le bon vieux temps où le hammam faisait partie intégrante de la mosquée ». Lorsque je voulus savoir depuis quand il n'en avait pas vu, de mosquée disposant d'un hammam, l'homme, d'abord interloqué par mon intrusion, puis après avoir débité à la cantonade tout un exposé sur l'âge d'or du hammam Bouchlaghem, finit par me



« révéler » l'existence d'un hammam, dans son bled de Kabylie, à l'intérieur duquel le propriétaire avait aménagé une petite mosquée, non pas une salle de prières mais une mosquée, petite mais vraie : avec un minaret miniature à l'intérieur duquel trônait un vieux tourne-disques débitant cinq fois par jour un appel de muezzin sur vinyle. Je crus un instant qu'il se moquait ou qu'il en rajoutait, mais non : foi de propriétaire dudit hammam qu'il fut en personne, avant de se convertir à la gestion du cybercafé, celui-là même devant lequel j'attendais...

La plupart des bains maures sont situés dans la Basse-Casbah<sup>12</sup>. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'une dizaine, le reste ayant été transformé en entrepôts ou même en habitations. Le hammam Bouchlaghem, lui, c'est toute une légende. Légende également, son nom, référence à l'« homme aux moustaches » que fut son premier propriétaire. Les flâneurs, qu'ils soient touristes étrangers ou « touristes indigènes », ne risqueront pas d'échapper au grappin du « conservateur » (le propre fils du vieux Bouchlaghem) de ce haut lieu de la mémoire de la Casbah qui vit passer, comme adeptes de bain maure, tant et tant d'antiques stars, du Kabyle indigène M'Hamed El 'Anka au Juif pied-noir Roger Hanin ! Et de cela, le fils vous en fait tout un... cinéma : « Navarro », il est venu exactement le 16 septembre 2000, c'est écrit sur le livre d'or ! Toute la presse nationale le sait, à qui on débite inlassablement le même exposé... Un changement, d'importance, tout de même : l'établissement n'est plus ouvert qu'aux femmes, sauf exception, bien sûr... « A l'époque, vous apprendra-t-on, juives et musulmanes fréquentaient le même bain. Chaque communauté observait ses propres traditions dans le plus strict respect de celles des autres ! »

Le Bouchlaghem fait parfois fonction de gîte, pour les braves provinciaux qui n'ont pas les moyens de s'offrir une chambre d'hôtel. Et il a conservé sa double entrée : le 8, rue Bou-Labah et le 25, rue Arbadji-Abderrahman (ex-Marengo), juste devant l'immeuble où avaient habité la star du *chaâbi*, El 'Anka, et la star de l'écran, Roger Hanin...

Mieux qu'un simple bain maure, le Bouchlaghem est le *must* des hammams ! A côté, le hammam de la mosquée de Paris a l'air d'une piètre copie en carton-pâte pour décor hollywoodien ! Salmèque, un personnage de Georges Feydeau dans la pièce *L'Homme de paille*, n'en pense pas moins, en parlant du célèbre hammam parisien : « Je n'aime pas ce monument mi-rococo, mi-mauresque... »

La date d'édification du Bouchlaghem n'est pas connue : on dit seulement qu'il appartient à la période ottomane. Une salle dite *Darb Lihoud* y était, en effet, réservée aux femmes juives, pour répondre aux exigences de la coutume, concernant le bain rituel de la future mariée qui devait être pris dans un bassin spécifique (aujourd'hui disparu). Et comme, durant la guerre de libération, le

plus célèbre des hammams possédait deux entrées, détail resté longtemps ignoré, vous précise-t-on, on imagine aisément le côté pratique pour les « fellaghas » de la bataille d'Alger, en cas de descente des paras de Massu !...

Rue des Frères-Mecheri (ex-de l'Etat-Major), se trouve l'un des plus anciens hammams de la Casbah (XVI<sup>e</sup> siècle) : le hammam Sidna (« notre Sidi »), anciennement hammam du Dey. La description détaillée qu'en donne un amateur éclairé vaut le détour :

« Il se compose de deux parties distinctes juxtaposées, le vestiaire au-dessus duquel se développe un logement et le bain proprement dit comprenant deux pièces : la pièce tiède et l'étuve. Le vestiaire [...] est entouré de galeries surélevées aménagées en salons de repos. De forme rectangulaire, le vestibule est couvert d'une voûte en berceau ; ses parois sont entièrement tapissées de céramiques et une petite banquette maçonnée occupe la longueur de la paroi faisant face à l'entrée du bain [...] La pièce tiède rectangulaire a l'aspect d'un simple espace de transition. Par contre, l'étuve est une vaste pièce sous coupole organisée autour d'un espace central carré. Trois de ses côtés s'ouvrent sur de grandes alcôves... L'une de ces alcôves donne accès à une pièce rectangulaire ; les deux autres, moins profondes, abritent des cuves de lavage qui alternent avec deux petits cabinets couverts de coupoles, eux aussi dotés de cuves. Au centre de l'étuve, se trouve un massif de marbre surélevé. Ses parois latérales sont percées d'orifices dégageant de la chaleur ; il sert de support aux opérations de massage<sup>13</sup>. »

Le hammam Sidna aurait, hélas, perdu de son côté « bain » pour devenir un véritable dortoir et, accessoirement, un hammam (alors qu'un bain maure est d'abord hammam et accessoirement dortoir).

Jusqu'en 1962, il y avait bien un hammam « des Juifs » : le hammam Lihoud. Musulmanes et juives le fréquentaient également. On y trouvait, comme dans le hammam Bouchlaghem, un espace et un bassin réservés aux futures mariées de confession juive. Plus modeste, le hammam El-Fouita (diminutif de *fouta* : sorte de paréo dans lequel le baigneur ou la baigneuse se drape), situé près du marché de la Lyre, rue Mustapha-Laâdjali (ex-rue Nemours), fut construit vers 1729 par le bey Abdi Pacha. Mais comme il était réputé ne recevoir qu'une clientèle de prostituées de la Casbah, on imagine la cause de son déclassement...

Rue Kléber (aujourd'hui, rue des Frères-Bachagha), là où vit le jour notre Himoud Brahimi, le hammam Boulguedour n'existe plus : il est transformé en local commercial. Plus modeste, pour avoir perdu de sa splendeur passée, mais toujours en fonction, est le hammam Sidi-Ramdane. La rue éponyme, elle aussi, eut sa splendeur et son pittoresque, à en croire cet admirateur de Pierre Loti, Louis Bertrand, que l'on découvre ici plus algérieniste que jamais :

« J'ai toujours aimé la rue Sidi-Ramdane, parce que, ces matins-là, elle m'était une vivante symphonie en blanc majeur et aussi parce qu'elle me semblait, derrière ses murs silencieux, toute pleine de mystère et enfin parce que mon imagination, alors éprise des héros de Loti, y avait installé

Les Trois Dames de la Casbah. Je l'aimais aussi, parce qu'elle est religieuse, et, à de certains moments, embaumée d'encens et de benjoin. Par les arcades ouvertes de la mosquée, je voyais de pieux musulmans agenouillés sur des nattes, je distinguais, entre les colonnes à demi gainées d'alfa, les lampes de verre colorié qui achevaient de s'éteindre sur les branches des lustres. Un peu plus loin, l'odeur fade et tiède d'un hammam, le halètement du masseur, le claquement des paumes sur les chairs nues. Et, jusqu'au fond de la petite rue, qui se perd sous des voûtes obscures, toutes ces petites maisons blanches, repaires de luxure et d'amour<sup>14</sup>... »

<sup>1</sup>- Malek Chebel, *Traité du raffinement*, Paris, Payot, 1999.

<sup>2</sup>- Diego de Haedo, « Topographia y Historia de Alger », *Revue africaine*, n° 14, 1871, p. 384-387.

<sup>3</sup>- Voir Adam Olearius, *Relation du Voyage de Moscovie, Tartarie et de Perse*, Paris, 1656. Voir aussi Salah Guemriche, *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*, op. cit., à l'entrée « hammam ».

<sup>4</sup>- Dans *Père Mongilet*, 1885 (cf. Salah Guemriche, *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*, op. cit.).

<sup>5</sup>- Voir interview de Mounira Chapoutot Remadi, professeur à la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis, vidéo sur le site de Qantara : [www.qantara-med.org](http://www.qantara-med.org)

<sup>6</sup>- Malek Chebel, *Traité du raffinement*, op. cit., p. 165.

<sup>7</sup>- « Le mot, qui a donné par ailleurs le terme de billard "massé", a été longtemps confondu [...] avec son homonyme "masser" (rassembler, disposer en masse), au point que les dictionnaires lui attribueront sans le moindre doute une origine grecque (*maza*). C'est exactement la même influence (de masse), relevée dans le *Trésor de la langue française*, pour le mot massepain qui est cause de cette confusion. Les dictionnaires antérieurs l'ignorent pour la simple raison qu'il n'est attesté que depuis 1835. » Salah Guemriche, *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*, op. cit.

<sup>8</sup>- Sous le titre *L'Ami des femmes, ou Lettres d'un médecin, concernant l'influence de l'habillement des femmes sur leurs mœurs et leur santé, et la nécessité de l'usage habituel des bains en conservant leur costume actuel*, Paris, Barba Libr., 1804.

<sup>9</sup>- P.J. Marie de Saint-Ursin, op. cit., p. 258.

<sup>10</sup>- Selon Yacéf Saâdi, c'est cet attentat qui le poussera à réagir comme il l'avait fait : « Jusqu'au massacre de la rue de Thèbes, nous ne faisons des attentats à Alger qu'en réponse à des arrestations massives ou à des exécutions. Mais là, nous n'avions plus le choix : fous de rage, les habitants de la Casbah ont commencé à marcher sur la ville européenne pour venger leurs morts. J'ai eu beaucoup de mal à les arrêter, en les haranguant depuis les terrasses, pour éviter un bain de sang. Je leur ai promis que le FLN les vengerait » (dans Marie-Monique Robin, *Escadrons de la mort, l'école française*, Paris, La Découverte, 2008, p. 86).

<sup>11</sup>- Déposition au procès Salan, le 18 mai 1962. Cf. *Le Procès de Raoul Salan*, Paris, Albin Michel, 1962, p. 232.

<sup>12</sup>- D'après le quotidien d'Alger *Le Soir* (26 février 2011), « il est impossible de connaître le nombre exact de hammams de la Casbah, d'autant que le tremblement de terre de 1716 modifia de manière considérable le tissu urbain de la vieille médina ».

<sup>13</sup>- Revue *El-Qantara* de l'Institut du monde arabe, 2009, sur le site [www.qantara-med.org](http://www.qantara-med.org)

<sup>14</sup>- Louis Bertrand, *Nuits d'Alger*, op. cit., consultable sur le site [www.alger-roi.net](http://www.alger-roi.net)

## Des mosquées et des saints

### Le « Mort aux deux sépultures »

« L'arbre céleste est figuré par la triade Bulgdur [Bouguedour], élément central, chef des marabouts d'Alger, entouré des deux marabouts Sidi Ramdane (est) rue Zouave et Sidi Mohamed Chrif (ouest). De celui-ci est issue la triade de l'Arbre sur terre, figurée par Sidi Abdelkader (est), Sidi M'Hamed (ouest), Sidi Abderrahmane (milieu), patron d'Alger. »

Viviana Pâques<sup>1</sup>

Des saints, à Alger, il en est des mille et des cents. Et des lieux de dévotion, il y en a pour toutes les bourses. « Selon que vous êtes puissant ou misérable », vous trouverez toujours sanctuaire à vos mesures : tel, pour y déposer vos offrandes ; tel autre, pour en demander. Femme, en quête d'amour ou de maternité, « c'est nooormal<sup>2</sup> ! » ; homme en manque de logement, de pouvoir de séduction ou de pouvoir tout court : un saint pour chaque circonstance, un saint pour chaque moment, *ma kanech mouchkal, yel khou* (« il n'y a pas de problème, mon frère, Sidi Flen<sup>3</sup> va t'arranger ça ! »)... Après celui de la rue Ben-Cheneb, non loin du hammam Lihoud, à savoir : Sidi Abd er-Rahman qui a eu son traitement à part (*nooormal* !), évoquons l'un des plus courus mais aussi des plus redoutés : Sidi M'Hamed Bou-Gabrine.

*Bou-Gabrine*, cela veut dire l'homme « aux deux tombes » (ou « aux deux sépultures ») : l'une à El-Hamma (quartier du Jardin d'essai), l'autre aux Aït-Smaïl, en Kabylie. Ce saint homme (1728-1793) fut le fondateur de la célèbre confrérie des Rahmania, dont les Algérois connaissent bien l'influence auprès de ses adeptes, y compris parmi l'élite intellectuelle et même politique de souche kabyle. Le saint, d'ailleurs, fut très sollicité lors de la campagne électorale (présidentielle de 2004), qui vit naître un mouvement composé d'adeptes de la

Rahmania, lesquels marchandaient volontiers leurs soutiens... Le surnom de Bou-Gabrine vient donc de cette légende selon laquelle son corps se trouverait enterré à la fois à Alger et en Kabylie : les Turcs en auraient transféré les restes « afin d'éviter que son tombeau devînt un centre de ralliement pour les populations belliqueuses de Kabylie. A certaines époques de l'année, les indigènes viennent en grand nombre en pèlerinage à la koubba du Hamma<sup>4</sup> ».

Sidi Ben Ali, lui, est un saint pratique : il « réside » au cimetière des Deux Princesses, deux sœurs que l'on dit mortes de chagrins d'amour. C'est « le saint des seins », décréta un jour feu Himoud Brahimi *alias* Momo. Pour les marins pêcheurs et autres amateurs du large, il y a Sidi Brahim, saint protecteur de la mer, son tombeau se trouvant dans le quartier de l'Amirauté. Himoud Brahimi, notre « Illuminé de la Casbah », ne pouvait évoquer la baie d'Alger sans évoquer son saint tuteur : « Je la vois [...] De la terrasse [...], ma baie d'Alger, miroir d'étoiles / Corne aquatique lançant son appel à l'amant / Et le mausolée de Sidi Brahim, à la darse de l'Amirauté, ouvrant les pans de son burnous pour bénir toutes les vierges de la cité<sup>5</sup>... »

Et il y a Sidi M'Hamed Chérif, dont il est dit que trois gorgées d'eau de sa fontaine suffisent à apaiser angoisses et tourments. Sidi M'Hamed est concurrencé par Sidi H'lal, le saint de Bab-el-Oued : un saint polyvalent, pouvant intercéder en tout et partout : *nooormal*, on est à Bab-el-Oued, pardi ! Et si, aux dernières inondations, en 2001, qui emportèrent des immeubles entiers, Sidi-H'lal n'avait pas intercédé auprès du Très-Haut pour limiter les dégâts, on parlerait aujourd'hui de Bab-el-Oued comme d'une deuxième Atlantide !...

Sidi Bouguedour (ou Boulguedour), on l'a vu, avait son hammam rue Kléber, au cœur de la Casbah. Lui, c'est l'« homme aux marmites », comme son nom l'indique, un modeste fabricant d'ustensiles en terre cuite, qui surpassa Ouali Dada, l'autre tombeur de Charles Quint : sans bouger de chez lui, à chaque fois qu'il fracassait une marmite contre un mur, c'était une galère espagnole qui allait se fracasser contre les rochers du cap Matifou !... On le dit même « chef des marabouts ».

La légende, qui n'est pas avare en la matière, attribue la victoire sur les Espagnols à deux autres personnages : le premier, un certain Sidi Youssef, avait les suffrages du peuple ; le second, un certain Sidi Beteka, avait ceux des notables. Seulement, Youssef avait un « défaut » qui, aux yeux de ces derniers, le disqualifiait : c'est qu'il était Noir ! C'est du moins la thèse développée en 1870 par Albert Devoulx, conservateur des archives arabes du service de l'Enregistrement et des Domaines à Alger :

« Des Oulémas et des marabouts d'alors, humiliés de se voir associés à un vil esclave noir, allèrent trouver Hassan Agha, qui gouvernait Alger en l'absence de Kheir-Eddin, et lui exposèrent qu'il était ridicule et scandaleux d'attribuer les succès des musulmans à un homme qui faisait métier de sortilège ; qu'ils savaient qu'on en avait l'obligation à Sidi Beteka, qui avait été en retraite, en prière et en jeûne depuis l'arrivée des chrétiens et qui avait excité l'orage en frappant la mer avec un bâton.

« Le divan se rangea du côté de l'aristocratie des dévots et il fut déclaré officiellement que le vrai libérateur était Sidi Beteka. Malgré cette déclaration solennelle, les marabouts de Sidi Ouali Dada et Bouguedour jouissent seuls aujourd'hui de l'honneur que les deux autres se sont jadis disputé, et eux seuls sont considérés par la génération actuelle comme pieux vainqueurs des Espagnols<sup>6</sup>. »

Sidi Medjbar, du côté de Zghara, s'il ne convainc plus de ses vertus de grand guérisseur, conserve au moins ce mérite d'offrir une superbe plongée panoramique sur Notre-Dame-d'Afrique et la Grande Bleue. Quant à Sidi Ramdane, dont la mosquée daterait du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle, d'avant l'occupation d'Alger par les Turcs<sup>7</sup>, en tout cas, le voilà promu, par l'ethnologue, au rang de « garde du corps » de Sidi Bouguedour :

« L'arbre céleste est figuré par la triade Bulgdur [Bouguedour], élément central, chef des marabouts d'Alger, entouré des deux marabouts Sidi Ramdane (est) rue Zouave et Sidi Mohamed Chrif (ouest). De celui-ci est issue la triade de l'Arbre sur terre, figurée par Sidi Abdelkader (est), Sidi M'Hamed (ouest), Sidi Abd er-Rahman (milieu), patron d'Alger et patron des bouchers dont le *moqaddem* appartient toujours à cette caste [...] D'ailleurs la symbolique musulmane algéroise considère le Prophète lui-même comme un arbre céleste formé de trois personnes : Amadu (est), Belgacem (ouest), Mohammed (milieu) ; on dit également que la première graine arrivée sur terre par la voie du milieu était Lalla Fadila descendue sur les ailes de Sidi Omar le soir, quand le soleil s'est couché<sup>8</sup>. »

En principe, tout « Sidi » digne de ce nom dispose d'une *zaouïa* et même d'un hammam. Voire, d'une mosquée. Mais n'est pas Sidi Abd er-Rahman qui veut !

Des mosquées, à Alger, tout comme les hammams et les saints, il y en eut des mille et des cents. Et puis le maréchal de Bourmont est arrivé avec ses Bournichon et ses Petit, qui, pour élargir leur fief « haussmannien », ont dû démolir et raser et convertir des mosquées, comme Lavigerie a voulu convertir des hommes. Et pour ce qu'il en reste, chacune a son histoire et sa vocation, tout comme leurs saints. En voici quelques-unes, retenues non par ordre d'importance ni de renommée, mais juste au gré de mes propres randonnées...

Rue Ali-Amar *alias* Ali-la-Pointe (ex-rue Randon), Djamaâ Abou-Farès, anciennement Djamaâ Lihoud, ou « Mosquée des Juifs » (*sic*) : l'édifice, érigé entre 1850 et 1865, fut d'abord synagogue (donnant sur la place du Grand-Rabbin-Bloch) avant d'être transformé en mosquée après l'Indépendance...

La Grande Mosquée, autrement dit Djamaâ el-Kébir, est l'une des plus anciennes mosquées d'Alger. Œuvre des Almoravides berbères, édifiée en 1082,



elle est consacrée au rite malikite<sup>9</sup>, majoritaire au Maghreb.

Rue des Frères-Bachagha (ex-Kléber), sur les hauteurs de la Casbah, la mosquée Djamaâ Safir, de rite hanefite<sup>10</sup> à l'origine. Avec un minaret octogonal, du type ottoman, elle est la première à avoir été édifiée par les Turcs en 1534, sous la direction d'un certain Safir, un lieutenant de Kheir Eddine, qui laissa donc son nom à l'édifice. En 1791, elle est restaurée par Hassan Pacha, puis, en 1827, par le dernier dey d'Alger, Hussein.

En 1622, c'est un dénommé Piccini ou Piccinino, un corsaire italien converti à l'islam, devenu, sous le nom d'Ali Bitchine, amiral de la flotte algérienne, qui est le maître d'œuvre de la mosquée Djamaâ El-Betchine ou Bitchine. Sise quartier des Deux-Fontaines (Zoudj A'youn), elle est transformée en église dès 1843 (Notre-Dame-des-Victoires), et son minaret détruit en 1862. Ce n'est qu'à l'Indépendance que l'édifice retrouve sa vocation première.

La mosquée de la Pêcherie, elle, appelée Djamaâ Jdid, parce que « nouvelle » pour l'époque, date de 1660. Destinée à l'origine, pour ne pas dire réservée, à la corporation des marins-pêcheurs, elle fut conçue sur un plan cruciforme, ce qui, pendant longtemps, avait paru suspect : on accusa même son architecte, un esclave chrétien, d'avoir fait délibérément croiser ses travées. C'est ignorer que nombre de mosquées, à travers le monde musulman (et même en Andalousie), présentent une même configuration, surtout si elles furent édifiées à partir d'anciennes églises, notamment byzantines, comme la fameuse basilique Sainte-Sophie, convertie en mosquée Ayasofya, puis en musée. « Or, souligne-t-on, la mosquée Djamaâ Jdid a été construite sous les Turcs et pour les Turcs<sup>11</sup>. »

Les murs ont gardé, gravée, la trace des noms des « directeurs des travaux », et notamment, près du *mihrab*<sup>12</sup>, celui d'un certain Hadj Habib. La mosquée avait, dès sa construction, « hérité » du marbre précieux de Djamaâ Es-Sida, détruit en 1832, ainsi que d'un très ancien exemplaire du Coran. Ce fut l'une des rares mosquées à avoir été sauvées *in extremis* de la démolition (lors des travaux d'extension de la ville coloniale), et ce, grâce aux interventions des Amis du Vieil Alger<sup>13</sup>, aidés notamment par un colonel du génie (Lemercier), directeur des fortifications.

Marbres ciselés, faïences et boiseries finement sculptées, et, élément inédit pour un minaret, une horloge à trois cadrans qui, depuis 1853, égrène les heures pour les badauds, tant que son mécanisme le permet. On raconte qu'un élu municipal avait tenté de la faire transférer dans son fief, square Port-Saïd (square Bresson), juste en face du mythique café Tantonville. Mal lui en aurait pris : le peuple de Bab-el-Oued n'étant pas du genre à se laisser dépouiller de son repère « géostratégique » : c'est que la place des Trois-Horloges est à Bab-el-Oued ce



que la fontaine Saint-Michel est au Quartier latin. Et sans mesure garder, foi de Bab-el-oudien ! Quant aux habitués de Tantonville<sup>14</sup>, capables de squatter la terrasse des heures durant, le regard perdu au-delà du front de mer, ils s'en voudraient de voir leur temps ainsi compté...

Et enfin, vint la Ketchaoua. La plus sophistiquée des mosquées d'Alger, ou, disons, la plus baroque.

Du haut de ses deux minarets, quatre siècles contemplent les fidèles de la Ketchaoua. Construite en 1612, remaniée en 1795 par le pacha Hassan, la mosquée se vit, dès le soir de Noël 1832, attribuer par les autorités coloniales la fonction d'église, avant de subir, en 1860, des transformations structurelles propres au culte catholique. Suite à la « réquisition », le mufti de la mosquée, grand seigneur, aurait écrit au duc de Rovigo : « Notre mosquée aura changé de culte, mais pas de Maître, le Dieu unique. »

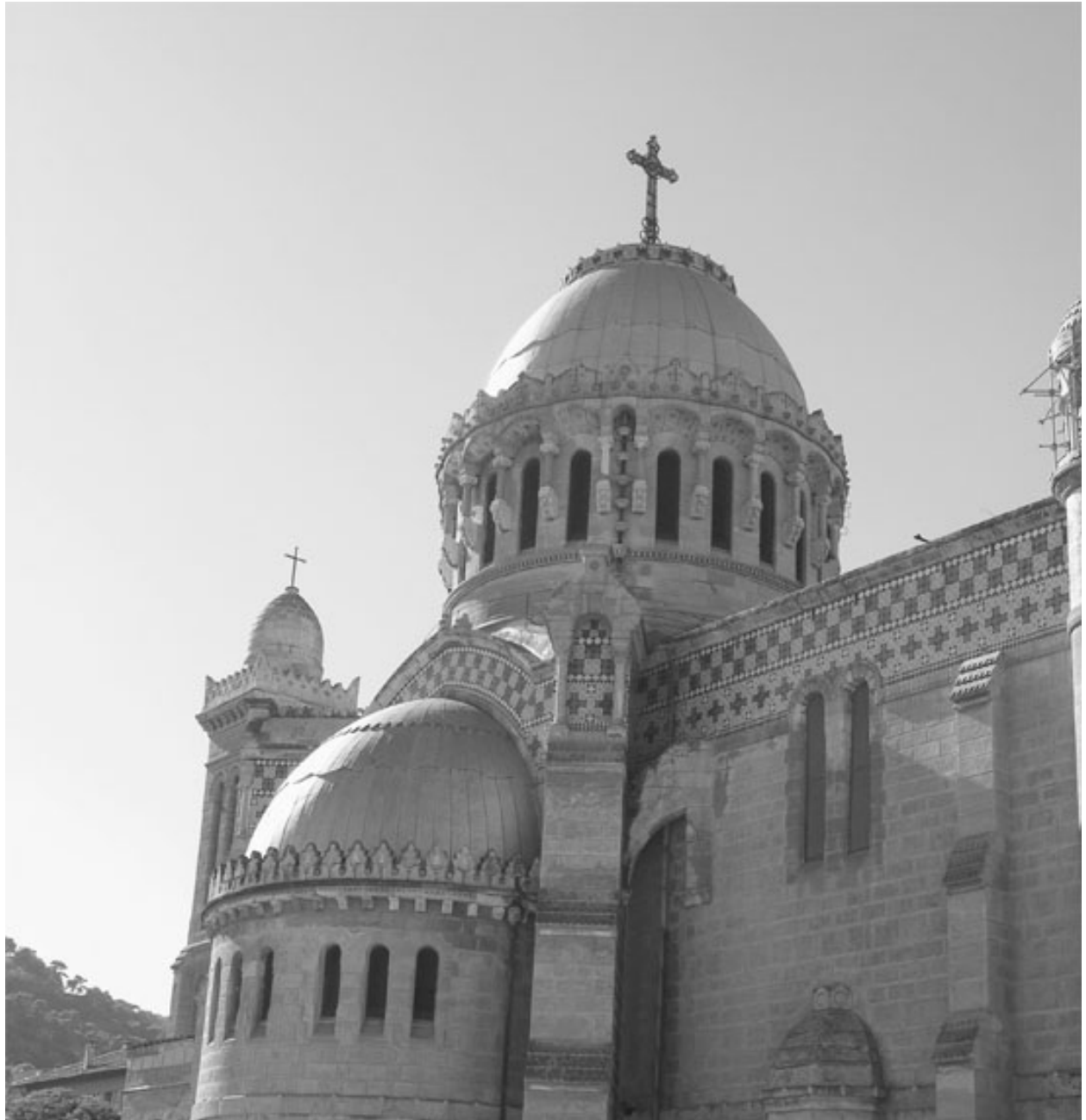
On dit que, durant les cent trente ans où elle fut consacrée à saint Philippe, les inscriptions coraniques qui couraient sur ses murs ou sur ses colonnes avaient été conservées, en raison du contenu de leurs messages qui ne parlaient que de ferveur du croyant et de sa soumission au Seigneur. Et, parmi ces inscriptions coraniques, il y a toujours celle-ci : « Les temples appartiennent à Dieu / N'invoquez pas d'autres divinités que Dieu<sup>15</sup>. » Or, des esprits (malins, forcément) oseront affirmer, en 1909, que « la cathédrale Saint-Philippe avait été bâtie de 1845 à 1860 sur l'emplacement de la jolie mosquée des Ketchaoua, qui a disparu pièce à pièce pour lui faire place<sup>16</sup>. » Et que les interventions architecturales successives lui auraient donné ce style indéfinissable, mélange de byzantin, de « turco-arabe » (*sic*) et, immanquablement, de mauresque : le baroque dans toute sa splendeur !

Cela dit, *Ketchaoua*, signifiant en turc « plateau des chèvres », était loin d'être un mot idoine pour baptiser une cathédrale. Des étymologistes autoproclamés assurent que le site où la mosquée fut édifiée avait servi d'abord de bergerie, et que le nom de Ketchaoua viendrait d'une onomatopée « *ketch ! ketch !* », ce qui, et toujours en « turco-arabe », traduit le cri du berger pour faire avancer la bête. Où l'on voit que le baroque se glisse partout et pas seulement dans l'architecture... La Bible, elle, parle plutôt de « brebis », de « mouton noir » et d'agneau pascal. Certes, on peut imaginer les pentes de la Casbah parcourues à l'époque des frères Barberousse par des troupeaux de chèvres... Ou faut-il croire que, du temps où elle faisait office d'église, entre 1832 et 1962, notre maison du Seigneur avait cessé de prendre les enfants du Bon Dieu pour des chèvres sauvages ?

Au lendemain de l'Indépendance, heureusement, tout rentra dans l'ordre : l'ordre du Parti unique, de la religion unique, au nom du Dieu unique, pour un

peuple unique (« Nous sommes arabes, arabes, arabes ! » s'époumonait pathétiquement le président Ben Bella, faisant fi de la composante et de l'antériorité berbères comme on fait fi d'une part fondamentale de soi dont on aurait honte). Toujours est-il que le Dieu des chrétiens, ayant perdu sa place dans la Basse-Casbah, s'en alla trouver refuge là-haut, sur la colline, chez « Madame l'Afrique »...

- <sup>1</sup>- Viviana Pâques, *L'Arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du nord-ouest africain*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 105.
- <sup>2</sup>- C'est la formule passe-partout, que l'on entend à Alger (pour dire : « pas étonnant », « ça va de soi ! »), et qui fait le titre d'un livre carré et carrément sympa, accompagné d'un CD : *Alger Noormal*, textes de Mohamed Ali Allalou, Aziz Smati, Mustapha Benfodil ; photos de Jean-Pierre Vallorani (Paris, Ed. Françoise Truffaut, 2005).
- <sup>3</sup>- « Le saint Untel ».
- <sup>4</sup>- Gilbert Jacqueton, Augustin Bernard, Stéphane Gsell, *Algérie et Tunisie*, *op. cit.*, p. 25.
- <sup>5</sup>- *Tassili Magazine*, n° 9, avril 1997, *loc. cit.*
- <sup>6</sup>- Albert Devoulx, *Les Edifices religieux de l'ancien Alger*, Alger, Typographie Bastide, 1870, chap. LXIX, « Chapelle de Sidi Beteka », p. 205-206.
- <sup>7</sup>- D'après *ibid.*, p. 16.
- <sup>8</sup>- Cf. Viviana Pâques, *op. cit.*, p. 105.
- <sup>9</sup>- Un des quatre rites (ou écoles de droit musulman) de l'islam sunnite, dont le fondateur, né à Médine (712-795), est Malik Ibn Anas. Il se caractérise par la prise en compte de la coutume et des pratiques locales. Il est majoritaire au Maghreb (au Maroc, il est même le seul reconnu) et le plus répandu des rites en Afrique noire. L'école malikite privilégie, selon Louis Gardet, le recours au « principe d'utilité générale » (*maslaha* : utilité, avantage).
- <sup>10</sup>- Le rite hanefite, dont le fondateur, né à Koufa (Irak) mais de souche persane, est Abou Hanifa Nu'man Ibn Thabet (700-767), continue d'avoir ses adeptes en Algérie et en Tunisie (héritage de l'occupation ottomane), et est très répandu en Irak, en Syrie, en Afghanistan, et il est majoritaire en Turquie, au Pakistan, en Inde et en Chine. Son principe intègre le « jugement personnel », en cas de difficulté dans l'interprétation, pour la recherche du consentement (*istihsan*). Pour les deux autres rites (chafi'ite, hanbalite), voir Louis Gardet, *L'Islam, religion et communauté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, p. 188-195.
- <sup>11</sup>- Voir *Feuilles d'El-Djezaïr* du Comité du Vieil Alger (fondateur Henri Klein : 1864-1939), *op. cit.*
- <sup>12</sup>- Niche, à l'intérieur d'une mosquée, indiquant la direction de La Mecque.
- <sup>13</sup>- Voir les écrits de cette association, réunis précieusement par les Editions du Tell, Blida : [www.editions-du-tell.com](http://www.editions-du-tell.com)
- <sup>14</sup>- Le nom de Tantonville évoque celui d'une ville de Meurthe-et-Moselle, célèbre pour sa brasserie Tourtel. On suppose que le premier propriétaire du café (1870) était un Lorrain. Mais il y a belle lurette que, même sans alcool, on n'y sert plus de bière.
- <sup>15</sup>- Sourate LXXII, verset 18.
- <sup>16</sup>- Les auteurs du *Guide Joanne*, qui avançaient cette thèse, ajoutent néanmoins : « L'ensemble s'inspire de l'architecture arabe. Les colonnes de l'intérieur proviennent de la mosquée des Ketchaoua, ainsi que la chaire, qui est l'ancien *minbar* (fort remanié). » Dans Gilbert Jacqueton, Augustin Bernard, Stéphane Gsell, *Algérie et Tunisie*, *op. cit.*, p. 10.





La basilique Notre-Dame-d'Afrique, après restauration. « Notre-Dame-d'Afrique, priez pour nous et pour les musulmans... » © M.-A. Himeur

## « Madame l’Afrique »

### « Priez pour nous et pour les musulmans »

« L’Homme a besoin de trouver des havres de paix et des espaces de dialogue. Notre-Dame-d’Afrique fait partie de ces hauts lieux dans lesquels l’Homme peut se réconcilier avec lui-même d’abord, pour mieux se réconcilier avec son prochain comme avec son Dieu. »

Monseigneur Ghaleb Bader,  
archevêque d’Alger<sup>1</sup>

« Madame l’Afrique » : c’est ainsi que le peuple d’Alger a toujours nommé la basilique, première grande réalisation de l’œuvre coloniale. Ce haut lieu de la chrétienté en terre d’islam maghrébin est aussi bien visité par les indigènes. Des musulmans. On dit même que des Algéroises, « saines de corps et d’esprit », y viennent solliciter l’intercession de Lalla Meriem (la Vierge Marie). *Nooormal*. Après tout, Marie n’est-elle pas évoquée dans le Coran plus souvent que dans les Evangiles ? Et puis, ne lit-on pas sur un mur de la basilique, au fond de l’abside, cette supplique : « Notre Dame d’Afrique, priez pour nous et pour les musulmans » ?

Il faut la voir, « Madame l’Afrique », pour se faire une idée de la mission civilisatrice projetée par la France coloniale en Algérie...

Des murs tapissés de bonnes intentions, comme celui qui encense l’illustre et légendaire « Karolus Martialis<sup>2</sup> Lallemand-Lavigerie », plus connu sous le nom de cardinal Lavigerie, premier archevêque d’Alger en 1863 et, surtout, fondateur en 1868 de la Société des missionnaires d’Afrique, dont les membres prendront le nom de « Pères blancs<sup>3</sup> ». Eloquent symbole de cette mission civilisatrice associant l’Eglise et l’armée : le jour de la consécration de la basilique, le 2 juillet 1877, Mgr Lavigerie reçut en offrande l’épée de combat du général

Pélissier, qui est déposée sous la statue de Marie. Un autre jour, c'est une médaille miraculeuse de la Vierge, que le maréchal Bugeaud avait portée à son cou, qui ira reposer sur l'un des pilastres<sup>4</sup>.

Je me souviens... C'était le 12 février 2009. Ce jour-là, j'assistais à la cérémonie de consécration du nouvel évêque de Constantine et d'Hippone (Annaba) : Paul Desfarges, de la Compagnie de Jésus, ci-devant professeur de psychologie à l'université de Constantine, Stéphanois d'origine et Algérien de nationalité depuis 1982. L'événement était célébré sous l'égide de l'archevêque d'Alger, le Jordanien Ghaleb Bader, nommé le 12 mai 2008 par Benoît XVI. Le choix d'un Arabe à la tête de l'Eglise d'Algérie avait été, dans certains rouages de l'Etat, perçu comme une provocation.

La cérémonie fut grandiose, comme seule l'Eglise chrétienne a l'art de les goupiller... Grandiose et chargée d'émotions. Emotion, côté autel, d'où le nouvel évêque avait livré un discours conclusif plein d'amour pour les siens, d'amour et de fraternité ; émotion, côté public, avec, notamment, cette salve de youyous qui accueillit l'intervention d'une jeune femme, venue témoigner de son affection pour le désormais monseigneur Paul Desfarges, qu'elle eut comme professeur à l'université de Constantine<sup>5</sup>.

Notre-Dame-d'Afrique, vibrant sous les youyous, voilà qui ne manquait pas de sel. Du sel de la terre. De cette terre d'Afrique, patrie de Tertullien, Berbère romanisé (le premier théologien à avoir développé le concept de trinité) et de saint Augustin, le plus célèbre des Berbères et le plus intellectuel des Pères de l'Eglise. Comment s'étonner dès lors que l'on demande à Lalla Meriem de prier pour les musulmans, ce qui revient à prier aussi pour les descendants de saint Augustin et de Tertullien ? Marie, l'islam l'appelle *Oum En-Nour*, Mère (de) Lumière. Et il suffit, même au profane, de flâner sur l'esplanade de Notre-Dame-d'Afrique, devant un panorama sans pareil, pour comprendre à quel point Oum En-Nour est lumineusement « présente » face à l'immensité bleue de cette Méditerranée qui ne sait plus où donner de la foi : chrétiens, juifs, musulmans ; protestants, soufis, kharidjites, agnostiques, impies...

A Alger, au siècle de Lavigerie et de Bugeaud, comme au siècle des frères Barberousse et même au temps des invasions hilaliennes (XI<sup>e</sup> siècle), les trois religions cohabitaient, tant bien que mal, parfois plutôt mal, parfois plutôt bien. Et puis, la réalité est là, qui se moque des délires des uns comme des reniements des autres. Une réalité qui n'avait pas échappé aux frères Goncourt : à Alger, observaient-ils, « la semaine a trois dimanches [...] : le vendredi, jour férié des musulmans ; le samedi, des juifs ; le dimanche, des chrétiens<sup>6</sup>. »

En 1876, à la veille de la consécration de Notre-Dame-d'Afrique, un recensement donnait la composition de la population d'Alger : 52 000 habitants, dont 18 216 Français, 16 381 étrangers, 7 098 juifs, 11 013 musulmans. La source ne précise pas si, parmi les « Français » et outre des chrétiens, il y avait des athées ou des musulmans ; comme elle ne précise pas si, parmi les « étrangers », il y avait des chrétiens, des juifs ou des agnostiques ; tout comme elle ne précise pas si, parmi les « juifs » (rappelons que nous sommes en 1876, et que le décret Crémieux est passé par là<sup>7</sup>), il y avait des Français ou des étrangers ou même des... indigènes.

Pour les différents archevêques qui se seront succédé à Alger, témoigner de la reconnaissance à des musulmans et à des « israélites » n'est dicté que par la volonté, sinon l'espoir, de voir les uns et les autres prendre le « chemin de Damas ». Tel était l'espoir d'Augustin Leynaud, nommé archevêque en 1917, formulé dans cette déclaration qu'il fit en 1953, peu avant sa mort : « Vous savez, vous tous chrétiens, et nos frères musulmans et israélites, que je n'ai jamais eu et que je n'aurai jamais de plus douce joie que de voir régner parmi vous cette union sur cette terre, que j'aime comme une seconde patrie<sup>8</sup>... » C'est ce même Augustin Leynaud qui publia une des premières notices sur le pèlerinage de Notre-Dame-d'Afrique, dans laquelle il raconte l'histoire de la basilique depuis le choix du terrain jusqu'à sa fondation et à sa consécration par le cardinal Lavignerie, dont il fut le secrétaire...

Toujours est-il que la Vierge, elle, était dite « noire », et qu'elle a sa petite histoire...

En 1846, il n'y avait à l'emplacement de la basilique qu'un oratoire, un sanctuaire dédié à celle qu'on appelait alors « Notre-Dame-du-Ravin », une représentation mariale que le premier évêque d'Alger, Mgr Dupuch, aurait, selon le R. P. Cajaanau, recteur de la basilique, ramenée du Sacré-Cœur de Lyon.

La statue, en bronze, serait en fait la copie d'une copie d'une œuvre du sculpteur Edmé Bouchardon (1698-1762), détruite pendant la Révolution : « La position de la Vierge, visage souriant incliné [...] est typique de ce qui a été appelé la Vierge fidèle, modèle connu de Catherine Labouré et de Thérèse de Lisieux. C'est Mgr de Quélen (1778-1839), archevêque de Paris, qui fit faire la copie dont est issue la statue d'Alger<sup>9</sup>. »

En fait de « noire », la statue n'avait que l'aspect patiné du bronze. Mgr Augustin Leynaud, natif de Kouba (banlieue est d'Alger, aujourd'hui un des fiefs islamistes), et proche du cardinal Lavignerie, fut l'un des plus chauds défenseurs d'une consécration de la basilique sous les auspices de la Vierge. Ce fut le même évêque Leynaud qui, le 25 mars 1930, accueillit les grandes orgues



sur lesquelles Camille Saint-Saëns avait joué et qu'un habitant d'Alger, un certain « Monsieur Georges », venait de céder à la basilique.

Le culte marial n'était pas rare sur cette terre d'Afrique. Déjà en 1839, Constantine avait inauguré sa Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, l'une des premières églises coloniales d'Algérie.

Dix ans plus tard, c'est Oran qui consacrera Santa-Cruz, en hommage à la Vierge qui aurait sauvé la ville d'une épidémie de choléra dévastatrice. Dans la région de Médéa, les trappistes du tristement célèbre Tibhirine avaient érigé une statue baptisée Notre-Dame-de-l'Atlas, qui sera plus tard amputée de sa couronne et d'un bras. En pleine guerre d'Algérie, encore à Constantine, une statue fut érigée sur le sommet de Sidi M'Cid, au nom de Notre-Dame-de-la-Paix. La statue qui trône au fond de l'abside de Notre-Dame-d'Afrique est vêtue d'« une robe opulente brodée dans le style de Tlemcen<sup>10</sup> ». Algérois et Algéroises continuent de lui confier leurs malheurs et leurs espoirs. Ex-voto et graffitis s'accumulent : ici, une supplique pour l'obtention d'un logement ou pour le retour d'un amour perdu ; là, un merci pour une réussite au bac (*sic*) ; ailleurs, pour la guérison d'un proche, etc.

Cela n'a pas empêché que des exactions et autres crimes fussent commis contre la communauté chrétienne d'Alger. Le 1<sup>er</sup> août 1996, trois mois après l'assassinat des moines de Tibhirine, celui qui se disait « Algérien par alliance », Mgr Claverie, évêque d'Oran, et natif de Bab-el-Oued, paiera de sa vie son engagement dans le dialogue interreligieux. Déjà, vingt ans plus tôt, en 1976, l'auxiliaire du cardinal Duval<sup>11</sup>, Mgr Jacquier (1904-1976), avait été assassiné alors qu'il quittait l'église Saint-Charles (aujourd'hui mosquée Er-Rahma, quartier de l'Agha). Après l'Indépendance, il avait, tout comme Mgr Duval, opté pour la nationalité algérienne...

Durant les années 1990, marquées par le terrorisme islamiste et d'autres forfaits attribués – parfois à tort, parfois à raison – au pouvoir, la communauté chrétienne avait mis en veilleuse ses célébrations, jusqu'à en oublier les inquiétudes suscitées par l'état des murs, que l'on savait menacés de délabrement à cause de l'érosion. Le constat des experts était préoccupant : « Des désordres structurels importants affectent les superstructures de la basilique, notamment les tourelles d'escaliers qui dominent le porche, ainsi que la voûte sommitale du campanile qui est dans un état de dislocation avancé<sup>12</sup>. »

Le tremblement de terre de 2003, qui dévasta certains quartiers (épicerie : Boumerdès), décida les autorités à précipiter les travaux de restauration. Confiés à un architecte et historien de l'art, le Marseillais Xavier David, connu pour avoir supervisé la restauration de Notre-Dame-de-la-Garde, les travaux, intégrant

des matériaux antisismiques, ont commencé fin 2006 pour s'achever quatre ans plus tard<sup>13</sup>. L'opération aura coûté plus de 5 millions d'euros<sup>14</sup>.

Le 13 décembre 2010, Notre-Dame d'Afrique ouvrait de nouveau ses portes, plus altière que jamais. Cérémonie solennelle, en présence du ministre algérien des Affaires religieuses, de l'archevêque d'Alger, Ghaleb Bader, du sénateur français Jean-Noël Guérini, et du maire de Marseille, Jean-Claude Gaudin.

Le maître des lieux, Mgr Bader, conclut son allocution par ces mots : « L'Homme a besoin de trouver des havres de paix et des espaces de dialogue. Notre-Dame-d'Afrique fait partie de ces hauts lieux dans lesquels l'Homme peut se réconcilier avec lui-même d'abord, pour mieux se réconcilier avec son prochain comme avec son Dieu. »

<sup>1</sup>- A l'inauguration de la « nouvelle » basilique, le 13 décembre 2010, en présence du ministre algérien des Affaires religieuses, du sénateur français Jean-Noël Guérini, et du maire de Marseille, Jean-Claude Gaudin.

<sup>2</sup>- Quand je les avais découverts, ces prénoms m'avaient littéralement interpellé : « Karolus Martialis », c'était aussi le nom de *baptême* (et non le surnom !) du tombeur des Sarrasins à Poitiers : *Carolus Martellus* (Martel étant une variante de Martial) !

<sup>3</sup>- Une règle caractérisait ladite société, que Lavigerie, nommé cardinal en 1882 par le pape Léon XIII, avait résumée en trois points : « Vous parlerez la langue des gens, mangerez leur nourriture, porterez leur habit. »

<sup>4</sup>- D'après le R. P. Cajaanau, *La Basilique Notre-Dame-d'Afrique*, Alger, Imprimerie L. Crescenzo, 1948.

<sup>5</sup>- Voir Salah Guemriche, *Le Christ s'est arrêté à Tizi-Ouzou*, op. cit., p. 91-109.

<sup>6</sup>- *Notes au crayon*, Alger, samedi 24 novembre 1849.

<sup>7</sup>- Le décret Crémieux (1870) accordait *d'office* aux juifs d'Algérie la nationalité française. A la différence du statut des musulmans pour qui la nationalité française devait être obtenue sur demande, et encore : cette naturalisation n'était que rarement accordée, parce que les musulmans d'Algérie étaient de fait sous le régime de l'indigénat, autrement dit ils relevaient *d'office* de la « loi musulmane »...

<sup>8</sup>- *Pieds-noirs d'hier et d'aujourd'hui*, n° 66, mars 1996.

<sup>9</sup>- D'après le R. P. Cajaanau, *La Basilique Notre-Dame-d'Afrique*, op. cit.

<sup>10</sup>- D'après Pierre Goignard, dans *L'Algérieniste*, n° 48, décembre 1929.

<sup>11</sup>- Celui que les extrémistes pieds-noirs surnommèrent « Mohamed Duval », pour avoir été « du côté des fellaghas », à qui le FLN rendit hommage en évoquant son « action réconfortante et courageuse face à l'injustice coloniale », et dont le général Massu dira, au début de la bataille d'Alger : « La plus grave opposition m'avait paru résider dans l'attitude de monseigneur Duval et de quelques autres prêtres dont l'abbé Scotto. » (Cf. Annie Diaz Aracil, « Mohamed Duval », art. cité.)

<sup>12</sup>- Cf. dossier de presse : *Restauration de la Basilique Notre-Dame-d'Afrique*, fiche n° 5, ou consulter : [www.ada.asso.dz/ProjetNDA/index.htm](http://www.ada.asso.dz/ProjetNDA/index.htm)

<sup>13</sup>- En plus d'un chantier-école pour jeunes apprentis, des artisans algérois ont été associés à ces travaux de restauration, dans différents métiers. Parmi ces artisans, l'un des fils de Khaled Mahiout, ébéniste de père en fils depuis plus d'un siècle, et que les touristes commencent à connaître : sa maison sur les hauteurs de la Casbah dispose d'une terrasse avec une vue époustouflante sur la baie d'Alger...

<sup>14</sup>- Plusieurs acteurs ont contribué au financement : la région PACA, le département des Bouches-du-Rhône, la ville de Marseille, l'Union européenne, la wilaya d'Alger, et quelques entreprises nationales algériennes.



Front de mer, avec l'hôtel Aletti (première enseigne à droite), suivi de l'Assemblée nationale et de la wilaya (préfecture). © M.-A. Himeur

# Le Corbusier

## Cette « candide blancheur » d'Alger

« La Casbah d'Alger, elle, a *fait*<sup>1</sup> le site ; elle a donné le nom d'Alger la Blanche à cette apparition étincelante qui accueille, à l'aube, les bateaux arrivant au port. Inscrite dans le site, elle est irréfutable. Elle est en consonance avec la nature<sup>2</sup>... »

Le Corbusier

« *Cet exotisme me laisse froid !* » On s'étonnera sans doute de cette exclamation, signée du grand architecte. Pourtant, ce sont bien les premiers mots qu'écrivit Le Corbusier à sa femme, le 13 mars 1931, après sa première promenade dans la Casbah. Alex Gerber, l'un des plus fins connaisseurs de sa vie et de son œuvre, suggère une explication : « la compagnie de ses hôtes ». Leurs commentaires de cicérones en mission, lors de la visite, l'auraient peut-être exaspéré. On imagine.

Et l'on se dit, tout de même, que ces mots contredisent son engouement pour l'« architecture arabe », cet engouement dont il fera étalage dans ses écrits comme dans ses plans, voire dans ses œuvres réalisées ailleurs. Et puis, rien qu'à revoir le Sacré-Cœur, tout en haut de la rue Didouche-Mourad, cette église que le maître avait, nous assura-t-on dès l'Indépendance, conçue comme une évocation de la Tente biblique, on se demande si l'exotisme n'était pas déjà dans une telle œuvre, non dans la Casbah ! Seulement, voilà... Aux yeux de certains de ses pairs qui l'ont connu, le cri du cœur, lancé à sa femme sur une banale carte postale d'Alger, s'il peut nous paraître contradictoire, ce n'est que dans la forme, pas dans le fond : Le Corbusier était un être tellement ambigu, soutiennent ses détracteurs, ambigu et « taciturne », ajoute Alex Gerber<sup>3</sup>.

En 2002, à Alger, lors d'un hommage<sup>4</sup> qui se voulait sans complaisance, on avait évoqué « l'homme, sa vie et son œuvre » sous toutes leurs coutures, mais rien, ni de son ambiguïté ni de son côté « taciturne », n'avait transpiré. Mais là où, personnellement, je suis tombé des nues, c'est en découvrant précisément ces lignes : Le Corbusier n'a jamais « signé » d'œuvre architecturale à Alger. Il en avait conçu et projeté, oui, un certain nombre, et même tout « un plan d'aménagement du front de mer », voire un gratte-ciel, et en plein quartier de la Marine. Et pourtant, aucune rue ni aucune place d'Alger n'abritent le moindre édifice que l'on puisse attribuer au grand architecte. C'est ce que nous affirment les deux spécialistes Alex Gerber et Jean-Jacques Deluz. Le premier, dans sa thèse soutenue en 1992, conclut : « Aucun projet algérien ne fut réalisé et les propositions concernant l'urbanisme restèrent lettre morte ; après 1942, l'année de son dernier passage à Alger, Le Corbusier concentra ses efforts sur la recherche de solutions simples qui auraient facilité la reconstruction française<sup>5</sup>. » Quant à l'architecte Jean-Jacques Deluz, il suggère aux Algérois de mettre une pierre sur la légende entretenue depuis l'Indépendance, selon laquelle leur ville aurait gardé des « traces » du génial concepteur :

« Tout le monde sait que Le Corbusier est venu à plusieurs reprises à Alger. C'est presque un mythe : on pense qu'il a construit ceci ou cela, et même le *Guide bleu* d'une ancienne édition lui attribue un immeuble quelconque à la jonction du boulevard Mohamed-V et du carrefour des Facultés. En réalité, il n'a rien construit en Algérie, non pas faute de démarches et d'ambition, mais parce que sa nature conquérante inquiétait les autorités locales<sup>6</sup>. »

Ah ! Ce cher carrefour des Facultés ! C'est là, à la sortie du tunnel des Facs, rappelons-nous, que j'avais abordé mon vieil Algérois, au sujet de Camille Saint-Saëns ou de Mohamed V (ce qui, m'assurait-il, revenait au même...). Ainsi, ce bâtiment, tant convoité à l'époque par la compagnie Air Algérie, et que l'on a toujours attribué au grand maître, n'est pas de lui, finalement ? Et le fameux, l'audacieux Aérohabitat qui nargue de sa silhouette élancée tout le quartier de Télemly, non plus ? Et le jardin Djenane El-Hassan, et l'église du Sacré-Cœur, tout en haut de la rue Didouche-Mourad (ex-Michelet), non plus ? Mais quel Algérois et quelle Algéroise jureraient que telle ou telle de ces réalisations, ils ne les doivent pas au grand Le Corbusier ? Jean-Jacques Deluz :

« En 1963 [...], avec C. E. Bachofen qui dirigeait l'Atelier d'urbanisme de la wilaya [d'Alger], nous ressortîmes encore une fois le projet des tiroirs pour contrer celui de l'hôtel Aurassi qui, sur le plan du site d'Alger, allait être une verrue disproportionnée [...] Pour appuyer nos arguments, nous avons organisé, rue Pasteur, une exposition sur l'œuvre de Le Corbusier. Parmi les œuvres marquées par son influence à Alger, ce sont évidemment l'Aérohabitat (architecte principal Miquel) qui reprend certains principes de l'« unité d'habitation » en y ajoutant l'implantation remarquable dans le site, l'utilisation du dénivelé pour créer la galerie commerciale [...] ; et Djenane el-Hassan (architecte

Simounet) dont l'inspiration plastique, les voûtes étagées dans une pente abrupte, viennent des projets "Roc et Rob" que Le Corbusier imagina sur un versant montagneux du Midi de la France<sup>7</sup>. »

Quant à la cathédrale du Sacré-Cœur, elle est l'œuvre de Paul Herbé et de Jean Le Couteur : celui-ci fut l'architecte de la station du Cap-d'Agde et l'urbaniste de la Septimanie, pardon : du Languedoc-Roussillon ; celui-là fut l'un des auteurs du premier plan de la Défense à Paris et l'architecte du palais des Expositions de Lille. Donc, rien à voir avec Charles-Edouard Jeanneret-Gris *alias* Le Corbusier. Soit dit en passant : en 1956, date de l'inauguration du Sacré-Cœur, on n'avait pas encore à l'esprit l'image des centrales nucléaires. Aujourd'hui, la « tour » de ladite cathédrale évoque inmanquablement aux touristes européens écolos le « clocher » d'une centrale...

En 1933, deux ans après sa première visite à la Casbah, Le Corbusier était de retour à Alger. Lors d'une promenade nocturne dans la vieille ville, rue Sidi-Abdallah, il fut agressé par deux « jeunes voyous », une agression qui le traumatisa longtemps : « On m'avait aux Indes, nota-t-il sur son carnet de route, déclaré la population du Caire dangereuse. Je connais et j'aime l'islam depuis 42 ans. En 1910, j'avais été attaqué par des fanatiques sur le Bosphore ; en 1933, j'avais été assassiné à la Casbah d'Alger (à minuit) et laissé pour mort... »

Cette note manuscrite<sup>8</sup> ne dit pas les désillusions qui l'attendront au Caire, en 1952, où il recherchera en vain cette « blancheur étincelante<sup>9</sup> » qui l'avait tant ébloui, lui, comme beaucoup d'autres avant et après lui... Une blancheur qu'il percevait comme mystique, dans cet « Orient [qui] n'a qu'une préoccupation : Dieu, Allah et Jupiter, un au-delà lointain où l'homme vit une frugalité de décor qui nous paraîtrait du dénuement [...] C'est l'intention hautement spirituelle qui s'y manifeste<sup>10</sup>... » Cette blancheur, nous dit Alex Gerber, Le Corbusier l'avait d'abord cherchée à Istanbul : « Je veux que sur la Corne d'Or il y ait Stambul, et que Stambul soit blanc, cru comme de la craie, et que la lumière y crisse, et que les dômes boursouflent l'amoncellement des cubes laiteux<sup>11</sup> ! » C'est qu'il n'y avait donc qu'une ville à pouvoir se décliner en ces « cubes laiteux » et se draper de cette blancheur de burnous immaculé : mi-citadelle, mi-sphinx, gardien du continent, El-Djezaïr n'aura pas volé son surnom : Alger la Blanche !...

C'est cette même blancheur qui « saute » aux yeux, surtout vue du port.

Le front de mer... C'est loin du projet « Manhattan » dont rêva un temps Le Corbusier, mais c'est tout de même une performance architecturale : des lignées d'élégantes arcades qui courent tout le long de deux boulevards (Zirout-Youcef et Che-Guevara<sup>12</sup>), portant à bout de cintres de belles façades néomauresques.

On y trouve l'Assemblée nationale, la wilaya (préfecture), la Banque centrale, l'hôtel de ville<sup>13</sup>. Entre la Banque centrale et l'hôtel de ville, le

légendaire hôtel Aletti (architectes : Bluysen et Richard). Rebaptisé *Safir*, « en pure perte », comme l'écrit judicieusement Jean-Pierre Tuquoi<sup>14</sup> (puisque les « taxieurs », comme nombre d'Algérois, continuent à dire l'« Aletti »), le palace fut inauguré en 1930 pour marquer le centenaire de l'Algérie française, et inauguré par Charlie Chaplin, s'il vous plaît ! Ses cent cinquante chambres (de nos jours, réquisitionnées en grande partie pour les députés), son casino, son cabaret, son cinéma et l'immense salle de son restaurant avec vue sur la baie d'Alger (à part la vue, rien de tout cela n'est resté en l'état) ont accueilli mille et une personnalités de la politique et de la culture<sup>15</sup>... Face à l'Aletti, un escalier mène à la rue la plus populaire du centre-ville : la rue Tanger. Je l'avais, dans un poème de jeunesse<sup>16</sup> chantant la *loubia*<sup>17</sup> (*sic*), surnommée par dérision l'« Aletti supérieur » : on s'y nourrissait essentiellement de sardines grillées et de *loubia*. La rue, elle, et contrairement au restaurant de l'Aletti, est restée en l'état : toujours aussi populeuse et aussi « appétissante »...

Sauf qu'elle n'a plus la blancheur du front de mer. Le soleil, de surcroît, ne s'y risque pas : aujourd'hui comme au temps des riches colons, le soleil semble lui aussi réquisitionné. Pour le plaisir de ces messieurs les députés...

Le Corbusier, lui, avait si profondément intégré cette blancheur dans son esprit de bâtisseur qu'il en était venu à exhorter ses propres étudiants à passer tous leurs murs au lait de chaux :

« Et maintenant un petit truc, bien simple : passez donc au LAIT DE CHAUX BLANCHE ou au blanc gélatineux (faites-le vous-même avec un camarade), votre chambre d'étudiant. Idem, votre local d'étudiants. Vous verrez ensuite ce qui pourra résister de vos bibelots, de vos estampes et de vos meubles, dans ce blanc de la chaux. Quel verdict, quel acte d'accusation contre les parasites ! Vous pourrez méditer. Méditer, juger, discerner, choisir. Et ne plus vous laisser vous bourrer le crâne par les usages en cours, les modes, les snobismes, le mauvais goût, l'indifférence. Vous ne pourrez plus demeurer indifférents devant le DROIT À EXISTER de tant et tant de choses. Vous n'avez pas le droit d'être indifférents. Le lait de chaux, ça nettoie l'esprit formidablement. Pour aujourd'hui, voilà ! Votre LE CORBUSIER. Alger, 15 mars 1933<sup>18</sup>. »

Notons l'accent plus subversif que paternaliste de cette formule audacieuse pour l'époque : « Vous n'avez pas le droit d'être indifférents ! » Cela sonne plus vrai, à mon sens, que le tonitruant mot d'ordre soixante-huitard : « Il est interdit d'interdire. » Et tout cela, pour une histoire de murs, et des murs d'une chambre d'étudiant !

L'homme ne fut pas sans contradictions, dans sa vie comme dans son œuvre, cela a été dit. Politiquement, certaines de ses sollicitations liées à sa carrière et adressées directement aux puissants, comme le maréchal Pétain ou même Atatürk, déconcertèrent longtemps ses pairs. Mais il est vrai que pour lui, un homme politique était d'abord le premier des décideurs : « Quelles que soient



ses ambiguïtés politiques, note Jean-Jacques Deluz, il était toujours à la recherche d'un pouvoir fort qui imposerait ses vues. Il ne le trouva pas à Alger, mais, plus tard, rencontrera Nehru et réalisera, au sommet de sa maturité, les plus beaux bâtiments de Chandigarh<sup>19</sup>. »

Son dernier voyage à Alger eut lieu en 1942 : le débarquement des Alliés dans la Ville blanche et l'élargissement du champ de bataille à l'Afrique du Nord, cela n'était pas fait pour arranger ses... plans.

En fait de plans, il y en eut peut-être deux ou trois, mais un seul importait : le plan d'aménagement du quartier de la Marine (1931-1932), pour lequel Le Corbusier s'était investi corps et âme. Avec des idées jugées par ses contemporains, surtout les notables, comme délurées. Et pour cause !... Si l'on oublie le projet de gratte-ciel en bord de mer, celui d'un immeuble curviligne courant sur des kilomètres (!) et supportant une... route, il restait ce projet d'un quartier avec des rues « à toits couverts » et des logements pour tous, à Saint-Eugène (Bologhine) comme à Maison-Carrée (El-Harrach), inspiré de cette « architecture humaine » dont la Casbah, à ses yeux, offrait si généreusement et juste en face le modèle...

Le projet Le Corbusier fut baptisé projet Obus, parce qu'il « pulvérisait toutes les idées reçues<sup>20</sup> ». Quant à la Casbah, un viaduc habité devait la survoler, pour éviter de nouvelles démolitions : « On comprend la panique des notables. Démolir une partie de la ville coloniale, survoler la Casbah, investir d'un coup sur un ouvrage faramineux paraissait une véritable folie<sup>21</sup> ! »

L'idée du gratte-ciel, un autre que Le Corbusier l'avait déjà eue en tête, un certain Maurice Rotival, qui sera nommé responsable d'un autre plan d'aménagement d'Alger (1936). Avec ses associés, Jacques Lambert et Henri Prost, l'homme voulait, en effet, ériger un petit Manhattan à Alger. C'est que le centenaire de la colonisation, qui venait d'être fêté en grande pompe (six millions de visiteurs à l'Exposition coloniale de Paris) avait donné des ailes aux spéculateurs. Avec l'entreprise Perret, le rival de Le Corbusier avait réalisé le palais du Gouvernement et l'esplanade du Forum à Alger<sup>22</sup>. Et déjà en 1930, il est vrai, avant même le premier voyage de Le Corbusier à Alger, Maurice Rodival avait tout prévu dans un exposé qui fit sensation parmi le public, moins chez les gros colons. Extrait :

« Nous plaçons le centre des affaires de la cité à l'emplacement du nouveau terre-plein qui, comme à New York, se trouve face à la mer [...] Etroit comme à New York, ce quartier doit, nécessairement, recevoir des gratte-ciel, dans le double but d'augmenter le rendement et de loger dans le plus court espace le plus grand nombre d'individus. Du large apparaîtront au cours des trois premières années trois ou quatre tours de 100 ou 150 mètres, plus tard, les dix gratte-ciel que peut recevoir le terre-plein, tout en laissant les 8/10 de surface disponible pour les espaces libres, plantations, etc.<sup>23</sup>. »

Le projet de Le Corbusier, refusé, donnera néanmoins quelques idées au Groupe d'urbanisme de la région algéroise (GURA) que le maire d'Alger, Jacques Chevalier, met en place au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, avant de faire appel à Fernand Pouillon. C'est ce dernier qui lance la construction des trois cités, aujourd'hui parmi les plus « chaudes » d'Alger : Diar Es-Saâda (livraison 1954), Diar El-Mahçoul (1954, avec église et mosquée), et le fameux Climat de France (livraison 1957) qui gagnera en popularité en servant de décor à plusieurs productions cinématographiques...

Aux étudiants de l'Ecole d'architecture et d'urbanisme d'Alger, Le Corbusier laissera deux leçons. La première est de l'ordre de la mesure :

« L'architecture arabe [est] la plus mathématique qui soit. Une maison arabe est mesurée au pas des jambes, à la hauteur des épaules. Les patios et chambrettes sont dimensionnés à la calme mesure des pas, et les hauteurs du tout sont celles qu'estime une tête<sup>24</sup>. »

Ici, curieusement, le peintre-architecte, Le Corbusier, rejoint le peintre-écrivain, Edmond de Goncourt, lequel écrivait un demi-siècle avant que le premier ne débarque à Alger :

« Des maisons blanches de chaux vive [...] faisant ressauter leur premier étage d'une forêt d'arc-boutants, et, soudant leur terrasse l'une à l'autre et ne laissant glisser que quelques filtrations de soleil : intelligente architecture qui, dans le moment où la chaleur incendie la campagne et fait désertier le quartier d'Isly, transforme ces passages en frais couloirs<sup>25</sup>. »

Evidemment, ce n'est pas avec une telle perception du rapport de l'espace à l'homme que Le Corbusier pouvait se faire entendre. Lui, qui exhortait ses contemporains à écouter les indigènes : « Les Barbares nous parlent<sup>26</sup> ! » Non, ce n'est pas avec une telle perception du rapport de l'homme à l'espace qu'il pouvait se faire accepter...

La seconde leçon architecturale de Le Corbusier serait, elle, de l'ordre de l'énonciation, plutôt que de la conceptualisation ; de l'ordre du discours, au sens où Michel de Certeau entendait le discours narratif comme une « marche », et celle-ci comme un « espace d'énonciation », un « parler des pas perdus » : « Tout récit, écrit le sociologue, est une pratique de l'espace », et, à cet égard, ajoute-t-il, « les structures narratives ont valeur de syntaxes spatiales<sup>27</sup> ». De même, les structures architecturales relèveraient de structures narratives : dans une maison, le corps social se raconte... La seconde leçon de Le Corbusier, donc, leçon architecturale et « narrative », la voici :

« Dans l'architecture arabe, on marche. Marcher là-dedans est une fonction digne [...] L'architecture arabe nous donne un enseignement précieux : c'est en marchant, en se déplaçant, que l'on voit se développer les ordonnances de l'architecture. C'est un principe contraire à l'architecture baroque qui est conçue sur le papier autour d'un point fixe théorique [...] La ville européenne peut

tirer un enseignement décisif, non qu'il s'agisse d'annoncer un glossaire d'ornements arabes, mais bien de discerner l'essence même d'une architecture et d'un urbanisme. D'autres problèmes sont alors posés, se référant à des coutumes différentes et devant satisfaire à d'autres besoins. Une base fondamentale est commune : le soleil d'Alger<sup>28</sup>. »

Le « soleil d'Alger » ! Y aurait-il donc un soleil pour chaque pays, un soleil pour chaque ville du monde ? Mais rappelons-nous la leçon de Camus : « Le soleil tue les questions »... Certes, aujourd'hui plus qu'hier, le soleil n'est pas le même, que l'on soit sur une plage de la côte dorée ou sur une terrasse de la Casbah : « Le soleil des terrasses est un ami », nous assure pour sa part un poète d'Alger<sup>29</sup>. Et puis, je ne sais plus où, Le Corbusier évoque ce proverbe arabe qui dit : « L'œil est paresseux, c'est par des questions qu'il s'éveille. » Voilà qui nous rassure : il y aurait donc des questions capables d'affronter le soleil, même « le soleil d'Alger » ! Cela, *L'Homme révolté* devait pourtant le savoir...

Quand je pense que, dans la foulée du centenaire de la conquête, les bâtisseurs de colonies avaient refusé le projet d'un « petit Manhattan » dans le quartier de la Marine, tout en procédant à la destruction de milliers de maisons mauresques en Basse-Casbah, pour ériger leur front haussmannien ponctué de touches néomauresques de... façade, me revient en mémoire le mot qu'avait eu Charles Quint en découvrant la fabuleuse mosquée de Cordoue que les Andalous venaient d'amputer de plusieurs de ses travées et colonnes d'origine pour faire place nette à une cathédrale, côté cour des Orangers : « Vous avez détruit ce que l'on ne voit nulle part au monde, pour construire ce que l'on voit partout ! » Et c'est ce qui fut fait, à Alger, entre 1830 et 1930, malgré la désapprobation de Napoléon III...

Aussi, la seule question qui, à mes yeux, vaille d'être posée ici, au bout de ce chapitre, est celle-ci : par quel mystère de l'Histoire, et hors toute logique coloniale, un Le Corbusier, qui, pourtant, s'accommodait tant bien que mal du colonialisme, fut-il blackboulé, sans merci, lui qui aima tant la « candide blancheur » d'Alger la Blanche ? Curieusement, trente ans plus tard, une poétesse algérienne, Anna Greki, aura le même mot de candeur pour chanter Alger :

*J'habite une ville si candide  
Qu'on l'appelle Alger la Blanche  
Ses maisons chaulées sont suspendues  
En cascade en pain de sucre  
En coquilles d'œufs brisés  
En lait de lumière solaire  
En éblouissante lessive passée au bleu [...]  
Ville audacieuse Ville démarrée  
Ville au large rapide à l'aventure  
On l'appelle El Djezaïr<sup>30</sup>.*

Si « le soleil tue les questions », il n'est pas de taille à tuer toutes les réponses (et comme réponse, sans concession, la guerre de libération l'aura prouvé). La réponse : le colonat avait des raisons que même la raison d'Etat ne connaissait pas.

- <sup>1</sup>- C'est Le Corbusier qui souligne. La nuance se retrouve dans le titre : *La Casbah d'Alger : et le site créa la ville* (André Ravéreau, Arles, Actes Sud, 1989).
- <sup>2</sup>- « Car de chaque logis, de la terrasse – et ces terrasses additionnées font comme un magnifique escalier descendant à la mer – on voit l'espace... Les ardeurs du soleil tombées, toutes les femmes, tous les enfants, couvrent la cité d'un bariolage de couleurs. » Le Corbusier, « Le folklore est l'expression fleurie des traditions », *Voici la France de ce mois*, n° 16, juin 1941, p. 31, cité dans Alex Gerber, *L'Algérie de Le Corbusier*, op. cit.
- <sup>3</sup>- Alex Gerber, *L'Algérie de Le Corbusier*, op. cit., p. 123.
- <sup>4</sup>- *Esquisses et dessins ou la philosophie de l'architecture d'Oscar Niemeyer*, palais de la Culture, du 8 au 22 septembre 2002.
- <sup>5</sup>- Alex Gerber, *L'Algérie de Le Corbusier*, op. cit., p. 63.
- <sup>6</sup>- « La chronique urbaine » de Jean-Jacques Deluz : « Le Corbusier en Algérie », *Les Débats*, 20 juin 2007.
- <sup>7</sup>- Jean-Jacques Deluz, « Le Corbusier en Algérie », art. cité.
- <sup>8</sup>- Citée dans Alex Gerber, *L'Algérie de Le Corbusier*, op. cit., p. 406.
- <sup>9</sup>- Le Corbusier, « Le folklore est l'expression fleurie des traditions », art. cité, p. 31.
- <sup>10</sup>- Le Corbusier, sous pseudonyme (De Fayet), note en bas de page dans un article paru dans *Esprit nouveau*, n° 14, et cité par Alex Gerber dans sa thèse (op. cit., p. 76).
- <sup>11</sup>- *Ibid.*
- <sup>12</sup>- Anciennement boulevard Carnot et boulevard de la République.
- <sup>13</sup>- Pour l'édification de l'hôtel de ville, on fit venir (à partir de 1935) 4 000 m<sup>3</sup> de la pierre réputée de Chauvigny (carrière Peuron), à l'est de Poitiers.
- <sup>14</sup>- Jean-Pierre Tuquoi, « Chambres avec vues sur l'histoire d'Alger », *Le Monde*, 31 mars 2010.
- <sup>15</sup>- Sur la liste, que vous fournit volontiers le directeur de l'hôtel, on trouve, en vrac : Winston Churchill, Fidel Castro, Che Guevara, Nasser, Jacques Chirac, Albert I<sup>er</sup>, Caroline de Monaco, Georges Brassens, Jean-Claude Brialy, Frédéric Mitterrand, Charles Aznavour... J'ajouterais Paco Ibáñez et, surtout, Atahualpa Yupanqui, l'immense auteur-compositeur-interprète argentin (créateur, entre mille autres titres, de *Duerme Negrito* et de *Basta ya !*), que j'avais interviewé en 1975, et dont je garde un souvenir inaltérable, avec une grande admiration.
- <sup>16</sup>- Salah Guemriche, *Alphabétiser le silence*, op. cit.
- <sup>17</sup>- Plat de haricots en sauce.
- <sup>18</sup>- Le Corbusier, « Lettre aux étudiants », dans *Alger étudiant*, organe officiel de l'AGEA. Reproduit dans Alex Gerber, *L'Algérie de Le Corbusier*, op. cit., p. 355.
- <sup>19</sup>- Jean-Jacques Deluz, « Le Corbusier en Algérie », art. cité.
- <sup>20</sup>- Cela n'avait pas empêché les adeptes d'une architecture impersonnelle et froide, pâle copie du « système haussmannien », de « pulvériser » des dizaines de maisons traditionnelles de la Basse-Casbah. Et cela est d'autant plus étonnant que le même Napoléon III, qui encouragea et supervisa les grands travaux haussmanniens, à Paris, au prix d'une démolition de plusieurs quartiers du centre-ville, dénonça (lors de sa seconde visite à Alger en mai 1865) les démolitions des quartiers de la Basse-Casbah donnant sur le port (voir p. 287 et 289).
- <sup>21</sup>- Jean-Jacques Deluz, « Le Corbusier en Algérie », art. cité.
- <sup>22</sup>- Pour la petite histoire, c'est à Maurice Rotival que l'on doit la fameuse expression « grand ensemble », qu'il employa dès 1935.
- <sup>23</sup>- Dans Jean-Pierre Faure, *Alger capitale*, Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1936, p. 37.
- <sup>24</sup>- Le Corbusier, « Louange à l'Algérie », dans *Le Journal général des travaux publics et du bâtiment*, n° 392, 25 mai 1931. Alex Gerber ajoute : « Et c'est également une louange du colonialisme, un sujet qui ne sera jamais abordé. »
- <sup>25</sup>- Edmond de Goncourt, *Pages retrouvées*, op. cit., p. 268.
- <sup>26</sup>- Titre d'un chapitre dans Le Corbusier, *La Ville radieuse*, Paris, L'Architecture d'aujourd'hui, 1964.
- <sup>27</sup>- Voir Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien. Arts de faire*, aux chapitres : « Marche dans la ville » et « Récits d'espaces », Paris, Union générale d'éditions, 1980, p. 180-206.
- <sup>28</sup>- Jean-Jacques Deluz, « Le Corbusier en Algérie », art. cité.
- <sup>29</sup>- Kamel Bouslama, *Tassili Magazine*, n° 38, 2004.
- <sup>30</sup>- Anna Greki, *Capitale Alger* (Tunis, Société nationale d'éditions et de diffusion et Pierre-Jean Oswald, Paris, 1963). De son vrai nom Anna Grégoire-Melki (1931-1966), née dans la capitale des Aurès (Batna), fille d'instituteurs, elle s'engage dans la lutte de libération nationale. Arrêtée en 1957 par les hommes de Massu, elle est enfermée à Barberousse, prison de sinistre mémoire, avant d'être expulsée d'Algérie. Après l'Indépendance, elle est professeur de littérature française à Alger, au lycée Emir-Abdelkader (ex-Bugeaud).



La salle omnisports du Complexe olympique, conçue par l'architecte Oscar Niemeyer. © M.-A. Himeur

# Oscar Niemeyer *versus* Pouillon

## Des cités « Confort » aux « villas-bunkers »

« El-Djezaïr est au carrefour de tant de contradictions, qu'elle en offre une parfaite synthèse. Heureusement, il y a l'entêtement de ceux qui entretiennent, vaille que vaille, un terroir où se côtoient les restes dégradés de la Sublime Porte, de l'architecture coloniale, les villas-bunkers de la nomenklatura qui ne sait plus où nicher ses ghettos, et les rez-de-chaussée-garages des nouveaux riches de l'import-export. »

Abdou Benziane<sup>1</sup>.

Alors que notables et gardiens du temple s'appliquaient à contrecarrer tous les plans de Le Corbusier, entraient en scène Fernand Pouillon et Oscar Niemeyer. Celui-ci entretiendra des relations privilégiées avec le pays, et avec le président Boumediene en personne. C'est en 1965 que Le Corbusier situe ses rencontres avec Niemeyer et son plan du nouvel Alger : « Un plan auquel j'ai participé, dira-t-il, mais avec lequel je [n'étais] pas d'accord. C'est un accident de l'histoire qui n'avait, pour la jeune République algérienne, d'autres raisons que publicitaires ; il [fallait] donc l'oublier<sup>2</sup>. » Dans ses évocations de l'expérience algéroise, le Brésilien, lui, ne mentionne pas explicitement ce « désaccord », mais il se fait disert sur son séjour algérois, comme dans ces propos rapportés par un journaliste qui le rencontra dans ses bureaux de Brasilia :

« Je suis arrivé en Algérie au bon moment, quelque temps après la victoire contre le colonialisme. Il y avait beaucoup de bonheur, de joie, et une certaine gravité, face aux besoins énormes du peuple que la colonisation avait méprisé [...] J'ai beaucoup aimé Alger, si lumineuse et accueillante, sa baie, ses criques... Et puis il y a sa Casbah, un beau patrimoine, avec ses maisons blanches presque aveugles pour se protéger du vent. Je m'y suis souvent promené, montant et descendant ses escaliers, ses ruelles qui donnent sur la mer. C'est aussi un lieu de lutte, de vie et

d'histoire [...] Il fallait répondre aux aspirations [et] aux frustrations engendrées par la domination coloniale<sup>3</sup>. »

De sa rencontre avec Boumediene, il retient la disponibilité et la capacité d'écoute chez l'homme, réputé pourtant austère et encore plus « taciturne » que Le Corbusier. Austère, mais capable d'étonnement, de cet étonnement sans lequel, souligne Niemeyer, il ne saurait y avoir adhésion à un projet ambitieux.

« Le président Boumediene connaissait mon travail et il avait de grandes ambitions pour le pays [...] Il m'a offert sa protection pendant toute la période où j'ai vécu exilé en Europe, à cause de la dictature dans mon pays. Un jour, il m'a dit : "J'aimerais que tu deviennes mon conseiller pour les questions architecturales." [...] Nous parlions de tout, et bien sûr des nombreux projets en cours, parmi lesquels l'Université des sciences et technologies d'Alger, l'université de Constantine<sup>4</sup>, l'Ecole polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger, une salle omnisports au sein du Complexe olympique [...] et le plan du nouvel Alger. En ce qui concerne l'Université des sciences et technologies d'Alger, j'ai eu des désaccords, car mon idée n'a pas été acceptée, et je ne m'y suis plus impliqué<sup>5</sup>. »

Sans doute est-ce de ces désaccords que voulait parler Le Corbusier ? De fait, le témoignage du Brésilien sur un projet de mosquée « révolutionnaire » (accepté par Boumediene, affirme-t-il) est de nature à faire voir d'un autre œil le nouveau projet au coût faramineux, critiqué par les militants de la laïcité, de « la plus grande mosquée du monde, après celles des lieux saints de l'islam », comme disent les médias algériens, connus pour leur goût pathologique du superlatif dès qu'il s'agit du pays :

« Une nuit à Alger, confie-t-il, j'ai travaillé, comme dans un état second, une partie de la nuit dans ma chambre d'hôtel. Résultat : une mosquée suspendue au-dessus de la mer et reliée à la terre ferme par une superstructure, près d'une plage, à proximité du port [...] Boumediene, en voyant les plans de la mosquée, s'était exclamé : "Mais c'est une mosquée révolutionnaire." Je lui ai alors répondu, en riant : "Mais, Président, la révolution doit être partout !" [...] J'aime pousser les lois de la physique et de la matière dans leurs dernières limites et créer ainsi de l'inattendu [...] Boumediene avait été surpris par le projet de la mosquée d'Alger. Sa disparition brutale est la seule explication de l'abandon de sa construction ainsi que d'autres projets<sup>6</sup>... »

Oscar Niemeyer précisait que pour tous ses projets il ne pouvait pas se passer de consulter des spécialistes des sciences humaines, tel son compatriote l'anthropologue Darcy Ribeiro. Et c'est justement ce qu'il reprochait, sans les nommer, à Le Corbusier et à Pouillon : de travailler en « solitaires », sans faire entrer en ligne de compte, dans leurs conceptions, le critère humain ou sociologique. En fait, ce reproche visait plus particulièrement Pouillon. Très critiqué aussi par les disciples de Le Corbusier, l'inventeur de ce que les Algérois baptisèrent les « Pouillonades » semblait en effet loin des préoccupations philosophiques ou humaines<sup>7</sup>...



En cela, et malgré tout, Le Corbusier se distinguait nettement de ses pairs, même s'il était loin, lui que l'on décréta « prophète autodidacte [quoique] contesté<sup>8</sup> », d'avoir une perception du monde aussi large que celle dont témoigna Oscar Niemeyer. Et si la vie de l'architecte franco-suisse fut entachée de quelques ambiguïtés, ses leçons architecturales, elles, restent sans équivoque, qui valent ce qu'elles valent ailleurs, mais qui, à Alger, devraient valoir testament – même si, dans « architecture arabe », l'élément « arabe » peut, ici ou là et selon l'époque, se révéler impropre, sinon réducteur ; ou alors, il faudrait lire « néomauresque ». On avait et l'on a toujours tendance à considérer et à désigner l'indigène historique, à savoir le Berbère, comme un Arabe qui s'ignore, alors que c'est le Berbère que l'on ignore en le « comptabilisant » comme Arabe<sup>9</sup>... Or, même sous l'occupation ottomane, Alger demeura berbère dans l'âme, pour ainsi dire, souvent arabophone, fortement islamisée, mais berbère. Cela étant dit, il ne faut pas... ignorer non plus le mythe du Berbère assimilable à souhait tel qu'il fut échafaudé par le colonialisme et entretenu jusqu'à nos jours par certains Berbères eux-mêmes comme par les médias français, pour l'opposer à l'Arabe, qui serait, lui, inassimilable par nature.

Cet amalgame (je préfère ce terme à celui de « confusion », lequel ne marque pas suffisamment, malgré les apparences, l'idée de « fusion<sup>10</sup> » – et même si, avec le temps, ces identités sont devenues fusionnelles : cela est plus vrai de la Casbah que du reste de la ville), cet amalgame de deux identités distinctes révèle une méconnaissance grave de l'histoire et de la société. D'où cette troisième leçon d'architecture, qui, elle, nous vient d'Oscar Niemeyer et non plus de Le Corbusier :

« Les écoles d'architecture doivent proposer des cours parallèles à cette spécialité : de la philosophie, de l'histoire, de l'anthropologie, de la littérature. Il ne suffit pas pour un architecte de sortir d'une faculté pour qu'il devienne un professionnel. Il doit apprendre à bien connaître sa société, comprendre et s'ouvrir au monde afin de construire des choses qui rendent les gens heureux, qui leur donnent de la joie<sup>11</sup>. »

Evidemment, ce n'est pas avec une telle perception du rapport de l'homme à l'espace, ou de l'espace à l'homme, que le Brésilien pouvait trouver matière à ouvrage... Certes, après l'Indépendance, Pouillon tenta tant bien que mal d'intégrer ce rapport dans les nouvelles constructions que l'Etat algérien allait lui confier, dans les années 1960-1970. Néanmoins, cette intégration se révéla plus effective et plus gratifiante dans les complexes touristiques : Zéralda, Sidi-Ferruch, que dans les cités OPHLM : Diar Es-Saâda (« cité du Bonheur »), Diar El-Mahçoul (« cité de la Promesse tenue ») et Climat de France.

Cette rhétorique du « bonheur » et de la « promesse » relevait d'une visée, et non d'une vision, d'une visée politique chère aux concepteurs du futur plan de Constantine<sup>12</sup>. Rhétorique biaisée : si les locataires de la cité Climat de France, livrée en 1957, un an avant la « paix des braves<sup>13</sup> » et le fameux « Je vous ai compris<sup>14</sup> ! », si donc ces locataires étaient en majorité des pieds-noirs, et si Diar Es-Saâda, livrée tout au début de la guerre d'Indépendance (1954), avait été conçue pour sortir les familles indigènes de leurs bidonvilles, on ne peut pas en dire autant de Diar El-Mahçoul, pourtant livrée la même année. On ne peut pas en dire autant, et pour cause ! C'est que Diar El-Mahçoul était divisée en deux secteurs, séparés par une large avenue : le premier, face à la mer, réservé aux locataires européens, portait le nom de « Confort » (*sic*) ; l'autre, de « Simple confort », était réservé aux indigènes... Promesse d'intégration ne voulait donc pas dire : promesse d'égalité de traitement.

Après l'Indépendance, les deux secteurs sont bon gré mal gré « unifiés ». Et la cité, dans son ensemble, fait parler d'elle, à partir des années 1980, comme elle avait fait parler d'elle durant la guerre d'Indépendance : elle est le terrain de fréquentes émeutes, dont les plus violentes ont lieu en mars 2011. Une des banderoles brandies alors par les émeutiers disait : « Promesses non tenues = retrait de confiance ! »

1- Abdou Benziane, *La Pensée de Midi*, op. cit., p. 90.

2- Lettre de l'architecte Marc Emery à Alain Gerber, 20 novembre 1988, dans Alex Gerber, *L'Algérie de Le Corbusier*, op. cit., p. 378.

3- Smail Hadj-Ali, « L'architecte brésilien Oscar Niemeyer et l'Algérie. Le design futuriste, le béton, la lumière et... Boumediene », *El Watan*, 8 février 2006.

4- « Parmi les projets réalisés, celui de l'université de Constantine tient une place particulière [parce que] c'était un défi architectural, je voulais que le béton obéisse à mon esthétique, dans le cadre du relief dramatique de Constantine. Lorsque [ce] projet fut conçu, les Français le critiquèrent en déclarant qu'il était techniquement irréalisable. Ils se sont trompés, parce qu'ils ont manqué d'audace. » Smail Hadj-Ali, art. cité.

5- *Ibid.*

6- *Ibid.*

7- Les défenseurs de Pouillon pensent le contraire, en citant le cas de la cité Diar El-Mahçoul (cité « de la Promesse tenue »), laquelle, certes, donne à penser que l'architecte français avait intégré le paramètre du lotissement « arabe » en matière de patios, de voûtes et de... murs aveugles.

8- Cf. « Un prophète autodidacte », dans *Réforme*, 15 novembre 2007.

9- Voir Salah Guemriche, *Le Christ s'est arrêté à Tizi-Ouzou*, op. cit., chapitre « Nos ancêtres les chrétiens, ou le mythe kabyle ».

10- Car ma conviction est que le rapport arabo-berbère relève d'une véritable fusion, si je m'en tiens à l'étymologie arabe du mot « amalgame » : de *'amal el-djimaâ*, œuvre de l'union... charnelle ! Ce qui suppose une relation pour le moins *fusionnelle*, justement... Voir Salah Guemriche, *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*, op. cit., à l'entrée « amalgame ».

11- Oscar Niemeyer, d'après Smail Hadj-Ali, art. cité.

12- « Plan de développement économique et social », prévoyant 200 000 logements, annoncé par le général de Gaulle à Constantine dès le mois d'octobre 1958, en vue de contrer, psychologiquement, l'action du FLN.

13- Trois semaines après ce discours de Constantine, de Gaulle propose la « paix des braves » au FLN, qui fera la sourde oreille : une semaine plus tard, pour marquer l'anniversaire du 1<sup>er</sup> novembre (déclenchement de la guerre de libération, en 1954), une série d'attentats frappe le pays...

14- Le 4 juin 1958, trois semaines après le putsch du 13 mai, dans son discours sur la place du Forum d'Alger, de Gaulle lance son fameux « Je vous ai compris », que les ultras de l'Algérie française entendent, à tort, comme une adhésion à leur politique.



La Cinémathèque, rue Ben-M'Hidi (ex-rue d'Isly), après restauration, a rouvert ses portes. © M.-A. Himeur

# La Cinémathèque d'Alger

## Une ville qui rêve

« Les cinéphiles comme les poètes, les politiques comme les chercheurs, les femmes et les hommes sans discrimination aucune venaient dans la maison de Boudjemaâ Karèche, la Cinémathèque. Voir un film et écouter ou participer à un débat, c'était une tradition algéroise [...] Alger la Blanche de Boudjemaâ Karèche était belle, ouverte, plurielle et souriante. Boudj a fait de sa ville aimée une cité en rêve. Une ville de rêves. Une ville qui rêve [...] Alger a quitté Alger ! Malédiction ou métamorphose<sup>1</sup> ? »

Amine Zaoui,  
ancien directeur de la Bibliothèque nationale.

Boudjemaâ Karèche, dit « Boudj », l'homme qui « revendiquait son baril de pétrole pour relancer le cinéma<sup>2</sup> », un jour, on lui a dit : « Boudj de là ! » Le mot n'est pas heureux mais je ne l'ai pas recherché : c'est exactement ce que j'avais cru entendre le jour où j'appris le limogeage de Boudjemaâ Karèche, l'étudiant en droit devenu directeur de la Cinémathèque, et qui en porta la renommée jusque dans les milieux cinéphiles du reste du monde. « Du reste », oui, comme si la salle de la rue Ben-M'Hidi (anciennement, rue d'Isly) était devenue tout un monde, notre monde, et que tout ce qui ne se trouvait pas au 49, rue Ben-M'Hidi fût, au sens premier et sans trait d'union, le tiers monde ! Paradoxe assumé : c'est grâce à Boudj et à son éclectique programmation que nous nous étions familiarisés avec les cinémas, autant dire avec l'existence même, de ce « reste du monde », de ses valeurs et de ses vertus, de ses malheurs et de ses combats. Notre « reste du monde » ? Dans les années 1970, il se « réduisait » pour moi à ces noms d'autant plus magiques qu'ils étaient lointains : Mexique, Cuba,

Tchécoslovaquie, Pologne, Union soviétique, Suède, Italie, Espagne, Japon, Sénégal, Egypte, Afrique du Sud...

Boudj, c'était l'autre « Illuminé » d'Alger, le Himoud Brahimi de la rue Ben-M'Hidi. Je me souviens, même étudiant, il portait son amour du cinéma en bandoulière : sa sacoche était toujours bourrée de revues de cinéma plus que de livres de droit... Aussi, quand il déclara un jour à un journaliste<sup>3</sup> qu'il se destinait aux Affaires étrangères et qu'il n'avait jamais pensé s'occuper de cinéma, il oubliait qu'il avait commencé, en 1969, par passer le concours d'entrée à l'Idhec ! Je le sais, parce que nous étions trois à ce concours, envoyés par l'auteur du *Salair de la peur*, Georges Arnaud (qui occupait alors un poste de conseiller au ministère de l'Information, à Alger). Ni lui ni moi n'avions réussi à passer le cap du quota réservé au secteur « Afrique ». Seul le troisième eut cette chance inouïe. Ce qui m'attrista ensuite, c'est que l'« heureux gagnant » a bien fait l'Idhec mais n'a pas vraiment fait du cinéma son métier... Cela fait partie du paradoxe algérien. Le cinéma, Boudjemaâ, lui, en rêvait. Voilà pourquoi lorsque j'appris, en 1978, qu'il prenait la succession d'Ahmed Hocine à la tête de la Cinémathèque d'Alger, cela ne m'étonna pas. Et puis, derrière le choix de Hocine, il y avait un autre homme, l'ombre d'Henri Langlois : Jean-Michel Arnold, le secrétaire général de la Cinémathèque française...

Un jour, vingt-cinq ans plus tard, à Paris, je tombai sur une affiche annonçant un *Hommage à la cinémathèque algérienne*. Ce qui me valut un choc, un coup de nostalgie : j'étais ce jour-là au FIAP (Foyer international d'accueil de Paris), là où précisément Boudjemaâ et moi avions passé les épreuves du concours d'entrée à l'Idhec ! L'hommage annoncé devait avoir lieu à la Cinémathèque de Paris.

Il est courant qu'une cinémathèque, et c'est l'une de ses nobles fonctions, rende hommage à un(e) cinéaste, à une production nationale ou à un genre (Bollywood, western, etc.). Mais qu'une cinémathèque rende un hommage à une autre cinémathèque, voilà qui ne court pas les capitales du monde ! Mais, après tout, Paris n'est-elle pas la ville (des frères) Lumière ? Aussi, lorsque le palais de Chaillot afficha du 12 au 16 novembre 2003 *Hommage à la cinémathèque algérienne*, et même si ce n'était pas la première manifestation autour du cinéma algérien, je me suis demandé si une telle initiative avait eu un précédent. Il semble que non. Il semble même que pas du tout. L'explication est pourtant simple. Il n'y a que Paris et Henri Langlois à avoir eu cette initiative idolâtre de consacrer un temple au septième art ! Or, historiquement, la Cinémathèque d'Alger est la sœur, ou plutôt la fille aînée, de la Cinémathèque française. Je dis « Cinémathèque d'Alger » et non pas « cinémathèque algérienne ». Parce que, malgré l'existence de plusieurs salles<sup>4</sup>, il n'y a que celle d'Alger à avoir, dès sa

création en 1964, mérité le label « Henri Langlois ». Le maître, d'ailleurs, était familial du 49, rue Ben-M'Hidi. Tout comme le sera après lui Youcef Chahine. Avant d'ouvrir ses portes à Jean-Luc Godard, Joseph Losey, Sembène Ousmane, et j'en oublie... Ce que je n'oublie pas, en revanche, c'est que nous étions nombreux et nombreuses à y avoir vécu des moments d'intense émotion et de bonheur partagé.

Je faisais partie des 1 500 spectateurs qui passaient chaque jour à la cinémathèque. Il nous arrivait de voir trois à quatre films, entre midi et minuit. Le dernier était souvent suivi d'un débat. Houleux, comme il se doit. Et à partir de points de vue et de sujets de réflexion qui pouvaient n'avoir aucun lien direct avec le sujet du film présenté. Un débat à l'algérienne, en somme. Et le réalisateur ou les acteurs, pris sous les feux des questions et des réactions les plus enflammées, en sortaient tout remués. Mais, au fond, satisfaits. De ce que leur œuvre eût pu déclencher de telles passions... Un soir, lors de la première de *Z*, si mes souvenirs sont bons, ce fut le malheureux Yves Montand qui passa un mauvais quart d'heure, après qu'un spectateur, puis deux, puis trois lui eurent demandé, avec insistance car l'acteur bottait chaque fois en touche, de s'expliquer sur une pétition (je ne me souviens plus de laquelle, mais il était question de la Palestine) sur laquelle figuraient son nom et celui, nécessairement, de Simone Signoret. « Nécessairement », car c'est l'acteur qui, croyant s'en tirer par une pirouette, avoua que « Simone » signait souvent pour eux deux. Piètre et déconcertante échappatoire. D'un acteur qui, soit dit en passant, ne m'avait jamais paru aussi engagé ni aussi sincère que son ombre, son ombre portée, *Casque d'or*...

A force de squatter la « maison Karèche », nous étions devenus incollables sur l'histoire du cinéma comme sur la filmographie mondiale. Je ne sais pas pourquoi trois titres restent indélébiles dans ma mémoire, pourquoi ceux-là et pas d'autres : *Un jour, un chat* ; *La Femme des sables* ; *La Mort d'un bureaucrate*. Respectivement, un film tchèque, un film japonais et un film cubain. C'est dire l'éclectisme de la programmation estampillée « Boudj » !

Tous les réalisateurs et techniciens du cinéma algérien vous le diront : c'est à la Cinémathèque d'Alger qu'ils firent leurs premières « classes ». C'est d'ailleurs une phrase du réalisateur sénégalais Sembène Ousmane qui marqua longtemps Boudjemaâ Karèche : « Le cinéma pour moi, c'est l'école du soir ! »

Rituellement, après le débat, la soirée (souvent polémique) continuait mais dans la convivialité à la brasserie du coin (le Novelty, aujourd'hui fast-food), ou au restaurant d'en face, au dernier niveau de l'immeuble des Galeries algériennes, anciennes « Galeries de France » (aujourd'hui, musée des Arts modernes d'Alger : le Mama, pour les intimes).

Le restaurant des Galeries était alors un des rendez-vous de l'élite algéroise. La Cinémathèque y avait table ouverte, autour du maître de cérémonie qui considérait le lieu pour sa seule fonction du moment : prolonger le débat entre cinéphiles, au sommet de ce fleuron de l'architecture néomauresque coloniale, aujourd'hui converti dans les « arts modernes ». Reste à espérer qu'aux yeux des décideurs, le cinéma est encore l'un de ces arts, et que le Mama ne risque pas de « déjouer les habitudes de fréquentation » du 49, rue Ben-M'Hidi...

Cela faisait donc des lustres que Boudjemaâ Karèche, lui, soignait les habitudes des amoureux du septième art. Et voilà qu'un jour, un triste bureaucrate vint lui signifier la fin de son « mandat » ! Comme ça, sans rime ni raison, ou alors pour des raisons que l'engagement citoyen ignore. En fait, c'est toute la sphère cinématographique du pays qui allait être chamboulée. On décréta la dissolution de toutes les structures (Institut du cinéma et autres offices, dont celui-là même, l'ONCIC, qui produisit la Palme d'or de Cannes 1975 : *Chroniques des années de braise*) ; on céda aux communes, petites et grandes, la gestion de toutes les salles de cinéma du pays. Résultat : sur les 500 salles qui existaient à l'Indépendance, il n'en reste pratiquement aucune digne de ce nom, puisque la plupart fonctionnent désormais à la projection vidéo et aux DVD de piratage.

« La Cinémathèque algérienne, martèlera une journaliste, avait tenu le coup durant les années 1970 face au parti unique en créant un noyau de cinéastes engagés et de gauche. Elle a tenu le coup dans les années 1980 face à la dure crise financière. La Cinémathèque algérienne a tenu dans les années 1990 face aux intégristes, aux terroristes et face aux conservateurs de tous bords. Mais la Cinémathèque algérienne n'a pas tenu le coup quand l'Algérie a retrouvé une embellie financière et qu'elle finance à coups de millions d'euros, depuis 2000, des manifestations cinématographiques internationales<sup>6</sup>. »

La décennie noire, celle qui vit le terrorisme islamiste tenter une OPA sur le pouvoir, et d'une manière qui défia, en horreurs, les exactions du colonialisme, fut sans doute le fossoyeur du cinéma national : production, réalisation et programmation confondues. Question de mœurs salafistes : trop suspectes, les salles obscures abriteraient, comme leur nom l'indique, des comportements « pas clairs », sans compter la projection de films étrangers qui choquent la morale de tout bon musulman... C'est ainsi que des centaines de salles durent fermer, avant d'être transformées en centres commerciaux, en sièges de partis, en salles de fêtes, voire en salles de... prière. Constat des plus déplorable : il ne reste plus, en 2011, qu'une vingtaine de salles ! Seules les cinémathèques régionales (une douzaine) ont repris tant bien que mal leur programmation. A Alger, hormis la Cinémathèque, cinq salles seulement continuent à fonctionner au 35 mm. Toutes les autres salles, à Alger comme à travers tout le pays, se sont converties à la



vidéo. Depuis que les mairies, propriétaires des salles, les ont cédées, en location-gérance, au privé, le marché des DVD a explosé. Et pour cause : le gérant s'approvisionne auprès des vidéo-clubs, qui louent leurs films, souvent piratés, pour la somme de 25 à 30 dinars (0,35 euro environ) par jour. Le gérant du cinéma, lui, le programme au même prix, mais par billet ! A Alger, la place coûte entre 100 et 200 dinars, soit cinq fois plus que le tarif « cinémathèque ». Aujourd'hui, les autorités semblent avoir pris conscience de la gabegie, mais elles auront bien du mal à convaincre les gérants de revenir à la projection « standard ».

Du temps où il présidait aux destinées de la Cinémathèque, Boudjemaâ Karèche avait fait de la résistance. Active. Au mépris du danger. Il y eut bien une fois une bombe artisanale au 49, rue Ben-M'Hidi, mais l'homme au chapeau ne s'était pas laissé intimider. Bien sûr, le public s'était raréfié, mais lui, il poursuivait sa « mission ». Même si un film n'attirait que deux ou trois spectateurs (et cela arriva plus d'une fois !), le projectionniste était prié de faire son job. C'était son... objectif à lui, dit-il :

« Durant ces terribles années de 1990 à 2000, quand plus rien ne fonctionnait, quand le peuple était effrayé et que la situation était véritablement catastrophique, comme directeur de la Cinémathèque algérienne, mon objectif prioritaire, parallèlement à la conservation des bobines de films dans de bonnes conditions logistiques et environnementales, fut de tenter de maintenir le cinéma en vie. Un film existe pour être vu exactement comme un livre existe pour être lu. J'ai tenté de maintenir vivante la mémoire historique de notre patrimoine<sup>7</sup>. »

« Voilà tout », semble-t-il nous dire tout bonnement. Oui, en effet, voilà tout : un « tout » sans lequel des trésors inestimables du cinéma mondial seraient partis en fumée : 10 000 longs métrages, 5 000 courts métrages, sans compter une impressionnante collection d'affiches et de photos.

A un journaliste qui lui demandait : « Que faut-il faire pour sauver le cinéma ? », l'homme au chapeau eut cette réponse où se lit toute la désespérance du citoyen et de l'artiste :

« Tu sais que ce pays a failli disparaître ? Alors pourquoi le cinéma ne disparaîtrait-il pas ? Tout comme le football, la littérature, l'économie [...] Que faut-il faire pour sauver la cinémathèque ? Il faut [d'abord] sauver le citoyen ! Quand on abat les cinéastes ou les comédiens devant leur domicile ou bien en pleine rue, comment veux-tu que l'on songe à sauver le cinéma<sup>8</sup> ? »

Dans un pays si riche, de la manne pétrolière, mais dont une partie de la jeunesse est poussée à l'exil, à ses risques et périls, le cinéma demeure le parent pauvre de la culture. Pourtant, dans les années 1970-1990, le septième art était porté aux nues, par les jeunes comme par les « familles », comme on dit là-bas, pudiquement, pour désigner les femmes : il y a toujours eu des séances réservées

aux femmes, tout comme cela se passait et se passe encore pour les hammams. Les bains maures ont continué à chauffer pour « elles ». Le cinéma, lui, fait feu de tout bois : et le bois, aujourd'hui, c'est la vidéo. Ou la parabole. Une forêt de paraboles, comme on en voit sur tous les immeubles du pays.

Pourtant, il fut des années où le réseau des salles de cinéma enregistrerait des millions de spectateurs : 44 millions, entre 1962 et 2009, pour une population de 35 millions, aujourd'hui. La palme revint à l'année 1975, et « palme » n'est pas qu'un mot : 1975 fut une année en or, en effet, puisque, cette année-là, l'Algérie et Mohamed Lakhdar-Hamina, avec *Chroniques des années de braise*, obtenaient la Palme d'or à Cannes !

Depuis cette consécration, deux générations de spectateurs sont passées. La réalité, aujourd'hui, est d'autant plus inquiétante qu'elle n'inquiète en rien les autorités : « Beaucoup de jeunes de moins de 15 ans n'ont jamais mis les pieds dans une vraie salle de cinéma<sup>9</sup>. »

Deux chiffres résument la situation avec une éloquence accablante : la part du budget de l'Etat attribuée à la Culture est de 0,15 % ! A titre de comparaison, la part attribuée aux Anciens Moudjahidine (Anciens Combattants) est de 9,5 %. Sans commentaire.

Le ministère de la Culture et de la Communication, qui n'aime pas... communiquer ses chiffres<sup>10</sup>, ne dit pas si la somme allouée à la rénovation de la Cinémathèque d'Alger, à savoir 140 millions de dinars, sera ou non prélevée sur le budget des années à venir. Toujours est-il que les travaux de restauration commencés en 2008 furent menés à bien et que le temple de la rue Ben-M'Hidi rouvrit ses portes aux cinéphiles le 21 décembre 2010.

Madame la ministre de la Culture, elle, s'enorgueillit de l'excellence de « nos » entrepreneurs, parmi les meilleurs du continent, et de la capacité de l'Algérie à répondre aussi bien, sinon mieux, que tout autre pays aux défis de la modernité, et que c'est en cela que l'on reconnaît un grand pays. Et *Viva Laldjérie !*, comme dit ce beau titre du non moins beau film de Nadir Moknèche. « Laldjérie », vous savez, ce pays si attachant et si féru de superlatifs, dès qu'il s'agit d'encenser son histoire et sa géographie, alors que les idéaux de la première sont quotidiennement pervertis, et que le littoral de l'autre est cédé pour une poignée de dinars à la *tchi-tchi*<sup>11</sup> et aux courtisans du régime, dont les représentants les plus en vue, ce soir-là, rue Larbi-Ben-M'Hidi, rehaussaient de leur présence celle de madame la ministre de la Culture...

Madame la Ministre, pour conclure la cérémonie de réouverture, crut bon de préciser que c'est une entreprise algérienne qui avait pris en charge les travaux de restauration, ce qui prouve, n'est-ce pas, que les temps étaient révolus où

l'Algérie laissait son patrimoine partir à vau-l'eau (les oreilles des habitants de la Casbah avaient dû siffler !)...

Au programme : *Hors-la-loi*, de Rachid Bouchareb. Le public invité était composé d'une « foule de réalisateurs, de comédiens » et de grands cinéphiles. Mais on ne vit pas l'homme au chapeau. Pourtant, cet « oiseau rare » aurait bien mérité un insigne hommage, pour l'occasion ! Six mois avant, Amine Zaoui, l'ancien directeur de la Bibliothèque nationale (d'Alger), qui fut, lui aussi, « éjecté<sup>12</sup> » de son poste par la même ministre, lui avait rendu, à sa manière, cet hommage :

« Je suis à Beyrouth. Je ne sais pas pourquoi, en ce lieu lointain, dans cette ville encore marquée par les séquelles de la guerre civile, j'ai pensé à cet homme exceptionnel [...] Seul, attablé, dans ce café appelé "le café du Trottoir"... Mais pourquoi pensai-je à ce Boudjemaâ Karèche ? D'abord, où est-il, ce monument d'Alger ? Encore un autre mort enterré vivant dans une fosse commune. La fosse de l'oubli ! Le vénéré Fils de Sidi Abd er-Rahmane, gardien de la Protégée (Hares el-Mahroussa)... Le grand Youcef Chahine, cela s'est passé à Alger, autour d'un dîner, l'œil défaillant me [dit] : "Boudj, c'est un *m'aâllam*, un grand maître". Je n'ai pas trouvé le mot pour répondre à Chahine [...] D'Alger à Paris, de Paris à Beyrouth, de Beyrouth à Dubaï, dès qu'on parle "cinéma algérien", le nom de Boudjemaâ est cité avec grand respect.... Dès que Boudjemaâ a été mis dans la fosse commune, la nuit du deuil est tombée sur la cinémathèque d'Alger. [...]

« Pourquoi oublions-nous nos symboles en ces années de vaches maigres en symbolique ? Je prends mon café avec du *heil*, au café Le Trottoir de Beyrouth, et j'écoute Fayrouz. Je pense à Boudjemaâ Karèche, enfoui dans sa fosse commune [...] Il fut l'acteur principal de la grande famille algéroise d'intellectuels, sur deux générations successives. C'était lui le pape du cinéma. C'était lui qui nous a appris à aimer l'image. La poésie de l'écran. Aimer le cinéma italien, soviétique, polonais, américain, mexicain... La cinémathèque fut une université populaire pour tous [...] Les cinéphiles comme les poètes, les politiques comme les chercheurs, les femmes et les hommes sans discrimination aucune venaient dans la maison de Boudjemaâ la Cinémathèque. Voir un film et écouter ou participer à un débat, c'était une tradition algéroise [...] Alger la Blanche de Karèche était belle, ouverte, plurielle et souriante. Boudj a fait de sa ville aimée une cité en rêve. Une ville de rêves. Une ville qui rêve [...] Alger a quitté Alger ! Malédiction ou métamorphose ? Où se cache-t-il, ce Karèche ? [...] J'ai fini ma tasse de café. Attristé, j'ai bien fixé cette horrible fosse commune. Boudjemaâ Karèche était là. J'ai quitté le café du Trottoir de Beyrouth, le café était nu de son arôme<sup>13</sup>. »

<sup>1</sup>- « Boudjemaâ Karèche : dans la fosse commune », *Liberté*, 10 juin 2010.

<sup>2</sup>- Cf. *Le Livre blanc : Algérie, un autre regard*, dossier établi par Catherine Graciet et Nadia Ferroukhi pour la Fnac, 2003, p. 8.

<sup>3</sup>- Samir Ardjoum, « Boudjemaâ Karèche : "Quand le peuple va au cinéma, c'est pour se sentir beau [...]" », *Il était une fois le cinéma* (Webzine), 30 septembre 2011.

<sup>4</sup>- Oran, Constantine, Annaba, Tizi-Ouzou, Batna, Tébessa, Sidi-Bel-Abbès, Saïda, Béchar, Tiaret, Blida, Béjaïa.

<sup>5</sup>- Dix ans plus tard, je signalai dans *Jeune Afrique* une tribune (intitulée « Montand, orphelin de Simone »), dans laquelle je m'étonnais de ce que l'animateur mal inspiré de *Vive la crise* eût pu entonner en Israël *Le Chant des partisans* : de quels partisans s'agissait-il, et le Palestinien, où le situait-il dans ce *chant* : parmi « le vol noir des corbeaux », ou comme « l'ennemi [qui] connaîtra le prix du sang et des larmes » ?

<sup>6</sup>- Amira Soltane, dans *L'Expression*, 11 juin 2011.

<sup>7</sup>- Propos recueillis par Nadia El-Kenz, cités dans *Odyssée des cinémathèques*, Alger, Ed. Anep, 2003.

<sup>8</sup>- Entretien avec Samir Ardjoum, *Fluctuat*, [www.net/cinema/chronique](http://www.net/cinema/chronique)

<sup>9</sup>- D'après *Le Livre blanc : Algérie, un autre regard*, op. cit., p. 8.

<sup>10</sup>- Soit qu'il ne les possède pas lui-même, l'Algérie n'ayant pas la culture des statistiques, même pour son industrie ; soit que ces chiffres se montrent trop révélateurs d'une politique clientéliste, comme ceux donnés ci-dessus, pour être livrés à des esprits malintentionnés accusés comme il se doit d'être au service des « forces occultes de l'étranger »...

<sup>11</sup>- Terme péjoratif (onomatopée imitant l'accent) de la jeunesse dorée d'Alger.

<sup>12</sup>- Dans une interview, intitulée « Je suis sur une liste noire », et parue dans *El Watan* le 5 octobre 2011, jour anniversaire des émeutes de 1988, Amine Zaoui, auteur de plusieurs ouvrages, déclare : « Pour la troisième fois consécutive, je suis exclu de ce Salon du livre. » A la question de savoir s'il a une explication à cela, il répond : « Les organisateurs pensent que j'ai un malentendu avec Madame la ministre de la Culture [...] C'est un embargo qui dure et qui commence à peser... » L'ancien directeur de la BN a été limogé par la ministre de la Culture pour avoir délivré l'ISBN à Mohamed Benchicou pour son *Journal d'un homme libre*. Le motif aurait été tout autre : une conférence donnée à la BN par Adonis, et dans laquelle le poète syrien aurait fustigé l'« institutionnalisation de l'islam ». Amine Zaoui, lui, nie en bloc : « J'ai, personnellement, envoyé au président Bouteflika [*sic*] le texte de la conférence. Adonis n'a touché ni à l'islam ni au prophète Mohamed. » Cela dit, pour ce qui est du Salon du livre, qu'Amine Zaoui se rassure : l'auteur de ces lignes n'a été invité qu'une seule fois au même salon, lequel, en 2011, en était à sa seizième édition ! Si j'ai moi aussi une explication à cela ? Oui : plusieurs tribunes (trop) libres dans *Le Monde* et dans *Libération*, ajoutées à une « Lettre ouverte à Madame la ministre de la Culture », parue dans le même *El Watan*, le 31 mars 2004.

<sup>13</sup>- Amine Zaoui, « Boudjemaâ Karèche : dans la fosse commune », *Liberté*, 10 juin 2010.



Trois actrices en vogue : Biyouna, entre Lubna Azabal et Nadia Kaci, à la présentation du film *Viva Laldjérie*, de Nadir Moknèche, en mars 2004. © AFP Photo/François Lo Presti

# « Viva Laldjérie ! »

## Autoportrait d'une ville

« Depuis l'Indépendance, Alger est une ville pratiquement sans représentation d'elle-même, toujours en déficit d'images contemporaines. L'autoportrait de référence reste colonial ou folklorique.

« Il a fallu que j'ouvre un *Guide bleu* dans une bibliothèque parisienne pour éprouver ce choc de voir Alger dessinée en entier. Pour la première fois de ma vie, je voyais un plan de ma ville. Chose inexistante sur place à l'époque de la paranoïa soviétique du régime [...] Je n'y avais jamais pensé avant : la ville est belle, son site est beau, les gens sont beaux. Ils n'en reviennent pas d'être aussi beaux, d'avoir les yeux si noirs ou si bleus, la peau si blanche ou si brune... »

Nadir Moknèche,  
réalisateur de *Viva Laldjérie*<sup>1</sup>.

Après *Tahia ya Didou* (1971) et *Omar Gatlato* (1976), on ne pouvait déjà plus dire qu'Alger fût, de la part de ses artistes, en manque d'hommages. « Depuis 35 ans, écrivait en 2005 l'ancien directeur de la Cinémathèque, nous regardons Alger avec les yeux de Zinet. Depuis la découverte de *Tahya ya Didou* (1971), film intelligent, humaniste et drôle, nous nous surprenons souvent à imaginer quelles scènes, parmi toutes celles que nous vivons au quotidien, pourrait tourner l'artiste<sup>2</sup>... »

Désormais, plus de quarante ans après *Tahia ya Didou*, on dira : depuis *Viva Laldjérie*, nous regardons Alger avec les yeux de Moknèche, de Papicha et de sa fille Goucem. Car ce film est une ode à *El Bahdja*, un hymne « à la ville et au monde ». Le monde de l'inénarrable Biyouna, cette tragédienne au cœur sur la main, à la voix rauque et au visage « âpre » de mère sicilienne, cette femme libre qui aura, tout comme son pays, arraché de force sa liberté, et qui aura, elle,

réussi l'exploit de faire passer dans l'esprit des Algérois le nom de Papicha du sens de « mère maquerele » à celui de « femme souveraine » !

Déjà chanteuse et danseuse dans les cabarets les plus *in* de l'époque (le Copacabana, le Koutoubia, El Paso, le Corsaire, Dar Es-Salam), elle était la star des nuits algéroises, celle que l'on s'arrachait pour animer les plus chic des soirées de mariage : « Je ne dis pas mon "public", je dis mon "peuple" ! » souffle-t-elle au barman, après un double scotch, dans *Viva Laldjérie*. Car Alger, c'est déjà l'Algérie, un concentré explosif ou grisant, qui polarise et canalise, je dirai même qui « centralise » toutes les pulsions d'un peuple assoiffé de liberté, tous les désirs et toutes les frustrations accumulés des décennies durant : c'est, d'ailleurs, le seul « centralisme » qui soit désormais supportable pour les Algérois.

« One, two, three, viva Laldjérie ! ». C'est à ce slogan qui accompagne chaque sortie des Fennecs (l'équipe nationale de football) que le film a emprunté son titre. *Laldjérie*, encore un « concentré » qui dit bien cette part de schizophrénie qui caractérise tout algérien, de quelque génération que ce soit, mais c'est une schizophrénie positive, pour ainsi dire, sans laquelle il ne saurait y avoir de création : le néologisme, qui n'en est pas vraiment un, vient de la contraction phonétique des deux noms de la ville : l'arabe *El-Djezaïr* et le français *Algérie*.

*Viva Laldjérie* est le deuxième des trois films de Nadir Moknèche, après *Le Harem de Mme Osmane* (2000), et avant *Délice Paloma* (2007), avec la même Biyouna. Pour le tournage, il avait choisi de loger ses deux héroïnes dans une ancienne maison coloniale, la pension Debussy, située au cœur d'Alger, entre la rue Debussy et le boulevard Saint-Saëns :

« On a posé la caméra partout dans la ville, raconte-t-il : aux artères principales, aux endroits populaires comme la place des Martyrs, la Casbah [...] Les gens venaient me saluer, me dire qu'ils étaient fiers de voir un jeune réalisateur algérien qui revient avec une équipe professionnelle pour les filmer, les "camérer" comme on dit en "aldjérien". Leur obsession était de montrer au monde qu'ils étaient "normaux", qu'Alger n'était ni Kaboul, ni Téhéran. Le rapport à l'image avait changé. J'ai le sentiment que l'on commence à s'aimer, à peut-être accepter de se regarder<sup>3</sup>. »

Le film raconte une histoire, bien sûr, et sur un scénario solidement structuré, finement « caméré », bien mené de bout en bout, interprété avec un tel naturel que les personnages donnent l'impression d'être sur le point de vous tutoyer, de vous côtoyer, de vous happer... Et puis, il y a un moment où cela bascule, je ne saurais dire où, à partir de quel plan, de quelle séquence, peut-être à l'instant même où une belle Algéroise demande à un « taxieur » de la conduire au mausolée de Sidi Abd er-Rahman, le saint protecteur des Algérois ? C'est alors qu'Alger prend le dessus, qu'Alger se met en scène, qu'Alger se révèle



dans sa « méditerranéité », dans l'exubérance de ses foules et la faconde pathétique de sa *tchi-tchi*. On y est, entre les venelles de la Casbah et ses murs aveugles, avec ses terrasses « dégringolant » jusqu'au front de mer, au milieu de cette anarchique circulation qui, pour n'avoir aucune raison objective, demeure un mystère : ici, au volant, on est toujours pressé, toujours stressé, alors qu'une fois arrivé à destination, le même conducteur s'ennuiera à mort et se demandera ce qu'il pourrait faire pour tuer le temps. « Les petits passages sur la colline, écrira le réalisateur, les raccourcis de mon enfance dans les années 1970, se sont engorgés de voitures sans aucune transformation<sup>4</sup>. »

C'est ainsi que *Viva Laldjérie* fait d'Alger un personnage. Un personnage omniprésent, qui vous happe, en effet, et alors, du coup, vous reconnaissez ces lieux et monuments évoqués dans ces pages et devenus quelque peu familiers : la salle omnisports du Complexe olympique, œuvre d'Oscar Niemeyer ; le cimetière à flanc de colline (aujourd'hui, longé outrageusement par une autoroute !) ; le parc zoologique ; la mosquée Ketchaoua ; les chevaux de Diar El-Mahçoul<sup>5</sup>, les escaliers pentus de la Casbah, le tunnel des Facs, l'Aérohabitat... Il s'agit d'un « portrait d'une ville, à travers trois femmes : la maman, la fille et la putain, et un seul mot d'ordre : vivre ! ». Et le réalisateur lui-même l'avait conçu ainsi : « La ville d'Alger a été dès le début un “personnage” du film, et il convenait de lui écrire un “texte” original, la dévoilant comme on n'a pas l'habitude de se la représenter<sup>6</sup>. »

Bien sûr, il y a surtout Biyouna ! Papicha, dans le film, en veuve grisée, ayant fui son petit bled et la menace des intégristes, et qui, un soir, dans un bar de la Madrague<sup>7</sup>, et alors que le terrorisme islamiste continue de viser les lieux « de débauche », se livre à cet échange, terrible dans sa chute, avec son voisin de comptoir :

« – Vous savez de quoi il est mort, mon mari ?

« – Oh, vous savez, madame, par les temps qui courent !

« – Pire, monsieur, pire : mon mari est mort de dégoût ! »

Dans *Viva Laldjérie*, comme dans la Casbah aujourd'hui, d'autres habitants meurent, victimes non plus du « dégoût » ni du terrorisme, mais d'un effondrement : neuf familles d'une même maison, et aucun survivant des occupants du rez-de-chaussée... Cela ne fait qu'exacerber l'état paranoïde dans lequel vit Papicha, elle qui, depuis qu'elle a fui sa petite ville de Sidi Moussa, près de Blida, voit partout des barbus les guetter, elle et sa fille Goucem, à tous les coins des rues.

Et que l'on n'aille pas, comme dans le film, lui demander pourquoi elle ne va pas trouver refuge en France : « Tu me vois, moi, me rabaisser à demander un

visa aux Français ? » Question de génération ? Pas sûr : déjà, dans les années 1970 comme dans les années 1990, tant de compétences avaient fui *Laldjérie*. « De plus en plus peuplée, écrit Nadir Moknèche, Alger est aussi de plus en plus désertée. Mes camarades de classe sont devenus : cardiologue à Bruxelles, chercheur au CNRS, ingénieur au Québec<sup>8</sup>. » Les jeunes, eux, ceux que l'on appelle les *hittistes*<sup>9</sup>, ne rêvent que de ça, et donneraient même leur vie pour ça. On les appelle aujourd'hui les *harragas*<sup>10</sup>...

En attendant, une troisième catégorie de jeunes commence à s'afficher à leurs risques et périls, des risques ne venant pas seulement des intégristes mais de toutes parts, et de la police des mœurs, évidemment : les homosexuels, cette communauté accusée d'attirer sur Alger la colère d'Allah que connurent, dans le Coran comme dans la Bible, Sodome et Gomorrhe...

C'est l'un des mérites de ce film que d'avoir, pour la première fois dans le cinéma algérien, tout au moins d'une manière aussi naturelle, osé aborder la « question gay<sup>11</sup> », une réalité algéroise aussi vieille que la question arabo-berbère, et de l'avoir abordée notamment à travers le personnage du fils d'un notable de la ville, un médecin, l'amant de Goucem. Car Alger, elle aussi, a ses gays et ses lesbiennes. Comme l'ont toujours eu les capitales arabes, de Casablanca à Bagdad, et avant comme après l'avènement de l'islam...

Paradoxe. C'est le nom de l'un des cabarets « louches », fréquenté par les héros de *Viva Laldjérie*. Lequel cabaret, parce qu'il se trouve sur la côte, ne court pas le risque d'une transformation en mosquée. Comme le Copacabana. Lorsque la nouvelle parvient à Papicha, son sang ne fait qu'un tour dans ses veines de « bienfaitrice nationale » comme elle se définit ailleurs, dans *Délice Paloma*. Elle décide de racheter le Copacabana, qui fit ses heures de gloire, sinon de le louer. Curieusement, chez l'héroïne de Nadir Moknèche, cette volonté de racheter des lieux mythiques en ruine ou menacés de disparaître, d'être transformés en mosquées, par exemple, devient récurrente : déjà, dans *Délice Paloma*<sup>12</sup>, Biyouna *alias* Madame Laldjéria décide de racheter les thermes de Caracalla à Tipaza, et rien de moins ! Racheter ce qui vaut d'être sauvé, sauvé des déprédateurs et autres bradeurs de cette « Laldjérie » qui va à vau-l'eau<sup>13</sup> ? « Ce chaos, répondrait le réalisateur, je le vois dans les yeux de ma mère. Elle est née au Ruisseau, quartier comme il faut. Elle se baignait à la Sablette. Elle ne veut plus y retourner. Je me moque d'elle : “Alors, tu fais ta pied-noir.” Elle soupire : “Je ne leur souhaite pas de voir ce que je vois. Dans la cour de l'immeuble, même les palmiers ont été arrachés. Tout est abandonné, vandalisé. Qu'est-ce que tu veux filmer ici ? Il n'y a rien à filmer !” »

L'historien Benjamin Stora, lui, a vu le film « comme le premier film de l'après-guerre, avec des gens qui résistent parce qu'ils vivent tout simplement.

Le bilan du fondamentalisme politique et religieux est tiré quelque part<sup>14</sup>... »

Le film s'achève sur deux notes d'espoir, deux séquences en plans intercalés : d'un côté Papicha inaugure par un tour de chant la réouverture du Copacabana ; de l'autre côté, Goucem, sa fille, retrouve son amoureux transi, tout heureux de la voir enfin venir à lui, sur un terrain de jeux de boules, qui jouxte le Complexe olympique Oscar-Niemeyer. Elle est invitée à être de la partie : non, questions boules, répond-elle, elle préfère celles du billard des bars-cabarets<sup>15</sup> qu'elle fréquente la nuit...

Le mot « fin » arrive après un hommage du réalisateur au peuple d'Alger : « Un grand merci aux Algéroises et Algérois. »

1- Nadir Moknèche, « Cette ville, c'est la maman et la putain », art. cité.

2- Boudjemaâ Karèche, « Si Zinet », *Liberté*, 16 juin 2005.

3- Nadir Moknèche, « Cette ville, c'est la maman et la putain », art. cité.

4- Nadir Moknèche, « Cette ville, c'est la maman et la putain », art. cité.

5- Ces sculptures monumentales, blanches comme la ville, ont été démenagées de la cité Diar El-Mahçoul pour être plantés face au Bastion 13, un palais turc qui fait office de musée, au pied de la Casbah.

6- Extrait du dossier de presse.

7- Après l'Indépendance, l'Etat s'est mis à « défranciser » l'espace public en arabisant à tout va les noms des lieux et des rues. C'est ainsi que La Madrague a été rebaptisée « El-Djamila ». Sauf que le mot « madrague » est tout ce qu'il y a de plus arabe ! On sait que ce mot est aussi le nom de la propriété de Brigitte Bardot, à Saint-Tropez. Mais l'actrice sait-elle que son propre nom (Bardot) est également d'origine arabe ? (Cf. Salah Guemriche, *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*, aux entrées « bardot » et « madrague », *op. cit.*)

8- Nadir Moknèche, « Cette ville, c'est la maman et la putain », art. cité. Il faut ajouter le grand nombre de médecins exilés en France, et qui, après avoir été employés en toute légalité par la plupart des hôpitaux de l'Hexagone, lesquels en avaient grandement besoin, et sous-payés durant une à deux décennies par rapport à leurs confrères français, seront à partir de fin 2011 menacés de licenciement, voire d'expulsion du territoire.

9- Se dit des jeunes des quartiers qui, par désœuvrement, « tiennent » le mur (*hit*), se contentant de voir passer les gens et de refaire le monde...

10- Littéralement les « brûleurs ». Se dit des jeunes que le chômage et l'absence de perspective d'avenir pousse à s'expatrier et à « brûler » les routes (par mer comme par terre), à leurs risques et périls. Certains vont jusqu'à « brûler » leurs papiers d'identité, avant d'aborder une frontière.

11- Le chanteur de raï Cheb Abdou fit scandale et sensation à la fois, en chantant : « Qu'est-ce qu'il me fait, et qu'est-ce que je lui fais ? L'Oranais m'embrasse, l'Algérois me fesse ! Appelez-moi gendarmes et pompiers ! » Ou encore : « J'aime un policier, mais son cœur bat pour un prisonnier ! »

12- A la différence de *Viva Laldjérie*, ce troisième film de Moknèche « parle » et sonne parfois faux, dans la bouche de nombre de ses comédiens...

13- Nadir Moknèche, « Cette ville, c'est la maman et la putain », art. cité.

14- Benjamin Stora, « *Viva Laldjérie*, premier film de "l'après-guerre" ? » (Extrait du dossier de presse.)

15- A Alger, comme le souligne le réalisateur, « par opposition à la discothèque occidentale, le cabaret est oriental ». Quant au « raï X », ce nouveau « raï des villes » qui a trouvé son public, il investit indifféremment cabarets et discothèques, selon l'humeur du jour, ou plutôt du soir, de la direction...



La Bibliothèque nationale, au pied du « Mémorial du Martyr » (Maqam Ech-Chahid). © M.-A. Himeur

# La « fièvre » monte à El-Hamma

## Bouillon de culture à l'algéroise

« La recherche intellectuelle en Algérie est une œuvre purement française et pour laquelle il existait dans le pays rien, ni personne, qui puisse nous être de quelque utilité. »

Gabriel Esquier<sup>1</sup>

« Les familles [...] conservent jalousement au cœur de leurs maisons, de superbes collections de manuscrits, constituées au fil des siècles. Pas moins de 12 000 volumes [...] Des étagères emplies de vieux manuscrits : corans, traités d'histoire, d'astronomie, de médecine, de grammaire, de géographie... »

Manuscrits de la Méditerranée<sup>2</sup>

Tout comme Silicon Valley, le Hamma n'est pas à proprement parler une « vallée » : il s'étend du rivage au bois des Arcades, englobant champs, collines et ravins (notamment le fameux *Ravin de la Femme sauvage*, peint par Auguste Renoir en 1881). C'était déjà, avant la conquête de l'Algérie, le nom de cette région côtière toute marécageuse, où sera créé, entre 1832 et 1860, le Jardin d'essai. A l'époque, l'air vicié causait des accès de « fièvre » qui pouvaient être mortels, d'où son nom : El-Hamma. Aujourd'hui, la région concentre sur ses terres les fleurons des nouvelles structures culturelles et de loisirs de la capitale : Riadh El-Feth, la Bibliothèque nationale, le musée des Beaux-Arts, la villa Abd El-Tif.

*Riadh El-Feth*. Parc<sup>3</sup> de la Victoire. C'est (ou c'était) le rendez-vous de la jet-set, de la *tchi-tchi* d'Alger. Situé dans la commune d'El-Madania (anciennement Clos-Salembier), non loin de la fameuse cité Diar El-Mahçoul,

occupant 44 hectares, soit près des deux tiers du territoire communal, il fut conçu au départ comme un Centre des arts et de la culture.

Surmonté du Maqam Ech-Chahid – « Monument du Martyr », haut de 92 mètres, fait de béton, abritant en son sous-sol le musée du Moudjahid, et que les islamistes algérois ont baptisé du nom de Houbel, en référence à une divinité (mâle) de La Mecque antéislamique, le parc renfermait boutiques de luxe, restaurants, cafés, salles de spectacle, galeries d'exposition, et autres espaces de loisirs (cinémas, discothèques, librairies, théâtre en plein air).

Inauguré en 1986 par le président Chadli, il avait, dès 2006, perdu toute son aura et sa vocation culturelle :

« Les portes à peine franchies, les premiers signes de décrépitude vous sautent aux yeux. Le jet d'eau à l'entrée est à l'arrêt et la faïence tapissant les bassins en cascade est blanchie par les dépôts calcaires. Quelques carreaux sont ébréchés ou fissurés. Un peu plus loin, la fontaine en jet d'eau ne laisse même plus entendre le gargouillis d'une eau s'essouffant dans les conduites [...] Le constat sera le même là où le regard se tournera : les ascenseurs sont à l'arrêt, des néons sont grillés ou clignotent en attendant de rendre l'âme, les cendriers, s'ils ne sont pas arrachés, sont sales, comme les poubelles, et les bacs de terre aménagés un peu partout pour accueillir des parterres fleuris ont été transformés en cendriers géants [...] La forêt au sein de laquelle s'élève le centre commercial a triste figure. Pourtant, l'entreprise canadienne l'avait aménagée pour que les visiteurs bucoliques et les amoureux puissent s'y promener, s'y reposer ou s'y abriter sans détériorer la nature et les arbres<sup>4</sup>... »

Après avoir résisté tant bien que mal aux exactions islamistes, il fut livré à la délinquance et à l'insécurité. Exit l'art et la culture (il est rebaptisé « Office de Riadh El-Feth »), bienvenue aux trafics en tous genres : bailleurs de fonds, concessionnaires et jusqu'aux gestionnaires se feront épingleur pour détournement, malversation et même ventes de locaux incessibles<sup>5</sup> ! Pourtant, l'ensemble, qui se voulait à l'image du quartier des Halles de Paris, promettait monts et merveilles aux Algérois. Depuis quelques années, une volonté de réhabilitation des lieux semble s'être imposée aux autorités de tutelle...

Les mêmes autorités qui, après avoir ignoré le fleuron des palais d'Alger, la célèbre villa Abd El-Tif, après l'avoir laissée périr jusqu'à devenir un squat de luxe et la proie des chasseurs de « biens vacants », avaient fini par s'en occuper en ordonnant sa rénovation. Le séisme de 2003 a sans doute été pour quelque chose dans cette décision précipitée... De 2005 à 2008, une équipe d'architectes, d'ébénistes, de faïenciers et de décorateurs<sup>6</sup> s'est appliquée à redonner à la demeure sa splendeur du passé, du temps où elle accueillait les artistes, que la Société des peintres orientalistes se chargeait de sélectionner, sur concours, avec l'attribution du prix Abd El-Tif. C'était entre 1907 et 1961 :

« La villa entre dans son troisième acte, en tant que troisième Fondation nationale française, après la Villa Médicis de Rome et la Casa Velasquez de Madrid [...] A l'issue des séjours, [les artistes résidents] devaient offrir une partie de leur production qui revenait généralement au musée des Beaux-

Arts. Ces séjours donnaient lieu à des expositions et des conférences [...] De grands mécènes soutenaient cette intense activité. Après l'Indépendance, la villa aurait accueilli quelque temps des artistes algériens mais le système d'organisation, les structures ainsi que les mécènes avaient disparu sans avoir été remplacés. Elle devint un lieu d'habitation [...] Aucune gestion locale ou à distance ne venait s'opposer aux transformations et destructions<sup>7</sup>... »





Villa Abd El-Tif, la « Médicis d'Alger ». © M.-A. Himeur

A l'origine, ce palais appartenait à un certain Ali Agha, et l'acte de propriété mentionne l'année 1715. C'est en 1795 qu'un certain Mahmoud Ben Abd El-Tif l'acquiert pour 2 000 dinars (d'or). L'administration coloniale l'en dépossède, pour en faire un centre de convalescence de la Légion étrangère. C'est ce qui ressort de l'enquête menée à l'époque par Henri Klein, à qui l'on doit les précieux *Feuillets d'El-Djezaïr*. Ancien instituteur, passionné d'histoire de l'art, fondateur du Comité du Vieil Alger, Henri Klein dénonçait les « mutilations que l'administration coloniale portait au tissu urbain et au patrimoine architectural d'Alger<sup>8</sup> ». C'est en 1937 qu'il réunit l'ensemble des articles parus dans les *Feuillets*.

« Les droits de propriété de Mahmoud Ben Abd El-Tif, écrit Ameziane Ferhani, ne furent pas immédiatement reconnus... On notera que l'occupation de force n'était pas considérée comme délit ! Le sieur Abd El-Tif ne cessa de protester, adressant en 1834 des lettres au gouverneur et au ministre de la Guerre, soulignant que la villa valait, en 1830, 30 000 piastres d'Espagne et qu'elle avait été dégradée par les militaires et ses arbres coupés. Il finit par obtenir gain de cause<sup>9</sup>. »

Classée monument historique en 1922, la villa Abd El-Tif (appelée aujourd'hui Dar Abdellatif) l'est de nouveau après l'Indépendance, en 1967. Mais en 2008, au lieu de la rendre à sa vocation d'origine, celle d'une résidence d'artistes, on en a fait, en partie, le siège d'une ambitieuse « Agence algérienne pour le rayonnement culturel » (AARC), là où quelques bureaux standards au ministère de tutelle auraient amplement suffi à abriter les rayonnantes ambitions de l'agence, dont les statuts disent bien les orientations<sup>10</sup>.

Des hauteurs de Riadh El-Feth, le visiteur peut apercevoir en contrebas, nichée dans une luxuriante végétation, la villa. Si près de trois siècles d'histoire séparent le haut lieu de la jet-set et la « Médicis » des orientalistes, il suffit de quinze minutes, à pied, pour se rendre de l'un à l'autre. A vol d'oiseau, on embrasse d'un seul regard le bois des Arcades (du complexe El-Feth), le Jardin d'essai, le musée national des Beaux-Arts et la Bibliothèque nationale. Une sente conduisait naguère le promeneur, qui rechignait à emprunter le téléphérique, du musée vers la villa, ou le Monument du Martyr...

Non loin de l'incontournable Jardin d'essai, sous l'égide du Monument du Martyr, se dresse la nouvelle Bibliothèque nationale<sup>11</sup>. Inaugurée le 1<sup>er</sup> novembre 1994, comme pour marquer les quarante ans du déclenchement de la guerre d'Indépendance, elle ne fut fonctionnelle, pour le grand public, qu'à partir seulement de mai 1998. Le jour de l'inauguration, le souvenir de l'incendie perpétré par l'OAS, le 7 juin 1962, et qui avait détruit une grande partie de la bibliothèque universitaire, était dans tous les esprits.

« Une étude sérieuse les estime à 250 000 monographies, thèses ou périodiques, soit environ 40 % du total de 1960. Un comité fut constitué à la fin 1962 pour recueillir les dons de livres et l'argent nécessaire aux achats. Cependant, pour les monographies, la reconstitution totale était impossible et ne correspondait plus aux nouvelles orientations de l'Algérie indépendante. Pour les thèses, des universités françaises envoyèrent des doubles rétablissant ainsi "la presque totalité du fonds détruit", à l'exception notable des travaux soutenus à Alger. Enfin les périodiques, moins touchés par l'incendie, ne furent pas tous remplacés<sup>12</sup>... »

Avec une capacité d'accueil de 2 500 places, et un espace animation, la Bibliothèque nationale offre au public quatre salles de lecture, dont une réservée aux lecteurs malvoyants ; une salle consacrée aux manuscrits ; des services audiovisuels et informatiques ; une bibliothèque jeunesse, etc.

Sur 170 kilomètres linéaires de rayonnages (contre 36 en 1962), avec 280 000 volumes (fonds arabe, dont 60 000 maghrébins), 3 800 manuscrits, un fonds international riche de 560 000 volumes, 200 000 volumes de périodiques, sans compter les collections d'estampes, de cartes, de photos et autres manuscrits rares...

« La nouvelle bibliothèque permet de consulter les ouvrages anciens. Les manuscrits, en langue arabe, offrent une richesse, un état de conservation et une classification exceptionnels pour la période comprise entre les XII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>13</sup>. Le fonds "maghrébin" réunit les imprimés du XVI<sup>e</sup> siècle à 1994, à partir duquel un fonds "amazigh" (berbère) est en voie de constitution. Le fichier "auteurs" est maintenant à jour mais pas le fichier "matières". Nos vérifications ont donc porté sur plusieurs dizaines d'auteurs entre 1830 et 1930 et, pour l'histoire de l'Algérie, l'importance de la collection nous semble comparable à celle de la Bibliothèque nationale de France<sup>14</sup>. »

Précisons, au passage, que la France, en envahissant l'Algérie, n'avait pas trouvé un désert en matière bibliographique, contrairement à ce que l'on pouvait lire chez les auteurs « colonistes<sup>15</sup> », tel un certain Gabriel Esquier : « La recherche intellectuelle en Algérie est une œuvre purement française et pour laquelle il existait dans le pays rien, ni personne, qui puisse nous être de quelque utilité<sup>16</sup>. » Evidemment, c'est l'ignorance qui fait parler ainsi l'archiviste du Cantal, devenu historien de l'Algérie française. Ses contemporains ne lisaient ni ne parlaient l'arabe pour avoir connaissance des richesses bibliographiques que renfermaient Alger, Tlemcen, Constantine et même Timimoun, en plein désert, comme le soulignaient déjà les Manuscrits de la Méditerranée.<sup>17</sup>

C'est un autre fleuron du patrimoine algérois que les autres communes de la capitale envient au Hamma : le musée des Beaux-Arts. Son site, sur la colline dite « du Sanglier », non loin de la villa Abd El-Tif, prolonge et clôt à la fois la magnifique perspective de l'allée centrale du Jardin d'essai. Créé en 1930, pour le centenaire de la colonisation, le musée bénéficia très tôt de dons, de legs et autres acquisitions, mais également des œuvres des « Abd El-Tif » (nom générique donnés aux artistes en résidence à la villa).

A son premier conservateur, Jean Alazard (1887-1960), historien de l'art, spécialiste de la Renaissance italienne, doyen de la faculté d'Alger, on doit la conservation d'œuvres de Delacroix, Ingres, Degas, De Barye, Chassériau, Fromentin...

Au bout d'un siècle, les collections prestigieuses se multiplièrent, des orientalistes (Delacroix, Fromentin, Descamps) et des modernes (Courbet, Pissarro, Degas, Renoir, Matisse...) aux artistes « algérois » : les sculpteurs Charles Bigonet (1877-1931), prix Abd El-Tif 1922 ; Paul Belmondo (1898-1982), natif d'Alger, Grand Prix artistique de l'Algérie 1932 et Grand Prix de la Ville de Paris 1936 ; et Camille Alaphilippe (1874-1934), Grand Prix de Rome 1898. Les « indigènes » n'étaient pas en reste : Azouaou Mammeri (1890-1954), ancien pensionnaire de la Casa Velazquez ; Abdelhalim Hemche (1908-1979), prix de l'AOF 1949, et prix de l'AEF 1955 ; Mohamed Temmam (1915-1988), à qui la manufacture de Sèvres avait confié les ornements de diverses pièces des services officiels ; et Mohamed Racim.

Ce patrimoine est à l'origine d'une énième brouille entre l'ancienne métropole et l'ancienne colonie. A qui appartiennent ces œuvres ? André Malraux, alors ministre de la Culture français, reconnut qu'elles revenaient de droit à l'Algérie.

En décembre 1969, la France finit par en restituer une partie. Selon un document du ministère de la Culture algérien, « les chefs-d'œuvre retrouvèrent, après huit années d'absence, leurs cimaises, suite à un protocole d'accord intervenu entre l'Algérie et la France qui prévoyait le retour de toutes les œuvres acquises sur le budget de l'Algérie<sup>18</sup> ». Pour le reste, la question demeure en suspens. Comme le souligne Patrice Chagnard, réalisateur d'un documentaire (*Impression, musée d'Alger*) sorti à l'occasion de l'exposition *De Delacroix à Matisse, dessins français du musée des Beaux-Arts d'Alger*, au Louvre (octobre 2003 à janvier 2004) :

« Les œuvres qui sont exposées ici, héritées pour la plupart d'un passé colonial, ont aux yeux des visiteurs davantage de mystère que de sens... Ici, le vent de l'histoire n'a jamais cessé de souffler. Pourtant quelque chose lui résiste obstinément. Est-ce le caractère intemporel des œuvres ? Une volonté inconsciente d'oublier les blessures du passé ? Un peu de tout cela sans doute. Et surtout : notre rapport à l'Art ne se conjugue jamais autrement qu'au présent. Dans le lieu clos de cette "maison des merveilles", comme on l'appelle ici, la vraie question, c'est : qui regarde qui<sup>19</sup> ? »

Il faut remonter à la fin de la guerre pour rétablir les faits. Le musée ayant été plastiqué par l'OAS le 23 novembre 1961, ce qui endommagea les œuvres exposées au rez-de-chaussée (notamment une statue d'Antoine Bourdelle), 300 pièces furent transférées à Paris, au musée du Louvre. Jean de Maisonseul, qui assura, au titre de la coopération, la direction du musée d'Alger après

l'indépendance, reprit en 1963 les négociations pour récupérer les œuvres « expatriées ». Il réussit à faire rapatrier près de 150 peintures. C'est également lui qui fit « entrer » au musée une cinquantaine d'œuvres d'artistes nationaux, parmi lesquels Baya, Abdallah Benanteur, Abdelkader Guermez, Mohamed Khadda, Denis Martinez...

- 1- *Iconographie historique de l'Algérie depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1871*, Plon, 1929.
- 2- Cf. site Manumed (Manuscrits de la Méditerranée), *Projet de valorisation du patrimoine écrit et matériel de l'espace euro-méditerranéen*.
- 3- Ou « Jardin ».
- 4- Hassan Gherab, dans *La Tribune*, 28 avril 2006.
- 5- Voir aussi : Nawfel Rayane, « Magouilles, contrats bidons, billetterie douteuse : enquêtes sur des malversations à Riadh El-Feth », *Dernières Nouvelles d'Algérie*, 1<sup>er</sup> août 2010 ; et « Corruptions et malversations présumées à l'Office Riadh El-Feth : la direction entendue par la police », *Dernières Nouvelles d'Algérie*, 13 septembre 2010.
- 6- En janvier 2006, l'architecte Fouzia Mehdi, en charge de l'opération de rénovation, décède. Elle est remplacée par Abdelwahab Zekagh. Ce dernier, qui avait participé à la restauration de l'église San Sebastian de Rome, s'entoure d'une équipe de passionnés : Amel Ouyahia et Smail Djidi, architectes restaurateurs ; Azzedine Fergui et Fettouche, archéologues ; Izzeboudjene, décorateur, ainsi que Mansouri, dit El-Hadj, chef de travaux à l'Ecotec. A ces spécialistes se joignent des étudiants en céramique de l'Ecole supérieure des beaux-arts qui réalisent « à l'ancienne et en terre cuite » les carreaux détériorés ou enlevés, ainsi qu'une jeune chef d'entreprise, pour les pavements, et un jeune ébéniste d'El-Harrach (Maison-Carrée). Informations fournies par Ameziane Ferhani, « Histoire extraordinaire de cet ensemble transformé en squat, menacé de ruine, et finalement sauvé », *El Watan*, 24 avril 2008.
- 7- Ameziane Ferhani, art. cité. A noter qu'à l'occasion du Panaf 2009, la villa accueillit trois artistes : Yassine Mekhnache, Algérien de France, David Brazier du Zimbabwe, photographe, et Alozie Onyrioia, Nigérien travaillant sur le thème de l'environnement.
- 8- Voir Henri Klein, *Feuillets d'El-Djezaïr*, op. cit.
- 9- Ameziane Ferhani, art. cité.
- 10- Extrait : « L'AARC a été dotée en novembre 2005 d'un statut d'Etablissement public à caractère administratif (*sic*). En septembre 2008, elle a été transformée en Entreprise publique à caractère industriel et commercial (*re-sic*). » Caractère administratif, industriel, commercial : où l'on voit que l'ambitieuse référence au « rayonnement culturel » s'est, entre-temps, complètement évaporée...
- 11- Fondée en 1835, l'ancienne bibliothèque connut plusieurs déménagements. En 1838, dans la caserne des Janissaires ; en 1848, dans une villa mauresque ; puis en 1863, dans l'ancienne résidence du dey Mustapha, au cœur de la Casbah. Ce n'est qu'en 1958 qu'une structure digne d'une capitale est édifée sur un site pittoresque : la colline des Tagarins, boulevard Frantz-Fanon (ex-Maréchal-de-Bourmont), face à la mer.
- 12- Cf. Abdallah Abdi, *La Reconstitution de la bibliothèque universitaire après l'incendie du 7 juin 1962*, Alger, s.d., Université d'Alger, p. 47-64.
- 13- Emile Fagnan, *Catalogue général des manuscrits de la Bibliothèque nationale d'Alger*, Alger, Bibliothèque nationale d'Algérie, 1995.
- 14- Raëd Bader, Didier Guignard et Akihito Kudo, « Des lieux pour la recherche en Algérie », *Bulletin de l'Institut d'histoire du temps présent*, n° 83, 2004, p. 158-168.
- 15- Le mot est rare, mais pas au XIX<sup>e</sup> siècle : calqué sur l'anglais *colonist*, il désignait le partisan d'un établissement colonial. « Il fut d'avis que, sans décourager les colonistes, on temporisât indéfiniment » (André Maurois, *Mes songes que voici*, Paris, Grasset, 1967, p. 119).
- 16- Gabriel Esquier, *Iconographie historique...*, op. cit.
- 17- Cf. exergue, site Manumed, loc. cit.
- 18- Voir le texte de présentation, sur le site dudit ministère. Un document très complet, malgré de malencontreuses erreurs ou approximations : on y attribue, par exemple, la traduction des *Mille et Une Nuits* à Charles de Galland (1851-1923), confondant ainsi l'ancien maire d'Alger avec Antoine Galland qui, lui, naquit deux siècles plus tôt (1646-1715) ; de même, les sculpteurs Bigonet, Belmondo et Alaphilippe y sont présentés comme natifs d'Alger, alors que seul le père de Jean-Paul Belmondo est né à Alger en 1898.
- 19- Le film *Impression, musée d'Alger*, coproduit, en 2003, par Les Films d'Ici, le musée du Louvre, avec la participation de France 5 figura dans la sélection officielle du Festival international du film d'Amiens 2004, et obtint, la même année, le prix du Jury du festival du Cinéma méditerranéen.

# Le chantre d'Alger

## Mohamed Racim, comme son nom l'indique...

« Quelle vie de probité est celle de Mohamed Racim ! Ne doit-on pas lui rendre hommage, le citer en exemple à tant d'artistes qui, de nos jours, se contentent de l'à-peu-près, se laissent gagner par la facilité ? Dans les compositions ravissantes de ce virtuose du trait, aucune imperfection dans le détail, tout est minutieusement construit, calligraphié, dessiné, façonné. Jamais une note discordante, une couleur sans rapports harmonieux ne viennent distraire l'œil, rompre le charme. Ces véritables bijoux, exquisément coloriés, sont une véritable fête pour les yeux, un éblouissement ! »

Georges Martin<sup>1</sup>

Le film de Patrice Chagnard nous fait suivre un moment les déambulations de visiteurs au regard happé par telle ou telle œuvre. Ainsi, ces deux fillettes, des jumelles, « devant un paysage hollandais de Jan Van Goyen », ou cette jeune peintre algérienne « qui, devant une miniature de Mohamed Racim, s'interroge sur l'interdit de représenter le corps humain, a fortiori quand il s'agit d'un nu féminin... ».

Du nu féminin, Racim en a peint plus d'un. Souvent pudique, certes, drapé dans une *fouta*, au bord d'une eau claire ; mais il en a laissé au moins un, de nu intégral : *Femmes à la cascade*. Et c'est sans doute celui-là que la jeune peintre de Patrice Chagnard était en train d'admirer. On le retrouve dans le beau livre consacré à l'artiste, en illustration d'un chant populaire :

*Je me suis rendu aux cascades pour les contempler  
J'y ai découvert des rochers entre lesquels*



*Chantait une eau vive  
Quatre jeunes femmes y lavaient leur linge  
La première a l'éclat de la lune, la deuxième celui du cristal,  
La troisième, ô mon frère, a enflammé mon cœur,  
Et la quatrième, ô mon frère, c'est une brûlure sans feu...*

Mohamed Racim, c'est l'enfant de la Casbah par excellence, natif de la vieille ville. Une rue de son quartier natal porte aujourd'hui ce nom prédestiné : *el-Racim*<sup>2</sup>, cela signifie « le peintre » (ou « le dessinateur »). Ainsi, tout comme Kateb Yacine, dont le patronyme (Kateb) signifie « écrivain », le nom même de l'artiste préfigurait et annonçait sa vocation. Une vocation héréditaire, donc, puisque le père (Ali), le frère aîné (Omar) et l'oncle (Mohamed Bensaïd Racim) étaient également peintres-enlumineurs.

Après sa formation, il travaille à Paris, à la Bibliothèque nationale, au département des manuscrits. En 1917, une bourse du gouvernement général de l'Algérie lui permet de multiplier les voyages d'études, notamment en Espagne et en Angleterre. En 1924, il est honoré de la médaille des Orientalistes, et en 1933, il reçoit le Grand Prix artistique de l'Algérie. Calligraphe et peintre, il se spécialise dans la peinture sur bois et l'enluminure avant de devenir le célèbre miniaturiste que l'on connaît. En 1937, il expose à Paris. Dans la présentation du catalogue de l'exposition, Louis Gillet, fraîchement élu à l'Académie française (1935), et critique d'art à *La Revue des Deux Mondes*, exprime son admiration :

« Il emploie plus volontiers les valeurs que les ombres. Jamais il n'admet le clair-obscur [...] Mais la plupart du temps, il évite le naturalisme et la copie servile du modèle de ce genre d'imitation qui a tant nui à son maître Dinet et qui communique à ses ouvrages tant de sécheresse [...] Il fuit le relief et le trompe-l'œil. Il exécute le détail matériel avec une patiente minutie, mais les figures [...] n'ont jamais la vulgarité de ce qui sent de trop près la chair. Tout cela est peint avec une préciosité exquise, sur une feuille pour être vue de près et longuement regardée à la main, comme la page d'un livre<sup>3</sup>. »

A l'académicien devenu son ami, Mohamed Racim se confia un jour en ces termes : « Jamais je ne me suis tenu pour autre chose que pour un Français. A l'école, jusqu'à quinze ans, personne ne m'en avait fait douter. C'est seulement plus tard que j'appris que je ne l'étais pas ! » Confidence troublante qui fera écrire à l'académicien : « Je vous assure que, venant d'un tel homme, une telle parole serre le cœur<sup>4</sup>... »

Il devient l'ami de l'orientaliste converti à l'islam Etienne Dinet, qui l'associe à son ouvrage *La Vie de Mahomet*. La consécration, il la connaît véritablement à Alger, en 1944, mais à travers les travaux de ses propres élèves, lors d'une exposition, au 2, rue du Divan (rue Aoua-Abdelkader), donnant sur la place du Gouvernement (place des Martyrs). Treize artistes algériens y présentent leurs œuvres : A. Hemche, A. Ali-Khodja, M. Boutaleb, M. Temmam,



H. Benamira, M. Zmirli, A. Bensliman, B. Yellès, A. Farrah, A. Ben Hassel, M. Ranem, A. Absi et M. Ferhat.

Jusqu'à sa mort tragique, en 1975 (il est assassiné à son domicile, dans des circonstances mystérieuses), Mohamed Racim exposa dans les plus grandes capitales du monde : Paris (musée Galliera et galerie Ecalles), Rome, Vienne, Bucarest, Oslo, Stockholm, Copenhague, Varsovie, Tunis, Le Caire, etc.

En 1950, la Société royale d'Angleterre des miniaturistes et peintres l'intègre comme membre honoraire. Après Etienne Dinet, Georges Marçais le sollicite pour une collaboration étroite (pour, notamment, *La Vie musulmane d'hier*, Ed. des Arts et Métiers graphiques, Paris, 1960). « En Angleterre, Sir Denison Ross, maître des Etudes iraniennes, lui facilite l'accès des musées et des collections de Londres<sup>5</sup>. »

Sa thématique l'aura rarement « sorti » des siècles de splendeur que connut Alger. Non pas par quelque nostalgie passéiste, mais par fidélité à des valeurs « malmenées » par les aléas de l'histoire. Georges Marçais, le célèbre orientaliste qui fut titulaire de la chaire d'archéologie musulmane à la faculté d'Alger, et l'artiste peintre Mohamed Khadda avaient bien saisi la singularité et le caractère de l'œuvre de Racim. Si, pour le premier, « les pages les plus précieuses de Mohamed Racim sont des poèmes à la gloire de son pays », c'est, nous dit-il, parce que l'artiste « en aime le passé poétique et la vie traditionnelle [et qu'il] voudrait enrichir son présent de beauté. Et, poursuit Georges Marçais, en effet, il l'enrichit, par ses œuvres et par son exemple. On peut saluer les symptômes d'une véritable renaissance de la miniature musulmane dont il est le promoteur<sup>6</sup> ». Quant au second, c'est un hommage rare, d'un artiste algérois à un autre, qui est rendu au miniaturiste :

« Mohamed Racim excluait de son univers pictural l'hiver et son inclémence, comme en étaient bannies la misère et la douleur. Et tout sentiment violent était pour cet artiste désordre inconvenant. Racim n'avait qu'une unique saison. Une longue et douce saison où l'herbe ne pouvait être que luxuriance, la brise légère, l'air fleurant "le basilic et le lys", ces fleurs fiancées qui servent de rituels exergues à nos veillées et de fermoir à nos livres de contes. Il avait sa saison, il avait ses heures où la luminosité étale, enveloppe les choses au lieu de les heurter, les baigne plutôt qu'elle ne les modèle<sup>7</sup>. »

L'indépendance venue, Mohamed Racim croyait que son pays allait renouer avec ces mêmes valeurs qui, du temps de sa jeunesse, élevaient l'esprit et affermissaient le tissu social. On a cru voir dans son œuvre un hymne à l'Alger du temps jadis, alors que chacune de ses miniatures, avec la subtilité des traits et le raffinement des tons, ne chantait que beauté, grâce et harmonie. L'harmonie des sens, voilà ce que l'art de Mohamed Racim cherchait à retrouver. Une quête incertaine, par les temps qui courent, mais que l'artiste réussissait chaque fois à

réaliser, avec une minutie et une élégance impressionnantes, y compris dans le mouvement.

Que ce soit avec des baigneuses, un concert arabo-andalou ou une bataille navale, que ce soit dans *Terrasses d'Alger*, *Rue d'Alger*, *Lendemain de mariage* ou *Nuit de ramadhan dans le quartier Sidi M'Hamed Chrif*<sup>6</sup> (Casbah), il se vivait en amant fidèle d'El-Djazaïr, en « chantre d'Alger » inspiré, comme le surnomma Georges Marçais.

L'histoire de l'art lui réserva une place éminente, celle de l'Algérien qui sut donner une seconde vie à l'héritage de la miniature persane, héritage dont il se réclamait mais dont il avait fini par se libérer pour créer ce qui s'appelle désormais l'Ecole d'Alger de la miniature. Car, son frère Omar Racim ayant disparu trop tôt (en 1959), Mohamed Racim s'était senti responsable de la conservation et du développement de la tradition familiale : il fut pour cela l'un des rares artistes à avoir eu le souci de transmettre son savoir à toute une génération de disciples parmi lesquels son propre neveu, Ali-Khodja (1923-2010), lui-même descendant de la famille ottomane du dey d'Alger, et Mohamed Temmam (1915-1988), également natif de la Casbah, ancien élève de l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs (Paris) et ancien professeur à l'Ecole nationale des beaux-arts d'Alger... L'un comme l'autre avaient su assimiler les leçons du maître, dont l'urbaniste Saïd Almi (spécialiste des évolutions urbaines dans l'Algérie coloniale) dira : « Autant l'innovation irréfléchie inquiétait son âme d'apôtre de la rénovation des arts ancestraux, autant il se présentait comme l'ennemi acharné de la stagnation au bout de laquelle [il n'y aurait] que décadence et ruine<sup>9</sup>. »

<sup>1</sup>- Mohamed Racim, *ce qu'en pensent ses contemporains*, 21 décembre 2008, <http://algerie360.centerblog.net>

<sup>2</sup>- Ici, le « l » de l'article arabe *el* ne se prononce pas, tout comme dans Abd el-Rahman (prononcé Abd er-Rahman) : par agglutination phonétique, la consonne « l » dédouble la consonne suivante.

<sup>3</sup>- Louis Gillet, préface au catalogue de l'exposition : *Mohamed Racim à Paris*, 1937.

<sup>4</sup>- *Paris-Midi*, 27 mars 1937, cité par Luc Tricou, « Mohamed Racim, miniaturiste-enlumineur » sur le site *La Mémoire française à travers les collections*, bulletin n° 9, octobre 1996 (<http://afn.collections.free.fr>).

<sup>5</sup>- Cf. Sid Ahmed Baghli, *Mohammed Racim, miniaturiste algérien*, Alger, Enal, 1984).

<sup>6</sup>- Georges Marçais, « Mohammed Racim, miniaturiste algérien », *Gazette des Beaux-Arts*, 1939. Voir aussi « Mohamed Racim et la renaissance de la miniature », document n° 5, *Culturelle*, rubrique « Arts », 30 juin 1946 (reproduit par le site [alger-roi.net](http://alger-roi.net)), cité par Kamel Bouslama, « Mohamed Racim, promoteur de la miniature algérienne », dans *Tassili Magazine*, n° 37, mars-mai 2004.

<sup>7</sup>- Mohamed Khadda, *Feuilles épars liés*, Alger, Sned, 1983, cité dans Amnay Idir, « Mohamed Racim revit par ses œuvres », *El Watan*, 31 mars 2008. Voir aussi : Louis-Eugène Angéli, « L'art de la miniature et Mohammed Racim », dans *Algeria*, n° 33, novembre-décembre 1954, p. 49.

<sup>8</sup>- Contraction de *Charif*.

<sup>9</sup>- Saïd Almi, *Urbanisme et colonisation*, *op. cit.*



L'équipe féminine de football de l'ASE d'Alger-Centre.  
Elle fait la fierté de la ville !  
© Abdellah Guessoum

# Quand Alger dribble avec l'histoire

## Du Onze de l'Indépendance au foot féminin

« Déjà, dans les années 1930, Alger comptait plus de clubs et de joueurs que Paris et sa région. Et alors qu'au tout début des "événements", le ministre de l'Intérieur de l'époque, un certain François Mitterrand, affirmait : "L'Algérie, c'est la France ! Les départements de l'Algérie sont des départements de la République française !", on apprenait que la Coupe de France, elle, était, jusqu'en 1954, restée complètement "fermée" aux équipes de ce département français qu'était alors Alger. »

S.G.

Alger, samedi 2 février 1957, cinq jours après la grève générale du 28 janvier décrétée par le FLN au début de la bataille d'Alger, et une semaine après l'explosion de trois bombes dans le centre-ville, El-Biar est en délire. Pour fêter non pas quelque haut fait des nationalistes ou quelque succès des paras de Massu, mais une victoire de son équipe de football ! Et pas n'importe quelle victoire : aux seizièmes de finale de la Coupe de France, le Petit Poucet algérois du ballon rond a éliminé la mythique équipe du Stade de Reims, trois fois champion de France (1942, 1949, 1953) et une fois vainqueur de la Coupe de France (1950) ! « Les pieds-noirs et les Algériens dansent main dans la main. La "question coloniale" marque une pause<sup>1</sup>... » Et pour cause : le score est sans appel : 2 à 0. La presse française, elle non plus, n'en revient pas. Le 4 février, *L'Equipe* titre à la une : « Sensation ! Reims éliminé à la régulière par les magnifiques Algérois d'El-Biar<sup>2</sup> ! »

Le football a toujours été le sport favori des Algérois, pieds-noirs et indigènes confondus. Déjà, dans les années 1930, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, les clubs d'Alger comptaient plus de joueurs (inscrits) que

ceux de la Région parisienne ! Et alors que, jusqu'en 1954, la Coupe de France était « fermée » aux équipes de la colonie, preuve que l'Algérie n'était pas la France, contrairement à ce qu'avait affirmé François Mitterrand, voilà qu'un petit club de division d'honneur, le Sporting Club Union (SCU) d'El-Biar, sort le numéro 1 (à l'époque) du football français et finaliste, quelques mois plus tôt, avec Michel Hidalgo, de la Coupe d'Europe des clubs champions ! D'aucuns comprendront alors pourquoi ce soir du 2 février 1954, malgré ou en dépit des tragiques journées qui précédèrent, El-Biar était à la fête. Une semaine après, deux bombes exploseront dans les tribunes des stades de Belcourt et... d'El-Biar. C'était la bataille d'Alger...

Le SCU d'El-Biar, pourtant, n'était pas le plus prestigieux des clubs de la capitale. A partir des années 1920, Alger en compta une vingtaine, autorisés, parmi lesquels : le MCA, l'USMA, le CRB, le NAHD, l'ASSE, le RUA, l'USMC, le RCK, le CCA<sup>3</sup>. Aujourd'hui, et depuis longtemps, ce sont les trois premiers qui se disputent les suffrages des Algérois.

Le MCA, doyen des clubs algérois, est aussi le plus titré : six fois champion d'Algérie, quatre fois vainqueur de la Coupe d'Algérie, et une fois de la Coupe d'Afrique des clubs champions. La petite histoire nous dit que le nom de baptême de ce tout premier club algérois fut trouvé lors d'une réunion des membres fondateurs, qui eut lieu le 7 août 1921. On était à la veille du Noël musulman, le *mouloud*, commémorant la naissance du Prophète ; il avait donc suffi de « féminiser » le nom et d'ajouter *chaâbia* (populaire). Ce n'est qu'en 1986 que *chaâbia* fut remplacé par « club », le sigle ne perdant pas au change<sup>4</sup>.

L'USMA se classe, en matière de popularité, juste après le MCA. Créé le 5 juillet 1937 sous le nom d'Union sportive musulmane algéroise (dans le quartier de Soustara), malgré les quelques déboires qu'il connut à partir des années 1980, il fut tout de même cinq fois champion d'Algérie et sept fois vainqueur de la Coupe d'Algérie (et neuf fois finaliste).

Le CRB, club mythique de Belcourt (aujourd'hui Belouizdad), fut l'un des plus célèbres clubs de tout le pays dans les années qui suivirent sa création en 1962. Tout comme le MCA et l'USMA (son rival), il compta dans son équipe de grands noms du football africain (Lalmas, Kalem, Yahia). Son palmarès est tout aussi prestigieux : six fois champion d'Algérie et cinq fois vainqueur de la Coupe d'Algérie.

Le NAHD, créé en 1947, est connu pour avoir révélé un grand nombre de « pointures », à l'instar de Madjer, Fergani, Guendouz et Halliche (passé au Benfica de Lisbonne). Son palmarès est plutôt modeste, comparé à celui des trois précédents : une fois champion d'Algérie (cinq fois vice-champion), une fois vainqueur de la Coupe d'Algérie (trois fois finaliste) et une fois finaliste de la

Coupe des vainqueurs de coupe. Né de la fusion de trois clubs, il fut finaliste de la Coupe d'Afrique du Nord en 1947, et compta parmi ses célébrités : Ibrir, Madjer, Maouche, Meftah et Zitouni, que l'on retrouvera plus tard dans les plus grands clubs de France...

D'autres clubs se distinguèrent bon an mal an dans la capitale, tel l'AS Saint-Eugène (1903), qui révélera Boubekour, Kaoua, Meziani et... Robert Castel ; le Gallia Sport d'Alger (1905) ; l'Olympic de Hussein-Dey (1913) ; le Racing universitaire algérois (1927), cher à Albert Camus, gardien de but à l'occasion, et qui, évoquant le tempérament des supporters de l'OHD, eut un jour cette boutade : « Le plus dur à jouer est l'Olympic. Le stade est à côté du cimetière. Le passage était direct, on nous le faisait savoir sans charité... »

S'il y a une donnée historique qui, hors de toute considération sportive, distingue les clubs algériens de nombre de clubs dans le monde, c'est leur d'histoire « parallèle », intimement liée à l'histoire du mouvement nationaliste. Déjà, le 14 mai 1945, après les massacres de Sétif et de Guelma, l'administration coloniale avait interdit toute nouvelle création d'association sportive (l'interdiction sera levée six mois plus tard). Puis il fut exigé des clubs que, dans leur composition, il y eût une sorte de quotas entre le nombre d'« Européens » et le nombre de « musulmans » : une loi, dite de Bordes, leur imposait d'intégrer dans chaque équipe au moins deux joueurs « européens ». Là aussi, l'administration dut déchanter : le communautarisme dans la composition des équipes n'était pas forcément le fait des « indigènes » : si certains clubs « pieds-noirs » avaient deux ou trois joueurs « musulmans » dans leurs équipes, les footballeurs « européens », eux, rechignaient à s'engager dans des clubs indigènes.

Dans cette histoire, le cas du MCA fut sujet à bien de controverses. Car, à partir de 1956, lorsque le FLN, de son côté, exhorta les associations sportives du pays à marquer leur adhésion à la Révolution et à suspendre toute activité qui ne fût pas à son service, la grande majorité des clubs du football « indigène » que comptait l'Algérie avait obtempéré. Seul le MCA avait tergiversé, à en croire Réda Amrani, « vice-président de la Fondation Casbah, chargé de la recherche documentaire et historique » :

« La décision d'arrêter les activités sportives a été prise par Abane Ramdane et son application a été confiée à si Mohamed Hamada (vice-président de l'USMA)... Les réunions se sont tenues au cercle de l'USMA au 7, rue de Bône [...] A la décision prise par le FLN de faire cesser aux clubs musulmans toute activité sportive, deux clubs de l'Algérois avaient refusé de se plier aux instructions. Il s'agissait du MCA et de l'USMB<sup>5</sup>.

« En [réaction], il fut envisagé de jeter une grenade au cercle du MCA, par Moulay, qui deviendra après l'indépendance le secrétaire général de la FAF. En raison du risque encouru par les supporters [...], Mohamed Hamada, chef des groupes armés qui opéraient à Alger sous la hiérarchie



d'Ouamrane (chef de la région centre de la future wilaya IV), changea de stratégie. Il fut alors décidé de provoquer des incidents au stade de Saint-Eugène, au cours de la rencontre qui devait opposer le MCA au Galia... Ces incidents n'ayant pas eu l'effet escompté, l'action fut reconduite [...] le dimanche d'après (le MCA devait rencontrer l'AS de Saint-Eugène)...

« Dès la fin de la première mi-temps, des échauffourées avaient été provoquées au niveau de la tribune nord (la tribune située du côté mer). Elles se répétèrent juste après le coup d'envoi de la seconde mi-temps et furent si violentes qu'elles obligèrent les organisateurs et le service d'ordre à arrêter la partie... Les accrochages avec la police se sont poursuivis à la sortie du stade et de nombreux spectateurs furent arrêtés, à Bab-el-Oued, par la police, appuyée par des éléments de l'armée française.

« Le lendemain, était publié dans *L'Echo d'Alger* et *Le Journal d'Alger* un communiqué dans lequel le président du MCA déclarait que [son club] "avait décidé de cesser toute activité sportive". Le MCA rejoignait ainsi ceux qui l'avaient précédé dans le boycott des compétitions sportives, à savoir les clubs de l'USMA, l'ESMA, la JSMA, l'USMC, le CCA, le NAHD, le WRB et la JSK<sup>6</sup>. »

En 1951, déjà, on avait reproché au MCA d'avoir participé à un programme de festivités où figurait le nom du gros colon Borgeaud. Cette année-là, du 18 au 21 mai, « toute la famille du football nord-africain » fut invitée à fêter le trentenaire de la création de la Ligue d'Alger de Football Association (LAFA). Au programme des festivités : des rencontres avec... Chelsea FC et First Vienna FC ! Et, côté touristique, 18 mai : réception offerte par le Croissant Club Algérois (CCA), 20 mai : banquet offert par la marque Monsavon ; 21 mai : visite du célèbre domaine colonial de Borgeaud, des gorges de la Chiffa (Blida) ; et, pour finir, thé d'honneur offert par le... MCA<sup>7</sup>.

La polémique est toujours dans l'air du temps : si elle atteint le sport, et plus particulièrement le football, elle n'épargne pas le clan des héros de la bataille d'Alger<sup>8</sup>. En fait, les soupçons portés sur l'action de Yacef Saâdi avaient commencé très tôt, juste après la sortie du film de Gillo Pontecorvo. La rumeur, remettant en question la loyauté de Yacef Saâdi après son arrestation, reprit de plus belle. On accusa cette fois les ennemis de l'USMA d'avoir réveillé les démons de la suspicion... L'USMA, l'équipe protégée de Yacef Saâdi, dont il fut un des piliers, l'USMA qui donna tant de ses hommes à la guérilla urbaine et au maquis ! On dit aussi que le vent de la rumeur serait venu du club rival : le MCA. On disait tout cela en plein été 1975. Mais en ce temps-là, les esprits étaient ailleurs... Alger était alors la capitale de la Méditerranée, avec les septièmes Jeux méditerranéens, et l'équipe nationale de football venait d'accéder à la finale. Alors...

Le 6 septembre 1975, donc, dix-huit ans après l'exploit du Sporting Club Union d'El-Biar qui élimina Reims de la Coupe de France, Alger est de nouveau en proie au délire. J'y étais. Au stade olympique du 5 juillet. C'était la veille du mois de ramadan, si mes souvenirs sont bons. Pour la première fois de ma vie, j'assistais à une rencontre internationale de football. Finale de la Coupe des Jeux méditerranéens. Une affiche explosive : Algérie-France ! Et question



d'ambiance, du jamais vu : 70 000 spectateurs à la gorge nouée d'angoisse malgré les chants et les tambours battants. Même si le forfait de Michel Platini avait un temps rassuré les foules, l'équipe de France, dite « amateurs », alignait tout de même d'autres vedettes : Rocheteau, Fernandez, Rouyer...

Dans les tribunes officielles, le président Houari Boumediene et tout son staff de ministres. Une fois n'est pas coutume, et force restant à l'hospitalité, *La Marseillaise* retentit sans que fuse aucun sifflement. Incroyable mais vrai. De toute façon, le Président aurait passé la consigne pour que, en cas de victoire de la France, toute retransmission télé ou radio soit coupée au moment de la remise du trophée : pas question de faire entendre à tout le pays, et dans l'enceinte même d'un stade portant le nom historique du 5 juillet, une *Marseillaise* victorieuse treize ans après l'Indépendance !

A cinq minutes de la fin, l'Algérie est menée par 2 buts à 1. Les officiels s'apprêtent à quitter la tribune, Houari Boumediene en tête. Pas question, pour l'ombrageux colonel, d'assister à un nouvel affront après celui de 1967<sup>9</sup>. Et pourtant, ce soir du 6 septembre 1975, c'est le même colonel-président que l'on retrouvera, juste après la fin du match, dans les vestiaires, en train de féliciter les joueurs ! C'est qu'entre-temps, et alors que le cortège présidentiel n'a pas encore quitté l'esplanade du stade, l'équipe nationale a égalisé, grâce à un but imparable de Betrouni, surnommé, depuis, l'« homme de la dernière minute ». Et, mieux encore, lors de la prolongation, une reprise de la tête de l'arrière latéral Rabah Menguelti crucifie à vingt mètres le gardien français ! Score final : Algérie 3, France 2.

Avec cette victoire historique du 6 septembre 1975, une date que tous les journaux du lendemain compareront au jour de l'Indépendance, le nom de Mekhloufi, l'entraîneur de l'équipe nationale, celui-là même qui fit les belles années d'autres Verts, ceux de l'AS Saint-Etienne, confirmera de son vivant sa place au panthéon des héros de la... bataille d'Alger. Car, ce soir-là, veille de ramadan, l'enjeu était de taille : l'honneur des « martyrs de la Révolution » était engagé ! Je me souviens de la folie qui s'était emparée des supporters tout le long de la route me ramenant, à pied, chez moi, à El-Biar... La petite histoire, elle, retiendra donc cette confidence d'un membre du staff technique : « Après notre retentissant succès, le président Boumediene nous avait avoué que si la France nous avait battus en 1975, il aurait fait couper la télévision au moment de la remise des médailles. Il ne voulait pas entendre *La Marseillaise*. Fort heureusement, il n'avait pas eu à le faire<sup>10</sup>... »

Ce témoignage sera confirmé par Mekhloufi, qui ajouta : « A trente secondes de la fin, nous sommes menés 2-1. Le président Houari Boumediene quitte la tribune officielle, estimant notre défaite acquise. Mais nous sommes revenus au

score pour l'emporter (3-2) en prolongations. Monsieur Boumediene est alors revenu nous féliciter dans les vestiaires<sup>11</sup>. »

Une légende tardive dit que le désormais célèbre slogan des supporters des Fennecs : « One, two, three ! Viva l'Algérie ! » ferait allusion à cette victoire, en réplique au « Un, deux, trois ! Vive le roi ! » par lequel les Marocains accompagnèrent la fameuse Marche verte<sup>12</sup>. Or, celle-ci eut lieu deux mois jour pour jour après le match Algérie-France... En fait, cette formule trilingue, et qui, soit dit en passant, n'a rien d'arabe ni de berbère, serait née le jour du match amical qui opposa les Fennecs à l'équipe anglaise de Sheffield United à Oran, le 3 mai 1974, autrement dit près d'un an et demi avant la rencontre Algérie-France, et dont le score fut, déjà, en faveur de l'Algérie : 3 à 1.

Football et politique. Un mariage forcé ou de raison, selon les aléas de l'histoire. Quoique rares, et pour cause, les rencontres sur les terrains d'ici et d'ailleurs entre la France et l'Algérie ne se sont jamais déroulées sans arrière-pensée nationaliste.

Qui ne souvient de la déplorable prestation des Algériens au Stade de France, à Saint-Denis, ce 6 octobre 2001, à l'occasion du match soi-disant « amical » puisqu'il était programmé dans le cadre de la très officielle « Année de l'Algérie » en France ? Le match fut interrompu à la 75<sup>e</sup> minute, à la suite de l'envahissement du terrain par des supporters algériens. Vu d'Alger, ce match ne fut pas du goût de tout le monde : dans certains cafés de la ville où la rencontre était retransmise, les joueurs comme les supporters furent parfois hués, et, certes, ceux qui avaient hué le furent à leur tour par leurs voisins de table. On raconte qu'au quatrième but français, une de ces voix, en apostrophant l'écran comme pour apostropher les joueurs, cria aux Fennecs de sortir, d'avoir le courage de quitter le Stade de France pour ne pas humilier encore plus la mémoire du « Onze de l'Indépendance ». Carton rouge pour tous, une auto-expulsion générale, en somme !

Le Onze de l'Indépendance ? Une sortie, en catimini, celle-là, un carton rouge collectif que s'étaient « infligé » volontairement des joueurs algériens évoluant en France métropolitaine : le 13 avril 1958, autrement dit à deux mois de la sixième Coupe du monde (Suède) que les Bleus attendaient avec ferveur, neuf footballeurs<sup>13</sup> algériens, appartenant aux plus grands clubs de France, quittèrent dans le plus grand secret le territoire de la métropole pour rejoindre Tunis, en passant par Rome ou par Genève. Parmi eux, cinq internationaux de l'équipe de France : Ben Tifour, Brahimi, Ibrir, Mekhloufi et Zitouni (les deux derniers étaient même sélectionnés pour le Mondial). *L'Equipe* titrera à la une : « Neuf footballeurs algériens portés disparus ! » Grand reporter au *Monde*

*diplomatie*, Dominique Le Guilledoux reviendra, cinquante ans plus tard, sur l'événement :

« A deux mois du Mondial 1958, la nouvelle prend l'allure d'un séisme. Zitouni, meilleur arrière central de la planète, pressenti pour le Real Madrid, et Mekhloufi, l'homme qui "a des yeux derrière la tête", ne feront plus partie de la sélection tricolore. Le football français est décapité. Les supporters sont cois. Ces joueurs étaient adulés. Insouciance, vie de stars, voitures, mariages mixtes, enfants... Ils avaient suscité une forte sympathie. A travers le football, la France découvre la guerre d'Algérie<sup>14</sup>. »

Mekhloufi ! On connaît le mot resté célèbre du général de Gaulle, lors de la remise, en 1968, de la Coupe de France au capitaine de l'AS Saint-Etienne qu'il était alors : « La France, c'est vous ! » Cela dit, il faut croire que la victoire des Algériens contre l'Allemagne en 1982 les aura, dans un sens, traumatisés au point que la mémoire collective des Fennecs en soit restée comme plombée, rivée sur cet événement incroyable mais vrai. Mohamed-Arezki Himeur, correspondant de la BBC depuis plus de trente ans et, à l'époque, pigiste pour l'AFP, me rapporte ce mot du président de la Fédération algérienne de football d'alors : « L'Algérie aura du mal à se remettre de cette victoire. » Et de fait, commente le journaliste : « Trente ans après, le résultat est là. L'Algérie, qui se croyait faire partie du gotha mondial, traîne, depuis, au bas des tableaux footballistiques ! »

Une question reste ouverte : et si le salut du football algérois allait venir d'ailleurs, de là où on ne l'attend pas ? Une question et un fait. Le fait que, bien au-delà de toutes les considérations d'engagement nationaliste ou de désengagement, d'antériorité ou de notoriété, de performances ou de revers, s'il y a un phénomène qui, dans le milieu du ballon rond, aura marqué Alger ces dix dernières années, et au grand dam des islamistes, c'est bien celui de l'émergence d'un football féminin, et d'un football de qualité, qui plus est !

Avec trois équipes : le CF Casbah, le FC Bab-el-Oued et l'ASE Alger-Centre, ce dernier club dominant sa catégorie jusqu'à fournir l'essentiel des « pointures » de l'équipe nationale féminine, Alger commence à jouer dans la cour des grands. En 2011, grâce à l'ASE Alger-Centre, le Onze des « Fennecs Dames » était classé comme la septième des vingt meilleures équipes de la Confédération africaine de football (féminin). La même année, elles occupent la troisième place aux Jeux africains, à Maputo, derrière le Cameroun et le Ghana, avant de remporter la première Cup Gold Arabia ; en 2009, elles triomphent au challenge des Deux-Rives ; et, la même année, elles sont vice-championnes d'Afrique du Nord, en Tunisie ; en 2006, elles remportent la Coupe arabe !

Avec ses rivales : le CLT de Belouizdad (Belcourt) et, surtout, l'Afak de Relizane (Ouest de l'Algérie), l'ASE Alger-Centre représente une valeur sûre

pour l'avenir du football au féminin, et ambitionne d'ouvrir des « classes » de formation (nombre de parents, pères en tête, se bousculent déjà, nous assure-t-on, pour inscrire leurs filles !). L'ASE Alger-Centre, dont la capitaine Sabrina Delhoum a signé en 2010 avec le COM<sup>15</sup> de Bagneux, soigne désormais son image de marque à l'étranger : tout en entretenant des échanges fructueux avec l'Olympique de Lyon, le club ne boude pas les sollicitations extra-européennes. C'est ainsi qu'il a reçu, du 18 au 24 avril 2011, la visite de Lorrie Fair, la star de la sélection américaine, médaillée d'or aux Jeux olympiques d'Athènes (2004)<sup>16</sup>

...

<sup>1</sup>- Cf. l'article de Karim Nedjari, « France-Algérie, une histoire d'unions et de divisions », *Le Parisien*, 4 octobre 2001, deux jours avant le match France-Algérie, terni par des groupes de jeunes qui envahissent le terrain et qui, auparavant, avaient copieusement sifflé *La Marseillaise*.

<sup>2</sup>- Cela dit, ce n'était pas la première fois que les indigènes faisaient « sensation » en France : le 7 octobre 1954, pour venir en aide aux victimes du tremblement de terre qui, le 9 septembre, ravagea Orléansville (El-Asnam), et dans le cadre de sa préparation à la cinquième Coupe du monde (Suisse), le Onze de France eut l'idée d'organiser une rencontre avec une équipe formée de Maghrébins, autour du Marocain Benbarek, avec les Algériens Arribi, Bentifour et Zitouni. Score : 3-1 en faveur des Nord-Africains. Ce fut une même stupéfaction dans la presse de France et de Navarre...

<sup>3</sup>- Respectivement : Mouloudia Club d'Alger (un temps nommé Mouloudia Chaâbia d'Alger), Union sportive musulmane d'Alger (aujourd'hui « de la Médina » d'Alger), Chabab Riadhi de Belcourt (aujourd'hui « de Belouizdad »), Nasr athlétique de Hussein-Dey, Association sportive de Saint-Eugène, Racing universitaire algérois (dont Albert Camus fut un temps le gardien de but), Union sportive de Maison-Carrée (aujourd'hui : El-Harrach), Raed Chabab de Kouba, Croissant Club d'Alger.

<sup>4</sup>- Tout comme n'ont pas perdu au change les sigles de l'USMA (« Musulmane ») ayant été remplacé par « Médina ») et du CRB (le « B » désignant non plus « Belcourt » mais « Belouizdad »).

<sup>5</sup>- Un autre témoignage, celui d'El-Hadj Ahmed Kemmat, cofondateur de l'USMA, ajoute deux autres clubs : l'USMO (Oran) et l'USMBA (Bel-Abbès). La thèse fait évidemment polémique, et les Blidéens, notamment, se font fort de rappeler que leur équipe (USMB) avait donné un grand nombre de « martyrs ». A l'exemple de la famille Brakni (dont le stade de Blida portera le nom), qui perdit plusieurs des siens dans la guerre de libération : Brakni Braham, membre du célèbre commando d'Ali Khodja, mort en 1957 ; Brakni Mustapha, mort lors des manifestations d'octobre 1961 à Paris ; Brakni M'hamed, mort à Lakhdaria en 1957, les armes à la main ; Brakni Kaddour, emprisonné (et torturé) de 1957 à 1962.

<sup>6</sup>- Ces lignes sont extraites d'une tribune de Réda Amrani parue sur le site usm-alger.com en réaction à une autre tribune (« Une union et toute une histoire ») signée par Hadj Ahmed Kemmat, et publiée en 1987, à l'occasion du cinquantième anniversaire du club (USMA), dans *Africa 1 Sport*, n° 18.

<sup>7</sup>- D'après le programme annoncé le 11 mai 1951 dans le *Bulletin de la Ligue d'Alger de football*, n° 1208.

<sup>8</sup>- Ainsi, Yacef Saâdi, coproducteur du film *La Bataille d'Alger*, dans lequel il campe son propre personnage de chef de la zone autonome d'Alger, fut l'objet d'une « campagne de suspicion » quant à son rôle dans ladite bataille, certains l'ayant même accusé d'avoir « parlé », après son arrestation par les hommes de Bigeard. Plus récemment, et à son tour, il a nié à Louissette Ighilahriz son statut d'ancienne *moudjahida*, jusqu'à douter des tortures qu'elle dit avoir subies ! La vieille dame, qui accusa le capitaine Graziani de l'avoir violée et torturée, ne cesse, depuis cette accusation, de fustiger l'ancien chef de la ZAA, le mettant au défi de « démissionner de son poste de sénateur pour affronter une action en justice ».

<sup>9</sup>- Lors d'une précédente édition des mêmes Jeux méditerranéens, à Tunis, la France avait battu l'Algérie par 3 buts à 1.

<sup>10</sup>- Propos de Mohamed Soukane, rapportés dans *Le Buteur*, 8 novembre 2009.

<sup>11</sup>- *Le Parisien*, art. cité.

<sup>12</sup>- A la fois coup de force et coup de génie du roi Hassan II, qui, le 6 novembre 1975, ordonna cette marche « pacifique » de 350 000 Marocains, portant chacun un exemplaire du Coran et un drapeau, pour annexer le Sahara occidental et amener l'Espagne, pays occupant, à la décolonisation.

<sup>13</sup>- Cf. Michel Naït-Challal, *Dribbleurs de l'indépendance : l'incroyable histoire de l'équipe de football du FLN*, Boulogne-Billancourt, Ed. Prolongations, p. 118.

<sup>14</sup>- Dominique Le Guilledoux, « En 1958, les footballeurs avaient du courage. Des footballeurs entre Paris et Alger », *Le Monde diplomatique*, août 2008.

<sup>15</sup>- Club Olympique Multisports.

<sup>16</sup>- Dans le cadre d'un programme américain (« Sports Diplomacy »), subventionné par le Département d'Etat, Lorrie Fair a participé à un match avec des détenues de la maison d'arrêt d'El-Harrach (ex-Maison-Carrée), avant d'animer une opération « Foot pour tous », organisée par Proximus Events et sponsorisée par Nike, à la Grande Poste d'Alger...

# **Femmes d'Alger**

## ***hors de leur appartement***

### **Djamila, Jacqueline, Fadéla et les autres**

« Quand nous étions dans la cour [de la prison Barberousse], nous dansions, toutes les cinq, et nous chantions, parfaites cigales, moitié par défi, moitié pour nous défouler... »

Jacqueline Guerroudj<sup>1</sup>.

Longtemps, l'histoire officielle a fait de la guerre d'Algérie une « affaire d'hommes ». L'engagement de tant de jeunes femmes dans la bataille d'Alger, dans la guérilla urbaine et jusque dans les maquis fut classé comme une parenthèse nationaliste que le Code de la famille viendra, en 1984, refermer. De leur côté, les médias français et leurs intellos humanitaires, gagnés, sous la terreur islamiste, par ce que Jean-Claude Guillebaud appela ironiquement l'« insurrection démocratique de la compassion », ont continué à porter sur l'Algérienne un regard qui n'est pas sans rappeler celui de l'ethnologue du début du XX<sup>e</sup> siècle... Et pourtant, depuis plus d'un millénaire, combien de ces femmes d'Algérie ont entretenu le feu de la révolte et de l'insoumission ! A la fin du VII<sup>e</sup> siècle, en ces temps où la femme européenne se morfondait dans un statut moyenâgeux, et face aux premières légions de l'islam qui déferlaient sur le Maghreb, c'est une femme berbère, la Kahina, qui prit la tête d'une farouche résistance à l'envahisseur arabe, durant des années, avant de trouver la mort, vers 704, sur le champ de bataille... Bien plus tard, c'est l'armée coloniale du maréchal Randon qui, durant trois ans (1854-1857), subit défaite sur défaite (jusqu'à se résoudre à un cessez-le-feu !) face à l'armée de celle que Louis Massignon surnomma la « Jeanne d'Arc du Djurdjura » : Fatma N'Soumer. Un

nom qui est scandé, dans les rues d'Alger, par les héritiers du printemps berbère réclamant « la démocratie et l'égalité des droits », et que l'on entendra de nouveau, en 1994, lors du transfert des cendres de Fatma N'Soumer au Carré des martyrs du cimetière El-Alia<sup>2</sup>...

D'autres N'Soumer suivront, cette fois au cœur même de la capitale, et face aux hommes de Bigeard et de Massu. Parmi elles<sup>3</sup>, les plus médiatisées d'entre toutes, Djamila Bouhired et Djamila Boupacha, des noms qui traverseront les frontières. A la première, Youcef Chahine consacra un film<sup>4</sup> ; de leur côté, Georges Arnaud et Jacques Vergès, l'avocat de la condamnée et son futur époux, publièrent un manifeste<sup>5</sup>. Sur la seconde, ce fut Simone de Beauvoir qui, à la suite d'un article paru dans *Le Monde*<sup>6</sup>, attira l'attention des consciences internationales avec la création d'un Comité de soutien qui compta parmi ses membres Louis Aragon, Geneviève de Gaulle, Jean-Paul Sartre, Germaine Tillon, Elsa Triolet... Par ailleurs, la « poseuse de bombes » inspira un dessin à Pablo Picasso, et au compositeur italien Luigi Nono une pièce de dix minutes dans ses *Canti di vita e d'amore*...

Autre héroïne de la bataille d'Alger : Zohra Drif, condamnée à vingt ans de travaux forcés avant d'être graciée par le général de Gaulle en 1962, dénonça le Code de la famille dès 1984 ; aujourd'hui sénatrice et vice-présidente du Groupe d'amitié Algérie-France au Conseil de la nation.

Ce sont des centaines de militantes qui, avec autant d'anonymes (les Nouria, Ghania, Houria et Malika), donnèrent leur vie (torturées, incarcérées, et même condamnées à mort) ou sacrifièrent leur jeunesse pour l'indépendance de leur pays<sup>7</sup>. A ces « indigènes » il faut ajouter d'autres filles d'Alger, « pieds-noirs » ou « Françaises d'Algérie » : Jacqueline Guerroudj et sa fille Danielle Minne (*alias* Djamila Amrane), Anne Steiner, Lucette Hadj-Ali, Yvette Maillot, Eliette Loup<sup>8</sup>... Poseuses de bombes, agents de liaison, transporteuses d'armes ou maquisardes, les femmes d'Algérie seront, certes, « les oubliées de la Révolution » après l'Indépendance<sup>9</sup>. Un cas représentatif est celui de Fatma Baïchi, évoqué par Djamila Amrane<sup>10</sup>.

Née en 1931, Fatma Baïchi est une fille de la Casbah. C'est là qu'elle fait ses armes de militante, avec la connivence de son plus jeune frère. Agent de liaison pour le FLN, elle aide aussi à mettre à l'abri les militants nationalistes recherchés par la police coloniale. En septembre 1957, elle est arrêtée et torturée avant d'être incarcérée à Barberousse puis dans un camp. Elle ne sera libérée qu'en 1960. Un an plus tard, ses parents la « donnent » en mariage à un voisin. « Après l'Indépendance, raconte-t-elle, je n'ai pas travaillé [...] Mon mari m'empêchait de sortir. » Il l'empêchera même de revoir ses anciennes camarades de « Barberousse ». Et le plus jeune de ses frères, celui-là même avec qui elle



avait risqué sa vie durant la bataille d'Alger, est d'accord pour qu'elle reste cloîtrée. A partir de 1973, elle est autorisée à sortir, juste pour des soins médicaux, et sous la bonne garde de son frère cadet. Ce n'est que plus tard, ses filles ayant grandi, et, précise-t-elle, son mari ayant vieilli, qu'elle retrouve peu à peu sa liberté de mouvement...

Avec les années 1990 et le terrorisme islamiste, d'autres femmes reprennent le combat contre l'obscurantisme là où leurs aînées l'avaient laissé. Parmi ces combattantes, la *pasionaria* d'une extrême gauche naguère interdite et persécutée : Louisa Hanoune<sup>11</sup>, chef de parti (le Parti des travailleurs, de « souche » trotskiste) et la première femme du monde arabo-musulman à se présenter à une élection présidentielle (2004). Populaire jusque dans l'Algérie profonde, ses détracteurs l'accusent, comme par dépit, d'être « dans la proximité du pouvoir » ; à d'autres, moins ombrageux, elle inspire une inavouable admiration, et même, un chef islamiste, le tribun Ali Benhadj, va jusqu'à dire qu'elle est « le seul homme [*sic*] de la classe politique algérienne »... Arrêtée et incarcérée à Alger durant six mois et sans jugement en 1983 puis, de nouveau en octobre 1988, elle est à la pointe du combat démocratique jusqu'à faire entrer son parti à l'Assemblée nationale, en 2007, avec 26 députés.

Pour qui, donc, se complaît dans l'imagerie orientaliste des *Femmes d'Alger dans leur appartement*, la découverte de ces « Mères-Courage » bravant le monstre intégriste sans épargner le régime a de quoi laisser sans voix. Empêtré jusqu'alors dans les clichés de la musulmane « foulardée », le monde découvre que, si les femmes d'Alger dans leur appartement comme hors de leur appartement n'ont jamais cessé d'entretenir le « brasero », c'est pour allumer autre chose que le narguilé de Delacroix !...

« Par quels cheminements, se demande Claude Liauzu<sup>12</sup>, dans quelles conditions ces femmes participent-elles à la lutte ? » La réponse est donnée par Djamila Amrane dans *Les Femmes algériennes dans la guerre*<sup>13</sup>, où l'auteur « suit ces itinéraires vers le maquis et la guérilla urbaine », avant de pointer plusieurs vecteurs : « Modèle du père, du frère, rôle des medersas (écoles influencées par les nationalistes), importance de la sociabilité féminine à travers les fêtes, rôle de la chanson, des orchestres de femmes dans la diffusion de la culture militante<sup>14</sup>. »

En effet, le « rôle des orchestres de femmes » dans la propagande nationaliste fut opérant, l'usage de la métaphore dans les paroles des chansons les rendant insaisissables par les oreilles ennemies. C'est, du reste, une caractéristique étonnante du tempérament algérois, par temps de crise et surtout chez les femmes, que cette propension à chercher dans la musique et le chant le



pouvoir de résister à l'abattement : dans cette ville, « les femmes chantent depuis toujours [...] Alger chante – dans les manifs et les marches pacifiques, souvent durement réprimées – son refus de la mort [...] Alger est une ville musicale, un peu comme La Havane [...] Et diablement collée à l'air du temps... Alger chante dans les cafés, sur les gradins des stades aussi... La musique a toujours accompagné Alger dans toutes sortes de convulsions<sup>15</sup>. »

Sans avoir versé dans la chanson militante, Fadéla Dziria, l'icône du *hawzi*<sup>16</sup>, fut, elle aussi, une « locataire » de Barberousse, pour avoir servi d'agent de liaison aux nationalistes et organisé des collectes de fonds pour le FLN. « Sept ans sans avoir prié, et lorsque je voulus le faire, je ne me souvins plus du verset », chantait-elle dans *Ya belaredj*, évoquant l'absence de l'amant et, dans le refrain, interpellant curieusement une cigogne (*belaredj*) par cette étrange mise en garde : « Ne t'aventure pas à aller brouter [*sic*] dans les jardins de ma bien-aimée »... Selon nombre d'exégètes, les paroles de cette chanson d'apparence ésotérique, savamment portées par une voix fluide, cacheraient un sens érotique, voire grivois<sup>17</sup> ! Toujours est-il que pour des oreilles nationalistes, *Sept ans sans une prière* sonnera après coup comme « Sept ans, *barakat* ! » (« Sept ans de guerre, ça suffit ! ») qui ponctua la manifestation du peuple d'Alger, le 1<sup>er</sup> septembre 1962, pour dire stop aux affrontements entre les clans se disputant, deux mois à peine après l'Indépendance, la gouvernance de l'Algérie...

Fadéla Dziria, de son vrai nom Madani, est née en 1917, à Alger (d'où son surnom *Diziria* : Algéroise), non loin de Notre-Dame-d'Afrique. A 13 ans, elle est mariée de force à un voisin, un trentenaire sans emploi. Elle a tout juste 18 ans lorsqu'elle fugue, à Paris. Où elle va se faire une voix, grâce au chanteur et compositeur Abdelhamid Ababsa, qui lui enseigne la mélodie et l'art de la vocalise. Dans le même temps, elle se produit dans le célèbre cabaret El-Djazaïr, en plein cœur du Quartier latin (cabaret évoqué dans le film *Hors-la-loi* de Rachid Bouchareb).

En 1937, rappelée par sa mère, elle rentre à Alger. Elle est très vite sollicitée pour animer des soirées au célèbre café des Sports, dans la Basse-Casbah, où elle fait la connaissance de Hadj M'Hamed El 'Anka. Lorsque la star féminine de l'époque, Meriem Fekkaï, lui propose d'intégrer sa formation, elle n'hésite pas... Remarquée par Mahiedine Bachtarzi, chanteur ténor et homme de théâtre, qui l'engage pour assurer ses premières parties, elle s'essaie à la comédie, mais pas pour longtemps, n'ayant pas la fibre de l'emploi...

C'est en 1949 qu'elle s'impose dans la chanson, avec un succès populaire sans précédent : *Mal h'bibbi Malou*, un titre sorti chez Pacific et signé du pianiste

Mustapha Skandrani, sur des paroles de Mustapha Kechkoul. A la fin de l'année 1954, alors que la guerre de libération vient à peine de commencer, elle est invitée à se produire à l'Opéra de Paris, aux côtés de l'actrice Keltoum, lors de la soirée de solidarité avec les sinistrés du tremblement de terre qui, le 9 septembre, avait complètement rasé la ville d'El-Asnam (Orléansville). A la veille de la bataille d'Alger, arrêtée par les renseignements généraux de la police coloniale, elle est incarcérée à la prison Barberousse (Serkadji). La date de son arrestation comme celle de sa libération ne sont pas connues. Toujours est-il que son public, à sa sortie de prison, lui réserve un accueil digne d'une diva.

Au lendemain de l'Indépendance, elle monte sa propre formation. Parmi ses musiciennes : sa sœur Goucem, à la derbouka ; sa nièce Assia, à l'orgue ; et, au violon, une certaine Sultana Daoud, *alias* Reinette l'Oranaise... La cantatrice à la voix suave renaît de ses cendres, et, à partir de 1958, le succès se confirme avec *Ana touiri*, sur une musique de Djilali Haddad et des paroles de Mohamed-Lahbib Hachelaf.

Le répertoire de Fadéla Dziria est désormais classé « patrimoine national ». Autant ses chansons continuent d'être fredonnées partout dans le pays, autant ses fans déplorent le manque de portraits d'elle (on en compte à peine trois ou quatre) et d'images de ses concerts. Pourtant, la mémoire collective, autrement dit toutes classes sociales confondues, garde de ses apparitions en public, précédant sa maladie, deux signes distinctifs, qui la placent encore aujourd'hui au-dessus de toutes les vedettes féminines de la chanson : l'élégance et la grâce. Gracieuse dans sa voix mais aussi dans sa manière, les soirs de concert, de porter le *karakou*, cet ancêtre du caraco<sup>18</sup>, vêtement d'origine turque adopté par les femmes d'Alger dès le XVI<sup>e</sup> siècle, et au port duquel la diva accordait un grand soin.

Son costume de scène favori se composait de cet incontournable bustier, d'un seroual, d'un long foulard à franges, typiquement algérois (*maharmet el-ftoul*), noué sur le côté, retenu par un fil de perles (*khit er-rouh*<sup>19</sup>) et dont les franges venaient délicatement couvrir les épaules.

Fadéla Dziria est décédée le 6 octobre 1970. Son corps repose au cimetière d'El-Kettar, entre Bab-el-Jdid et Bab-el-Oued, là où seront enterrés Hadj M'Hamed El 'Anka, en 1978, et, en 1980, Dahmane El-Harrachi (le créateur de la chanson à succès *Ya Rayah*, reprise par Rachid Taha).

Ouvert ou plutôt agrandi en 1838 par l'administration coloniale qui avait décidé d'y regrouper les tombes des nombreux petits cimetières éparpillés autour d'Alger, et libérer ainsi des terres pour des projets immobiliers, le cimetière El-Kettar était alors désigné sous le nom de Dar el-Ghrib (« Demeure de

l'étranger »), parce que le lieu de sépulture était alors réservé aux dépouilles des étrangers à la ville...

Ainsi, les corps des plus populaires des chantres d'Alger (Fadéla Dziria, Hadj M'Hamed El 'Anka, Dahmane El-Harrachi) se retrouvent aujourd'hui enterrés dans ce qui fut la « Demeure de l'étranger ». Il faut croire que plus personne ne sera étranger à Alger. Comme plus personne n'est étranger au répertoire de Fadéla Dziria : son célèbre titre *Ya belaredj* ne fut-il pas repris par René Pérez, Juif de Tlemcen, par Jacob Zerad, Juif du Maroc, et, plus récemment, par Enrico Macias, Juif de Constantine ?

<sup>1</sup>- Jacqueline Guerroudj, « Des douars et des prisons », dans Hamid Tahri, « Jacqueline Guerroudj, moudjahida, doyenne des ex-condamnés à mort : l'institutrice qui prônait la lutte des classes », *El Watan*, 14 mai 2009. Jacqueline Guerroudj fut condamnée à mort en 1957, graciée le 8 mars 1962, en même temps que Djamil Bouazza et Djamil Bouhired.

<sup>2</sup>- Ajoutons que, des siècles et des siècles plus tôt, au Sahara, c'était déjà une femme, Tin-Hinan (l'Antinéa de Pierre Benoît), une reine guerrière, qui présidait au destin des « Hommes bleus », les Touaregs, ces hommes voilés qu'une certaine légende fait remonter à l'Atlantide...

<sup>3</sup>- Citons, pour mémoire, les « sœurs de combat » de Djamil Bouhired : Djohor Akrouf, Fatma Baïchi, Yasmina Belgacem, Hassiba Benbouali, Fatima Benosmane, Fatiha Berber, Djamil Bouazza, Djamil Boupacha, Ratiba Chergou, Zoubida Fadila, Djouha Haddadi, Ouadia Hadj Mahfoud, Baya Hocine, Louise Ighilahriz, Samia Lakhdari, Nafissa Laliem, Fatouma Ouzeggane, Farida Saboundji, Fatma Talbi...

<sup>4</sup>- Djamil, *l'Algérienne*, 1957.

<sup>5</sup>- Pour Djamil Bouhired, Paris, Editions de Minuit, 1957.

<sup>6</sup>- « Pour Djamil Boupacha », *Le Monde*, 3 juin 1960. Pour Simone de Beauvoir, « la lutte du peuple algérien contre l'oppression colonialiste et pour son indépendance se confond avec celle du peuple français contre le fascisme et pour la démocratie ».

<sup>7</sup>- Il nous faut, toutefois, signaler que depuis quelques années, un vent de révisionnisme souffle sur Alger : ainsi, à en croire certaines déclarations publiées par la presse, tels héros ou telles héroïnes n'auraient pas été ce qu'ils ou ce qu'elles prétendent avoir été durant, tout particulièrement, la bataille d'Alger. Même les versions, jusque-là officielles, présentant tel ou telle comme une « victime historique » des tortionnaires de la villa Sésini ou de l'école Sarouy, ont pu être ici ou là qualifiées de pures mystifications ! On imagine les émois et les cris d'orfraie qu'un tel vent aura suscités et continue de susciter...

<sup>8</sup>- Voir Andrée Dore-Audibert, *Des Françaises d'Algérie dans la guerre de libération*, Paris, Karthala, 1995.

<sup>9</sup>- En 1984, le Code de la famille confirme leur statut de mineures, dépendant de la bonne volonté du père ou du mari. La réforme de 2005, qui ne fait, notamment, que restreindre les cas de polygamie, reste bien timide en comparaison de la réforme du Code marocain...

<sup>10</sup>- Djamil Amrane, « Femmes dans la guerre d'Algérie, entretien avec Fatma Baïchi », *Clio*, n° 9, 1999.

<sup>11</sup>- En décembre 1995, une chaîne de France Télévisions avait réuni sur un même plateau des femmes algériennes et iraniennes. Sujet de débat : le « voile islamique ». C'était en pleine décennie noire, celle du terrorisme islamiste en Algérie, que les médias français s'étaient empressés de baptiser « deuxième guerre d'Algérie » (comme pour dédouaner l'histoire de France de la première ?). Ce soir-là, une phrase de l'invitée algérienne, Louisa Hanoune, stupéfia la journaliste (Laure Adler), et il y avait de quoi : « J'ai même rencontré au Yémen des femmes voilées, militantes des droits de l'homme et de la femme ! »

<sup>12</sup>- Cf. Claude Liauzu, « Femmes du Maghreb », *Clio*, n° 9, 1999.

<sup>13</sup>- Paris, Plon, 1991.

<sup>14</sup>- Djamil Amrane, *Les Femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991 ; *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, Paris, Karthala, 1996. Voir aussi : Andrée Dore-Audibert, *Des Françaises d'Algérie dans la guerre de libération*, op. cit. ; Diane Sambron, *Femmes musulmanes. Guerre d'Algérie 1954-1962*, Paris, Autrement, 2007 ; Fadéla M'Rabet, *La Femme algérienne*, Paris, Maspero, 1965 et *Les Algériennes*, Paris, Maspero, 1967 ; Jacqueline Guerroudj, *Des douars et des prisons*, op. cit.

<sup>15</sup>- Fady Matar, TV5Monde – Cultures du monde – Cités du monde – Alger ([www.tv5.org/TV5Site/alger/fr/mediatheque/musique.html](http://www.tv5.org/TV5Site/alger/fr/mediatheque/musique.html)).

<sup>16</sup>- Genre issu de l'arabo-andalou de Tlemcen, adopté et développé par l'Ecole d'Alger. Son nom vient de *hawz*, désignant en arabe le faubourg d'une ville, ou, par extension, l'arrière-pays. Voir Mohamed Souheil Dib, « Typologie du patrimoine hawzi et non-hawzi », *Les Cahiers du CEFRESS*, n° 1, Université de Picardie, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 92 et suiv.

<sup>17</sup>- Depuis une décennie, la chanson, qui, un temps, fut en effet interdite à la radio d'Alger, connaît un regain de popularité : aujourd'hui, elle est proposée partout aux internautes, et fait, dans les blogs et forums, l'objet de mille et un commentaires à propos du sens caché des paroles...

<sup>18</sup>- Qui ne connaît la fameuse *Laitière* de Vermeer, avec son caraco jaune (grenat chez *La Servante qui dort*, du même peintre) ? A la mode au XVI<sup>e</sup> siècle, le caraco n'est entré dans le dictionnaire de l'Académie française qu'en 1835. Le mot *karakou*, qui a donc donné en français *caraco*, nous vient du turc *kerake* : sorte de cape à manches. Le terme, qui figure parmi les *Mots français d'origine orientale* d'Albert Dauzat (1943), désignait un corsage à manches longues porté sur une jupe, parfois cintré ; aujourd'hui, sous-vêtement féminin, droit et court, porté en bustier.

<sup>19</sup>- Mot à mot « fil de l'âme » : parure algéroise (de pierres précieuses) qui se porte traditionnellement sur le front, et se transmet de mère en fille. A Alger, c'est une des pièces maîtresses du trousseau de la future mariée.

# Alger qui dit oui, Alger qui dit non

## En guise de conclusion

*Je sens bouillonner dans mon cœur  
Le sang de la jeunesse  
Des vents nouveaux se lèvent en moi  
Et lorsque je demande à la Terre :  
« Mère, détestes-tu les hommes ? »  
Elle me répond :  
« Je bénis les ambitieux  
et ceux qui aiment affronter les dangers.  
Je maudis ceux qui ne s'adaptent pas  
aux aléas du temps et se contentent de mener  
une vie morne, comme les pierres »...*

Abou el-Qassem Chabbi (1909-1934),  
*La Volonté de vivre*<sup>1</sup>

*El Bahdja, El Mahroussa, El Baïda* : la Splendide, la Protégée, la Blanche.  
Alger dans tous ses états.

Sous l'occupation turque comme sous la colonisation française, dans sa résistance aux tortionnaires de Bigeard ou à la terreur islamiste, face à l'autisme de ses gouvernants ou aux calculs des spéculateurs immobiliers (qui, tels des vautours, guettent l'effondrement de sa Casbah), Alger n'aura jamais perdu de sa « candide blancheur ». Le Corbusier, à qui l'on doit cette expression, avait une ambition démesurée pour la ville, un plan aussi détonnant que détonant : ses détracteurs, on l'a vu, le baptisèrent « projet Obus ».

Des « projets Obus », mais pulvérisateurs à la fois du tissu urbain et du tissu social, Alger en connaîtra bien d'autres après l'Indépendance. Deux paradoxes se révèlent dans son histoire récente. Le premier, visible à l'œil nu, est dramatique : la vieille ville, qui connut les démolitions systématiques des premières décennies de la « présence française », se trouve aujourd'hui

sérieusement menacée dans ses fondements. Les recommandations sur la sauvegarde d'El-Djazaïr concluant les multiples colloques organisés sous l'égide de l'Unesco ou à l'initiative de telle école d'architecture restent à ce jour lettres mortes. Or, comme l'avait très justement souligné un architecte algérien, « il ne peut y avoir d'Alger sans El-Djazaïr<sup>2</sup> ».

Le second paradoxe est celui du développement extraordinaire de la partie est de la capitale (El-Hamma), celle que je nommerai (abusivement, certes) la « Silicon Valley de la culture algéroise ». Une réalité sociologique distingue le Hamma et la Casbah : le premier s'offre et offre ses services à la classe moyenne et aux élites ; la seconde reste, pour l'heure, le refuge des classes populaires, en attendant les expulsions et autres transferts de populations préfigurant une rénovation *de fond en comble* destinée, selon toute vraisemblance, à transformer la Casbah en une copie « chic » de l'Albaicin de Grenade<sup>3</sup>...

Si, malgré l'état des façades, Alger n'a jamais perdu de sa « candide blancheur », elle n'a jamais rien perdu non plus de ses us et coutumes de cité frondeuse, de sa capacité à mobiliser les foules et à livrer ses rues à leur colère, comme si, face à l'arbitraire, son salut dépendait de l'instauration d'un état d'insurrection permanent. Un salut qu'elle doit aujourd'hui à sa jeunesse, pour beaucoup ; à Sidi Abd er-Rahman, son saint tuteur, vous diront les anciens ; mais si peu à l'opposition (neutralisée par un accès aux privilèges réservés jusque-là aux caciques du régime), et encore moins à ses coteries d'intellectuels loyalistes.

De Bab-el-Oued à Diar el-Mahçoul, Alger a connu insurrection sur insurrection, et perdu des milliers de ses jeunes, tombés sous les balles des « gens d'armes » coloniaux puis indigènes, mais le peuple d'Alger est toujours là, debout, vigilant, face à un pouvoir aux aguets, un pouvoir prêt à tout, et même (susurre-t-on) à la redistribution de la rente pétrolière là où se profile la moindre revendication : juste de quoi exorciser les démons du printemps arabe...

Alger qui dit oui, Alger qui dit non. Non à la fatalité, oui à la vie : « Lorsqu'un jour le peuple veut la vie, force est pour le destin de répondre ! » chantait déjà, en 1933, le poète visionnaire tunisien, Abou el-Qassem Chabbi<sup>4</sup>, celui-là même qui, du fond de la mémoire collective de quatre générations, a fini par donner à la révolution les couleurs et le parfum du jasmin. Or, à Alger comme à Tunis, les « chahuts de gamins » sont autant d'hymnes à la vie, qui poussent à « affronter les dangers » à « s'adapter aux aléas du temps », à ne pas se contenter d'une « morne vie de pierres » : les pierres, la jeunesse d'Alger a toujours su les faire parler. Et, mystère des mystères, chez les enfants de Sidi Abd er-Rahman, en pleine Intifada, on continue de chanter ! C'est un fait historique : même dans ses moments les plus tragiques, Alger n'a jamais renoncé

à chanter. Ni à faire... chanter. On l'a vu : « La musique a toujours accompagné Alger dans toutes sortes de convulsions<sup>5</sup>. » Convulsions immémoriales, tour à tour phéniciennes, numides, judéo-berbères, romaines, vandales, arabes, turques, françaises, algéro-algériennes : Alger dans tous ses états, Alger de tous les Etats !

Longtemps après l'avoir quittée, il y aura toujours, quelque part, un pied-noir ou un immigré pour magnifier sa nostalgie, répétant après Edmond de Goncourt : « Je ne passe jamais à Paris devant un magasin de produits algériens sans me sentir revenir au [temps] le plus heureux de ma vie, à mes jours d'Alger. Quelle caressante lumière ! Quelle respiration de sérénité dans le ciel ! Comme ce climat vous baigne dans sa joie ! [...] La volupté d'être vous pénètre et vous remplit... Rien de l'Occident ne m'a donné cela : il n'y a que là-bas, où j'ai bu cet air de paradis, ce philtre d'oubli magique<sup>6</sup>... »

Plus que sa « caressante lumière », ce sont ses enfants, ses femmes et ses hommes – ces « paysages humains », comme disait Nazim Hikmet – qui font d'Alger cette « cité radieuse », si chaleureuse et si grisante. Grisante, combien aura-t-elle fait chavirer d'écumeurs des mers, de ces envahisseurs qui, arrivés en conquérants, n'allaient pas tarder à découvrir que c'est elle, Alger, qui avait fini par les conquérir.

<sup>1</sup>- Voir Ameer Ghedira, *Chabbi ou le mal de vivre*, Tunis, Ed. du Centenaire, 2009.

<sup>2</sup>- Larbi Ichheboudène, « De la sauvegarde et de ses acteurs : le cas de la Casbah d'Alger », *loc. cit.*

<sup>3</sup>- L'Albaicin ou Albayzín : jadis, quartier abritant les plus pauvres de la communauté arabo-andalouse (« rattrapés » par la *Reconquista*) et devenu aujourd'hui ce pittoresque faubourg que continuent de convoiter les nouveaux riches nostalgiques de l'âge d'or andalou...

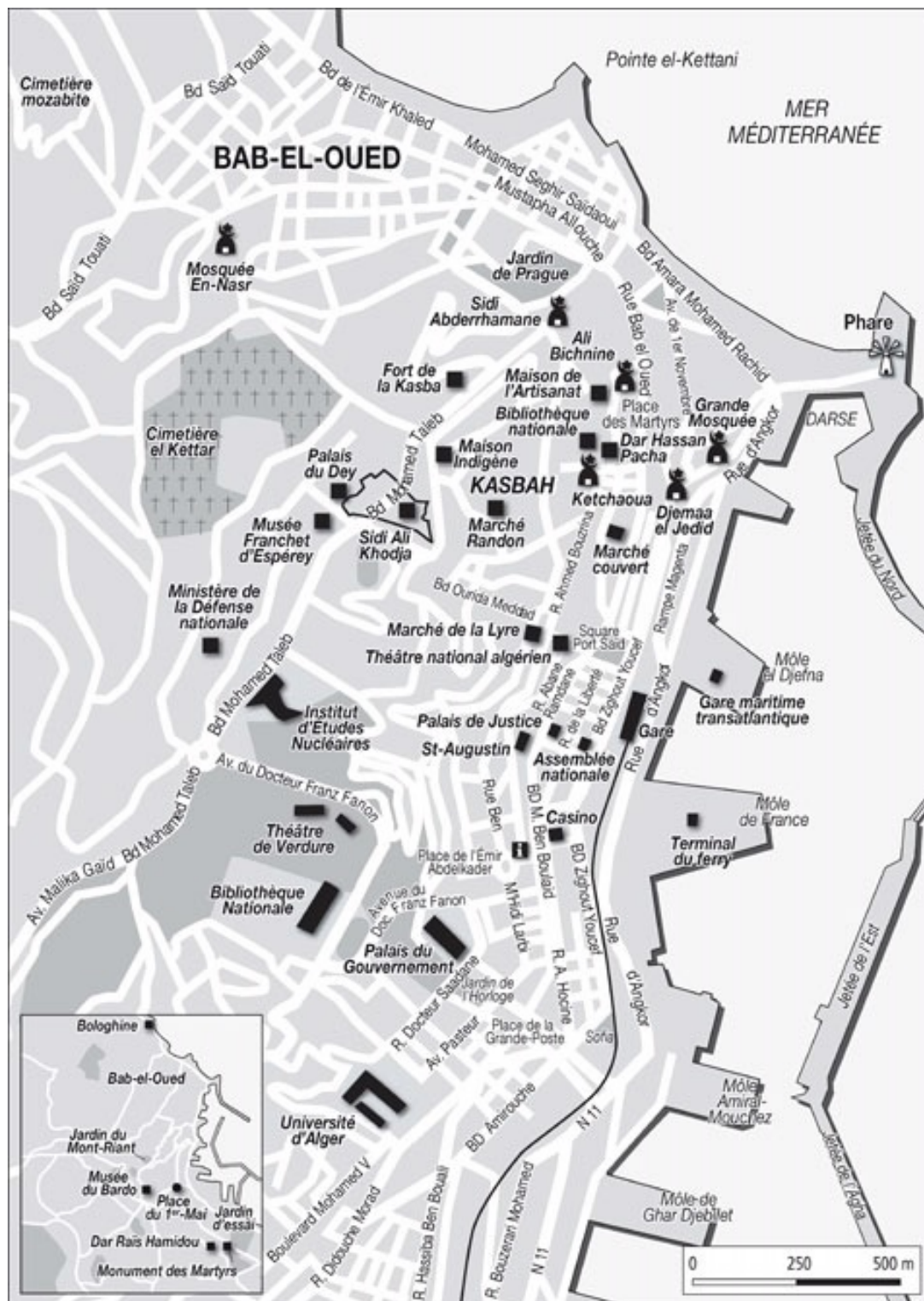
<sup>4</sup>- Abou el-Qassem Chabbi (1909-1934) : « Lorsque le peuple un jour veut la vie / Force est au destin de répondre / Aux ténèbres de se dissiper / Aux chaînes de se briser... », dans Ameer Ghedira, *Chabbi ou le mal de vivre*, *op. cit.*

<sup>5</sup>- Voir chapitre précédent.

<sup>6</sup>- Edmond de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*

# **Annexes**





Plan d'Alger avant l'indépendance

# Convention du 4 juillet 1830

## entre le général en chef de l'armée française et Son Altesse le dey d'Alger<sup>1</sup>

ARTICLE 1<sup>er</sup>. Le fort de la Casbah, tous les autres forts qui dépendent d'Alger et les portes de la ville seront remis aux troupes françaises ce matin, à dix heures (heure française).

ART. 2. Le général de l'armée française s'engage envers Son Altesse le dey d'Alger à lui laisser la libre possession de toutes ses richesses personnelles.

ART. 5. Le dey sera libre de se retirer, avec sa famille et ses richesses, dans le lieu qu'il fixera et tant qu'il restera à Alger, il sera, lui et toute sa famille, sous la protection du général en chef de l'armée française. Une garde garantira la sûreté de sa personne et celle de sa famille.

ART. 4. Le général en chef assure à tous les membres de la milice les mêmes avantages et la même protection.

ART. 5. L'exercice de la religion mahométane restera libre ; la liberté de toutes les classes d'habitants, leur religion, leurs propriétés, leur commerce et leur industrie ne recevront aucune atteinte ; leurs femmes seront respectées ; le général en chef en prend engagement sur l'honneur.

ART. 6. L'échange de cette convention sera fait avant dix heures, ce matin, et les troupes françaises entreront aussitôt après dans la Casbah, et successivement dans tous les autres forts de la ville et de la marine.

COMTE DE BOURMONT.

Au camp devant Alger, le 4 juillet 1830.

Cette convention fut ratifiée intégralement par Hussein-Pacha le 5 juillet au matin.

## Alger – Lettre du général Schneider instituant l'appellation « Algérie »

*Lettre du général Schneider, ministre, secrétaire d'Etat à la Guerre, en date du 14 octobre 1839, au maréchal Valée, gouverneur général, créant l'appellation d'Algérie (Archives du Service historique de l'armée).*

Monsieur le Maréchal, jusqu'à ce jour, le territoire que nous occupons dans le Nord de l'Afrique a été désigné, dans la communication officielle, soit sous le nom de *Possession française dans le Nord de l'Afrique*, soit sous celui d'*Ancienne Régence d'Alger*, soit enfin sous celui d'*Algérie*.

Cette dernière dénomination plus courte, plus simple et en même temps plus précise que toutes les autres, m'a semblé devoir dorénavant prévaloir. Elle se trouve d'ailleurs déjà consacrée par une application constante dans les documents distribués aux chambres législatives et dans plusieurs discours du trône. Je vous invite en conséquence à prescrire les mesures nécessaires pour que les diverses autorités, et généralement tous les agents qui, à un titre quelconque, se rattachent aux services civils ou militaires de notre colonie, aussi dans leur correspondance officielle, et dans leurs actes ou certificats quelconques qu'ils peuvent être amenés à délivrer, à substituer le mot *Algérie* aux dénominations précédemment en usage.

Recevez, Monsieur le Maréchal, l'assurance de ma très haute considération.

# La Casbah

## vue par Hilaire Barchou de Penhoen (officier d'ordonnance ayant participé à la conquête de l'Algérie)

A la fin d'avril 1830, je partis de Paris pour m'aller mettre aux ordres de M. le lieutenant-général Berthezène. Il commandait la première division de l'armée d'Afrique, et j'étais nommé son aide-de-camp.

L'expédition que je n'avais pas laissée populaire à Paris le devint davantage, à ce qu'il me sembla, à mesure que j'avais dans le Midi. Cette popularité lui venait sans doute de l'espérance qu'elle donnait au commerce de la Méditerranée, d'être enfin affranchi des pertes et des dangers que la guerre maritime lui faisait éprouver depuis plusieurs années. Il est probable d'ailleurs que sous un autre ministère, ou dans d'autres circonstances, elle eût été tout aussi bien accueillie dans le reste de la France, car enfin il s'agissait d'une réparation au pavillon national insulté.

Pour l'armée, cette expédition, qui venait après une longue paix, qui était de nature à promettre du nouveau, de l'étrange, de l'aventureux, était une vraie bonne fortune. Parmi les officiers et parmi les soldats, on considéra comme une grande faveur d'être appelé à en faire partie [...]

Voulez-vous maintenant avoir quelque idée de l'aspect de cette ville d'Alger, dont je vous parle depuis si longtemps ?...

Et d'abord, tenez-vous pour averti que vous ne devez rien rencontrer ici de ce qui partout ailleurs frappe immédiatement la vue.

[...] A quelques lieues en mer, vous verrez apparaître à l'horizon une terre d'une verdure sombre et uniforme, où se détachent quelques îlots de terre rougeâtre. Sur le rivage, au pied d'une montagne, du sommet de laquelle elle paraît avoir roulé et s'être arrêtée au moment de s'engloutir dans la mer, remarquez une énorme pierre blanchâtre. Cette pierre, grandissant à mesure que vous approcherez, finira par couvrir une partie de la montagne : ce sera comme une portion de sa charpente de craie qu'une large déchirure de sa robe verdoyante aurait mise à [sic] jour. Longtemps sa blancheur qui éclate au soleil vous éblouira les yeux ; vous n'y discernerez quoi que ce soit, à moins cependant qu'à l'aide d'une excellente lunette vous ne puissiez voir confusément dès lors un saule magnifique, précieusement conservé à la Casbah, et qui, d'où vous le voyez, fait assez l'effet du parasol d'un Bédouin venu là respirer l'air de la mer. Lorsque vous en serez plus près, la montagne se divisera en étages ; vous croirez voir grand nombre de carrières régulièrement découpées : ce sont les maisons de la ville ; s'élevant les unes au-dessus des autres comme à la courte échelle, elles semblent escalader en rangs pressés les pentes de la montagne. Elles n'ont entre elles aucune diversité de formes ou de couleurs [...]

A une demi-lieue à peu près, au moment où vous commencerez à discerner plus nettement leurs formes, vous apercevrez aussi les batteries du côté de la mer. En face, sont celles du môle ; à droite, le fort des Anglais ; à gauche, le fort de Vingt-Quatre-Heures ; d'autres encore au-delà de ces dernières, et des deux côtés. Ce système de défense est inexpugnable ; l'art de l'Europe n'y saurait rien ajouter [...] En voyant cette menaçante et formidable ceinture dont Alger se serre les reins, comme le lutteur qui s'apprête au combat, vous comprendrez avec quel orgueil les Turcs se plaisaient à l'appeler *Alger la Guerrière*.

Le port, misérable crique, ne pouvant pas contenir de vaisseau de haut-bord, ne devra pas vous arrêter longtemps. Entrez donc dans la ville.

Celle-ci peut se diviser en trois parties, en trois zones. La première, comprise entre le port et une grande rue allant de la portée Bab-el-Oued à la porte Bab-Azoun [...] ; au-delà se trouve la Casbah, attenante à la ville, mais en étant cependant tout à fait distincte.

En sortant du port, on entre dans d'obscures, d'étroites ruelles, dont la première qui se présente conduit à la grande et large rue de Bab-el-Oued, à Bab-Azoun.

Cette dernière rue est la plus longue et la plus large de la ville. A vrai dire, elle seule même a quelques rapports avec nos rues d'Europe. C'est seulement par elle que peuvent communiquer entre eux les faubourgs considérables situés à l'est et à l'ouest de la ville, ainsi que les campagnes qui sont au-delà. Elle est garnie de boutiques de toutes sortes, mais surtout d'échoppes de barbiers, qui

sont autant de lieux de réunion, de cafés. Parallèle au rivage, elle est horizontale dans toute sa longueur ; ce qui la rend le seul lieu de la ville où l'on puisse faire un peu de chemin sans monter ou descendre. C'est donc tout à la fois une grande route, un bazar, une promenade. Ces raisons diverses y faisaient affluer, du matin au soir, une foule sans cesse renouvelée. Juifs, Maures, Turcs, Bédouins, Kolouglis, fantassins, cavaliers, artilleurs, s'y pressaient, s'y coudoyaient à qui mieux mieux. Il fallait un quart d'heure pour faire dix pas. Les Kolouglis s'y faisaient remarquer à la beauté régulière de leurs traits ; les Turcs, à leurs figures mâles et décidées ; quelques ulémas, à leurs turbans blancs soigneusement plissés ; les Bédouins, à leur mine féroce, à leurs burnous, roulés autour du corps en manteau, rattachés sur la tête en guise de turban ; les nègres et les négresses, à des vêtements toujours blancs, afin que l'ébène de leurs visages en soit plus éclatant, ou bien encore, à leurs ornements d'argent, à leurs joues bizarrement tailladées ; les femmes juives, à leurs cheveux noirs relevés, ou retombant en nattes, comme on les portait, sans doute, sous la tente des patriarches ; les Juifs enfin, à leurs coiffures, à leurs vêtements toujours noirs, car les Turcs leur avaient imposé cette couleur sinistre, les avaient voués à ce deuil éternel. Vues d'une certaine élévation, toutes ces têtes, si diverses de traits, de couleurs et d'expression, paraissaient se toucher, tant la foule était pressée ; elles roulaient, elles coulaient, en quelque sorte, devant vous comme une rivière, comme un torrent fantastique. En même temps, l'oreille était frappée d'un mélange confus de cris, d'imprécations, de jurements, en dix langues diverses, formant certainement le plus étrange bruissement qui ait été entendu depuis Babel.

Au-delà de ce lieu, en se dirigeant vers la Casbah, on entre dans un dédale de rues qui ne ressemblent en rien à ce que l'on quitte.

Celles-ci vont toutes du palais du dey à cette grande rue de Bab-el-Oued à Bab-Azoun, qu'elles coupent sous des angles divers. Elles s'épanouissent à la façon des branches d'un éventail, avec cette différence pourtant, c'est qu'au lieu d'aller en ligne droite, du point de départ à la base, faisant entre elles des angles égaux, elles se mêlent, se croisent, se brouillent en chemin, de manière à former le labyrinthe le plus énigmatique qu'on puisse imaginer. On les dirait bâties sur le plan d'un écheveau de fil avec lequel aurait joué un chat. Ces rues sont désertes. On y marche entre deux rangs de maisons si rapprochées qu'on se croit parfois menacé d'en être étouffé ; dans certains passages on se trouve pris comme dans un étau. Le ciel n'apparaît le plus souvent que comme une ligne bleuâtre. Parfois on le perd tout à fait de vue, ne laissant entre elles que de sombres corridors. Les maisons, qui se font face, se touchent en général par leurs étages supérieurs. Leurs fenêtres sont rares, étroites, soigneusement grillées : leurs portes basses, cachées autant que possible ; quelques-unes, mais en petit



nombre, assez élégamment sculptées. A chaque pas on se heurte à des ruines ; on ne rencontre que solitude, nuit, silence ; mais en revanche, si d'aventure un rayon du soleil vient à tomber au milieu de l'obscurité sur quelque Juive à la robe antique et aux longs cheveux noirs, sur un Turc, sur un Maure aux vêtements pittoresques, sur un groupe de fumeurs réunis au fond de la boutique d'un barbier, vous avez devant vous mille jolis tableaux de genre, que vous regretterez longtemps de n'avoir pu fixer sur la toile.

On peut errer longtemps dans ces rues. On ne saurait s'y égarer complètement. Descend-on leur pente rapide, on se trouve bientôt dans la grande rue que nous quittons. La monte-t-on, on arrive inévitablement à la Casbah.

Ce palais ou ce château est un entassement confus de constructions de styles et d'époques différentes : le type élégant et gracieux de la maison mauresque y est cruellement défigurée, il ne l'est pas assez néanmoins, pour que les yeux ne se trouvent assez vivement saisis des deux étages de galerie, des légères colonnades, des couleurs éclatantes qu'on aperçoit aussitôt qu'on en a franchi le seuil.

Vous remarquerez peut-être, sous une des galeries du rez-de-chaussée, une petite porte étroite et basse. Elle est facilement reconnaissable au grand nombre de serrures et de cadenas qui la ferment, le chêne dont elle est faite disparaît sous des têtes de clous et des lames de fer. Eh bien ! sur le seuil de cette porte, une des puissances les plus illimitées qui aient existé sur la terre est venue se briser pendant des siècles sans l'avoir franchie. Il n'est pas un dey qui, d'une parole, n'eût pu faire tomber dix têtes : les efforts de tous réunis n'auraient pu la faire tourner sur ses gonds. Trois clefs différentes la fermaient. Le dey n'en avait qu'une. Les deux autres étaient dans les mains de deux grands fonctionnaires de la régence. Pour l'ouvrir, la coopération de ces trois personnages était donc indispensable. Il fallait, en outre, que la chose ait été délibérée dans le divan. Cette règle, il n'existait pour le dey aucun moyen de l'enfreindre ; en secret, cela n'était pas possible, car la porte, donnant sur l'endroit le plus fréquenté du palais, n'était perdue de vue ni jour ni nuit par les janissaires de garde ; en public, il en eût immédiatement payé de sa tête la moindre tentative. Cette porte, vous l'avez sûrement deviné, était celle du trésor [...] Tous ces remparts de précautions et de garanties, dont les autres peuples protègent leurs personnes, leurs familles, leur honneur, celui-ci en avait entouré son argent. Là, des gourdes, des onces, des piastres, des douros, des louis, des guinées, gisaient en cinq ou six monceaux, racontant, monnayant trois siècles de crimes, de violences et de rapines.

Il n'y a qu'un coup d'œil à donner aux appartements mesquins, aux corridors étroits, aux escaliers raides et sans grâce du château. Il faut se hâter de monter

sur la terrasse la plus élevée. De là on voit toutes les maisons descendre, se précipiter en masse vers le rivage, jusqu'à ce que s'épanouissant, pour ainsi dire au choc, elles jaillissent à droite et à gauche en deux faubourgs longs et étroits. On n'aperçoit de ces maisons que leurs blanches terrasses, qui vont s'abaissant de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignent davantage du point où l'on se trouve ; Alger apparaît alors tout semblable aux traces irrégulières qu'aurait laissées dans une montagne de craie le passage d'une population de géants. On a devant soi comme un immense escalier, auprès duquel celui de Versailles semblerait fait pour des Lilliputiens.

A sa dernière marche, vous pourriez mettre le pied sur un des bâtiments de notre escadre, qui s'étend là comme une cité flottante, une cité européenne venue se poser en face d'une ville africaine. C'est l'Europe se montrant à l'Afrique dans toute la puissance de sa civilisation. Au-delà la mer se déploie dans son immensité. A votre droite, le cap Matifou projette ses contours hardiment découpés : derrière vous, sur la colline dominant la Casbah, le château de l'Empereur, avec son réduit écroulé, ses batteries ruinées, ses murs renversés, est semblable à un athlète étendu sous le coup mortel. Au-delà, mais dans la même direction, l'Atlas surgit aux confins de l'horizon ; puis, enfin, tout autour de vous une multitude d'élégantes villas, rayonnant de la ville comme d'un centre, s'éparpillent au milieu d'une campagne verdoyante, empressées qu'elles sont, après avoir franchi le mur d'enceinte, de s'épandre en liberté, au sortir de rues étroites, sans air, sans lumière, d'avoir leurs coudées franches, de respirer librement.

Parmi ces maisons les plus remarquables sont celles du dey et de l'agha, toutes deux entourées de vastes jardins. Toutes sont d'ailleurs bâties sur le même plan. Ce sont toujours, autour d'une cour carrée, deux étages de galeries soutenues par de légères colonnes, toujours le type de la maison mauresque ; type élégant et gracieux, que le caprice et le goût de l'architecte tourmentent de mille façons, mais ne vont jamais, fort heureusement, jusqu'à briser entièrement. De la cour pavée de marbre, à voir la pierre se plisser autour de soi, en légères ogives, au sommet des colonnes, on dirait une tenture, une mousseline, qu'une main d'artiste aurait pris soin de relever, de draper tout autour de vous. Un bassin d'eau occupe ordinairement le centre de la cour. Les jardins sont d'une simplicité qui rappelle ceux d'Homère ; des légumes, des vignes, quelques arbres fruitiers, voilà ce dont ils se composent. Ils sont arrosés par d'abondantes eaux, qu'on laisse couler en rigoles toujours droites ; qu'on ne songe point à faire serpenter en rivière, ou grimacer en cascade ; que parfois seulement on retient dans quelques vastes bassins pour en jouir plus longtemps, ou bien qu'on fait jaillir en gerbes élevées pour en multiplier la fraîcheur. Les matériaux

employés dans les constructions sont d'aussi peu de prix que le plan suivi est simple, mais ces villas répondent parfaitement au besoin qui les a fait élever : elles sont la forme pure, l'expression naïve et simple d'une idée fortement sentie ; il en résulte qu'elles se trouvent en merveilleuse harmonie avec l'aspect des lieux, avec le climat, avec tous les jeux d'air, de lumière. Elles concourent admirablement à former un grand et magnifique spectacle. Lorsque le soleil étincelle sur la chaux vive qui les recouvre, elles éclatent, en quelque sorte, aux yeux, sur la pelouse verte qui les entoure, comme autant de palais de marbre blanc. On a devant soi les jardins enchantés du Tasse et de l'Arioste ; on a devant soi un théâtre tout dressé pour les magiques aventures des Mille et Une Nuits.

Hilaire Barchou de Penhoen,  
« Souvenirs de l'expédition d'Afrique »,  
*Revue des Deux Mondes*, vol. 5, 1832.

# Le Jardin d'essai

## vu par Karl Marx

Hier à une heure de l'après-midi nous sommes descendus à Mustapha inférieur d'où le tramway nous a amenés au Jardin Hamma ou Jardin d'essai qui sert de promenade publique, avec à l'occasion des concerts de musique militaire, et qui est utilisé comme pépinière, pour faire pousser et propager des végétaux indigènes, enfin pour des expériences botaniques scientifiques et comme jardin d'acclimatation. Le tout occupe un très vaste terrain, dont une partie est accidentée, tandis que l'autre est en plaine. Pour observer tout en détail, il faudrait au moins un jour entier et le faire en outre avec un connaisseur [...]

Je me permets de noter que c'est précisément à ce Hamma qu'eut lieu, le 23 octobre 1541, le débarquement de 24 000 soldats sous les ordres de l'empereur Charles Quint (ou Carlos I<sup>er</sup>, comme l'appellent les Espagnols) ; huit jours plus tard, il dut rembarquer les beaux restes de son armée détruite, sur les vaisseaux échappés à la tempête du 26 et ralliés à grand-peine par Doria à Matifou...

Avant de pénétrer dans le Jardin d'essai, nous bûmes du café, en plein air naturellement, dans un café maure. Le Maure en prépare d'excellent, nous étions assis sur des tabourets. Sur une table de bois brut, une douzaine de clients maures, le buste penché en avant, les jambes croisées, savouraient leurs petites

cafetières (chacun a la sienne) tout en jouant aux cartes (une victoire que la civilisation a remportée sur eux).

Le spectacle était très impressionnant : certains de ces Maures étaient habillés avec recherche et même richement, d'autres portaient ce que j'oserais appeler des blouses, qui étaient autrefois de laine blanche, à présent en lambeaux et en loques, mais aux yeux d'un vrai musulman de telles contingences, la chance ou la malchance, ne sauraient établir une différence entre fils de Mahomet. Cela n'influe pas sur l'égalité absolue qu'ils manifestent dans leurs relations sociales. Ce n'est que lorsqu'ils sont démoralisés qu'ils prennent conscience de ces différences ; en ce qui concerne la haine envers les chrétiens et l'espoir de remporter finalement la victoire sur ces infidèles, leurs hommes politiques considèrent à juste titre ce sentiment et la pratique de l'égalité absolue (non du confort ou de la position sociale, mais de la personnalité) comme quelque chose qui les incite à maintenir vivante la première et ne pas renoncer au second. (Et pourtant, ils sont fichus<sup>2</sup> sans un mouvement révolutionnaire !)

« Pour la partie plane du Jardin d'essai, quelques brèves remarques : il est divisé par trois magnifiques allées qui le coupent dans le sens de la longueur, en face de l'entrée principale, il y a l'allée des platanes, puis l'allée des palmiers, qui aboutit à une oasis de 72 palmiers immenses, et est borné par la voie ferrée et la mer ; enfin, vient l'allée des magnolias et d'une sorte de figuiers (*figus roxburghi*). Ces trois grandes allées sont à leur tour coupées par beaucoup d'autres qui les croisent, comme la longue allée des bambous qui est étonnante, l'allée des palmiers à chanvre, celle des arbres-dragons, des eucalyptus (arbre à gomme, bleu, de Tasmanie), etc. Ces derniers poussent avec une rapidité extraordinaire.

Naturellement, on ne saurait avoir ce genre d'allées dans les jardins d'acclimatation européens.

Dans un grand rond-point entouré de platanes, on jouait cet après-midi là de la musique militaire ; le chef d'orchestre, un sous-officier en uniforme français habituel, par contre les musiciens (de simples soldats) en culottes rouges bouffantes (de coupe orientale) ; des souliers de toile blanche qui se boutonnent jusqu'au bas du pantalon ; sur la tête des fez rouges.

Du jardin, je n'ai pas mentionné (bien que mon nez y ait pris par moments grand plaisir) les orangers, citronniers, ainsi que les amandiers, oliviers, etc. ; beaucoup moins de cactus et d'aloès qui poussent également à l'état sauvage dans la campagne (comme les oliviers et les amandiers sauvages), que là où nous habitons.

Pour ravissant qu'ait été pour moi ce jardin, il me faut noter que cette excursion et les autres du même genre ont eu cette chose abominable qu'est

l'inévitable poussière de craie ; bien que je me sois senti bien l'après-midi, et après être rentré et la nuit, l'irritation provoquée par la poussière m'a valu une gêne et de la toux.

Karl Marx, *Lettre à sa fille Laura Lafargue*  
Alger, le 14 avril 1882<sup>3</sup>

## Quelques prix Abd El-Tif

### (Pensionnaires de la villa Abd El-Tif ayant laissé au moins une œuvre en rapport avec Alger)

Léon Cauvy (1874-1933), 1907 : *Abords de la villa Abd El-Tif, Terrasses d'Alger, Le Port d'Alger, La Darse de l'Amirauté.*

Jacques Simon (1875-1965), 1908 : *Le Port d'Alger.*

Jules Migonney (1876-1929), 1909 : *Patio de la villa Abd El-Tif.*

Charles Dufresnes (1875-1938), 1910 : *Juives d'Alger.*

Adolphe Beaufrère (1876-1960), 1911 : *Colline de la villa Abd El-Tif, village du Hamma près d'Alger.*

Paul-Elie Dubois (1886-1949), 1920 : *La villa Abd El-Tif.*

Jean Launois (1898-1942), 1920 : *Femmes de la Casbah.*

Maurice Bouviolle (1893-1971), 1921 : *Maquette pour la décoration de l'Ecole normale, La Grande Mosquée, Mauresques d'Alger.*

Pierre Deval (1897-1993), 1922 : *Le Jardin d'essai, Paysage de Provence.*

Etienne Bouchaud (1898-1989), 1924 : *Souvenir de l'ancien môle d'Alger, La Mandoline, Le Patio de la villa Abd El-Tif, Les Quais d'Alger, La Vasque de*



*la villa Abd El-Tif, Environs de la villa Abd El-Tif, Le Ravin de la Femme sauvage à Alger.*

Jean-Désiré Bascoulès (1886-1976), 1925 : *Le Port d'Alger, La Place du Gouvernement à Alger, Rue d'Alger, Place de Lavigerie à Alger.*

Saint-André Louis Berthommé (1905-1977), 1925 : *Paysage des environs d'Alger, Paysage du Jardin d'essai.*

Eugène Comeau (1894-1975), 1925 : *Vue d'Alger.*

Albert Brabo (1894-1964), 1926 : *La Baie d'Alger vue de la villa Abd El-Tif.*

Louis Riou (1893-1958), 1926 : *Le Port d'Alger, Le Jardin d'essai à Alger.*

André Thomas-Rouault (1899-1949), 1927 : *La villa Abd El-Tif.*

Richard Maguet (1896-1940), 1932 : *L'Usine à gaz d'Alger, Rue de l'Orangerie à Alger.*

Emile Bouneau (1902-1970), 1933 : *Alger le matin, La Baie d'Alger.*

Jean-Eugène Bersier (1895-1980), 1942 : *Fort et Casbah, Vues de la villa Abd El-Tif, Fontaine du Hamma, Place du Gouvernement, Environs d'Alger.*

André Bourdil (1911-1982), 1942 : *Le Port d'Alger vu de la villa Abd El-Tif.*

François Fauck (1911-1979), 1945 : *Alger, le Ravin de la Femme sauvage.*

Jean Vimenet (1914-1999), 1953 : *La Baie d'Alger, Le Jardin d'essai, Le Repas à Abd El-Tif, La Guerre d'Algérie.*

Jean-Pierre Blanche (1927), 1956 : *Port d'Alger.*

Gisèle Georges-Mianes (1928), 1957 : *Les Terrasses Abd El-Tif.*

Extrait du catalogue réalisé  
pour une des premières expositions  
de la jeune peinture algéroise  
(1944)

Extrait du catalogue réalisé  
pour une des premières expositions  
de la jeune peinture algéroise  
(1944)

**CERCLE FRANCO-MUSULMAN  
D'ALGÉRIE**

10, place du Gouvernement, Alger

\*\*\*\*\*

**du 6 décembre au 17 décembre 1944**

**EXPOSITION**

**D'ŒUVRES DE JEUNES PEINTRES  
ET MINIATURISTES MUSULMANS  
d'ALGÉRIE**

Placée sous le Haut Patronage

du **Général d'Armée Catroux**,  
Ministre Délégué du Gouvernement  
de la République Française  
en Afrique du Nord  
et de Monsieur le Ministre Plénipotentiaire  
**Yves Chataigneau**,  
Gouverneur Général de l'Algérie

\* \*

<b>A. HEMCHIE</b>	<b>A. ALI-KHODJA</b>
<b>M. TEMAM</b>	<b>M. BOUTALEB</b>
<b>B. BENAMIRA</b>	<b>A. BEN-HASSEL</b>
<b>M. ZMIRLI</b>	<b>M. RANEM</b>
<b>A. BENSLIMAN</b>	<b>A. ABSI</b>
<b>B. YELLES</b>	<b>M. FERHAT</b>
<b>A. FARRAH</b>	

OUVERTE TOUS LES JOURS,  
DIMANCHES COMPRIS

**ENTRÉE : 2, rue du Divan**

Les Salons du Cercle  
ont été gracieusement mis  
à la disposition des exposants

**PRÉFACE DU CATALOGUE**

Un artiste qui m'a demandé de taire son nom mais que tout le monde identifiera sans peine quand j'aurai dit qu'il est le maître incontesté de la miniature en pays d'Islam, a conçu la généreuse et délicate pensée de grouper dans une exposition les jeunes peintres musulmans d'Algérie.

Musulmans et Algériens, les uns et les autres, ils se sont engagés sur deux voies différentes, selon leur tempérament :

Les uns ont suivi le lumineux sillage de celui que je n'ai pas nommé. Ils ont déjà l'habileté technique et le sens du décor qui firent la gloire des enlumineurs de Corans ou des illustrateurs de poésies persanes. Demain ils seront, à l'imitation de leur maître, les bons artisans d'une renaissance de la miniature musulmane dont nous saluons les prémises.

Les autres, élèves de nos écoles d'Alger et de Paris, se sont laissés séduire par les leçons de peintres de chez nous, de ces artistes par qui la France maintient, en dépit des épreuves, sa primauté artistique dans le monde.

La rencontre de ces deux traditions d'art exprime d'une manière trop heureuse ce rapprochement des deux cultures et des deux sociétés qui est comme la raison d'être du Cercle franco-musulman pour qu'il ne soit empressé d'accueillir ces jeunes gens et de convier les hommes de goût et de bonne volonté à s'associer à son geste inaugural.

**Georges MARÇAIS**  
Membre de l'Institut

## Bibliographie générale

AÏT DJAFER Ismaël, *Complainte des mendiants arabes de la Casbah et de la petite Yasmina tuée par son père*, Alger, Bouchène, 1987.

AÏT-LARBI Arezki, « La contestation sociale tourne à l'émeute », *Ouest France*, 22 octobre 2009.

ALDRICH Robert F., *Colonialism and Homosexuality*, Londres, Routledge, 2003.

ALI Allalou Mohamed, SMATI Aziz, BENFODIL Mustapha, VALLORANI Jean-Pierre, *Alger Nooormal*, Paris, Ed. Françoise Truffaut, 2005.

ALMI Saïd, *Urbanisme et colonisation. Présence française en Algérie*, Spirmont, Mardaga, 2002.

BACRI Roland, *Les Rois d'Alger*, Paris, Grasset, 1988.

BALHI Mohamed, *Chroniques infernales, Algérie 1990-1995*, Alger, Marinoor, 1998.

BALHI Mohamed, *Tibhirine, l'enlèvement des moines*, Beyrouth, Dar El Farabi, 2002.

BALZAC Honoré de, *La Comédie humaine*, Paris, Charpentier, 2<sup>e</sup> éd., 1840.

BARCHOU DE PENHOEN Hilaire, « Souvenirs de l'expédition d'Afrique », *Revue des Deux Mondes*, vol. 5, 1832.

BEAUGÉ Florence, « Le tabou du viol des femmes pendant la guerre d'Algérie commence à être levé », *Le Monde*, 11 octobre 2001.

BELAÏD Lakhdar, « Les jeunes sont rongés par un sentiment d'inutilité », *La Voix du Nord*, 9 janvier 2011.

BENCHABANE A., « Monseigneur Duval et Albert Camus, deux hommes dans la tourmente », *El Watan*, 15 mai 2006.

BENCHEIKH Djilali, *Tes yeux bleus occupent mon esprit*, Tunis, Elyzad, 2007.

BENZIANE Abdou, « Alger au cinéma, de Pépé le Moko à Bab-el-Oued City », *La Pensée de Midi*, n° 4, 2001.

BERTEUIL Arsène, *L'Algérie française*, Paris, Dentu, 1856.

BERTRAND Louis, *Nuits d'Alger*, Paris, Flammarion, 1929.

BLANCHET André, *La Littérature et le spirituel*, Paris, Aubier, 1961.

BONNEROT Jean, *Camille Saint-Saëns, sa vie, son œuvre*, Paris, Durand, 1924.

BOUDJEDRA Rachid, *Peindre l'Orient*, Paris, Zulma, 1996.

BOUKHOBZA M'Hamed, *Octobre 88, évolution ou rupture ?*, Alger, Bouchène, 1991.

BOUSLAMA Kamel, « Alger-Casbah : Momo, poète-cantilène de la citadelle », *Tassili Magazine*, n° 9, avril 1997.

BOUSLAMA Kamel, « Fontaines d'Alger, lieux de mémoire privilégiés », *Tassili Magazine*, n° 38, juin 2004.

BRAHIMI Himoud, *Mienne Casbah, tes légendes et tes secrets*, Alger, Synergie, 2007.

BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1966.

BRUNE Jean, *Interdit aux chiens et aux Français*, Paris, La Table ronde, 1966.

CAIN Julien, *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 9, n° 5, 1964.

CAJAUNAU R. P., *La Basilique Notre-Dame-d'Afrique*, Alger, Imprimerie L. Crescenzo, 1948.

*Camille Saint-Saëns et l'Algérie*, catalogue de l'exposition (octobre 2003/janvier 2004) au Château-Musée de Dieppe.

CAMUS Albert, KOESTLER Arthur, *Réflexions sur la peine capitale*, Paris, Calmann-Lévy, 1957.

CAMUS Albert, *Essais*, II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965.

CAMUS Albert, *L'Etranger*, Gallimard / Folioplus Classiques n° 40, 2005.

CAMUS Albert, *La Mort heureuse*, Cahiers Albert Camus I, Gallimard, 1971.

CAMUS Albert, *Le Premier Homme*, Gallimard / Folio, 2000.

CERTEAU Michel de, *L'Invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions, 1980.

CHALUPT René, « La Musique » (chronique), *Les Ecrits nouveaux*, tome IX, n° 6, juin 1922.

CHARBY Jacques, *L'Algérie en prison*, Paris, Editions de Minuit, 1961.

CHARBY Jacques, *Les Enfants d'Algérie*, Paris, Maspero, 1962.

CHAREF Abed, *Algérie 88. Un chahut de gamins ?*, Alger, Laphomic, 1990.

CHASLES Emile, *Michel de Cervantès : sa vie, son temps, son œuvre politique et littéraire*, Paris, Didier et Cie, 1866.

CHEBEL Malek, *Traité du raffinement*, Paris, Payot, 1999.

CHRISTIAN P., *L'Algérie de la jeunesse*, Paris, Alphonse Desesserts, 1847.

CLUNY Claude Michel, *Dictionnaire des nouveaux cinémas arabes*, Arles, Actes Sud, 2001.

COHEN Jean-Louis, OULEBSIR Nabila, KANOUN Youcef, *Alger, paysage urbain et architectures*, Paris, L'Imprimeur, 2003.

COURTINAT Roland, *La Piraterie barbaresque en Méditerranée : XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Nice, Ed. Gandini, 2003.

DAUDET Alphonse, *Les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*.

DELUZ Jean-Jacques, « La chronique urbaine », « Le Corbusier en Algérie », *Les Débats*, 20 juin 2007.

DEVOULX Albert, *Le Raïs Hamidou : notice biographique du plus célèbre corsaire algérien du XIII<sup>e</sup> siècle de l'hégire*, Alger, Dubos Frères, 1858.

DEVOULX Albert, *Les Edifices religieux de l'ancien Alger*, Alger, Bastide, 1870.

DIAZ Aracil Annie, « Mohamed Duval », *ACEP-Ensemble*, n° 231, janvier 2002.

DIB Mohamed Souheil, « Typologie du patrimoine hawzi et non-hawzi », *Les Cahiers du CEFRESS*, n° 1, Université de Picardie, Paris, L'Harmattan, 1995.

*Dictionnaire des personnages populaires de la littérature des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, ouvrage collectif, Paris, Le Seuil, 2010.

DJEBAR Assia, *Ces voix qui m'assiègent. En marge de la francophonie*, Paris, Albin Michel, 1999.

DJEBAR Assia, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Editions des Femmes, 1980.

DJEBAR Assia, *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, Albin Michel, 1995.

DORE-AUDIBERT Andrée, *Des Françaises d'Algérie dans la guerre de libération*, Paris, Karthala, 1995.

DUPUY Aimé, « Balzac colonial », *Revue de l'histoire littéraire de la France*, n° 3, juillet-septembre 1950.

EL KORSO Mohamed, « Il y a 46 ans, l'attentat du port d'Alger », *El Watan*, 5 mai 2008.

EMERIT Marcel, *Une cause de l'expédition d'Alger. Le trésor de la Casbah*, Actes du LXXIX<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes, Alger, 1954.

FABRE Thierry, « Après la guerre », *La Pensée de Midi*, n° 10, 2003.

FAURE Jean-Pierre, *Alger capitale*, Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1936.

FAVRE Lucienne, *Tout l'inconnu de la Casbah d'Alger*, Alger, Baconnier, 1933.

FEBVRE Lucien, *Combats pour l'Histoire*, Paris, Armand Colin, 1992.

FERAOUN Mouloud, *Journal 1955-1962*, Paris, Le Seuil, 1962.

FERHANI Ameziane, « Histoire extraordinaire de cet ensemble transformé en squat, menacé de ruine, et finalement sauvé », *El Watan*, 24 avril 2008.

FRITSCHER Frédéric, *Le Monde*, 15 octobre 1988.

FROMENTIN Eugène, *Une année dans le Sahel*, Paris, Michel Lévy, 1859.

GALLAND Raoul de, BARBÈS Léo-Louis, « Camille Saint-Saëns algérien », *Documents algériens*, n° 42, 20 décembre 1949.

GALLISSOT René, *Marx, marxisme et Algérie*, Union générale d'éditions, coll. 10/18, 1976.

GALLOIS Jean, *Camille Saint-Saëns*, Spirmont, Mardaga, 2004.

GARDET Louis, *L'Islam, religion et communauté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988.

GERBER Alex, *L'Algérie de Le Corbusier. Le voyage de 1931*, thèse de doctorat, Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, 1992.

GHERAB Hassan, « Un joyau culturel terni et un pôle culturel assombri », *La Tribune*, 28 avril 2006.

GOIGNARD Pierre, « Notre-Dame-d'Afrique », *L'Algérieniste*, n° 48, décembre 1929.

GONCOURT Edmond de, *Pages retrouvées*, Paris, Charpentier, 1886.

GONCOURT Jules de, *Lettres de Jules de Goncourt*, Paris, Charpentier, 1885.

GONCOURT Jules et Edmond de, *Journal, Mémoires de la vie littéraire*, Charpentier, 1887.



GONCOURT Jules et Edmond de, *Notes au crayon*, Alger, 24 novembre 1849.

GONZALEZ Denis, *Cardinal Léon Etienne Duval, la voix d'un juste*, Alger, ENAG, 2008.

GRACIET Catherine et FERROUKHI Nadia, *Le Livre blanc : Algérie, un autre regard*, dossier établi par la Fnac, 2003.

*Grands Maîtres algériens du chaâbi et du hawzi (Les)*, Alger, Ed. El-Ouns, 1996.

GREKI Anna, *Capitale Alger*, Tunis, Société nationale d'édition et de diffusion, et Jean-Pierre Oswald, Paris, 1963.

GUEMRICHE Salah, *Alphabétiser le silence*, Alger, Entreprise nationale du livre, 1986.

GUEMRICHE Salah, *Un été sans juillet – Algérie 1962*, Paris, Le Cherche-Midi, 2004.

GUEMRICHE Salah, « Le 8 mai 1945 à Guelma et la presse française de l'époque », *Politis*, juin 2006.

GUEMRICHE Salah, *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*, Paris, Le Seuil, 2007.

GUEMRICHE Salah, *Abd er-Rahman contre Charles Martel*, Paris, Perrin, 2010.

GUEMRICHE Salah, *Le Christ s'est arrêté à Tizi-Ouzou*, Paris, Denoël, 2011.

GUÉROUT Max, « Le Sphinx », *Histoires d'épaves*, catalogue de l'exposition au fort de Blaguier, La Seyne, 2009.

GUERROUDJ Jacqueline, *Des douars et des prisons*, Alger, Bouchène, 1993.

GUION DE MÉRITENS Jeanne, « Camille Saint-Saëns, sa musique et l'Algérie », *L'Algérieniste*, n° 37, mars 1989.

HADJ-ALI Smaïl, « L'architecte brésilien Oscar Niemeyer et l'Algérie. Le design futuriste, le béton, la lumière et... Boumediene », *El Watan*, 8 février 2006.

HADOUCHI Olivier, « Festival panafricain d'Alger, genèse et contexte du film », 8 décembre 2009, publié sur le blog de Salim Bachi, *Le Chien d'Ulysse*.

HAËDO Diego de, « Topographia y Historia de Alger », *Revue africaine*, n° 14, 1871.

HAROUN Ali, *L'Été de la discorde*, Alger, Casbah, 2000.

ICHEBOUDÈNE Larbi, « De la sauvegarde et de ses acteurs : le cas de la Casbah d'Alger », actes du colloque sur le patrimoine matériel, organisé par l'Unesco, Fès, décembre 2003.

JACQUETON Gilbert, BERNARD Augustin et GSELL Stéphane, *Algérie et Tunisie*, Paris, Hachette, 1909.

JANSSENS Jean-Claude, *Les Guerres barbaresques*, Ed. Confederate historical Association of Belgium, doc. électronique, non daté.

JEANNEL J., *La Piraterie*, thèse de doctorat, Université de Paris, Faculté de droit, Paris, Ed. A. Rousseau, 1903.

KARÈCHE Boudjemaâ, *Juste un mot*, Alger, édité à compte d'auteur, 2009.

KATEB Yacine, « Nedjma, ou le poème ou le couteau », *Le Mercure de France*, n° 1013, janvier 1948.

KHADRA Yasmina, « Il ne s'agit pas de révolutions », *El País*, 4 février 2011.

KLEIN Henri, *Les Feuilletts d'El-Djezaïr*, Comité du Vieil Alger, Blida, Editions du Tell, 2003.

LACOUTURE Jean, « Algérie, le 26 mars 1962 : la fusillade de la rue d'Isly », *Le Monde*, 25 mars 1972.

LAROCHE Patrice, *L'Evangélisation des musulmans en France*, thèse de doctorat, Université de Strasbourg, 2001.

LARRIBÈRE Hadj Ali Lucette, *Itinéraire d'une militante algérienne*, Alger, Editions du Tell, 2011.

LE CORBUSIER, « Louange à l'Algérie », *Le Journal général des Travaux publics et du bâtiment*, n° 392, 25 mai 1931.

LE CORBUSIER, « Lettre aux étudiants », *Alger étudiant*, 15 mars 1933.

LE CORBUSIER, *La Ville radieuse*, Paris, L'Architecture d'aujourd'hui, 1964.

LE GLAY Marcel, *A la recherche d'Icosium*, in *Antiquités africaines*, t. 2, 1968.

LESBET Djaffar, *La Casbah d'Alger, gestion urbaine et vide social*, Alger, Office des Presses universitaires, 1965.

LESPÈS René, « L'origine du nom français d'«Alger» traduisant «El Djezaïr» », *Revue africaine*, n° 67, 1926.

MAALOUF Amin, *Léon l'Africain*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1986.

MARÇAIS Georges, « Conférence faite aux Amis du Vieil Alger », *Feuilletts d'El-Djezaïr*, juillet 1941.

MARÇAIS Georges, « Les Goncourt à Alger », *Documents algériens*, n° 44, 20 février 1950.

MARX Karl / ENGELS Friedrich, *Werke*, Institut für Marxismus-Leninismus, Berlin, Dietz Verlag, 1967, tome 35.

MEDIENE Benamar, *Kateb Yacine. Le cœur entre les dents*, Paris, Robert Laffont, 2006.

MERCIER Georges, « Le développement et les constructions de la ville d'Alger jusqu'en 1960 », *L'Algérieniste*, n° 130, avril 2010.

MOKNÈCHE Nadir, « Cette ville, c'est la maman et la putain », *Libération*, 1<sup>er</sup> août 2003.

M'RABET Fadéla, *Alger, un théâtre de revenants*, Alger, Dalimen, 2010.

PASQUIER Marion, « Etonnant voyage à travers Alger », *Critikart*, 23 novembre 2010.

POMIER Jean, « Ballade », dans *A cause d'Alger*, Toulouse, Privat, 1966.

POUILLON François, *Dictionnaire des Orientalistes de langue française*, Paris, Karthala, 2008, entrée « Insaf Ouahiba ».

POUILLOT Henri, *La Villa Susini*, Paris, Ed. Tirésias, 2001.

PROPP Vladimir, *Morphologie des contes*, Paris, Le Seuil, 2001.

RAHMANI Farida, *La Casbah d'Alger, un art de vivre des Algériennes*, Paris, Paris-Méditerranée 2003.

RAVÉREAU André, *La Casbah d'Alger : et le site créa la ville*, Arles, Actes Sud, 1989.

RAY Marie-Christine, *Le Cardinal Duval : un homme d'espérance en Algérie*, Paris, Le Cerf, 1998.

RAYANE Nawfel, « Magouilles, contrats bidons, billetterie douteuse : Enquêtes sur des malversations à Riadh El-Feth », *Dernières Nouvelles d'Algérie*, 1<sup>er</sup> août 2010.

RAYANE Nawfel, « Corruptions et malversations présumées à l'Office Riadh El Feth : la direction entendue par la police », *Dernières Nouvelles d'Algérie*, 13 septembre 2010.

ROBIN Marie-Monique, *Escadrons de la mort, l'école française*, Paris, La Découverte, 2008.

SAÂD El Kenz, « Aux alentours musicographiques de Camille Saint-Saëns, ou l'extase et l'agonie algéroises d'Orphée », *Info-Soir*, 10 janvier 2007.

SAFIR El-Boudali, « Alger vue par Fromentin », *Algérie et l'Afrique illustrée*, n° 1, octobre 1948.

SAINT-SAËNS Camille, « Notes et souvenirs », *L'Echo de Paris*, 24 décembre 1911.

SAMBRON Diane, *Femmes musulmanes, femmes d'Algérie 1954-1962*, Paris, Autrement, 2007.

SCOTTI Edgar, « Alger, capitale de la France en guerre », *L'Algérieniste*, n° 53, mars 1991.

SOLTANE Amira, « La Cinémathèque d'Alger fermée par la repensée unique », *L'Expression*, 11 juin 2011.

STORA Benjamin, entretien avec Florence Beaugé, *Le Monde*, 16 mai 2006.

STORA Benjamin, « Le cinéma en France et la guerre d'Algérie : résoudre l'absence de l'autre », *Mediapart*, 15 mai 2010.

STORA Benjamin, « *Viva Laldjérie*, premier film de l'«après-guerre» ? », extrait du dossier de presse, 2004.

STRABON, *Géographie*, livre II, chap. 5.

TILLION Germaine, « La bêtise qui froidement assassine », *Le Monde*, 18 mars 1962.

VERGÈS Jacques, ARNAUD Georges, *Pour Djamila Bouhired*, Paris, Editions de Minuit, 1957.

VERNE Jules, *Mathias Sandorf*, Paris, Ed. Hetzel, 1885, tome II.

VIDAL-NAQUET Pierre, *L'Affaire Audin*, Paris, Editions de Minuit, 1958.

VUILLERMOZ Emile, *Histoire de la musique*, Paris, Fayard, 1949.

<sup>1</sup>- Arsène Bertheuil, *L'Algérie française (histoire, mœurs, coutumes, agriculture, industrie, botanique)*, Paris, Dentu, 1856, p. 142.

<sup>2</sup>- Voir p. 141.

<sup>3</sup>- Dans *Marxisme et Algérie. Textes de Marx / Engels*, Paris, Union générale d'éditions, 1976, p. 344-347.

## **Index des personnes et personnages**

Ababsa, Abdelhamid (1918-1998), auteur-compositeur-interprète [1](#)  
Abbas, Ferhat, homme politique (1899-1985), président du Gouvernement provisoire de la République algérienne de 1958 à 1961 [1](#) [2](#)  
Abdallah Youcef, pacha d'Alger (1634-1637) [1](#)  
Absi, A. [1](#)  
Achard, Marcel [1](#)  
Achiary, André, sous-préfet de Guelma au moment des massacres du 8 mai 1945, ancien du SDECE et ancien commissaire de police d'Alger [1](#) [2](#) [3](#)  
Achour, Mouloud, journaliste, écrivain, éditeur [1](#)  
Adjani, Isabelle [1](#)  
Adonis [1](#)  
Ahmed Bey (1786-1851), dernier bey de Constantine [1](#)  
Ailleret, Charles, général français, opposant au putsch des généraux [1](#)  
Aimard, Robert [1](#)  
Aït Djafer, Ismaïl (1929-1995), poète [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)  
Aït-Menguellet, Lounis, auteur-compositeur-interprète [1](#)  
Akrou, Djouhar, militante de la guerre d'Indépendance [1](#) [2](#)  
Alaphilippe, Camille, sculpteur français [1](#)  
Alazard, Jean (1887-1960), ancien conservateur du musée des Beaux-Arts d'Alger [1](#)  
Alexandra, reine [1](#) [2](#)  
Ali-Khodja, dey d'Alger, assassiné en 1817 [1](#)  
Ali-Khodja, Ali (1923-2010), arrière-petit-fils du précédent, peintre et miniaturiste [1](#)  
Ali-la-Pointe, de son vrai nom Ali Amar, combattant de la bataille d'Alger [1](#) [2](#)  
Ali Pacha, dey d'Alger de 1754 à 1766 [1](#) [2](#)  
Ali Yahia, Abdenour, président d'honneur de la LADDH (Ligue algérienne pour la défense des Droits de l'homme) [1](#) [2](#)

Allalou, Mohamed Ali, ancien animateur radio (Alger-Chaîne III, francophone) [1](#)  
Alleg, Henri, ancien rédacteur en chef d'*Alger républicain*, auteur de *La Question* [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)  
Allende, Salvador (1908-1973) [1](#) [2](#) [3](#)  
Allouache, Merzak, réalisateur [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Alloula, Abdelkader (1939-1994), homme de théâtre, assassiné à Oran [1](#)  
Almi, Saïd, urbaniste [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Amélie du Portugal, reine [1](#)  
Amrane, Djamila, de son vrai nom Danielle Minne, porteuse de valises et « poseuse de bombes » [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Amrani, Réda [1](#)  
Anne d'Autriche [1](#)  
Aragon, Louis [1](#) [2](#)  
Arcady, Alexandre [1](#)  
Arnaud, Georges (1917-1987), de son vrai nom Henri Girard, ancien journaliste, auteur du *Salaire de la peur* [1](#) [2](#)  
Arnold, Jean-Michel [1](#)  
Audin, Maurice (1932-1957), ancien membre du PCA (Parti communiste algérien), mort à Alger sous la torture [1](#) [2](#) [3](#)  
Aussaresses, Paul, général français, coordinateur des services de renseignements lors de la bataille d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Aznavour, Charles [1](#)  
Baba Salem, personnage populaire du vieil Alger [1](#)  
Bachetarzi, Mahieddine (1897-1986), ancien directeur du conservatoire municipal d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Bacri, Roland, né en 1926 à Bal-el-Oued, humoriste, écrivain, ancien collaborateur du *Canard enchaîné* [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Bader, Ghaleb, archevêque d'Alger depuis 2008, d'origine jordanienne [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Badie, Mustapha (1927-2001), réalisateur [1](#) [2](#)  
Baïchi, Fatma, « poseuse de bombes » [1](#) [2](#) [3](#)  
Bainbridge, William (1774-1833), capitaine de la marine américaine [1](#)  
Baker, Joséphine [1](#)  
Balhi, Mohamed, grand reporter, écrivain [1](#) [2](#)  
Balzac, Honoré de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)  
Barberousse, Aroudj, ou Aroudj Raïs (1464-1518), fondateur de la Régence d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)  
Barberousse, Kheir-Eddine (1466-1546), frère cadet du précédent [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)

Barbès, Léo-Louis (1895-1986), musicologue et compositeur né en Algérie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Barcelo, don Antonio [1](#)

Barchou de Penhoen, Hilaire [1](#) [2](#)

Barret, Serge [1](#)

Basset, Marcel, directeur de Centre de formation, assassiné par l'OAS (Organisation armée secrète) le 15 mars 1962 [1](#)

Beauvoir (de), Simone [1](#) [2](#) [3](#)

Belgacem, Yasmina [1](#)

Belkacem, Krim, chef historique du FLN (Front de libération nationale), assassiné en 1970 à Francfort [1](#) [2](#) [3](#)

Belkhadem, Abdelaziz, secrétaire général du FLN (Front de libération nationale) (2005), Premier ministre (2006-2008) [1](#) [2](#)

Bellido, Jean, professeur de musique et luthier [1](#)

Belmondo, Paul (1898-1982), sculpteur français, natif d'Alger, père de l'acteur Jean-Paul Belmondo, [1](#) [2](#)

Benamira, H. [1](#)

Benanteur, Abdallah, peintre et graveur [1](#)

Ben Bella, Ahmed, premier président de l'Algérie (1962-1965) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)

Ben Bouali, Hassiba, militante nationaliste, compagne de lutte d'Ali-la-Pointe à la bataille d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Bencheikh, Djilali, écrivain, journaliste [1](#) [2](#) [3](#)

Ben Cheneb, Mohamed (1869-1829), écrivain, professeur à la faculté d'Alger [1](#) [2](#) [3](#)

Benchicou, Mohamed [1](#)

Bendjedid, Chadli, président algérien (1980-1992) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Benfodil, Mustapha, journaliste, écrivain [1](#) [2](#)

Benhadj, Ali, cofondateur du FIS (Front islamique du salut) [1](#) [2](#)

Ben Hassel, A. [1](#)

Beni Mezghana, tribu des fondateurs berbères d'Alger [1](#)

Benjamin, Roger [1](#)

Benkhedda (ou Ben Khedda), Benyoucef, ancien pharmacien, président du GPRA (Gouvernement provisoire de la République algérienne) (1961) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Ben Mabrouk, Yahia, comédien (1928-2004) [1](#)

Benmalek, Anouar, écrivain [1](#)

Ben M'Hidi, Larbi (1923-1957), un des chefs historiques du FLN (Front de libération nationale), assassiné par le général Aussaresses [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)



Ben Mohamed, dit Ben, de son vrai nom Mohamed Benhamadouche, poète kabyle, parolier [1](#) [2](#)  
Benoît XVI, Joseph Ratzinger, pape (2005) [1](#) [2](#)  
Benoît, Pierre [1](#)  
Benosmane, Fatima [1](#)  
Bensliman, A. [1](#)  
Ben Tifour [1](#)  
Benziane, Abdou (1944-2011), journaliste, critique de cinéma [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)  
Berber, Fatima [1](#)  
Bernaoui, Ahmed, chanteur de *chaâbi* [1](#)  
Berteuil, Arsène, ancien pharmacien des hôpitaux militaires, auteur de *L'Algérie française* (1856) [1](#) [2](#)  
Bertrand, Louis, écrivain algérieniste [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Betrouni [1](#)  
Bigéard, Marcel (1916-2010), général français [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)  
Bigonet, Charles (1877-1931), sculpteur français, prix Abd el-Tif 1922 [1](#)  
Binoche, Juliette [1](#)  
Biyouna, de son vrai nom Baya Bouzar, chanteuse et comédienne algérienne [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Black Panther [1](#) [2](#) [3](#)  
Blanchet, André, révérend père (1899-1973), critique littéraire [1](#) [2](#)  
Blue, James [1](#)  
Bluyssen, Auguste, architecte et décorateur français (1868-1952), concepteur, avec Joachim Richard, de l'hôtel Aletti (1930) [1](#)  
Boccace [1](#)  
Bologhine, Ibn Ziri, le « père » de la dynastie berbère des Zirides [1](#)  
Boniche, Lili, de son vrai nom Elie Boniche (1921-2008), chanteur populaire pied-noir, natif d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)  
Bonnerot, Jean, biographe, bibliophile [1](#) [2](#)  
Borgeaud, Henri (1895-1963), natif d'Alger, fils de Lucien, grand colon d'origine suisse, naturalisé français [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Bouamari, Mohamed, réalisateur [1](#)  
Bouazza, Djamila, militante nationaliste, membre du « Réseau bombes » de Yacef Saâdi [1](#) [2](#) [3](#)  
Boubakeur, Dalil, recteur de la mosquée de Paris [1](#)  
Boubekeur [1](#)  
Boucebsi, Mahfoud (1937-1993), psychiatre, assassiné le 15 juin 1993 à Alger [1](#)  
Bouchareb, Rachid, réalisateur [1](#) [2](#)  
Bouchène, Abderrahmane, éditeur [1](#)

Boudjedra, Rachid, écrivain [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)  
Bouhamidi, Mahmoud, lieutenant d'Ali-la-Pointe [1](#) [2](#)  
Bouhired, Djamila, activiste FLN (Front de libération nationale), membre du « Réseau bombes », épouse de Jacques Vergès [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Boukhobza, M'Hamed, sociologue [1](#) [2](#) [3](#)  
Boukman, Daniel, écrivain antillais insoumis (de la guerre d'Algérie) [1](#)  
Boumediene, Houari, de son vrai nom Mohamed Boukharouba, président de l'Algérie (1965-1978) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)  
Boupacha, Djamila, militante du Front de libération nationale [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Bourdais, Jean-Claude, peintre, photographe, écrivain [1](#)  
Bourdelle, Antoine (1861-1929), sculpteur français [1](#)  
Bourmont (comte de), Louis de Ghaisne, général, chef de l'expédition française en Algérie (1830) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Bournichon [1](#)  
Bousbia, Safinez, réalisatrice algéro-irlandaise, née à Alger [1](#) [2](#)  
Boutaleb, M. [1](#)  
Bouteflika, Abdelaziz [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Bradeley, Omar [1](#)  
Brahimi, Himoud, dit « Momo » (1918-1997), poète de la Casbah [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#)  
Braudel, Fernand, historien [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Brault, Michel [1](#)  
Bugeaud, Thomas Robert (1784-1849), ancien gouverneur d'Algérie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Burroughs, Edgar Rice (1875-1950), romancier américain, créateur de Tarzan [1](#)  
Busnach (Boudjenah), Michel, négociant en grains (Alger), associé de Jacob Cohen Bacri [1](#) [2](#)  
Cabral, Amilcar, chef du PAIGC (Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert) [1](#) [2](#)  
Caius Julius Solinus (Solin) [1](#)  
Camus, Albert (1913-1960) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#)  
Cantineau, Jean, professeur des langues chamito-sémitiques à l'université d'Alger [1](#) [2](#)  
Cardinal, Pierre, réalisateur [1](#) [2](#)  
Carlos III [1](#) [2](#) [3](#)  
Carlos IV [1](#)  
Carmichaël, Stokely [1](#)  
Castel, Robert, de son vrai nom Robert-Adolphe Moyal, comédien, musicien-chanteur, fils de Lili Labassi [1](#) [2](#)

Castro, Fidel [1](#) [2](#)  
Cerdan, Marcel [1](#)  
Cervantès Miguel de (1547-1616) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#)  
Chabanne, Raymond, général français, capitaine du régiment des chasseurs parachutistes [1](#)  
Chagnard, Patrice, réalisateur documentariste [1](#) [2](#) [3](#)  
Chahine, Youcef, cinéaste égyptien (1926-2008) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Challe, Maurice, général, coorganisateur du « putsch des généraux » (1961) [1](#)  
Chaou, Abdelkader, chanteur de *chaâbi* [1](#)  
Chaplin, Charlie [1](#)  
Char, René [1](#)  
Charby, Jacques, militant anticolonialiste, réalisateur (1929-2006) [1](#)  
Charles X (1757-1836), roi de France de 1824 à 1830 [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Charles Quint (Charles V) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)  
Charlot, Edmond, libraire et premier éditeur de Camus [1](#)  
Chasles, Emile, écrivain, biographe [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Chassériau, Théodore (1819-1856), élève d'Ingres. 1946 : séjour à Constantine \; 1949 : à Alger [1](#) [2](#)  
Che Guevara, Ernesto [1](#)  
Chebel, Malek, islamologue [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Cheikh Bouamama, Mohamed Ibn Larbi (dit), résistant à la colonisation française jusqu'en 1908 [1](#) [2](#)  
Chercham, Abdelkader, auteur-compositeur-interprète [1](#)  
Chergou, Ratiba [1](#)  
Cherki, Luc, compositeur-interprète de musique judéo-arabo-andalouse [1](#)  
Chevalier, Jacques (1911-1971), maire d'El-Biar, puis d'Alger (1953-1958), naturalisé algérien en 1964, directeur du Port autonome d'Alger [1](#)  
Chirac, Jacques [1](#)  
Chitour, Chems-Eddine, professeur à l'Ecole polytechnique d'Alger [1](#)  
Christian, P. [1](#) [2](#)  
Churchill, Winston [1](#) [2](#)  
Clauzel, Bertrand, ancien gouverneur d'Alger [1](#)  
Clavel, Maurice, écrivain et journaliste français (1920-1979) [1](#)  
Claverie, Pierre, évêque d'Oran (assassiné en 1996) [1](#) [2](#) [3](#)  
Cleaver, Eldrige, dirigeant du parti Black Panther [1](#) [2](#) [3](#)  
Cleaver, Kathleen, épouse du précédent [1](#)  
Cluny, Claude-Michel, critique de cinéma et romancier [1](#) [2](#)  
Cocteau, Jean [1](#)  
Cohen-Tannoundji, Claude, prix Nobel de physique 1997 [1](#)

Costa-Gavras (Konstantinos Gavras dit), réalisateur [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Courbet, Gustave, peintre français [1](#)  
Courrière, Yves (de son vrai nom Gérard Bon), écrivain, journaliste [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Courtinat, Roland, ingénieur de travaux publics, natif d'Alger (1927) [1](#)  
Crémieux, Adolphe (1796-1880), avocat, ancien président du Consistoire central israélite de Paris (1843) [1](#)  
Cromwell, John [1](#)  
Dada, Ouali [1](#)  
Dahmane El-Harrachi (1926-1980, de son vrai nom Abd er-Rahman Amrani), auteur-compositeur-interprète [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Dali, Abdelkrim, (1914-1978), musicien et chanteur [1](#)  
Dali Arnaout Mami, corsaire [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Dali, Salvador [1](#)  
Dalida [1](#)  
Dalles, Edouard, auteur d'un premier *Guide* d'Alger [1](#)  
Darlan, amiral [1](#)  
Daudet, Alphonse [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)  
David, Xavier, architecte, restaurateur de Notre-Dame-d'Afrique [1](#)  
De Barye [1](#)  
Degas, Edgar, peintre, sculpteur et graveur français (1834-1917) [1](#) [2](#)  
Degga, Aziz, comédien [1](#)  
Degueldre, Roger, lieutenant du 1<sup>er</sup> REP (régiment étranger de parachutistes), un des créateurs de l'OAS (Organisation armée secrète) [1](#)  
De Haëdo, Diego, moine bénédictin (XVII<sup>e</sup> siècle) [1](#) [2](#)  
Delacroix, Eugène [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#)  
Delhoum, Sabrina, footballeuse, capitaine de l'ASE Alger-Centre (Association sportive Emir) [1](#)  
Deluz, Jean-Jacques, architecte [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)  
Derrida, Jacques (1930-2004), philosophe, né à El-Biar [1](#)  
Descamps, Jean-Baptiste, peintre [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Desgraupes, Pierre [1](#)  
Desrocles, Georges [1](#)  
Deval, Pierre, consul de France à Alger [1](#) [2](#)  
Devic, Marcel [1](#)  
Devoulx, Albert, conservateur des Archives arabes [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Dey Mustapha [1](#)  
Dib, Mohamed, écrivain [1](#)  
Dibango, Manu [1](#)

Dinet, Etienne (1861-1929), peintre orientaliste, converti à l'islam, à l'origine de la création de la Villa Abd el-Tif [1](#) [2](#) [3](#)

Diop, Anta, anthropologue et historien sénégalais [1](#) [2](#)

Djaout, Tahar (1954-1993), journaliste et romancier, assassiné [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

Djebar, Assia, écrivaine algérienne, membre de l'Académie française [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)

Doumaz, Réda, chanteur de *chaâbi* [1](#)

Dreville, Jean [1](#)

Drif, Zohra, membre du « Réseau bombes » [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Duperré, Victor Guy, amiral [1](#)

Dupuch, Antoine-Adolphe, premier évêque d'Alger (1838-1846) [1](#)

Duval, Léon-Etienne, archevêque d'Alger (1954-1988) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)

Duvivier, Julien, réalisateur [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Dziria, Fadéla (1917-1970), de son vrai nom Fadéla Madani, chanteuse [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Eberhardt, Isabelle [1](#)

Edouard VII d'Angleterre [1](#) [2](#)

Eisenhower, général [1](#) [2](#)

El-‘Ankis, Boudjemaâ, chanteur de *chaâbi* [1](#)

El Bekri, Abou Oubaïd (1014-1094), géographe et historien musulman andalou [1](#) [2](#)

El Djazaïria, Warda, chanteuse algérienne [1](#) [2](#)

El-Ferkoui, Mohamed, ancien élève du conservatoire d'Alger, chanteur de *chaâbi* [1](#)

El-Hassani, Hassan, comédien [1](#)

El Kenz, Saâd, musicologue [1](#)

El-Latrache, Farid [1](#)

El-Médioni, Maurice, pianiste et chanteur juif d'Algérie [1](#)

El-Mouhib, Allal, homme de théâtre [1](#)

El-Toumi, Sélim, raïs d'Alger [1](#)

El ‘Anka, Hadj M’Hamed, de son vrai nom Aït Ouarab Mohamed Idir Halo, grand maître du *chaâbi* [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#)

Emerit, Marcel [1](#)

Engels, Friedrich [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

Estier, Claude, journaliste [1](#)

Estrée, maréchal d’ [1](#)

Euright, Ray [1](#)

Evora, Cesaria [1](#)

Exmouth, lord, vicomte d', amiral britannique [1](#)

Ez-Zahi, Amar, auteur-compositeur-interprète de *chaâbi* [1](#) [2](#)  
Fadila, Zoubida, membre du « Réseau bombes » [1](#) [2](#)  
Fanon, Frantz, psychiatre, d'origine martiniquaise [1](#) [2](#) [3](#)  
Farrah, A. [1](#)  
Faure, Jean-Pierre [1](#)  
Favre, Lucienne, écrivaine [1](#)  
Fayrouz [1](#)  
Febvre, Lucien, historien [1](#) [2](#)  
Fekkaï, Meriem (1989-1961), chanteuse populaire [1](#)  
Feraoun, Mouloud, écrivain, assassiné par l'OAS (Organisation armée secrète) le 15 mars 1962 [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)  
Ferdinand V [1](#) [2](#)  
Fergani, Mohamed-Tahar, compositeur et chanteur de *malouf* (Constantinois) [1](#) [2](#)  
Ferhani, Ameziane, journaliste [1](#) [2](#) [3](#)  
Ferhat, de son vrai nom Mehenni Ferhat, chanteur kabyle, homme politique [1](#) [2](#)  
Fernez, Louis, peintre [1](#)  
Ferradji, Abdelkader, militant indépendantiste, guillotiné en 1956 [1](#)  
Ferry, Jules [1](#)  
Feydeau, Georges [1](#)  
Fromentin, Eugène [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#)  
Gabin, Jean [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Galland, Charles de, maire d'Alger (1910-1919) [1](#)  
Galland, Raoul de, compositeur [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Gallissot, René [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Gallois, Jean, historien, violoniste, homme de lettres [1](#)  
Gaulle, Charles de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)  
Gaulle, Geneviève de [1](#)  
George I<sup>er</sup> de Grèce [1](#)  
Gerber, Alain [1](#)  
Gerber, Alex, architecte [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#)  
Ghaffour, Mohamed, chanteur de *hawzi* (tlemcénien) [1](#)  
Giap, général [1](#)  
Gide, André [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Gilbert, Guy, prêtre du diocèse d'Alger (1965-1970) [1](#) [2](#)  
Gillet, Louis (1876-1943), historien d'art, membre de l'Académie française [1](#) [2](#)  
Giono, Jean [1](#)  
Giraud, Henri, général [1](#)  
Goncourt, Edmond de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#)

Goncourt, Jules de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#)

Gonzalez, Denis, ancien vicaire général du cardinal Duval [1](#) [2](#)

Graziani, Jean, capitaine durant la bataille d'Alger [1](#)

Greki, Anna, de son vrai nom Anna Colette Grégoire-Melki, poétesse algérienne (1931-1966) [1](#) [2](#)

Gsell, Stéphane, historien et archéologue français [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

Guendouz [1](#)

Guénifi, Nasser-Eddine, réalisateur [1](#)

Guermaz, Abdelkader (1919-1996), peintre [1](#)

Guerouabi, El-Hachemi, chanteur (1938-2006) [1](#) [2](#) [3](#)

Guérout, Max, commandant du Groupe de recherches en archéologie navale (GRAN) [1](#)

Guerroudj, Jacqueline [1](#) [2](#) [3](#)

Guion de Méritiens, Jean [1](#)

Hachelaf, Mohamed-Lahbib (1924-2005), auteur-compositeur [1](#)

Haddad, Djilali (1927-1985), musicien, compositeur [1](#)

Haddad, Moussa, réalisateur [1](#)

Haddadi, Djouha [1](#)

Hadj-Ali, Bachir (1920-1991), ancien leader du PCA (Parti communiste algérien), cofondateur du PAGS (Parti d'avant-garde socialiste) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Hadj-Ali, Lucette (née Laribère), épouse du précédent, ancienne journaliste, membre du PCA (Parti communiste algérien), arrêtée en 1957 [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Hadj M'Rizek (1912-1955), né Arezki Chaïb, chanteur [1](#) [2](#)

Hadj Abderrahmane, comédien (1941-1981) [1](#)

Hadjerès, Sadek, militant du PCA (Parti communiste algérien), cofondateur du PAGS (Parti d'avant-garde socialiste) [1](#) [2](#)

Halliche [1](#)

Halo, Abdel Hadi, fils de M'Hamed El 'Anka, musicien [1](#)

Hamada (Cheikh), chanteur populaire de la région de Mostaganem (1889-1968) [1](#)

Hamada, Mohamed, vice-président de l'USMA [1](#)

Hamidou, Raïs (1770-1815), corsaire d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#)

Hammoutène, Ali, inspecteur de l'Education nationale, assassiné par l'OAS (Organisation armée secrète) le 15 mars 1962 [1](#)

Hamou L'Hadj, Azwaw [1](#)

Hampaté Bâ, Amadou [1](#)

Hanin, Roger, comédien, natif de la Casbah [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Hanoune, Louisa, secrétaire générale du Parti des travailleurs [1](#) [2](#)



Harbi, Mohamed, historien [1](#)  
Haroun, Ali, ancien ministre des Droits de l'homme (1991) [1](#)  
Hassan Agha, fils adoptif de Kheir Eddine (Barberousse), d'origine sarde, converti à l'islam, gouverneur d'Alger de 1533 à 1545 [1](#)  
Hassan Pacha [1](#) [2](#) [3](#)  
Hemche, Abdelhalim (1908-1979), peintre [1](#) [2](#)  
Herbé, Paul, architecte du premier plan de la Défense de Paris, et de l'église du Sacré-Cœur d'Alger [1](#)  
Hervil, René [1](#) [2](#)  
Himeur, Mohamed-Arezki [1](#)  
Hocine, Ahmed, cofondateur et directeur (1965-1979) de la cinémathèque d'Alger [1](#) [2](#)  
Hocine, Baya [1](#)  
Hollande, François [1](#)  
Homère [1](#)  
Hugo, Victor [1](#) [2](#) [3](#)  
Hugon, André [1](#)  
Hussein (1765-1838), dey d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)  
Ibn Hazm (ou Hazem), Abou Mohamed Ali, historien musulman de souche andalouse [1](#)  
Ibn Khaldoun, Abou Zeïd Abd er-Rahman, dit [1](#) [2](#)  
Ibrir [1](#) [2](#)  
Icheboudène, Larbi [1](#)  
Idir, de son vrai nom Hamid Cheriet, chanteur kabyle [1](#) [2](#)  
Ighilahriz, Louissette, maquisarde [1](#) [2](#)  
Iguerbouchène, Mohamed (1907-1966), compositeur de musiques de films (*Pépé le Moko*) [1](#) [2](#) [3](#)  
indxBonnerot, Jean, biographe, bibliophile [1](#)  
indxGreki, Anna, de son vrai nom Anna Colette Grégoire-Melki, poétesse algérienne (1931-1966) [1](#)  
indxGuion de Méritiens, Jeanne [1](#)  
indxMassu, Jacques (1908-2002), général [1](#)  
indxPomier, Jean, écrivain, pionnier du courant algérianiste [1](#)  
Ingres, Jean Auguste Dominique [1](#)  
Ismaël Lô [1](#)  
Issiakhem, M'Hamed (1928-1985), peintre [1](#) [2](#) [3](#)  
Iveton, Fernand (1926-1957), ancien membre du PCA (Parti communiste algérien), guillotiné durant la bataille d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Jacquier, Gaston-Marie, évêque auxiliaire de Mgr Duval, assassiné en 1976 [1](#)

James, Francis [1](#)  
Janssens, Jean-Claude [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Jeannel, J. [1](#) [2](#)  
Jeanson, Francis, philosophe, chef du réseau de porteurs de valises [1](#) [2](#)  
Jeanson, Henri, cinéaste [1](#)  
Joret, Pierre, propriétaire de l'ancien musée du Bardo [1](#)  
José de Suza, de son vrai nom Joseph Hadjaj (Youssef Hagège), auteur-compositeur [1](#)  
Joseph-François, archiduc d'Autriche [1](#)  
Jouhaud, Edmond, général, coorganisateur du « putsch des généraux » (1961) [1](#)  
Juba II, roi berbère de Mauritanie [1](#)  
Juin, Alphonse (1888-1967), maréchal de France [1](#)  
Kalem [1](#)  
Kaoua [1](#)  
Karèche, Boudjemaâ, ancien directeur de la Cinémathèque d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)  
[10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#)  
Kassav [1](#)  
Kateb, Mustapha [1](#)  
Kateb, Yacine, écrivain [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#)  
[27](#) [28](#)  
Kechkoul, Mustapha (1913-1991), auteur dramatique et chanteur [1](#)  
Keltoum (1916-2010), de son vrai nom Aïcha Adjouri, actrice [1](#)  
Khadda, Mohamed (1930-1991), peintre, graveur [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Khadra, Yasmina, de son vrai nom Mohamed Moulessehoul, écrivain [1](#) [2](#)  
Khaled, de son vrai nom Khaled Hadj-Brahim, chanteur [1](#) [2](#)  
Ki-Zerbo, Joseph [1](#)  
Kipling, Rudyard, écrivain [1](#)  
Klein, Henri, instituteur (début XIX<sup>e</sup> siècle), fondateur du Comité du vieil Alger [1](#) [2](#) [3](#)  
Klein, William, cinéaste américain [1](#) [2](#) [3](#)  
Koestler, Arthur [1](#)  
Krysmanski, H. J. [1](#)  
Labassi, Lili, de son vrai nom Elie Moyal, violoniste, chanteur populaire, père de l'acteur Robert Castel [1](#)  
Lacoste, Robert, ministre de l'Industrie et du Commerce (1947-1950), puis « ministre de l'Algérie » (1957, 1958) [1](#) [2](#)  
Lacoste, Yves, géographe [1](#)  
Lacouture, Jean, journaliste, historien [1](#) [2](#) [3](#)

Lagaillarde, Pierre, ancien député d'Alger, cofondateur de l'OAS (Organisation armée secrète) [1](#)

Lakhdar-Hamina, Malik, réalisateur, fils du suivant [1](#)

Lakhdar-Hamina, Mohamed, réalisateur [1](#) [2](#)

Lakhdari, Samia [1](#)

Laliam, Nafissa [1](#)

Lallem, Ahmed, réalisateur [1](#)

Lalmas [1](#) [2](#)

Lambert, Jacques, architecte, chargé du Plan d'aménagement d'Alger (1939) [1](#)

Langlois, Henri (1914-1977), cofondateur (1936) et directeur de la Cinémathèque française [1](#) [2](#)

Laradji, Rabah, réalisateur [1](#) [2](#)

Lavigerie, Charles-Martial, archevêque d'Alger (1867), puis cardinal (1882) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)

Le Corbusier (Charles-Edouard Jeanneret-Gris) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#)

Le Couteur, Jean, urbaniste, concepteur de l'église du Sacré-Cœur (Alger), avec Paul Herbé [1](#)

Le Glay, Marcel, historien de la Rome antique [1](#)

Lema, Ray [1](#)

Lemercier, colonel du génie [1](#)

Léon l'Africain (1488-1548), de son vrai nom Hassan Ibn Mohamed El-Fassi [1](#) [2](#)

Léonard de Pise, de son vrai nom Leonardo Fibanocci, mathématicien italien [1](#)

Lepelley, Claude [1](#)

Le Pen, Jean-Marie [1](#)

Le Vigan, Robert [1](#)

Leynaud, Augustin, archevêque d'Alger (1916-1917) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Liauzu, Claude (1940-2007), historien [1](#) [2](#)

Lorrain, Jean (1855-1906), écrivain [1](#)

Loti, Pierre [1](#) [2](#)

Louis-Philippe (1773-1850) [1](#) [2](#)

Louis XVIII [1](#)

Loup, Eliette, ancienne militante communiste (PCA) (Parti communiste algérien), agent de liaison durant la guerre d'Indépendance [1](#)

Maalouf, Amin [1](#)

Macias, Enrico, chanteur pied-noir de Constantine [1](#) [2](#)

Madjer [1](#) [2](#)

Mahfoud, Ouaedia Hadj [1](#)

Maillot, Yvette, née à Clos-Salembier, sœur d'Henri Maillot (déserteur, mort dans une embuscade tendue par des harkis en 1956) [1](#)

Maisonseul, Jean de (1912-1999), directeur de l'Institut d'urbanisme de l'université d'Alger (1970-1975) [1](#) [2](#)

Makéba, Myriam [1](#) [2](#) [3](#)

Maldoror, Sarah [1](#)

Malraux, André, écrivain français, ministre de la Culture (1959-1969) [1](#)

Mammeri, Azouaou (1890-1954) \; peintre algérien, ancien caïd de Kabylie (Béni-Yenni) [1](#) [2](#)

Mammeri, Mouloud, écrivain, anthropologue [1](#) [2](#) [3](#)

Manu Dibango [1](#)

Maouche [1](#)

Marçais, Georges, archéologue, historien de l'art et de la civilisation du Maghreb [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)

Marchand, Max, instituteur, assassiné par l'OAS (Organisation armée secrète) le 15 mars 1962 [1](#)

Maroc, Ali, réalisateur [1](#)

Martinez, Denis, peintre algérien, Grand Prix de la Ville d'Alger 1975 [1](#)

Marx, Karl [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)

Massignon, Louis (1883-1962), islamologue, qualifié par le pape Pie XI de « catholique musulman » [1](#)

Massu, Jacques (1908-2002), général [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)

Mastroianni, Marcello (1924-1996) [1](#)

Matisse, Henri (1869-1954), peintre français [1](#) [2](#)

Matoub, Lounès (1956-1998), auteur-compositeur-interprète, assassiné [1](#)

Maupassant, Guy de [1](#) [2](#) [3](#)

Mazouzi, Mohamed-Saïd, ancien ministre du Travail et des Affaires sociales (1970) [1](#)

Medelci, Mourad, ministre des Finances puis, après 2007, ministre Affaires étrangères [1](#)

Mediene, Benamar, professeur d'université [1](#) [2](#)

Meftah [1](#)

Megherbi, Abdelghani, sociologue [1](#) [2](#)

Mekbel, Saïd (1940-1994), journaliste, assassiné [1](#) [2](#) [3](#)

Mekhloufi [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Memmi, Albert, écrivain [1](#)

Menguelti, Rabah [1](#)

Mercanton, Louis [1](#) [2](#)

Mercier, Georges [1](#)

Meskoud, Abdelmadjid, chanteur de *chaâbi* [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Messaoudi, Kamel (1961-1998), chanteur de *chaâbi* [1](#)  
Meyssonnier, Fernand (1931-2008), bourreau à la prison Barberousse [1](#) [2](#)  
Meyssonnier, Maurice [1](#)  
Meziani [1](#)  
Mezouane, Rabah, critique musical, programmateur à l'Institut du monde arabe (Paris) [1](#)  
Millerand, Alexandre [1](#)  
Mitterrand, François, ministre de l'Intérieur (1954) puis garde des Sceaux (1956) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Mohamed V [1](#)  
Moknèche, Nadir, réalisateur algérien [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#)  
Mokrani (famille) [1](#)  
Mokrani, Mohand Amokrane (dit), chef de l'insurrection menée contre le pouvoir colonial dès 1871 [1](#)  
Moncade, Hugo de [1](#)  
Monneret, Jean, historien, natif d'Alger [1](#) [2](#)  
Monnier, Henri (1799-1877), caricaturiste [1](#) [2](#)  
Montand, Yves (1921-1991), chanteur et acteur [1](#)  
Montgomery, Bernard Law [1](#)  
Montherlant, Henry de, écrivain [1](#)  
Mourad, Raïs (XVI<sup>e</sup> siècle), pirate « renégat » d'origine obscure (hollandaise ou albanaise) [1](#) [2](#)  
M'Rabet, Fadéla, écrivaine, biologiste, féministe [1](#) [2](#)  
Murphy, Robert, représentant du général Eisenhower à Alger [1](#) [2](#) [3](#)  
Mustapha Nador, de son vrai nom Mustapha Saïdji (1874-1926), précurseur du *chaâbi* [1](#) [2](#)  
N'Dour, Youssou [1](#)  
NAHD, Nasr Athlétique de Hussein-Dey [1](#)  
Napoléon III [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Niemeyer, Oscar, architecte brésilien, concepteur de la salle omnisports du Complexe olympique d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)  
Nissim, Liana [1](#) [2](#)  
Nkrumah, Samia [1](#)  
Nono, Luigi [1](#)  
N'Soumer, Fatma (1930-1963), héroïne de la résistance kabyle (1854-1857) contre l'armée de conquête commandée par le maréchal Randon [1](#) [2](#)  
O'Reilly, Alejandro (1725-1794) [1](#) [2](#)

Oscar, roi de Suède [1](#)  
Ouadi, Boussad, libraire [1](#)  
Ouali, Kamel, chorégraphe [1](#)  
Ouchène, Daoud, dit « le lieutenant de la rue d'Isly » (référence à la fusillade du 26 mars 1962) [1](#)  
Ould Aoudia, Salah, inspecteur de l'Education nationale, assassiné par l'OAS (Organisation armée secrète) le 15 mars 1962 [1](#)  
Ouyahia, Ahmed, Premier ministre algérien, secrétaire général du RND (Rassemblement national démocratique) [1](#)  
Ouzeggane, Fatouma [1](#)  
Palacio, Jean [1](#)  
Papas, Irène [1](#)  
Pasquier, Marion [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Pasquier, Monique [1](#)  
Paul VI, pape [1](#)  
Péan, Pierre, journaliste d'investigation, écrivain [1](#) [2](#)  
Pélégri, Jean (1920-2003), écrivain pied-noir [1](#) [2](#)  
Pélissier, Aimable, maréchal de France (1794-1864) [1](#) [2](#)  
Pérez, René (1940-2011) : auteur-compositeur-interprète [1](#) [2](#)  
Perrin, Jacques [1](#) [2](#)  
Petit, Henri ou Henry (1856-1926), architecte d'Alger [1](#)  
Philippe III [1](#)  
Picasso, Pablo [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#)  
Piccini ou Piccinino, Ali, corsaire italien converti à l'islam [1](#)  
Pissarro, Camille, peintre français [1](#)  
Pomier, Jean, écrivain, pionnier du courant algérianiste [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Pontecorvo, Gillo, réalisateur italien [1](#) [2](#) [3](#)  
Pouillon, Fernand (1912-1986), architecte français [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)  
Pouillon, François [1](#)  
Pouillot, Henri, ancien appelé, témoin des scènes de torture à la villa Sésini [1](#) [2](#) [3](#)  
Prats, Bernard [1](#)  
Prost, Henri (1874-1959), un des architectes du plan d'aménagement d'Alger (1939) [1](#)  
Racim, Mohamed (1896-1975), miniaturiste [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#)  
Racim, Omar, peintre, frère du précédent [1](#)  
Ramdane, Abane (1920-1957), leader historique de la Révolution algérienne, assassiné au Maroc [1](#) [2](#)  
Randau, Robert, écrivain algérianiste et administrateur colonial, natif d'Alger [1](#)

Randon, Jacques-Louis (1795-1871), maréchal de France, gouverneur général de l'Algérie (1851) [1](#)

Ranem, M. [1](#)

Reclus, Elisée [1](#)

Réda, El-Djilali, professeur de musique arabo-andalouse, chanteur de *chaâbi* [1](#)

Réda, Habib, de son vrai nom Hattab Mohamed, comédien, combattant de l'Indépendance (1932-1974) [1](#) [2](#)

Reinette l'Oranaise (1915-1998), de son vrai nom Sultana Daoud, chanteuse « judéo-arabe » [1](#)

Rémy, Jacques (1911-1981), officier, scénariste [1](#)

Renoir, Pierre-Auguste (1841-1919), peintre français [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

Riad, Slimane, réalisateur [1](#)

Richard, Joachim (1869-1960), architecte français, concepteur de l'hôtel Aletti (1930) [1](#)

Rimitti (Cheikha), Saïda, chanteuse de raï (1923-2006) [1](#)

Robert, Paul (1910-1980), pied-noir, lexicographe [1](#)

Roblès, Emmanuel, écrivain pied-noir (1914-1995) [1](#) [2](#)

Roosevelt, Franklin [1](#) [2](#) [3](#)

Rossini, Gioacchino, compositeur italien [1](#)

Rothschild, baron de [1](#)

Rotival, Maurice, urbaniste, un des concepteurs du palais du Gouvernement général (Alger) [1](#) [2](#) [3](#)

Rouanet, Jules, musicologue [1](#)

Rouiched, de son vrai nom Ahmed Ayad, comédien (1921-1999) [1](#) [2](#)

Rovigo, duc de, de son vrai nom Anne-Jean-Marie-René de Savary (1774-1833), officier de la conquête de l'Algérie [1](#)

Roy, Jules, écrivain pied-noir [1](#)

Saâd Dahlab [1](#)

Saboundji, Farida [1](#)

Safir, El Boudali (1908-1999), écrivain, essayiste [1](#) [2](#) [3](#)

Saïd, Edward W. (1935-2003), intellectuel américano-palestinien [1](#)

Saint-Saëns, Camille, compositeur [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#)

Salah Bey, Ben Mustapha (1725-1792), bey de Constantine de 1771 à sa mort [1](#)

Salan, Raoul (1899-1984), général, coorganisateur du « putsch des généraux » [1](#) [2](#)

Salif Keita [1](#)

Saloua, chanteuse [1](#)

Sartre, Jean-Paul [1](#) [2](#) [3](#)



Schmitt, Maurice, général français, chef de section de parachutistes durant la bataille d'Alger [1](#)

Schneider, Antoine, général [1](#)

Scotti, Edgar [1](#)

Scotto, Jean, ancien curé de Bab-el-Oued [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Sebti, Youcef (1943-1993), poète, professeur d'agronomie, assassiné [1](#)

Semprun, Jorge [1](#)

Sénac, Jean (1926-1973), poète, assassiné à Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)

Sfindja, Mohamed Ben Ali (1844-1908), compositeur, grand maître de musique andalouse [1](#) [2](#)

Shepp, Archie, musicien de jazz américain [1](#)

Sidi Abdelkader [1](#)

Sidi Abd er-Rahman, saint protecteur d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#)

Sidi Ben-Ali [1](#)

Sidi Ben Oua'da, un des architectes de la mosquée Sidi-Abd-er-Rahman [1](#)

Sidi Beteka [1](#) [2](#) [3](#)

Sidi Brahim [1](#) [2](#)

Sidi-H'lal [1](#) [2](#)

Sidi Medjbar [1](#)

Sidi M'Hamed-Bougabrine [1](#) [2](#) [3](#)

Sidi M'hamed Chrif [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Sidi Mansour Ben Salim [1](#)

Sidi Ouali Dada [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Sidi Youssef [1](#) [2](#)

Simone, Nina [1](#)

Skandrani, Mustapha (1920-2005), pianiste, compositeur [1](#) [2](#)

Smati, Aziz, chroniqueur, producteur radio et télé [1](#)

Soult, Jean-de-Dieu (1769-1851), maréchal de France [1](#)

Spero Adotevi, Stanislas [1](#) [2](#)

Staline [1](#)

Steiner, Annie, née à Hadjout (ex-Marengo), membre du « Réseau bombes » de Yacef Saâdi [1](#)

Stora, Benjamin, historien, né à Constantine [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)

Strabon [1](#) [2](#)

Stron Van Dyke, Woodbridge, cinéaste [1](#) [2](#) [3](#)

Suret-Canale, Jean (1921-2007), géographe, historien [1](#)

Tabet, André, né à Alger, scénariste et dialoguiste [1](#)

Taha, Rachid [1](#) [2](#)

Tahmi, Mustapha, guitariste de *chaâbi* [1](#)

Talbi, Fatma [1](#)

Tarik, Ibn Zeyad, conquérant de l'Espagne (711) [1](#)

Teissier, Henri, évêque d'Oran (1972), puis archevêque d'Alger (1988) [1](#) [2](#)

Temmam, Mohamed (1915-1988), peintre algérien, natif de la Casbah, miniaturiste et musicien [1](#) [2](#) [3](#)

Tertullien (Quintus Septimus Florens Tertullianus, dit), Berbère romanisé (160-220), écrivain et père de l'Eglise [1](#)

Tillion, Germaine (1907-2008), ethnologue, ancienne résistante [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Toumi, Mustapha, auteur-compositeur [1](#) [2](#) [3](#)

Triolet, Elsa [1](#)

Tuquoi, Jean-Pierre [1](#) [2](#)

Valée, Sylvain-Charles, maréchal de France [1](#)

Vassilikos, Vassilis [1](#)

Vera, Diego de [1](#)

Vergès, Jacques, ancien résistant [1](#)

Verne, Jules [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Vignaud, Jean, écrivain français [1](#)

Villalonga, Marthe née à Fort-de-l'Eau (Bordj-el-Kiffan), comédienne [1](#)

Visconti, Luchino, réalisateur [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

Vuillermoz, Emile [1](#)

Wahbi, Ahmed (1921-1993), de son vrai nom Driche Ahmed Tidjani, né à Marseille, de père algérien et de mère franco-italienne, chanteur oranais [1](#) [2](#) [3](#)

Weissmüller, Johnny [1](#) [2](#)

White, Barry [1](#)

Williams, Marion [1](#)

Yacef Saâdi, chef de la Zone autonome d'Alger (durant la bataille d'Alger) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)

Yacef, Omar, dit « Petit Omar », agent de liaison lors de la bataille d'Alger, neveu de Yacef Saâdi [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)

Yahi [1](#)

Yellès, B. [1](#)

Zabana, Ahmed, héros de la guerre d'Indépendance, premier condamné à mort, guillotiné (1956) [1](#) [2](#) [3](#)

Zaoui, Amin, écrivain, ancien directeur de la Bibliothèque nationale [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Zavatta, Achille, homme de cirque [1](#)

Zehouane, Hocine, président de la LADDH (Ligue algérienne pour la défense des Droits de l'homme), depuis 2005 [1](#)

Zeller, André, général, coorganisateur du « putsch des généraux » (1961) [1](#)

Zem, Roschdy [1](#)

Zerad, Jacob [1](#)

Zinet, Mohamed (1932-1995), comédien et réalisateur [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)

Zitouni [1](#) [2](#) [3](#)

Zmirli, M. [1](#)

# **Index des quartiers, monuments, rues et autres sites**

Aéro-Habitat, ou aérohabitat (Télemly) [1](#) [2](#) [3](#)  
Agha, quartier du centre-ville [1](#)  
Aïn Bénian, commune de la wilaya d'Alger [1](#)  
Aïn M'Hamed Cherif [1](#) [2](#)  
Aïn Mzaouqa [1](#)  
Aïn Sidi Abd el-Kader [1](#) [2](#)  
Aïn Sidi Ali Ezzaoui [1](#)  
Aïn Taya, commune de la wilaya d'Alger [1](#)  
AS Saint-Eugène [1](#) [2](#)  
ASE Alger-Centre [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
ASSE, Association Sportive de Saint-Eugène [1](#)  
Assemblée nationale [1](#)  
Avenue Debussy [1](#)  
Bab Azzoun [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Bab-Dzira [1](#) [2](#)  
Bab-el-Bahr (la Pêcherie) [1](#) [2](#)  
Bab-el-Oued [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#)  
Bab-Jdid, ou Bab-el-Jdid (Porte neuve) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)  
Baïnem [1](#)  
Balcon Saint-Raphaël (Ezzahira) [1](#) [2](#) [3](#)  
Banque centrale [1](#)  
Basse-Casbah [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)  
Belcourt [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#)  
Belouizdad (Belcourt) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)  
Ben-Aknoun [1](#) [2](#) [3](#)  
Bibliothèque nationale d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)  
Birmandreis (Bir Mourad Raïs) [1](#) [2](#) [3](#)

Bois-des-Arcades [1](#) [2](#)  
Bologhine (Saint-Eugène) [1](#)  
Bord el-Kiffan (Fort-de-l'Eau) [1](#) [2](#)  
Boulevard Belouizdad (rue de Lyon) [1](#)  
Boulevard Bon-Accueil (Saint-Saëns puis Mohamed-V) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Boulevard Carnot (Zirout Youcef) [1](#)  
Boulevard Che-Guevara (de la République) [1](#) [2](#)  
Boulevard Frantz-Fanon (Maréchal-de-Bourmont) [1](#)  
Boulevard Maréchal-de-Bourmont (Frantz-Fanon) [1](#)  
Boulevard Mohamed-V [1](#) [2](#)  
Boulevard Mohamed Belouizdad (rue de Lyon) [1](#)  
Boulevard de la République (Che-Guevara) [1](#) [2](#)  
Boulevard Saint-Saëns (Mohamed-V) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Boulevard Télemly (Salah-Bouakouir) [1](#) [2](#)  
Boulevard Zirout-Youcef (Carnot) [1](#)  
Boumerdès (Rocher-Noir) [1](#) [2](#)  
Bouzaréah [1](#)  
Brasserie des Facs [1](#)  
Café des Sports [1](#)  
Café El-Bahdja [1](#) [2](#) [3](#)  
Café (Qahwat) El-Fnardjia [1](#)  
Café Guellati [1](#)  
Café Le Novelty [1](#)  
Café Malakoff [1](#)  
Café Mathieu (Hussein-Dey) [1](#)  
Café Tantonville [1](#) [2](#) [3](#)  
Cafétéria [1](#)  
Café Tlemçani [1](#) [2](#)  
Cap Matifou [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Cap Taxine [1](#)  
Carrefour des Facultés [1](#) [2](#)  
Casbah [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#)  
[33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#)  
[65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#) [70](#) [71](#) [72](#) [73](#) [74](#) [75](#) [76](#) [77](#) [78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#) [89](#) [90](#) [91](#) [92](#) [93](#) [94](#) [95](#) [96](#)  
[97](#) [98](#) [99](#) [100](#) [101](#) [102](#) [103](#) [104](#) [105](#) [106](#) [107](#) [108](#) [109](#) [110](#) [111](#) [112](#) [113](#) [114](#) [115](#) [116](#) [117](#) [118](#)  
Cathédrale Saint-Philippe [1](#)  
Catiglione (Bou Ismaïl) [1](#)  
CCA, Croissant Club Algérois [1](#) [2](#) [3](#)  
Champ-de-Manœuvres [1](#) [2](#) [3](#)

Cimetière El-Alia [1](#) [2](#)  
Cimetière El-Kettar [1](#) [2](#)  
Cité universitaire de Ben Aknoun [1](#)  
Climat de France [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Clos-Salembier [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
CLT de Belouizdad [1](#)  
Copacabana, cabaret algérois [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Corsaire (Le), cabaret algérois [1](#)  
CRAPE, Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques [1](#)  
CRB, Chabab Riadhi de Belouizdad (Belcourt) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Dar-Es-Salem, cabaret algérois [1](#)  
Dar-el-Beïda [1](#)  
Dar el-Ghrib (cimetière el-Kettar) [1](#)  
Dély-Ibrahim, commune de la wilaya d'Alger [1](#)  
Diar Echems [1](#)  
Diar El-Mahçoul [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)  
Diar Es-Saâda [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Djamaâ Abou-Farès [1](#)  
Djamaâ Bitchine ou El-Betchine [1](#)  
Djamaâ El-Kébir [1](#) [2](#)  
Djamaâ Es-Sida [1](#)  
Djamaâ Jdid [1](#) [2](#)  
Djamaâ Lihoud [1](#) [2](#)  
Djamaâ Safir [1](#)  
Djenane El-Hassan [1](#) [2](#)  
Ecole nationale des Beaux-Arts d'Alger [1](#)  
Ecole Sarrouy, centre d'interrogatoires [1](#) [2](#)  
Eglise (cathédrale) du Sacré-Cœur [1](#) [2](#) [3](#)  
Eglise Saint-Charles (mosquée Er-Rahma) [1](#) [2](#)  
El-Biar [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)  
El-Djazaïr [1](#)  
El-Djebel (Haute-Casbah) [1](#)  
El-Hamma [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)  
El-Harrach (Maison-Carrée) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
El-Madania (Clos-Salembier) [1](#) [2](#) [3](#)  
El Paso [1](#)  
ESMA [1](#)  
Esplanade du Forum [1](#)

Faculté d'Alger [1](#)  
Fondation Casbah [1](#)  
Fort-de-l'Eau (Bordj el-Kiffan) [1](#) [2](#)  
Front de mer [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Galleries algériennes (les) [1](#)  
Gallia Sport d'Alger [1](#) [2](#)  
Gorges de la Chiffa (Blida) [1](#)  
Grande Mosquée [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Grande Poste [1](#) [2](#) [3](#)  
Grotte de Belcourt [1](#)  
Grotte de Cervantès [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Hammam Bouchlaghem [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)  
Hammam Boulguedour [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)  
Hammam El-Fouita [1](#)  
Hammam Lihoud [1](#) [2](#)  
Hammam Sidi-Ramdane [1](#)  
Hammam Sidna (du Dey) [1](#) [2](#) [3](#)  
Haute-Casbah [1](#) [2](#)  
Hôtel-pension Victoria [1](#) [2](#) [3](#)  
Hôtel Aletti (Es-Safir) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Hôtel Aurassi [1](#)  
Hôtel Oasis [1](#)  
Hôtel d'Orient [1](#)  
Hôtel Saint-George (El-Djazaïr) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Hôtel Splendid [1](#)  
Hôtel de ville [1](#)  
Hussein-Dey [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Icosium [1](#)  
Jardin d'essai [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#)  
JSK [1](#)  
JSMA [1](#)  
Kouba [1](#) [2](#) [3](#)  
Lakhdaria [1](#)  
Le Petit Lyonnais [1](#)  
Librairie Dominique (Ijtihad) [1](#) [2](#)  
Lycée Bugeaud (Emir-Abdelkader) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
Lycée Fromentin. Marché de la Lyre [1](#) [2](#)  
Madrague (La), plage [1](#)  
Maison-Carrée (El-Harrach), arrondissement d'Alger [1](#) [2](#) [3](#)



Maqam Ech-Chahid, Mémorial du Martyr [1](#)  
Marché de la Lyre [1](#) [2](#) [3](#)  
Mausolée Sidi-Abd-er-Rahmane [1](#)  
MCA, Mouloudi Club d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)  
Milk-Bar [1](#) [2](#)  
Monument du Martyr [1](#)  
Mosquée Bitchine (Djamaâ) [1](#) [2](#) [3](#)  
Mosquée Er-Rahma (église Saint-Charles) [1](#)  
Mosquée Ketchaoua [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)  
Mosquée de la Pêcheurie (Djamaâ Jdid) [1](#)  
Mosquée Sidi-Abd-er-Rahman [1](#)  
Musée des Antiquités [1](#)  
Musée des Arts modernes d'Alger (Mama) [1](#) [2](#)  
Musée du Bardo [1](#)  
Musée du Moudjahid [1](#)  
Musée national des Beaux-Arts [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Mustapha (inférieur et supérieur) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)  
NAHD, Nasr Athlétique de Hussein-Dey [1](#) [2](#) [3](#)  
Notre-Dame-d'Afrique [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#)  
Notre-Dame-des-Victoires [1](#)  
OHD [1](#)  
Otomatic (L') [1](#)  
Palais d'été (palais du Peuple) [1](#) [2](#)  
Palais du Gouvernement [1](#)  
Palais du Peuple [1](#)  
Pêcheurie (la) [1](#) [2](#)  
Pension Debussy [1](#)  
Place Bugeaud [1](#)  
Place de la Concorde [1](#)  
Place des Martyrs (du Gouvernement) [1](#) [2](#) [3](#)  
Place des Trois-Horloges [1](#) [2](#)  
Place du 1<sup>er</sup>-Mai (de la « Concorde civile ») [1](#) [2](#)  
Place du Gouvernement (des Martyrs) [1](#) [2](#)  
Place du Grand-Rabbin-Bloch [1](#)  
Place Maurice-Audin [1](#) [2](#)  
Pointe Pescade [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)  
Porte de la Marine [1](#)  
Prison Barberousse (Serkadji) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)

Ravin de la Femme sauvage [1](#) [2](#)  
RCK [1](#)  
Riadh el-Feth [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)  
Rocher-Noir (Boumerdès) [1](#)  
Rouiba, commune de la wilaya d'Alger [1](#)  
RUA, Racing Universitaire Algérois [1](#) [2](#)  
Rue Ali-Amar *alias* Ali-la-Pointe (Randon) [1](#) [2](#)  
Rue Amar-El-Kama (rue de Chartres) [1](#)  
Rue Aoua-Abdelkader [1](#) [2](#)  
Rue Arbadji (Marengo) [1](#) [2](#)  
Rue Bab-Azzoun [1](#) [2](#) [3](#)  
Rue Bab-El-Oued [1](#) [2](#) [3](#)  
Rue Barberousse [1](#)  
Rue Ben-Cheneb [1](#)  
Rue Ben-M'Hidi [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)  
Rue Boulabah [1](#)  
Rue Bouzrina [1](#)  
Rue Caton (M. Benaïssa) [1](#)  
Rue Cervantès (Hadjeres-Mohamed) [1](#) [2](#)  
Rue Charras (Hamani) [1](#) [2](#)  
Rue de Chartres [1](#)  
Rue de l'Egalité [1](#)  
Rue de la Fraternité [1](#)  
Rue de la Lyre (Ahmed Bouzrina) [1](#) [2](#)  
Rue de Lyon (Belouizdad) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Rue de Thèbes (Boudries) [1](#) [2](#)  
Rue de Bône [1](#)  
Rue Debussy [1](#)  
Rue des Trois-Glorieuses [1](#)  
Rue des Abderames [1](#) [2](#)  
Rue des Frères-Bachagha (Kléber) [1](#) [2](#)  
Rue des Frères-Mecheri (de l'Etat-Major) [1](#)  
Rue Didouche-Mourad (Michelet) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)  
Rue du Divan (Aoua-Abdelkader) [1](#)  
Rue du Regard [1](#)  
Rue du Sphinx [1](#) [2](#)  
Rue Duquesne [1](#)  
Rue Elisée-Reclus [1](#) [2](#) [3](#)  
Rue d'Isly (Ben M'Hidi) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Rue Kléber [1](#) [2](#) [3](#)  
Rue Koechlin [1](#)  
Rue M'Hamed-Chrif (du Palmier) [1](#) [2](#)  
Rue Marengo [1](#)  
Rue Mustapha-Laâdjali (Nemours) [1](#) [2](#)  
Rue Nemours [1](#)  
Rue Pasteur [1](#)  
Rue Patrice-Lumumba [1](#)  
Rue Sidi-Abdallah [1](#)  
Rue Sidi-Ramdane [1](#)  
Rue Tanger [1](#)  
Rue Zouave [1](#)  
Ruisseau [1](#) [2](#)  
Saint-Eugène (Bologhine) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
SCU, Sporting Club Union [1](#) [2](#) [3](#)  
Sidi-Ferruch [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)  
Soustara (quartier) [1](#)  
Square Port-Saïd (Bresson) [1](#) [2](#)  
Tagarins (quartier) [1](#) [2](#)  
Télemly [1](#) [2](#) [3](#)  
Théâtre municipal d'Alger (Opéra) [1](#)  
Trois-Couleurs (Les) (restaurant) [1](#)  
Tunnel des Facs [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)  
USMA, Union sportive de la Médina d'Alger [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)  
USMC, Union sportive de Maison-Carrée [1](#) [2](#)  
Villa Abd El-Tif [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)  
Villa Sésini [1](#) [2](#) [3](#)  
Villa Sintès [1](#)  
Viva Laldjérie [1](#) [2](#)  
Wilaya (préfecture) d'Alger [1](#)  
WRB [1](#)  
Zoudj A'youn (les Deux Fontaines) [1](#) [2](#) [3](#)